Univ. of
Toronto
Library

rhaeol

ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME

MÉLANGES

D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

XXXV^e Année — 1915

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS
FONTEMOING & C^IE, EDITEURS
4, rue Le Goff, 4

ROME
SPITHÖVER, Place d'Espagne.

149,52
1913/19

Roma, 1915 - Tip. Cuggiani

D
111
E4
t.35

NOTES SUR LA TOPOGRAPHIE DE ROME
AU MOYEN-ÂGE

XIII.

VATICANA.

(Suite)

La tombe apostolique.

Dans les anciens sanctuaires chrétiens qui renfermaient une tombe sainte, celle-ci se trouvait généralement sous l'autel, à une profondeur et dans des conditions telles qu'elle était inaccessible, souvent même invisible. On pouvait cependant communiquer avec elle, jusqu'à un certain point, par un petit puits qui, pratiqué sous l'autel, aboutissait à la chambre souterraine où étaient les reliques. Une ouverture verticale (*fenestella confessionis*), pratiquée sur le devant de l'autel, permettait d'approcher au moins la tête de l'orifice du petit puits.

Ce dispositif fonctionne encore à Saint-Nicolas de Bari. En se faisant ouvrir la *fenestella confessionis,* sur le devant de l'autel, on peut y entrer jusqu'à mi-corps et, si l'on s'est muni d'une bougie attachée à une chaînette, la faire descendre dans le petit puits. Au fond on distingue très bien un ossement sur lequel perlent de grosses gouttes d'eau.

Ici le regard atteint la relique elle-même. Dans les basiliques romaines de Saint-Pierre et de Saint-Paul, il n'en est pas ainsi ; mais, sauf ce détail, les choses sont disposées comme je viens de le dire.

A Saint-Paul, la *fenestella confessionis* est, comme à Saint-Nicolas de Bari, pratiquée dans l'autel même. Si l'on y passe la tête, on a sous les yeux un dallage de marbre sur lequel apparaît, en grandes lettres du IV^e^ siècle, l'inscription :

PAVLO
APOSTOLO MART

et trois petits puits, un rond et deux carrés, d'inégale profondeur, communiquant entre eux, non pourtant avec la tombe sainte. Ces puits ne sont évidemment pas contemporains de l'inscription, car les deux carrés ont été creusés en mutilant les lettres VL du nom de saint Paul. Peut-être les puits carrés sont-ils postérieurs au puits rond, le plus profond : celui-ci s'ouvre en dehors de l'inscription.

A Saint-Pierre la *fenestella confessionis* s'ouvre, non pas dans l'autel, mais au dessous : elle est d'assez larges dimensions et donne accès sur une porte de chambre voûtée qui a été jadis plus large qu'elle ne l'est maintenant. Dans le sol de cette chambre s'ouvre un puits carré unique, lequel aboutit, 35 cm. plus bas, dans le plafond d'une chambre souterraine, dont les murs, irréguliers de contour, sont d'appareil fort négligé : le sol de cette chambre est couvert de gravats, jusqu'à plus d'un demi-mètre de hauteur [1]. Le plafond est formé presque entièrement par une large dalle de marbre, percée d'une ouverture carrée correspondant au débouché du puits. Telle qu'on peut la voir maintenant, cette dalle est fracturée en deux, de sorte que, retenue de deux côtés dans la maçonnerie de la chambre, elle a cessé, en son milieu et à l'endroit du puits, d'adhérer à la voûte. Comme le dit le P. Grisar [2], qui a étudié le monument de très près, l'impression que tout cela donne « n'est

[1] Borgia, *Vaticana confessio*, p. 62, note ; Grisar, *Anal. Rom.*, t. I, p. 272 et suiv.

[2] *Analecta Romana*, p. 272.

pas celle de la disposition primitive, ni d'aucune disposition bien ordonnée et bien conservée, mais d'une violation et d'une destruction ».

Au XII[e] siècle les deux tombes apostoliques de Rome, on le voit par les *Ordines* de Benoît [1] et de Cencius, étaient chaque année l'objet d'une cérémonie curieuse. Le pape venait, les 29 et 30 juin, avec toute sa cour, célébrer l'office de nuit dans chacune des deux basiliques. A la quatrième leçon de matines, il s'approchait de la confession et, plongeant la main dans le petit puits, il en retirait un encensoir éteint, dont les charbons étaient donnés aux assistants comme des reliques. Cela fait, il introduisait dans le puits un autre encensoir, allumé celui-là, puis refermait l'ouverture. L'encensoir restait là, suspendu à un clou ou crochet, jusqu'à l'année suivante. On voit encore fixé, dans le puits de Saint-Pierre, le clou qui servait à accrocher l'encensoir: dans le puits de Saint-Paul, le clou a disparu, mais il y a trace du trou qu'il occupait.

Ce rite remonte beaucoup plus haut que le XII[e] siècle. Il est difficile, en effet, de ne pas le retrouver dans un texte de la vie de Léon III [2]: *Fecit in basilica b. Pauli apostoli turabula apostolata ex auro purissimo II, ex quibus unum misit intus super corpus eius.*

A une époque plus ancienne ce même puits paraît avoir servi à descendre les *brandea* que l'on voulait imprégner en quelque sorte de la bénédiction apostolique.

Ces détails de culte, si intéressants qu'ils soient, ne nous renseignent pas sur la disposition de la tombe sainte, laquelle n'est apparente dans aucun des deux sanctuaires. Le puits de Saint-Paul ne descend qu'à 59 centimètres et demie; il s'arrête dans un bloc de maçonnerie. Jusqu'où va ce bloc? Qu'y a-t-il au dessous? Impossible de le savoir. A Saint-Pierre le puits débouche dans la voûte d'une chambre mal bâtie, sans ornements, remplie de dé-

[1] *Lib. Cens.*, t. II, p. 158; t. I, p. 310.
[2] *Liber pont.*, t. II, p. 19, l. 19.

combres. Qu'y a-t-il sous ces décombres? Le P. Grisar y a enfoncé d'en haut une tige de fer jusqu'à une profondeur de 50 cm., sans rencontrer autre chose que les décombres.

Selon lui, la dalle brisée qui forme la voûte de cette chambre aurait été originairement apparente, comme celle de Saint-Paul; comme celle-ci, elle aurait été juste de niveau avec le pavé de la basilique primitive et les trente-cinq centimètres du puits actuel représenteraient la hauteur d'une couche de matériaux de rapport superposés à la dalle. Sur celle-ci il avait espéré trouver une inscription analogue à celle de Saint-Paul; peut-être y en a-t-il une, mais il n'a pas été possible de le constater.

Son impression, on l'a vu déjà, est qu'il y a eu, pour ce sanctuaire, un moment critique où il a été plus ou moins violé et détérioré. Ce moment, nécessairement antérieur à l'établissement du puits dans sa disposition et sa profondeur actuelle, ne peut guère être que celui de l'invasion sarrasine de 846. Je suis entièrement de cet avis [1].

Mais ce que nous ne pouvons voir de nos yeux ni toucher de nos mains d'autres ne l'auraient-ils pas vu et ne pourrions-nous fonder quelque chose sur leurs rapports?

En premier lieu, il y a le *Liber pontificalis,* qui, dans la vie de Silvestre, rapporte d'abord que le *loculus* de saint Pierre fut enfermé par ordre de Constantin dans un cube de bronze de cinq pieds de côté [2]. Je ne sais si le biographe, qui vivait au commencement du VI[e] siècle, a vu ce sarcophage de bronze; il emploie par deux fois, dans sa description, le terme *recondit;* les mots

[1] On pourrait objecter que le texte de la vie de Léon III suppose déjà le puits; mais cela n'est pas sûr. Ce qu'il suppose c'est la dalle percée d'une ouverture; celle-ci suffisait pour suspendre un encensoir.

[2] ... loculum cum corpus b. Petri ita recondit, ipsum loculum undique ex aere cypro conclusit, quod est inmobile: ad caput, pedes V; ad pedes, pedes V; ad latus dextrum, pedes V; ad latus sinistrum, pedes V; subter, pedes V; supra, pedes V. Sic inclusit corpus b. Petri et recondit.

conclusit, *inclusit*, dont il se sert aussi, désignent le rapport entre le *loculus* et l'enveloppe de bronze : le loculus est enfermé dans le bronze. Quant au terme *recondit*, il exprime plutôt le rapport entre le *loculus* ainsi enveloppé et l'ambiance extérieure : à celle-ci le monument est « caché ».

Une autre raison de croire que notre narrateur n'a pas vu le monument de bronze, c'est qu'il lui attribue une forme impossible : un cercueil, un sarcophage, ne peut être cubique, et, s'il contient les restes d'un adulte, il doit avoir plus de cinq pieds (environ 1^{m} 50) de long.

La description continue ; mais par des choses extérieures au tombeau sacré : les colonnes de porphyre — sans doute celles de l'autel — et les colonnes ornées de vigne (*vitineae*) qui s'élevaient devant la confession, la voûte dorée de l'abside. Puis elle revient au tombeau pour dire que *super corpus b. Petri, supra aera quod conclusit*, Constantin fit exécuter une croix d'or du poids de 150 livres, *in mensurae locus*, sur laquelle se lisait une inscription en lettres niellées. Le biographe a cru devoir reproduire cette inscription, mais sa reproduction [1] est fautive ou incomplète, si bien que, jusqu'à présent, nul n'a pu en donner une lecture satisfaisante. On peut au moins en déduire deux choses : d'abord que c'est une dédicace au nom des augustes Constantin et Hélène, ensuite que la chose dédiée est un édifice (*domus*) d'un éclat royal, entouré d'une salle (*aula*) non moins magnifique. L'*aula*, c'est évidemment [2] la grande basilique, avec ses colonnades et son abside dorée ; la *domus* c'est la confession, dans son ensemble : 1° la partie apparente, c'est-à-dire la chambre supérieure, plus étendue, en largeur au moins, qu'elle ne l'est maintenant ; 2° les parties souterraines, qui forment le domicile intime de l'apôtre Pierre.

[1] Constantinus Augustus et Helena Augusta hanc domum regalem simili fulgore coruscans aula circumdat.

[2] Le même mot est employé dans l'inscription qui se lisait autrefois sur l'arc triomphal : *Quod duce te mundus surrexit ad astra triumphans hanc Constantinus victor tibi condidit aulam.*

Dans ces conditions, l'emplacement de cette grande croix d'or n'est pas à chercher au fond du souterrain, où personne n'aurait pu la voir ni lire l'inscription. Elle se sera plutôt trouvée dans la chambre supérieure. Justement, dans celle-ci, telle que nous la voyons maintenant, il y a sur le sol, dans son revêtement en bronze, une grande croix dorée. C'est une œuvre moderne ; mais peut-être conserve-t-elle le souvenir d'une disposition antique. Ceci est un peut-être. Ce qui est plus probable, c'est, comme je l'ai dit, que la dédicace de Constantin et d'Hélène se lisait dans la partie supérieure et accessible de la confession, et non dans le souterrain. Qu'elle ait disparu de bonne heure, cela est très naturel, car elle était à la portée des déprédations qui, à diverses époques, s'exercèrent sur les trésors de la basilique.

Le *Liber pontificalis* ne nous est pas ici d'un grand secours. Il se borne à dire que la croix d'or était au dessus du monument d'airain, ce qui a fait croire à bien des personnes — dont j'ai été — qu'elle le surmontait directement et verticalement. Mais cette interprétation n'est pas sûre : supposé que la croix était dans la confession supérieure, on a pu dire qu'elle était *supra aera quod conclusit*. L'indication *in mensurae locus*, traduite en latin intelligible, équivaudrait à *in mensuram loci* et semblerait signifier que la croix était aussi grande que le lieu où elle se trouvait ; cette donnée, elle non plus, ne nous fixe pas sur l'ubication.

Ce qui n'a pas peu contribué à inculquer l'idée que la croix d'or était sur le monument de bronze, au fond du souterrain, c'est qu'on croyait savoir qu'elle y fut vue en 1594 par l'architecte Giacomo della Porta et le pape Clément VIII. Ce fait est rapporté dans une note manuscrite de Torrigio, que Bonanni publia dans son *Historia templi Vaticani*, c. 24 [1].

[1] Borgia, *Vaticana confessio*, p. 42. Voici ce texte:
Cum novi templi Vaticani pavimentum altius deduci et aequari opus esset, anno MDXCIV, Iacobus a Porta celebris architectus retulit

Au cours de travaux entrepris pour l'exhaussement du pavé de la basilique, Giacomo della Porta avertit le pape qu'il avait découvert un trou par lequel on apercevait le monument de saint Pierre. Le pape vint, accompagné de trois cardinaux ; et, à la lueur d'un flambeau approché par l'architecte, il vit la croix d'or qui surmontait le tombeau. En conséquence il ordonna de laisser en place, sans y toucher, le très ancien autel, fit fermer devant lui l'ouverture par laquelle il avait regardé et ordonna de construire par dessus un nouvel autel, plus grand et plus beau, qu'il consacra le 26 juillet 1594.

Sur la visite du pape et ses circonstances, Torrigio avait été renseigné par deux membres du clergé de Saint-Pierre, lesquels en tenaient le récit du cardinal de Sainte-Cécile, Sfondrate.

Ainsi Torrigio n'est pas témoin oculaire; entre son récit et le fait qu'il rapporte il y a toute une tradition orale, avec plusieurs intermédiaires. Il n'est pas étonnant qu'on y trouve des incohérences.

D'abord, où se produisit l'ouverture (*foramen*) ? On pourrait croire que c'est à la confession, soit dans la chambre supérieure, soit dans le souterrain. De ce côté seulement on aurait pu apercevoir quelque coin de la tombe apostolique. Point du tout, c'est au maître

Clementi VIII detectum a se foramen per quod s. Petri monumentum apparebat. Quo audito pontifex ipse, ductis secum eminentissimis cardinalibus Bellarmino, Antoniano et S. Caeciliae, atque admota ab architecto ardenti face, oculis perlustravit crucem auream sepulcro impositam; deinde iussit vetustissimam aram eodem in loco intactam relinqui, foramen se coram caementis oppleri, novumque postea desuper altare et quidem magnificentius erigi amplioris formae. Quod altare absolutum die dominico XXVI iulii MDXCIV.... ipsemet pontifex solemni ritu consecravit et in eo omnium primus incruentum missae sacrificium obtulit, sicuti olim anno MCXXIII Callistus II altare supradictum a b. Silvestro aedificatum in celebri die Annuntiationis b. Mariae consecraverat. Haec affirmat Turrigius a cardinali S. Caeciliae enarrata fuisse Aloysio Cittadino basilicae canonico et Iohanni Barretto eiusdem sacrae confessionis custodi.

autel que Clément VIII prend aussitôt des dispositions; il prescrit de conserver un très ancien autel, sans y toucher; fait maçonner devant lui la fissure qui s'était produite et ordonne de construire un nouvel autel, celui que nous voyons encore. Il semble donc que ce qu'il a aperçu par la fissure c'est un très ancien autel. Et pourtant Torrigio nous parle d'une croix d'or placée sur le tombeau de l'apôtre. Il y a contradiction entre ces deux données de son récit; d'un côté la tombe même de l'apôtre, avec sa croix d'or, de l'autre un autel bien antérieur à celui qui subsistait encore à la fin du XVI[e] siècle, et qui remontait à Calixte II. Lequel choisir? Il semble que ce ne soit pas la croix d'or, laquelle, figurant en bonne place dans le *Liber pontificalis*, ne pouvait manquer de hanter l'imagination de tous ceux qui s'occupaient de la tombe apostolique. Obsédés par l'idée d'un objet si important, ils devaient être tentés de le retrouver sitôt que le sanctuaire mystérieux devenait accessible par quelque endroit.

Une bonne vérification de ces conclusions nous est fournie par un document tout récemment publié par M. Michele Cerrati [1]. Il s'agit d'une note authentique de Giacomo Grimaldi, contemporain et des plus autorisés, vu les fonctions qu'il remplit toute sa vie auprès du chapitre de Saint-Pierre et le zèle particulier qu'il mit à recueillir *in re praesenti* tout ce qu'il put trouver de souvenirs et de monuments de l'ancienne basilique. Grimaldi commence par dire que Calixte II avait restauré, agrandi et consacré à nouveau le vieil autel de Silvestre, sous lequel repose de corps de l'apôtre Pierre: son nom, CALIXTUS II PAPA, se lisait sur le devant. Cet autel avait 14 palmes de long, 4 de large, 7 de haut. Clément VIII décida de l'enfermer dans le nouvel autel que l'on était en train de construire. Pendant que l'on effectuait ce travail, il se produisit des fissures qui permirent d'apercevoir l'autel de marbre de saint Silvestre, avec

[1] *Tiberii Alfarani* etc., p. 27-28, note.

le sceau [1] (*sigillum*) de ce pontife sur le côté qui regardait l'abside, *per rimulas quasdam apparuit marmoreum altare s. Silvestri sigillum habens in facie apsidem respiciente*, le même qui avait été enfermé dans le sien par Calixte II. L'ayant vu, le pape fit aussitôt boucher les fissures : *summus pontifex eo viso rimulas statim claudi iussit.*

Il est clair que Grimaldi et Torrigio parlent du même fait, le premier exactement et objectivement, le second d'après une tradition un peu altérée et influencée par les données du *Liber pontificalis.*

En somme, ce que l'on a vu en 1594, ce n'est nullement le *loculus* de saint Pierre, avec son revêtement de bronze et sa croix d'or, c'est un vieil autel, antérieur à Calixte II et englobé dans celui que ce pontife fit construire en 1123. Pour l'histoire et la configuration de la tombe apostolique il n'y a rien à tirer de là. Nous restons en présence des constatations que le P. Grisar a pu faire et qu'il est aisé de renouveler. Sous l'autel majeur de la basilique, la chambre voûtée dite Confession, laquelle a subi bien des restaurations et n'a plus ni ses dimensions primitives, ni son ornementation originale; au dessous, et communiquant avec elle par une ouverture carrée évidemment très ancienne, et, dans sa disposition actuelle, certainement antérieure au XII[e] siècle, une chambre souterraine, de construction irrégulière, remplie de décombres. Sur ce qu'il peut y avoir au dessous, sur ce qui reste du *loculus* apostolique, nous ne savons rien, absolument rien.

A diverses époques il a pu se produire des accidents capables d'endommager ce sanctuaire ; toutefois il paraît bien que les dégâts les plus notables aient été l'œuvre de mains sacrilèges. Il n'est guère possible, vu la vénération et même la terreur religieuse qu'ins-

[1] Qu'est-ce que ce sceau? On ne pourrait le savoir qu'en démolissant partiellement les deux autels superposés dans lesquels est enchassé celui de s. Silvestre.

pirait à tous les chrétiens la tombe du prince des apôtres, que ces mains aient été des mains chrétiennes. Nous sommes donc ramenés à l'occupation sarrasine de 846.

Le meilleur récit qui nous soit resté de cette catastrophe, c'est-à-dire celui que nous a conservé le manuscrit *Farnesianus* du *Liber pontificalis,* récit dont nous n'avons malheureusement que le début, contient [1] un détail intéressant au sujet des tombes apostoliques. Le marquis de Toscane Adelpert, informé du prochain débarquement des Sarrasins sur la côte romaine, en avait avisé le pape Serge II, l'engageant à faire transporter à Rome les ornements précieux des deux églises apostoliques et, si cela était possible, les corps même des apôtres. A Rome on n'ajouta pas foi aux renseignements transmis par Adelpert et l'on ne prit aucune précaution.

Le marquis de Toscane jugeait donc les pirates musulmans très capables de se porter à des entreprises tellement sacrilèges que ni Goths, ni Vandales, ni Lombards n'en auraient eu la tentation. Toutefois, que ces pirates aient en effet pénétré jusqu'à la tombe de saint Pierre, qu'ils l'aient violée, c'est ce dont nous n'avons ni preuve ni indice. Mais dans les annales officielles de l'empire carolingien il est spécifié qu'ils emportèrent l'autel de la basilique, avec tous les ornements et objets précieux, *ablatis cum ipso altari quod tumbae memorati apostolorum principis superpositum fuerat omnibus ornamentis atque thesauris.* Par autel il faut entendre son revêtement métallique, non l'autel de marbre lui-même, qui est encore en place dans l'autel actuel.

Sur l'état des choses après le départ des Sarrasins, les biographies du *Liber pontificalis,* surtout celle de Léon IV, successeur de Serge II, nous renseignent un peu. Elles parlent souvent de restaurations, de remplacements d'objets sacrés, détériorés ou emportés par les Sarrasins. Leurs déprédations s'étaient étendues jusqu'à l'autel,

[1] *L. P.,* t. II, p. 99.

jusqu'aux grilles de la Confession, jusqu'à sa décoration, extérieure et intérieure [1]. Il n'est pas question d'autre chose. Après le passage des Sarrasins, on parle du *corpus b. Petri* dans les mêmes termes où l'on en parlait auparavant. Il est toujours supposé présent dans les profondeurs au dessous de la Confession. De l'inspection du monument il semble pourtant résulter que les pirates ne se sont pas bornés à enlever les ornements métalliques apparents et qu'ils ont fait quelque tentative sur l'intérieur de la Confession. Ils n'ont pu manquer de voir, dans le pavé de la grotte supérieure, l'ouverture du puits de communication avec la tombe sainte. Si la dalle de marbre dans laquelle s'ouvrait ce puits était apparente, comme le pense le P. Grisar, ils ont dû être tentés de la briser, pour voir ce qu'il y avait dessous. De fait, elle a été brisée, ou tout au moins fendue : la fracture est visible, encore que les deux fragments aient été rapprochés. La profanation est-elle allée plus loin ? Pour s'en assurer il faudrait pouvoir pénétrer dans la chambre souterraine, voir d'où peuvent venir les décombres qui la remplissent, vérifier les dégâts que ses murs et sa voûte ont pu subir. En déblayant cette chambre on découvrirait peut-être ou le sarcophage apostolique ou l'ouverture d'une chambre plus profonde dans laquelle il se trouverait. Mais comment entreprendre les excavations nécessaires dans un lieu aussi sacré ? Certaines personnes ont pensé que, sans passer par la grotte de la Confession et sans la toucher d'aucun côté, on pourrait pénétrer par en dessous et par côté dans la chambre souterraine. Pour cela il faudrait entamer la paroi par laquelle celle-ci confine à la petite chapelle dite du Salvatorello, dans les Grotte Vecchie. C'est possible. Toutefois, en indiquant cette possibilité, je n'entends pas exprimer un désir : il ne me déplait pas qu'il reste au monde quelques endroits mystérieux.

L. Duchesne.

[1] Vie de Léon IV, § XXII, XXIV, XXXII.

LA BASILICA DI S. MARIA MAGGIORE DI ROMA

PRIMA DELLE INNOVAZIONI DEL SECOLO XVI

(Pl. I-III)

Della monumentale basilica esquilina di S. Maria Maggiore (*Sancta Maria Major* od anche *ad Praesepe* e più tardi *ad Nives)* appellata comunemente *Liberiana* non abbiamo nei tempi dell'età di mezzo altro che la sommaria descrizione di Giovanni Diacono, dalla quale niente si può sapere di quanto, al gusto classico della nostra basilica, aveva aggiunto lo spirito austero del Medioevo [1].

Il *Liber pontificalis* ci rende noti i ricchi doni dati alla nostra basilica ed i lavori in essa fatti eseguire da vari pontefici e particolarmente da Leone III e da Pasquale I, il quale, come dice il sullodato Giovanni Diacono, la rinnovò: *renovavit.*

Dopo di lui non pochi pontefici si resero benemeriti della nostra maggiore basilica mariana, e fra gli altri Eugenio III (1145-1153) che ritornato a Roma (a. 1146) costruì il portico [2] che, secondo lo stile in uso allora, dovette rassomigliarsi a quello di S. Lorenzo fuori le Mura ed agli altri eretti, in quei tempi, dinanzi a non poche chiese romane dove tuttora si conservano nelle loro linee architettoniche originarie.

[1] Le più importanti notizie di Giovanni Diacono su S. Maria Maggiore sono le seguenti: *In absida vero Sanctae Mariae est cathedra pontificalis in medio sub vitrea* [quae quinque sunt in absida]. *Haec absida nimis pulchra de musivo est erecta. Nam videntur a pluribus pisces ibi in floribus, et bestiae cum avibus, inter chorum et altare* (cf. Ph. Lauer, *Le Palais de Latran,* Paris, 1911, p. 404).

[2] L'antica iscrizione dedicatoria di Eugenio III posta sul fronte del portico di S. Maria Maggiore esiste tuttora murata nel cortile ad ovest della basilica e misura m. 23,80 di lunghezza e m. 0,32 di altezza.

Nell'interno poi della basilica il pontificato di Nicolò IV (1288-1292) fu un'epoca di grandiosi restauri.

La parte di fondo, compresa l'abside, fu rimaneggiata. Allora forse scomparve l'antica *schola cantorum*, e tutto quanto costituiva il mobilio liturgico dell'epoca carolingia, recinti presbiteriali e corali, cattedra, altare maggiore, ecc. fu miseramente manomesso e disperso in modo così completo che appena se ne rinviene la traccia negli *oculi* della facciata del sec. XIII. I lavori di quest'epoca non si restrinsero solo alla parte occidentale della basilica, ma si estesero a tutto il resto dell'edificio. Il rosone della grande facciata, che vediamo nei disegni fatti della medesima dopo il sec. XIII ed il mosaico, che ricopre tuttora questa, sono di quell'età. Tale opera musiva e la coeva che riveste all'interno la tribuna sono di una bellezza incomparabile [1].

La seguente iscrizione ricordava i lavori di Nicolò IV:

Quartus papa fuit Nicolaus Virginis aedem
hanc lapsam reficit fitque vetusta nova...

Dopo Nicolò IV altro insigne benefattore di S. Maria Maggiore fu il cardinale Guglielmo d'Estouteville, arcivescovo di Rouen. Lo stesso fu per lunghi anni arciprete della nostra basilica, titolo questo che gl'ispirò sensi di straordinaria generosità verso la medesima.

Ed invero, come lo confermò il sullodato nel suo testamento (che, trascritto da una pergamena dell'Archivio Liberiano, viene pubblicato in questo fascicolo dal dr. G. Marx), fece esso *maximas impensas et sumptus pro reparatione et ornamento basilicae Sanctae Mariae Majoris;* cioè per la cappella dei Ss. Michele e Pietro *ad Vincula* [2], e per l'altra di S. Antonio destinata alla custodia del

[1] Questi mosaici sono gli ultimi raggi di luce che manda la tradizione romana, la quale non fu affatto interrotta per il sopravvenire di artisti bizantini o educati all'arte bizantina.

[2] P. Bacci in *Boll. art. M. P. I.*, 1914, *Gli affreschi inediti di Benozzo Gozzoli a Legoli,* conferma il mio asserto su gli affreschi di questo

Santissimo edificata dal suddetto cardinale, per la riparazione dell'altare di S. Girolamo, per la costruzione degli organi [1], delle finestre [2], *pro vitris* [3] *et campanis grossis* [4], per il campanile *noviter instaurato* [5] *et pro aedificio chori* [6] *et pro tectis et voltis in duabus*

celebre pittore in S. Maria Maggiore. Infatti le residue figure della cappella dei Ss. Michele e Pietro *ad Vincula* in detta basilica sono somiglianti ssime ad alcune della cappella Catanti di Legoli. Tutti questi affreschi sono della seconda maniera di Benozzo; ossia quando esso, « perduti gli ultimi misticismi, le ultime chiarezze e languidezze dell'Angelico, sembra avere dinanzi agli occhi la visione continua dei modelli di Piero della Francesca ».

[1] Di uno degli organi fatti dal cardinale suddetto, e che trovavasi a sinistra di chi guarda l'abside vicino all'arco trionfale, ne abbiamo memoria in un istrumento del 3 gennaio 1573 col quale il Capitolo Liberiano assegnava per l'erigendo monumento di Nicolò IV, a spese del cardinale Montalto (Sisto V), *locum ad petitum effectum sub organo dictae basilicae a fronte, juxta altare majus* (cf. De Angelis, *Basilicae S. Mariae Majoris de Urbe descriptio* etc., Romae, 1621, p. 158).

[2] In S. Maria Maggiore, come ci risulta da antichi disegni e stampe, le antiche finestre ch'erano di stile basilicale romano, nel medio-evo, furono adattate allo stile gotico, e così rimasero fino a Benedetto XIV. Qui forse si accenna a restauri o rifacimenti di tali finestre ogivali.

[3] Per la parola *vitrum* a quell'epoca s'intendevano i vetri colorati, e tali dovettero essere quelli cui accenna il testamento dell'Estouteville.

[4] In Muratori (*R. I. S.*, t. III, p. 2, col. 1032) si riporta un passo di Gaspare Veronese (in op. *De gestis tempore Pauli II*), dove parlandosi del cardinale d'Estouteville si dice: « Hic campanas opere atque labore fratris Roberti, sonoras, gratas, suaves confici jussit ».

[5] Nelle chiavi delle volte dei vari piani del detto campanile si osserva ancora l'arma del munifico porporato scolpita finemente in marmo circondata da corona di frutta e fiori.

[6] Qui si accenna alle volte fatte costruire dall'Estouteville per chiudere il transetto dove, nelle ali, si vede tuttora nel centro di esse il suo stemma cardinalizio ravvivato da policromia. Nello stesso coro poi rifece il ciborio dell'altare maggiore, vero capolavoro di eleganza e di ricchezza, come ce lo descrive Francesco Albertini, contemporaneo di Mino da Fiesole, nell'opuscolo *De mirabilibus* (ed. Schmarsow, 1886, p. 16): *in Basilica S. Mariae majoris in capella majori est pulcherrimum tabernaculum marmoreum, manu Mini Florentini, impensa vero Guliermi de Estoutevilla Camararii.* Questo tabernacolo fu eretto nel 1461. Riguardando con attenzione i frammenti di questa scultura si riconosce in essa l'opera di mani

alis [1] *et pro variis paramentis aureis et sericis quae omnia ascendunt ad summam quinque millia ducatorum et ultra.*

Dopo il cardinale Estouteville, insigne benefattore della basilica fu il cardinale Rodrigo Borja y Doms, che successe come arciprete di S. Maria Maggiore al sullodato e che poi divenne papa sotto il nome di Alessandro VI. Questi completò ed arricchì il magnifico soffitto della navata centrale quale tuttora si ammira.

In tale stato, salvo alcuni mutamenti di poca entità, trovavasi la nostra basilica quando visse Onofrio Panvinio, dell'ordine di S. Agostino, altissimo ingegno, che aveva l'intenzione di scrivere la storia delle chiese romane, e perciò veniva prendendo appunti sulle principali fra le medesime, descrivendole sommariamente quali esso le vedeva ai suoi tempi. La morte che lo colpì nel 1568 all'età ancor fresca di anni 39 interruppe il grandioso progetto dell'eruditissimo frate. Fortunatamente, fra le schede riguardanti alcune chiese di Roma, quella che descrive la basilica di S. Maria Maggiore si conserva nel Codice Vaticano latino, 6781, f. 151 recto e verso. È un foglietto che misura m. 0,14 × 0,22. La calligrafia di essa, come delle altre simili schede ebbe a rilevare Giov. Batt. de Rossi [2], è mista di parti calligrafiche con parti quasi stenografiche: è quasi sempre minuta e scritta in fretta, sul luogo, ciò che ne rende dif-

diverse e non di una sola, ciò che ci fa credere che il ciborio fosse ideato e diretto da Mino da Fiesole ed eseguito, se non in tutto, almeno in parte da artefici della sua bottega.

[1] Queste sono le volte fatte costruire dall'Estouteville ai lati.

Inoltre lo stesso cardinale aprì due porte in fondo a queste navatelle laterali verso NE: « fecit hic Cardinalis [de Stouteville] duas portadas marmoreas cum quindecim gradibus ibidem marmoreis per quos ad ecclesiam S. Mariae Majoris ascenditur, et multa in eadem aede vetustate corrupta restituit et in melius reformavit »: così nel Codice Chigiano, I, V, 167, fol. 4.

Nel libro *Le sette chiese* di O. Panvinio (opera tradotta da M. Marco Antonio Lanfranchi, Roma, 1570) a p. 302 si ricorda altra cappella *in honore di S. Maria Vergine* fatta fabbricare dal sullodato card. Estouteville, ma non sappiamo dove questa fosse collocata.

[2] *Bull. arch. crist.*, anno V (1867), p. 63.

ficilissima e spesso incerta la lettura. Inoltre il latino usato in essa è barbaro e scorretto; le abbreviature ed i troncamenti di parole frequenti ed arbitrari. Dippiù talvolta il senso resta sospeso essendo rimasta incompleta la proposizione, come talvolta questa si ripete: rarissimi i segni d'interpunzione e quasi sempre mancano le maiuscole. Per tali difficoltà i manoscritti del Panvinio sono rimasti poco accessibili al comune degli studiosi.

Debbo alla cortesia dell'amico Santi Pesarini la trascrizione paziente della scheda suddetta, ma non senza lacune, non essendo riuscito il medesimo a decifrare alcune parole che io pure lascierò in bianco. Solo aggiungo al testo alcune note che credo utili per il lettore.

La sommaria descrizione di S. Maria Maggiore fatta dal Panvinio ha per la storia del monumento grande importanza, mentre ci rende noto lo stato della basilica prima dei grandi rimaneggiamenti fatti in essa all'interno ed all'esterno dai pontefici Gregorio XIII, Sisto V, Paolo V, ecc., nonchè dai cardinali Guido ed Ascanio Sforza, Domenico Pinelli ed altri [1].

[1] In un Codice sotto il titolo *Zibaldone quaresimale* Giovanni Rucellai fiorentino nella sua visita a Roma nel 1449 così descrive la basilica mariana esquilina: « la chiesa di sancta Maria Maggiore della grandezza di santa Maria Novella di Firenze con tre navi et tre porti con bello pavimento il forte (?) di marmi et un bellissimo musaico alla tribuna della cappella maggiore et nella facciata di fuori. Et un portichо dinanzi alla chiesa. Item in detta chiesa due bellissimi tabernacoli in su colonne che mettono in mezzo il coro di marmi con tavole di porfido et di serpentino et granito, con musaico che s'assomigliano molto a quello di nostra donna d'Orto Sanmichele di Firenze, ma sono molto più begli, chè nell'uno d'essi è una tavola di nostra donna di mano propri di sancto lucha vangelista et nell'altro molte reliquie di sancti. Item in detta chiesa sotto l'altare maggiore il corpo di sancto Mattia Apostolo. Item in detta chiesa sotto un altro altare il corpo di sancto Girolamo. Item in detta chiesa in una cappelletta il presepio del nostro signore yesu christo cioè la mangiatoia dove nacque. Item in detta chiesa appresso all'altare magiore quattro belle colonne di porfido delle più belle di Roma. Item all'entrare della chiesa a mano ritta una bella sepultura di porfido ». Cf. *Arch. R. S. R. St. Patria*, t. 4, p. 569.

Si avverta bene che il Panvinio con le parole *dextra* e *laeva* nella sua scheda intende sempre significare la destra o la sinistra dell'osservatore che volti le spalle all'abside.

Ecco il testo della scheda autografa panviniana:

Ante basilicam sanctae Mariae Majoris est area [1], satis ampla circumdata a domibus vicinis canonicorum et aliorum officialium ecclesiae. A dextra basilice posite sunt insignes aedes canonicorum

in angulum sic locate cum claustro interiore arcubus et columnis substentato [2].

Ante aulam basilice est porticus quattuor columnis et duobus pilastris et porta tiburtina nova versus portam sanctam substentata:

[1] Nel *Zibaldone quaresimale* di G. Ruccellai (l. c.) è ricordato « sulla piazza di rimpetto alla porta di mezzo (di S. Maria Maggiore) un vaso di porfido d'uno pezzo ritratto a modo di tazza su' colonnette che il diametro suo può essere braccia 4 in 5 ». E Fabricius (*Antiquitatum* etc., 1550, p. 249) descrivendo S. Maria Maggiore: « ante templum poculum antiquum ingens ».

[2] Questo è il « Palatium apostolicum apud S. Mariam Majorem » che Albertini (*De mirabilibus* etc., 1509, p. 56) dice « inchoatum a Nicolao V, opus sumptuosissimum » e completato da Giulio II. I lavori furono fatti sui disegni di Baccio Pontelli. Lo stesso Panvinio (*De VII Eccles.*, c. 241) dice che il palazzo conteneva « claustrum, porticum, cubicula, triclinia, cameras ». Il Capitolo Liberiano, che era proprietario del palazzo di Clemente III già esistente sul luogo dove Nicolò V ricostruì la magnifica residenza pontificia, fu compensato della cessione di quello con alcune case dirimpetto alla basilica come risulta da una bolla in data « MCDLII, VI Kal Mai. ». Nicolò IV (1288-1292) abitò e morì nell'antico patriarchio liberiano dove fece lavori. Un fornice permetteva ai pedoni di traversare il palazzo stesso risparmiando loro il lungo giro sull'opposto fianco orientale della basilica. Il patriarchio era rinnito a questa con accesso sito approssimativamente là dove ora trovasi la piccola cappella di S. Leone Papa. La porta per cui si entrava in chiesa era detta *regina*, così chiamata per trovarsi aperta dirimpetto ad un tabernacolo posto su una colonna della navata centrale ed in cui si conservava la famosa odigitria detta di S. Luca ed appellata nel medio evo *regina*. Il palazzo apostolico liberiano aveva la forma di una lettera L con portico a pilastri di otto faccie con loggia sopra al primo piano ed era orientato all'interno

ligneo tecto imbricato, pavimento lateritio, in cujus zophoro sunt hi versus:

Tertius Eugenius Romanus papa benignus obtulit hoc munus Virgo Maria tibi quae mater xpi fieri merito meruisti salva perpetua virginitate tibi. Es via vita salus totius gloria mundi da veniam culpis virgo Maria nostris [1].

Supra porticum sunt picture de musivo facte a dominis Jacobo et Johanne de Columna cardinalibus, qui ibidem picti sunt [2]. Superius picti sunt sanctus Hieronymus, sanctus Jacobus, sanctus Paulus, Virgo et Christus: sanctus Joannes Baptista, sanctus Petrus, sanctus Andreas, sanctus Mathias. Infra sunt quatuor quadri, id est: somnii papae Liberii; secundum, sommium Johannis patricii; tertium patricii ad Liberium accessus: quartum aedificationis ecclesie nivis. Sub primo; Virgo Maria apparuit papae Liberio dicens: Fac mihi

verso ovest. Panvinio riporta nella scheda il disegno schematico del portico quale lo vide e che si mantenne intatto fino a Sisto V, il quale per allargare il passaggio sul fianco ad ovest della basilica demolì parzialmente il palazzo. Le tavole I e II qui aggiunte, e che riproducono due affreschi esistenti nella gran sala della Biblioteca Vaticana daranno l'idea di questo palazzo storico quale si conservava ai tempi di Sisto V. La loggia superiore con colonne è quale si usava al sec. XV. Nel panorama di Martino Heemskerk del 1536 si trova la più antica rappresentazione del patriarchio.

[1] Non si conosce alcun disegno del portico fatto costruire da Eugenio III nella facciata di S. Maria Maggiore e che Gregorio XIII demolì ricostruendolo dalle fondamenta nel 1575. Nessun documento, finora conosciuto, ci fa sapere se in origine il portico di Eugenio III avesse solo quattro colonne come ai tempi del Panvinio. Forse ai tempi di questo alcune colonne, minacciando rovina, erano state sostituite e così potrebbe spiegarsi l'esistenza della porta nuova di travertino quadripartita fatta da Paolo IV (1555-1559).

L'iscrizione dedicatoria di Eugenio III, tuttora conservata, invece delle ultime tre parole riportate dal Panvinio ha queste altre: *virginitatis honor*...

[2] Ora i due cardinali Colonna succitati non si vedono più nel musaico della facciata, scomparvero in qualche ristauro: dovevano i medesimi essere di piccolissime dimensioni come usò l'arte cristiana per molti secoli ritrarre i viventi ed i supplicanti ai piedi di Cristo e dei Beati. Tali invero sono il papa Nicolò IV ed il card. Colonna nel musaico coevo dell'abside.

ecclesiam in monte Superagius sicut nix indicat: supra secundum; quae eadem nocte apparuit Johanni patricio idem dicens nonis augusti: tertium; qui Johannes patricius fuit ad papam Liberium pro visione quam viderat: qui papa et Johannes patricius clero et populo [clero et populo] romano fodere volebat . . . . . vot . . . . . et ipse aperuit [1].

Insignia variarum, Segnini (?) Cesarini, . . . Thebaldesci [2].

Sub porticu sunt tres portae; media major, duae hinc inde inferiores: a dextera habet (?) . . . . . quae est porta quadripartita e tiburtino a Paulo IIII, supra quam horologium: ab alio latere campanile cum insignis Gregorii XI [3]; superius cardinalis Rothomagensis. Porticus pavimentum ex lapidibus quadris; tectum ligneum imbricatum.

Basilica habet tres naves; media major, minores xx, xx hinc inde magnis columnis cum capitulis jonicis substentate. Post est paries variis rebus refertus: pavimentum totum emblemate et vermiculato opere toto, opera Scoti Paparonis et Johannis filii ejus; sic enim scriptum est: Scotus Paparone Johannes Paparone filius ejus.

[1] Qui il manoscritto del Panvinio è indecifrabile. De Rossi in *Musaici* (*Facciata di S. Maria Maggiore*) così completa l'iscrizione sotto l'ultimo quadro a destra di chi guarda la facciata: *quando papa et Joannes patricius cum clero et populo romano nive dealbatum inven*[*ientes locum*] *fodere volebant et terra per se aperta* [*est*]. Questo grande mosaico della facciata ebbe molti restauri.

[2] Gli stemmi (*insignia*) di varie famiglie romane (i nomi delle quali non è riuscito a leggere che in parte il chiño Pesarini), che pare stessero sotto il mosaico della facciata, sono per noi una novità. Probabilmente si vollero così ricordare le famiglie che concorsero alle spese del mosaico o furono altrimenti benemerite della fabbrica della basilica. Anche queste insegne gentilizie scomparvero nei restauri.

[3] Quando Gregorio XI (1370-1378) decretò la ricostruzione del detto campanile, stava in Avignone: ed in questa torre si ritrova l'architettura avignonese. È da deplorare che per la costruzione del campanile di S. Maria Maggiore si sia occupato una parte del piano della basilica rompendone così l'armonia estetica. Isolato avrebbe presentato un insieme meraviglioso di delicatezza e di ardimento ed avrebbe conservato il concetto di unità alla fabbrica della chiesa.

Tectum majoris navis auratum, opera Calixti III: superius lignenm, imbricatum. Supra columnas peristillum totum e lapide [1] de musivo ornatum: supra peristillum quot intercolumnia tot fenestre, vicissim cluse nunc et aperte: inter fenestras et zophorum, quadra de musivo circumdata stuccis, veteris et novi Testamenti [2] aedes fuit lastricata [3] ut sanctus Hadrianus. In aula interius ubi supra portas ubi desunt tabule lapidee, sunt picture satis elegantes; sunt . . . . . antiquo zophoro diruto hi versus:

Virgo Maria tibi Xystus novat [4]

. . . . . .

[1] I tasti che, per ragione di studio, feci sulla trabeazione che corre sopra i colonnati di S. Maria Maggiore mi diedero per risultato che quella creduta da tutti finora di marmo, è invece di materiale laterizio rifinito di stucco.

[2] Nella scheda vi sono qui aggiunte queste parole: *infra zophorum olim*, che appariscono come cancellate, senza che si possa dire con sicurezza se lo furono a bella posta ovvero accidentalmente.

[3] Uno sgorbio impedisce di assicurarsi della lezione vera. La parola *lastricata* deve prendersi nel senso di *incrustata*, ossia con le pareti ricoperte di *opus sectile marmoreum*; siffatta opera detta volgarmente *incrostature* fu assai adoperata ad ornamento degli edifici romani e delle primitive basiliche cristiane.

R. Lanciani in *The Ruins and Excavations of ancient Rome* (London, 1897, p. 266) riproduce un disegno da lui scoperto delle incrostazioni marmoree di S. Adriano, antica aula del Senato Romano. Inoltre nel sec. XVI Pompeo Ugonio (Codice Barberiniano lat., 2160, fol. 116 *a*) scriveva: « Questa chiesa [S. Adriano] era anticamente tutta incrostata di pietra, come si vede nella facciata sopra la tribuna ancora i vestiggij ». Non è però chiaro dove in S. Maria Maggiore fosse ancora riconoscibile l'incrostatura, perchè sotto il fregio (*zophorus*) stava l'architrave che difficilmente poteva avere tale decorazione.

Nel periodo seguente della scheda, là dove dice: *ubi desunt tabule lapidee*, pare accenni il Panvinio alla mancanza degl'intarsi marmorei ai quali erano state sostituite pitture abbastanza buone.

[4] Nel libro *Le sette chiese* sopra ricordato a p. 300 così scrive in proposito il Panvinio: « et alcuni versi di musaico sopra la porta grande, di dentro la chiesa, li quali dal tempo sono poco men guasti et disfatti in questo modo: *Virgo Maria Tibi Xystus novat* . . . ».

In inferiore parte navis majoris est a dextra pulpitus marmoreus cum his versibus, totus emblemate et tessellato opere lapidibus porphyreticis, serpentinis, granitis: Alexander papa III gloriose Virgini Mariae et omnibus Sanctis [1].

Sunt et duo altaria vacua, habentia supra se duo ciboria marmorea: dextrum quatuor columnis albis substentatum, in quo est figura Beatae Virginis ornatum capsa aurata: alterum ab sex columnis, quatuor porphyreticis [2] duabus albis, totum vermiculatum: Jacobus Joannis Capocii et Vinia uxor ejus fecerunt fieri hoc opus pro redemptione animarum suarum anno Domini MCCLVI: plenum est reliquiis, elegans et pulcherrimum.

Minores naves restaurate et fornicate a cardinali jamdicto: dextera manet, sinistra refecta a Paulo IIII.

Intra portam majorem a dextra et aliam, est altare sancti Andree Svecorum cum ciborio et columnellis albis: post sepulchrum Johannis patricii in conca porphyretica [3]. Post in facie ecclesiae altare domus de Columna, totum circumdatum in nave minore lapidibus tessellatis [4], inter quatuor columnas; est sancti Johannis Baptiste: intra est tertium altare, omnes vacui. Ultra in pariete quartum altare,

[1] Nello stesso libro (p. 301) « Ha [S. M. M.] due pulpiti di marmo di tavole rarissime incrostati . . . ». L'ultimo rimasto di questi amboni fu rimosso nel 1587 (cf. Ugonio, *Stationi*, 1588, p. 67).

Nel libro mastro di Hermes Cavalletti, computista apostolico, abbiamo questa notizia in proposito al suddetto: « per hr levatto il pulpito over ambone antico di chiesia [S. Maria Maggiore] dove si cantava l'evangelio della madonna (?) longo 27 3/4 lag. p. 11 1/3 co sue scale parapetto e portatura di tutte le pietre in una capella scudi 20 ».

[2] R. Lanciani, in *Storia degli Scavi di Roma*, t. I, p. 33, sotto l'anno 1256, ricorda che Jacopo di Janni Capocci e Lavinia sua moglie pongono in opera sei colonne di scavo, quattro delle quali di porfido, a sostegno dell'altare delle reliquie nella navata di mezzo *Basilicae S. Mariae (majoris)*.

[3] Sopra quest'urna di porfido stava il bel Crocifisso quattrocentesco che ora sta nella cappella del Gonfalone.

[4] Questo era circondato da plutei di opera cosmatesca.

Quest'altare passò in patronato della famiglia Patrizi che lo dedicò alla Madonna della Neve.

vacuum, in aedicula: post capella cardinalis Rothomagensis, fornicata, depicta, emblemate pavimentata, cum choro et claustris lapideis et ferreis [1]: post alia capella Beatae Virginis cum claustris ferreis et lapideis emblematizzatis [2], tecto ligneo: post capella for-

[1] Questa magnifica cappella aveva la volta a crociera divisa da costoloni in marmo e lo stemma del card. Rotomagense nella chiave.

Tanto la volta dipinta da Benozzo che il pavimento cosmatesco si conservano tuttora. I sedili corali, forse anche le balaustre di marmo ed i cancelli di ferro, furono tolti nel 1634 quando la cappella fu ristretta dal Capitolo.

[2] Era questa la cappella della Confraternita del Gonfalone detta dei *Raccomandati* e volgarmente « delli accomodati ». Il Panvinio ci fa sapere solo che aveva il tetto di legno e i cancelli di ferro con plutei ad intarsio cosmatesco. Fra le schede di Giuseppe Bianchini alla Vallicelliana (T, 76, f. 420 ss.) si conserva il rogito del notaio Bernardino de Montibus in data 28 maggio 1748 relativo alla demolizione di detta cappella. In questo documento così ci viene descritto l'altare che là trovavasi:

« La Mensa di detto Altare ... si è riconosciuta essere una lapide di marmo greco scorniciata da tutte le faccie quale per ordine di d° Illmo e Rmo Sig. Canonico Strozzi fu fatta misurare e fu trovata essere larga palmi $3\,^{7}/_{12}$, longa palmi $9\,^{2}/_{3}$, grossa $^{2}/_{3}$. Sotto detta Mensa si sono ritrouate quattro Colonnette, o siano Pilastrini, che formano due faccie, quali reggono la sud^a Mensa, e sono parimenti di marmo greco con basi, e capitelli di Ordine Jonico, riquadrate nel mezzo con specchio di paste di mosaico. Il Paleotto che resta tra li detti due Pilastrini di facciata con cinque colonnette risaltate di bassorilievo con suoi Capitelli, Base ed Arco sopra alla Gotica, è lauorato di mosaico come sopra, quale fatto misurare per ordine come sopra si è riconoscinto essere longo con pilastrini palmi sette alto palmi $3\,^{3}/_{4}$ le sue testate laterali con lastra di marmo, come sopra, che resta tra li due Pilastrini con una Croce di mosaico di Paste nel mezzo, si sono ritrouate essere con pilastrini longhe palmi 4. Nella parte dietro detto Altare vi è una lastra di marmo greco liscia corrispondente al suddetto Paleotto. Sotto il detto Altare vi è un Telaro di Marmo che fa posamento sbusciato, quale fatto misurare si è ritrouato essere longo palmi sette e mezzo, largo palmi quattro, e due terzi, grosso un terzo. Successivamente fatta alzare la sopra descritta lapide che forma la Mensa, e sotto di essa è stato trouato un piano di Calce, quale fatto rompere, nel mezzo di essa è stata trouata una Base di marmo, nel mezzo della quale un piccolo chiusino scolpito con piccola lastrarella di marmo largo in quadro due terzi, che restaua murata in Calce, sopra detto Chiusino, e per ordine come sopra fu fatta leuare detta lastrarella, e fu dentro il chiusino ritrouato un bicchiere di vetro coperto con una piastra di piombo

nicata [1], pavimentata emblematibus domus de Columna, sanctarum Agnetis et Helene altare . . . post sepulchra duorum Capocinorum cardinalium, alterum in terra, alterum capseum cum ciborio vermiculatum [2]: post capella cum altare sancti . . . .

Post capella Praesepis tota lapidea, vermiculata, ante quam altare cum corpore divi Hieronymi a [3] Guillelmus episcopus Ostiensis

sopra quale levata dal prelaudato Illmo Sig. Canonico Strozzi fu ritrovato dentro alcuni pezzetti di tela, ossia lana con alcuni frammenti dei quali non si puol dare precisa descrizzione ... ».

L'egregio cultore di arte signor Carlo Cecchelli mi fa osservare, in proposito a quanto sopra, che l'altare in questione doveva essere opera di artisti Cosmati e precisamente di quel ramo della loro famiglia le cui manifestazioni di attività vanno dal 1260 al 1320 e seguono un'arte goticizzante. E difatti da un'iscrizione posta in essa cappella sappiamo che questa fu consacrata nel 1326, quindi si tratta di opera della seconda famiglia dei Cosmati.

[1] Pure questa cappella dei Colonna che aveva gli stemmi di casa Colonna era a volta e con pavimento cosmatesco.

[2] Questo monumento era costituito da un sarcofago sotto un tempietto ornato di mosaici e sostenuto da colonne. Quando ai tempi di Benedetto XIV fu aperto l'arcone dinanzi alla cappella di Sisto V, nello scavo fatto per piantare le armature si rinvenne « una cassa di marmo greco storiata con fatti della Sacra Scrittura espressi a basso rilievo. Ella è lunga palmi $9\,^3/_4$, larga p. $2\,^5/_6$, alta p. $2\,^2/_3$ e le manca il suo coperchio compagno. Dentro si trovarono le ossa dei Cardinali Capocci »: così ci narra Giuseppe Bianchini teste *de visu* dello scoprimento (Vallicelliana, T, 75, f. 442 recto).

I cardinali Capocci erano Nicolò († 1368) e Pietro († 1259): ambedue arcipreti di S. Maria Maggiore.

Questo sarcofago verosimilmente era quello stesso qui ricordato dal Panvinio e che da Sisto V era stato rimosso per i lavori della sua cappella.

[3] La preposizione *a* che richiedeva l'ablativo è invece seguita dalle parole *Guillelmus episcopus* etc. in nominativo: questo ci fa rilevare la fretta del Panvinio nel prendere i suoi appunti sul luogo. Le parole *Guillelmus* etc. dovevano essere l'iscrizione dedicatoria dell'altare di S. Girolamo. È da deplorare la mancata trascrizione della data in cui fu eseguito il monumento.

Essendo l'altare di S. Girolamo isolato per ogni parte, era il medesimo, come ci fa sapere il Panvinio, circondato e difeso da un recinto con ingraticolato di ferro.

cardinalis de Estoutavilla archiepiscopus Rothomagensis. Est tota ara illa firmis cancellis clusa. Inter utrasque iacet Honorius III [1]. Post in pavimento sunt sepulchra cardinalium Palosii et Archionii ante altare et capella sanctorum Roci et Sebastiani [2]: post altare cum capella sanctorum Petri et Pauli: prope ibi retro organum jacet cardinalis Consalvus [3]. In fine navis, capella et altare sanctae Lucie: post porta: retro organum (?) sepulchrum cardinalis Landi [4].

[1] Stava il sepolcro di Onorio III fra il mausoleo di S. Girolamo e la cappella del Presepio.

Relativamente al deposito di detto pontefice A. Venturi in *Storia dell'arte italiana* (t. IV, Milano, 1906, p. 131) dice che Vasari facendo cenno del sepolcro di Onorio III in S. Maria Maggiore, opera di Arnolfo, ha preso equivoco con Onorio IV. Quest'affermazione è contraria alla storia. Invero Onorio III († 1227) come ci dicono tutti gli storici (cfr. ad es. Platina, *De vitis ac gestis Pontificum*: *Honorius III*) fu sepolto nella basilica di S. Maria Maggiore *ad Praesepe*. Onorio IV invece morto († 1287) a S. Sabina fu trasportato a S. Pietro in Vaticano e là rimase fino a Paolo III che lo fece poi trasferire in Aracoeli. Trattandosi di due papi della stessa gente *Sabella*, forse Onorio IV, volendo onorare la memoria del suo omonimo antecessore che aveva ancor esso appartenuto alla casa Savelli e che giaceva sepolto in umile loco, commise ad Arnolfo il monumento di Onorio III. Lo stesso Vasari però nell'edizione Giuntina, in un passo che precede l'*Indice delle cose notabili*, ci fa sapere che « cominciò il detto Arnolfo in Santa Maria Maggiore di Roma la sepoltura di papa Onorio III di casa Savelli, la quale lasciò imperfetta, con il ritratto di detto papa, il quale con il suo disegno fu posto poi nella cappella maggiore di musaico in S. Paolo di Roma, con il ritratto di Giovanni Gaetano abate di quel monastero ». Dopo questi indizi si capisce benissimo come Onorio III rimanesse ancor nel suo umile antico sepolcro e così lo trovasse il Panvinio.

[2] G. Sirleto nel suo *Trattato* manoscritto sulla basilica di S. Maria Maggiore (Bibliot. Casanat., n. 627, fol. 1-42) dice che il card. Stefano Palosio († 1398) « jacet in terra prope altare praesepis » e del card. Antonio Archionio († 1405) « jacet in terra prope altare D. Hieronymi » e probabilmente sotto lastroni sepolcrali ambedue.

[3] Questo bellissimo monumento sepolcrale era appoggiato alla parete di fondo del transetto fra l'arco dell'abside e la porta in fondo alla navatella verso nord-est.

[4] A. Venturi in *Storia dell'arte* (t. IV, p. 130) parlando della statua di questo cardinale († 1427) giacente sul coperchio della sua arca sepolcrale disse che quell'opera « dovette essere eseguita sotto l'influsso di

Post capella Praesepis, parva et tota lapidea intus et foris, cum parvo altare; tota est vermiculata: ibi sunt signa partus Beate Virginis et Magorum [1] facta a Pandulpho de Postrennio (?) canonico ujus ecclesie anno 1291. Sunt hinc inde duae bullae Pii II muro fixae: altera in qua in festo translationis corporis sancti Hieronymi VII idus mai, concedit indulgentiam plenariam, datum Romae

Arnolfo ». Lo stesso prof. Venturi poi nel vol. VI della sua *Storia dell'arte* a p. 55 attribuisce il medesimo lavoro a Paolo Romano. Per verità io non so ritrovare l'influsso di Arnolfo, che fiorì nel dugento, in questa scultura della prima metà del sec. XV. Certo si è che trattasi di un capolavoro ed è a dolersi che stia abbandonato nell'angolo semioscuro di un corridoio che mette nell'atrio della basilica di S. Maria Maggiore. Come del pari è da deplorare che molte sculture antiche, medioevali e moderne che decoravano la basilica siano andate disperse, come ad es. il sarcofago sopra descritto dei cardinali Capocci e l'altro che stava nel vecchio portico ove si vedeva effigiato il Presepio e che furono deposti nel cortile della basilica (cf. Giuseppe Bianchini, schede alla Vallicelliana, T, 75, fol. 450).

[1] Ai *signa partus Beate Virginis et Magorum* appartengono i frammenti del Presepio di Arnolfo che si vedono nella nicchia dietro l'antico sacello commemorativo della nascita di N. S. G. C. in S. Maria Maggiore, fatto trasportare tutto intiero da Sisto V per opera di Carlo Fontana nell'ipogeo della sua grande cappella del Presepio da lui eretta nella detta basilica. Si può leggere la descrizione di questa traslazione e del meccanismo adoperato da questo architetto nel suo libro: *Della traslazione dell'obelisco vaticano e delle fabbriche fatte da Sisto V* (Roma, 1589, c. V, p. 50-53). Le figure dei profeti che stanno ancora ai lati dell'arco scemo sul fronte della cripta attuale del Presepio sono pure di Arnolfo. Dell'antica arcata è pure la striscia cosmatesca che si stende sotto le figure. Ma nell'interno, quando tolgasi parte del pavimento col paliotto cosmatesco dell'altare, tutto, in più volte, fu guasto. Il Fontana (l. c.) dice che la cappella vecchia del Presepio da lui trasportata « era di molti pezzi... molto antica e piena di vani sendo aperta dinanzi nell'entrata, e havendo una porta per fianco e una finestra di rincontro all'entrata,... con un arco di marmo e la volta di sopra di musaico ». Nei disegni dello stesso Fontana si vede sopra l'arco scemo un bassorilievo (che forse in tempi posteriori aveva sostituito un'antica simile scena musiva) raffigurante la Madonna col Bambino sulle ginocchia, S. Giuseppe dietro ad essi ed i tre Magi, che, curvi per rispetto, si avanzavano l'uno dietro l'altro con i simbolici doni nelle mani verso la *Theotókos*, insomma la riproduzione della scena musiva che stava sul fronte della basilica costantiniana della Natività di Betleem (cf. L. Duchesne, *L'iconographie byzantine dans un document grec du IX^e^ siècle,*

apud sanctam Mariam Majorem 1458, pontificatus primo, XII kalendas februarii: alia in qua ipsam solemnitatem translationis instituit VII idus mai et eam in vigiliam assumptionis transtulit, anno pontificatus VI, 1464, IV kalendas julii, Romae apud sanctum Petrum: quo die aram illam visitantibus, plenariam omnium (*?*) peccatorum [1].

Altare sancti Hieronymi marmoreum cum simulachris [2].

Grottaferrata, 1913). Questo bassorilievo fu tolto dal Fontana che poggiò l'altare sul fronte dell'antico oratorio.

La basilica mariana esquilina ebbe anche il titolo di Santa Maria del Presepio (*ad Praesepe*), e ciò forse per la riproduzione (più o meno fedele non lo sappiamo) del luogo ove il Redendore era nato a Betleem. Quest'oratorio detto *presepio* era ornato di marmi e metalli preziosi, ed in esso, come scrive il Panvinio si veneravano i « signa partus Beate Virginis et Magorum ». Gareggiarono i papi nell'arricchire tale sacello tanto all'esterno che all'interno, ed il *Liber pontificalis* ricorda i preziosi doni ed abbellimenti lì fatti da non pochi pontefici. Nel sec. XII si dovettero fare dei rinnovamenti in quell'antichissimo e venerato santuario romano. Giorgio Vasari (*Le vite* ecc., t. I, Firenze, 1878, p. 278) dice che Arnolfo « in S. Maria Maggiore di Roma fece la cappella di marmo dov'è il presepio di Gesù Cristo »; lo stesso autore nell'edizione Giuntina, prima dell'*Indice delle cose notabili* del I volume aggiunse quest'altra notizia: « e la cappella di marmo, dov'è il presepio di Gesù Cristo, fu dell'ultime sculture di marmo che facesse mai Arnolfo, che la fece ad istanza di Pandolfo Ipotecorvo l'anno dodici, come ne fa fede un epitaffio ch'è nella facciata allato alla cappella ». Il Panvinio invece del cognome greco-italiano Ipotecorvo aggiunge altra parola al nome del canonico Pandolfo, che il trascrittore della scheda panviniana legge « Postrennio ». In un istrumento (*Orig. Perg.*, D, II, 57) in data 7 giugno 1291 tuttora conservato nell'Archivio Liberiano è ricordato un *magister Pandulfus canonicus basilice sancte Marie Majoris*. Questo è certamente lo stesso che commise i lavori di restauro della cappella del Presepio. Panvinio ci fa sapere che quest'oratorio era angusto, ricoperto di marmi all'interno ed all'esterno, con piccolo altare cosmatesco, tuttora conservato, ed altre opere musive.

[1] Qui bisogna supplire « indulgentiam concessit ».

[2] Questo inciso si deve riconnettere con la brevissima descrizione dell'altare di S. Girolamo che fa sopra il Panvinio. La notizia che qui ci dà il suddetto è per noi utilissima, perchè ci fa sapere che l'altare del gran Dottore della Chiesa era istoriato. Ciò che conferma la congettura che in proposito ai pannelli dell'arca medesima scrisse D. Gnoli in *Archivio storico dell'arte* (anno III, 1890, p. 105). In questi bassorilievi, sebbene si rilevino evidentissime le qualità di Mino da Fiesole, pure c'è da credere, per alcune deficienze, che nel lavoro il sud-

Post est absida superius tota de opere musivo opere Nicolai IIII et Jacobi de Columna cardinalis 1296. Christus coronat Virginem:

detto fosse coadiuvato dagli scolari. I pilastrini abbinati che ora sono incorporati al paliotto dell'altare di S. Girolamo nella cappella del SS. Sacramento opino che appartenessero al mausoleo eretto dalla munificenza del cardinale Estouteville ad onore del *Doctor maximus*. Doveva essere un insieme meraviglioso di sculture e partiti ornamentali quale poteva crearsi dal genio di Mino. I pannelli (che hanno una superficie di m. 1,09 × 0,60 ed uno spessore che varia da m. 0,08 a 0,12), vero capolavoro di scultura, sopravvissuti alla distruzione dell'altare medesimo fatta da Sisto V perchè impediva la visuale della sua cappella del Presepio, dopo varie vicende si trovano ora nel Museo Artistico Industriale. Le scene di questi bassorilievi furono tolti dalla leggenda di S. Girolamo (cf. Jacobi a Voragine, *Legenda aurea,* cap. 141, recens. Graesse, Vratislavia, 1890). Giov. Battista Confalonieri, romano, che visse quando ancora stava al suo posto l'altare di S. Girolamo, in una sua relazione del 1636 riportata in *Acta Sanctorum (Septembris*, t. VIII, p. 641) ci fa sapere che nella parte posteriore dello stesso altare vi era una piccola confessione dove si credeva fosse conservato il corpo del santo Dottore. Quando però fu demolito l'altare medesimo per ordine di Sisto V, si fece uno scavo profondo circa 20 palmi ed altrettanti largo, ma nulla si rinvenne.

Questo scavo è ricordato nel libro di Hermes Cavalletti, computista apostolico: « pe hv cavatto la terra in chiesia p far la fossa quando se cercato il sñto corpo di Sto Hierô scudi sei ». Siccome si diceva che il canonico liberiano Ludovico Cerasola, temendo che Sisto V volesse trasferire nella chiesa che aveva rifatto in onore di S. Girolamo a Ripetta, lo avesse nascosto sotto una rota di porfido nel pavimento del presbiterio della basilica, al tempo di Alessandro VII si fecero ricerche sul luogo dove si credeva stessero sepolte le dette reliquie ed ecco la relazione delle diligenze allora fatte come ci risultano dal Codice Chigiano, 557, f. 209:

« Adi 7 Genn° 1659 la sera a due ore di notte Monsig. Ascanio Rivaldi, Monsig. Girolamo Muti, et il sig. Dom° Ab^e Salvetti Can^ci della Basilica di S. Maria Magr^e, desiderando ritrovare il Corpo del Glorioso S. Girolamo, che per tradizione antica si hà conservarsi in d^a Basilica et avendo visto una nota del quod^m Giambattista Confalonieri, nella quale si diceva, che il d° Corpo era stato dal qu. Can^co Cerasola trasportato al lato sinistro dell'Altar Magr^e, tra d° Altare, e la sepoltura di Papa Nicolò 4° per celarlo alla S. M. di Sisto V, per dubbio che volesse trasportarlo alla Chiesa di S. Girolamo a Ripetta, da lui rinovata, si dispose coll'autorità e benedizione di N. S. Alessandro Papa settimo, di cercarlo in d° sito.

» Pertanto, avendo, conforme la d^a nota, levato un tondino di porfido di sotto vi si trovò il suo massiccio di calce, grosso circa quattro dita:

sanctus Franciscus, Paulus, Petrus. Johannes Baptista, Evangelista, Antonius de Padua. Infra zophorum annuntiatio, partus, obitus, magi,

seguiva dipoi il terreno, che si conosceva esser stato smosso, essendovi dentro calcinacci, e pezzi di tavolozza; et due palmi sotto vi fu trovato nella terra un pezzetto di porfido, della forma di un piccolo mostacciolo, che accompagnava il porfido del tondino: si come anco vi furono trovati diversi pezzetti di pietra verde, simili a quelli del pavimento.

» Cavato il d° terreno smosso, all'altezza di quattro palmi, fu ritrovato un muro antico di tavolezza (*sic*), dalla parte verso la porta maggiore della Chiesa, largo due palmi; che caminando un poco in traverso, andava da una parte verso l'Altare, e dall'altra verso la d^a^ sepoltura di Niccolò 4° et seguendosi a cavare circa due altri palmi, fu all'incontro di d° muro ritrovatone altro verso la Tribuna, distante dal primo tre palmi e mezzo; et seguitato a cavare più sotto, fu ritrovato dalla parte verso la Tribuna uno scalino di marmo, alto due terzi di palmo, et mezzo palmo più basso, verso la porta maggiore un'altra lastra di marmo, longa quattro palmi, et larga tre da una parte, e dall'altra un palmo, in forma sregolata di triangolo. Essendosi seguitato a cavare verso la Tribuna, fu scoperto sotto il pavimento un 3° di palmo, un muro antico, dipinto in cima con un fregio a traverso, ma di pittura assai triviale, come di verdura, all'altezza di mezzo palmo, et dipoi seguiva tutto il muro, parimen^te^ incollato, che dimostrava essere stato dipinto; ma li colori consumati dalla terra, che vi appoggiava.

» Cinque palmi sotto il sud° muro si ritrovò un'altro muro di mattoni, che sebene andava sotto il primo, usciva fuori più di esso, quasi un palmo verso la porta grande, et fatto il tasto si ritrovò muro massiccio. Et volendosi andar più sotto fu levato quel pezzo di marmo, fatto a triangolo e sotto vi fu ritrovato il pavimento antico della Chiesa che veniva ad essere quasi otto palmi sotto, et era intarsiato di marmo, porfido, giallo, porta santa, et altre pietre; onde fu stimato inutile il più cercarvi, et andare più sotto, essendosi andato per larghezza ancora otto palmi, et sempre ritrovato il medesimo terreno smosso con calcinaccio e tavolozze.

» Si stette ad operare dalle due ore sino alle otto, et riserrato il tutto, assai meglio di quello che stava prima ».

Le memorie relative a S. Girolamo in S. Maria Maggiore non risalgono oltre la seconda metà del sec. XIII. Nel monumento del card. Consalvo (†1299) opera di Giovanni di Cosma nel musaico della lunetta è raffigurato a sinistra della Madonna *S. Jeronim^s^* con rotulo nella mano sinistra in cui si legge a caratteri gotici: *recubo psepis ad antrû*. Questa è la più antica indicazione del luogo, dove si diceva fosse stato deposto nella basilica romana della Natività il corpo del gran Dottore della Chiesa dopo la sua traslazione in Roma che si crede avvenisse nella seconda metà del sec. XIII (cf. *Acta Sanctorum, Septembris,* t. VIII, p. 639). E così S. Girolamo avrebbe avuto a

purificatio e musivo inter fenestras: reliquum infra, totum tabulis marmoreis et tessellatis incrustatum: ibi est pulcherrima et

Roma il sepolcro allo stesso posto come in Betlem, secondo viene descritto nel cosidetto Itinerario di Antonino dell'anno 570 circa. Oltre questo antico monumento ve n'è un altro coevo ed è una tavola marmorea dove sono incastrate orizzontalmente delle fascie di musaico a fondo bleu con caratteri aurei semigotici, opera della fine del sec. XIII, ed in cui sono enumerate le reliquie che si conservavano allora a S. Maria Maggiore (questa tavola e la compagna, dove sono descritte le indulgenze, erano due transenne dell'antica *schola cantorum*, avendo tuttora nel rovescio ornati descritti da G. Bianchini; schede alla Vallicelliana, T, 75, f. 531). Nella tavola suddetta delle reliquie è così ricordato il corpo di S. Girolamo: *in hac sac basil corpora scom Mathie apli Jeronimi doctois Romule et Redepte virg recodutur.*

Nell'Archivio Liberiano poi, fra le carte, il documento più antico che fa menzione di S. Girolamo è un istromento del 7 febbraio 1395 (*Orig. Perg.*, D, II, 108) in cui « Colutia Nutii » vende « Stephano Pauli Ottaviani » canonico di S. Maria Maggiore per la cappella di S. Girolamo due pezze di terra poste « extra portam S. Laurentii in loco ubi dicitur Vaccoli » per atti di « Cechus Joannis, olim de Tibure et nunc de Urbe, imp. auct. not. ».

Fra le bolle la più antica relativa allo stesso santo Dottore è in data 17 sett. 1395 (*Orig. Perg.*, CLIX) con la quale Bonifacio IX concede alla basilica di S. Maria Maggiore nella festa e traslazione di S. Girolamo la stessa indulgenza di cui gode la chiesa di S. Maria degli Angeli in Assisi: « dat. ap. S. Petrum XV Kal. oct. pont. a. VI » e che comincia « Splendor paterne glorie ».

Nel 1398 addì 17 luglio « Stephanus quondam Pauli Octabiani de Baschis » canonico di S. Maria Maggiore fonda una cappellania « ad altare Sancti Hyronimi » e lascia a questa cappella alcune pezze di terra « Lellus Riccardi civ. rom. imp. auct. not. » (*Orig. Perg.*, D, II, 113). In questo documento fra l'altro si dice « cum dominus Stephanus venerabile corpus doctoris eximi B. Hyronimi, quod in capella praedictae ecclesiae S. Mariae Majoris sub grata ferrea ante praesepe Domini requiescit majori ac singulari devotione ... ». Tale notizia ci precisa l'ubicazione del deposito delle reliquie di S. Girolamo.

Un altro documento dell'Archivio suddetto (*Orig. Perg.*, D, II, 135) del cardinale del titolo di S. Marcello dichiara che Martino V concede al Capitolo di S. Maria Maggiore che si possano convertire in altro uso i cento fiorini, lasciati dal card. Pietro del titolo di S. Maria in Domnica, per togliere le spoglie di S. Girolamo da sotto l'altare a lui dedicato e collocarle sopra al medesimo in un'urna d'argento (*capsa argentea*) o

omnis ex musivo sedes [1] marmorea supra quinque gradus: tota illa absida [2] usque ad altare et arcum ecclesie, supra fornicata [3], infra tessellata . . . . tota e marmore porphyretico et serpentino: altare majus habet ciborium pulcherrimum marmoreum a cardinale Tutavilla factum supra quatuor columnas porphyreticas. Dextra, al-

adornata in altro modo decentemente, non bastando detta somma a tale opera.

Al tempo delio stesso Martino V Nicolò Signorili compilò un indice delle reliquie delle chiese di Roma e, parlando di quelle di S. Maria Maggiore, così ricorda l'altare di S. Girolamo: *item in alio altari sito prope praesepium requiescit corpus S. Hieronymi doctoris* (Cod. Column., f. 39).

Due epitaffi metrici, relativi a S. Girolamo in S. Maria Maggiore, riportano de Rossi in *Inscript. christ.* (t. II, p. 325) ed i Bollandisti in *Acta Sanctorum (Septembris,* t. VIII, p. 640), ma quest'ultimo è assai barbaro.

[1] Questa cattedra papale (fu invero S. Maria Maggiore la concattedrale del Laterano) di marmo intarsiato con decorazione di mosaico, opera certamente cosmatesca, fu distrutta in modo così vandalico che non n'è rimasto alcun vestigio o frammento.

[2] Qui accenna il Panvinio allo spazio esistente fra la conca dell'abside e l'arco trionfale che fu ricoperto con volta dal card. Estouteville, di cui lo stemma gentilizio stava al centro di essa e che fu tolto dal card. Pinelli quando questi fece affrescare la medesima volta.

[3] Il pavimento del presbiterio era a commesso cosmatesco. Tale si conservò fino all'epoca in cui Benedetto XIV demolì detto pavimento per abbassare il presbiterio. In proposito il canonico Strozzi teste *de visu* (cf. schede Bianchini alla Vallicelliana, T, 86, f. 4) ci fa sapere che tale pavimento « era disegnato con diversi lavori di piccole pietre di varia specie, che ora formavano alcuni quadri, ora ricorrevano intorno a diversi tondi di porfido, di granito, di serpentino, altri grandi, altri mezzani, e altri piccoli come si vede ancora oggi in molte chiese antiche. Questo disegno però nella nostra chiesa era ultimamente in più luoghi interrotto da molte lapidi sepolcrali e da altre pietre messe alla peggio nei risarcimenti fatti al medesimo pavimento », e più sotto prosegue lo stesso scrittore: « fra lo scalino dell'altare (maggiore) e i due scalini della tribuna eravi nel mezzo al pavimento una lastra di porfido che figurava una colonna, alquanto mal fatta; e a capo della detta colonna, verso lo scalino dell'altare, vi erano due scudetti con l'arma ben distinta della casa Colonna. Quando si scavò in questo sito, fu trovata un'urna grande di marmo, con il coperchio di travertino in due pezzi, e dentro di lei si vide altra cassa di piombo, molto corrosa dal tempo e le ossa che vi erano dentro furono giudicate di più cadaveri ».

tare Corpus Domini ab eodem cardinale factum [1]: sinistra, organum a Julio II vel Xisto IIII [2] supra duas columnas porphyreticas; subtus, altare cardinalis Landi. Ab altare in ecclesiam descensus est per gradus sex porphyreticos, ubi est confessio tota e porphydo sub altare; ante quod peristilus quattuor columnarum e porphydo cum cancellis marmoreis [3].

Inter absidam et aliam portam retro, est sepulchrum cardinalis Arelatensis [4]: ante portam in solo sepulti sunt Nicolaus IIII [5] et Petrus

[1] Questo altare del Santissimo con sovrapposto organo fatto dal card. Estouteville stava a sinistra di chi guarda l'abside ed era appoggiato all'arco trionfale. Non è improbabile che quest'insieme si rassomigliasse all'organo con sottoposto altare eretto da Alessandro VI nella Basilica Vaticana, come si può vedere in un disegno dell'*Album* dell'Archivio Capitolare Vaticano. L'organo e l'altare qui sopra ricordati furono rimossi quando Sisto V al loro posto fece innalzare il monumento sepolcrale di Nicolò IV.

[2] Ciacconio nelle *Vitae Pontificum* (1667. t. III, p. 30) scrive: « Ad exprimendum suum in Virginem affectum, praeter templa Romae excitata, in basilica Liberiana a laeva arae maximae organum concinnavit [Sixtus IIII] quod postea Clemens VIII restauravit ».

Di Giulio II (1503-1513) Albertini (*De Mirabilibus*, ed. Schmarsow. 1888, p. 6) scrive: « Alexander vero VI laquearia posuit, supra quae hoc anno (1510) tua beatitudo tectum cum trabeis instauravit: omitto *organum* et turrim pulcherrimam campanarum: quam tua beatitudo plumbea teca et aurata pila cum cruce exornavit ». Dell'organo si parla qui in genere e non si capisce se si tratti di un restauro o di rifacimento.

[3] Panvinio ricorda qui la *pergula* con i cancelli che serravano nel medioevo il presbiterio. Questi furono rimossi nel 1573, come risulta dagli atti capitolari sotto il dì 14 febbraio, detto anno.

Negli atti capitolari di S. Maria Maggiore all'anno 1623 (t. V, f. 225) trovo che il Capitolo Liberiano donò al card. Ludovisi nipote di Gregorio XIV due colonne di porfido. Forse due dell'antica *pergula*.

[4] Questo sepolcro stava fra l'abside e la porta a sinistra uscendo dalla basilica verso l'Esquilino. Ora detto monumento del card. De Levis († 1475) è murato in fondo alla navata dove sta la *Porta Santa* e precisamente in alto sopra la medesima.

[5] Negli atti capitolari di S. Maria Maggiore dell'anno 1573 (t. III, fol. 99) risulta che nell'abbassare il pavimento in fondo al transetto dinanzi alla cappella di S. Francesco dalla famiglia Capizucchi fu ritrovato il corpo di Nicolò IV dentro un'antica urna colla sua iscrizione,

de Columna: post portam in navi minore altare sancti Francisci emblematizzatum Capisuccorum: post altare Capocinorum, aliud post aliud altare: post, sepulchrum Platinae et Normandorum in pilo pulchro [1]: post sacristia: post altare Gloriosae Mariae semper Virgini Guillelmus de Pereriis auditor obtulit A. D. 1498 [2]: marmoreum est altare. Post sacellum cum altare totum marmoreum vermiculatum: post sepulchrum marmoreum tessellatum; ibi in navi in pavimento sepultus est Stephanus de Fossa nova [3] cardinalis: post capella cardinalis Cesii quadrata etc. [4]. Post altare cum ciborio marmoreo quatuor columnis porfido, totum emblematizzatum: solum destructum (?) . . . . . .
ante portam sanctam: post porta aperta minor: inter ipsam et

e che avendo ciò saputo il card. Felice Peretti che fu poi Sisto V si portò personalmente alla basilica per poter ivi far costruire un mausoleo di marmo alla memoria di tanto pontefice e fece istanza al Capitolo di assegnare all'uopo un decente luogo nella chiesa, che gli fu accordato.

Si sa che Nicolò IIII († 1292) ed il card. Pietro Colonna († 1326) stavano seppelliti a pianoterra dinanzi l'altare così detto dei Colonna che stava là dove poi il card. Estouteville aprì una delle porte verso l'Esquilino.

[1] Il Panvinio ricorda qui il sepolcro del Platina e poi un sarcofago che serviva di sepolcro alla famiglia dei Normandi.

Un decreto della S. Visita di Clemente VIII in data 6 luglio 1592 ordinò che « pilum de Normannis (il succitato) quod est prope Platinae monumentum amoveatur et ossa humi condantur », così scomparve quel sepolcro.

[2] I frammenti di questo artistico altarolo, affatto uguale nel disegno e nell'esecuzione (salvo le figure dei tre Santi riprodotti nelle nicchie) ad altro che sta in S. Maria del Popolo, sono sparsi qua e là nella basilica e con facilità si potrebbero riunire. Autore di questo altare come di quello di S. Maria del Popolo e di altri consimili fatti erigere dal ricco prelato francese, Uditore di Rota, Guglielmo de Perriers, si crede fosse Andrea Bregno coadiuvato dai suoi scolari.

[3] Morì nel 1227.

[4] Questa è l'antica cappella che stava là dove poi sorse l'attuale, rettangolare, più grandiosa, su disegno di Martino Longhi. L'antico sacello di S. Caterina era stato dotato dal card. Paolo Cesi († 1537).

Siccome in questa scheda non è affatto accennata la cappella Sforza iniziata nel 1566, così dobbiamo credere gli appunti del Panvinio su S. Maria Maggiore sieno stati presi sul luogo prima di quell'anno.

majorem, altare cum columnellis et ciborio sancti Michaelis: post porta major.

Cardinales Agapitus [1] et Cassinus [2] in media nave ante Beatam Virginem: sepulchrum cardinalis Mezzavacca [3] in terra, ante altare majus [4]. Tectum incepit Callixtus III, persolvit Alexander VI [5].

[1] Stava sepolto il card. Agapito Colonna († 1380) nel mezzo della chiesa.

[2] Il card. Antonio Cassino del titolo di S. Marcello morì nel 1439 e fu sepolto nella navata di mezzo di S. Maria Maggiore.

[3] Il card. Bartolomeo Mezzavacca morì nel 1396 e fu sepolto sotto il pavimento della basilica vicino al tabernacolo della Madonna.

[4] Panvinio nel suo libro *Le sette chiese* (trad. M. Marco Antonio Lanfranchi, Roma, 1570, p. 302) ci fa sapere che al suo tempo in S. Maria Maggiore vi erano venticinque altari intorno.

[5] Dice qui il Panvinio che Calisto III cominciò il soffitto che ricopre la navata grande di S. Maria Maggiore e che Alessandro VI lo portò a compimento.

Qualora si volesse negare a Calisto III il merito di aver iniziato i lavori per la soffitta della basilica Liberiana io non saprei rendermi ragione dello stemma di detto Papa che lassù spicca maestoso, ripetuto per due volte e collocato fra altri tre stemmi di Alessandro VI, come del pari non mi sembra possibile che il card. Estouteville, il quale coprì con volte la travatura del transetto e delle navi laterali, avesse poi lasciate scoperte le incavallature della navata grande, mentre sappiamo che il medesimo cardinale, ricchissimo, non risparmiò moneta per abbellire la sua chiesa prediletta di S. Maria Maggiore durante la sua lunghissima arcipretura. Come osserva giustamente E. Müntz (*Les arts à la cour des Papes Innocent VIII, Alexandre VI, Pie III,* Paris, 1898, p. 145), Alessandro VI preferì di completare ed arricchire le opere dei suoi predecessori piuttosto che creare dei nuovi monumenti. In una nota (l. c.) riporta il sullodato un passo di uno scritto di S. dei Conti in cui questi così rimprovera Alessandro VI: « nil tamen in aedes sacras, aut alios pios usus impendit. Nam laquearia templi B. Mariae... Majoris... quod unicum ex ejus operibus exstat... inauravit ». Quanto afferma G. Vasari (t. IV, p. 278) di Giuliano da San Gallo che « andò poi a Roma dove a papa Alessandro VI restaurò il tetto di S. Maria Maggiore che ruinava e vi fece quel palco ch'al presente si vede » non pare corrisponda a verità, perchè tra il 1493 e 1498 (cf. Burchard, t. II, p. 43-44), epoca cui si dovrebbe assegnare il lavoro accennato dal Vasari, Giuliano, che seguiva la fortuna del card. della Rovere nemico mortale di Alessandro, doveva invece stare assente da Roma.

Il vaghissimo soffitto di cui arricchì Alessandro VI la basilica di S. Maria Maggiore ha uno scomparto di cassettoni ornati di intagli

Supra fornix ubi sunt picturae ex musivo antique, sic: Xystus eps plebi Dei [1].

L'egregio sig. Giovanni Marx, membro della Scuola francese di Roma, ha voluto mettere in evidenza maggiore le benemerenze del suo illustre compatriota il cardinale Guglielmo Estouteville, che

gentili disposti in modo così artistico che, mentre lo rendono gradevole agli occhi, non lo fanno per nulla pesante. Rosoni, arabeschi, corone, imprese della basilica e dei Borgia, tutti inaurati e disposti in giuste proporzioni su fondo di buon azzurro con tocchi di rosso e turchino alternati fra i dentelli delle cornici dei laqueari, dovevano estasiare i visitatori della basilica maggiore mariana. Scrive in proposito A. Choisy (*Histoire de l'architecture*, 1903, t. II, p. 636) che non si potrebbe immaginare una decorazione più ricca ottenuta con mezzi più semplici e con economia massima di legname.

È veramente doloroso che i nomi dell'architetto e degli artisti che lo idearono ed eseguirono ci sieno tuttora sconosciuti.

Facendosi in questi ultimi tempi restauri nel medesimo soffitto, dal sig. Antonio Modestini, che dirige tali lavori, potei avere alcune interessanti notizie. I cassettoni in parte sono di albuccio, in parte di castagno ed in parte di ontano (qualità di legno della famiglia dell'albuccio che si usa per intagli). I restauri, fatti nel soffitto dopo Alessandro VI, furono eseguiti in sirmolo o cirmolo. Le dorature originarie sono a guazzo, in parte brunite, in parte opache. L'oro usato è a 960 millesimi: è giallo con tendenza al verde. L'antico azzurro del fondo era composto di oltremare turchino, oltremare verde e terra nera. Le tinte rosse e turchine fra i dentelli sono forti, con tendenza al nero. Al tempo di Benedetto XIV l'azzurro, il rosso ed il turchino furono sostituiti dalla mezza tinta (composta di nero, giallo e bianco), che tuttora si vede.

L'idea felice di Alessandro VI di trasformare in motivo decorativo dei castali il toro (motivo araldico di sua famiglia) e la doppia corona rovescia con raggi a guisa di pettine (impresa dei Borgia) fu largamente attuata nel soffitto di S. Maria Maggiore ed unita all'ombrello con le chiavi insegna della basilica.

Sul fregio poi sottoposto al palco e che gira tutto attorno lungo le pareti della nave centrale si vedono candeliere con festoni pendenti e putti ai lati a destra e sinistra, che presentano corni d'abbondanza e tori cavalcati da altri genietti alati. La coda dei tori termina con volute a fiore centrale sormontate dalle doppie corone anzidette.

[1] Qui si accenna all'arco trionfale (cf. G. Biasiotti, *L'arco trionfale di Santa Maria Maggiore in Roma* in *Bollettino d'arte del Ministero della Pubblica Istruzione*, pp. 74-95, Roma, 1914).

con vera magnificenza rappresentò nel sec. XV la Francia presso la Sede Apostolica, aggiungendo qui appresso alcuni documenti pergameni relativi al sullodato cardinale, che trovansi nell'Archivio Liberiano e che ora dal suddetto descritti vengono per la prima volta pubblicati.

Il primo di questi documenti è la parcella del testamento del cardinale relativa alla basilica Liberiana.

Gli altri due sono pure documenti relativi alla basilica.

Uno di questi ha un sigillo (tav. III) in cera rossa che nel mezzo raffigura S. Martino in atto di dividere il suo mantello per donarlo ad un povero ignudo. Sopra in tre spartimenti: nel mezzo la Madonna detta di S. Luca venerata in S. Maria Maggiore; a destra della Vergine S. Michele, a sinistra S. Caterina. Questa impronta è in parte rotta e dall'iscrizione che le correva intorno si riesce ancora a leggere: *tt. Sci Martini.*

L'Estouteville era titolare di S. Martino *in Montibus.* Forse questa impressione doveva riprodurre il *sigillum magnum argenteum cum figura S. Martini et armis domini* ricordato in un inventario di oggetti appartenuti al card. Estouteville (cf. E. Müntz, *Les arts à la Cour des Papes*, Paris, 1882, t. III, p. 291).

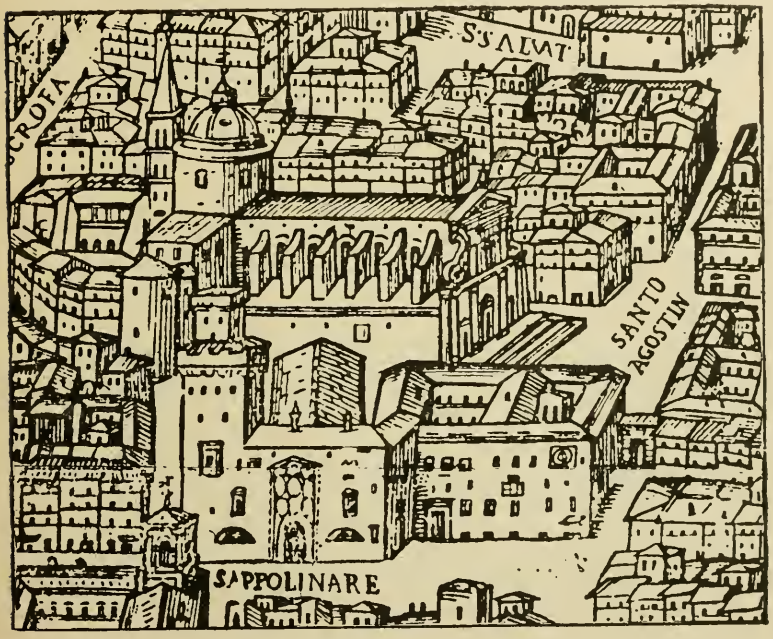
L'altra impronta è il sigillo di S. Maria Maggiore. In esso è rappresentata la scena della Natività di N. S. G. C. come si usò nel Medioevo.

L'iscrizione che corre intorno dice: [*sigi*]*llum sce Marie Majoris de Urbe.*

A questo sigillo nella tav. III si è aggiunta la riproduzione di una magnifica medaglia dove nel dritto il card. Estouteville è raffigurato di profilo e nel rovescio è riprodotto il suo stemma con la lusinghiera qualifica: *Gloria Franc*[*orum*]. Questa medaglia si crede opera del Guazzalotti.

Il profilo del card. Rotomagense nella medaglia suddetta è affatto uguale a quello del bassorilievo di Mino da Fiesole nel ci-

borio fatto dal medesimo porporato a S. Maria Maggiore. Nell'altro bassorilievo il card. Estouteville sta scolpito di fronte vicino al papa che dovrebbe essere Liberio (quello del miracolo della neve) ed invece ha i lineamenti di Pio II. Anche questo bassorilievo fa parte del detto ciborio.



Per meglio ricordare il card. Estouteville si è qui unito il grafico di una stampa che riproduce il palazzo di S. Apollinare residenza del suddetto Principe di S. R. C. [1].

[1] Il palazzo del card. Estouteville e dove questi morì era annesso alla chiesa di S. Apollinare. Francesco Albertini, nell'opuscolo *De Mirabilibus* (ed. Schmarsow, 1886, p. 28) così lo ricorda: « Domus Sancti Apollinaris aedificata fuit a Rever. Guliermo de Estouteville Card. Rothomacensi; postea vero ab Hieronymo Ruereo Episc. Sabin. et a Leonardo Agensi Cardinalibus exornata ». R. Lanciani (*Notizie Scavi*, vol. IV, p. 77) ricorda che nel luogo del palazzo del card. Estouteville era la residenza dell'antipapa Benedetto XIII, Pietro de Luna. Gregorio XIII assegnò al

Il Capitolo di S. Maria Maggiore volle con quest'iscrizione ricordare le benemerenze dell'Estouteville:

GUILLELMUS ESTOUTEVILLE CARD. ROTHOMAGENSIS
REGIAE VIR NOBILITATIS
S. R. E. CAMERARIUS
UTRAMQUE BASILICAE CONCAMERATIONEM FECIT
CAMPANARIAM TURRIM
NOLA ADDITA RESTITUIT
GEMINAS AD OCCIDENTEM VALVAS APERUIT
ARCHANGELO MICHAELI
ET BEATO PETRO AD VINCULA
QUATTUOR SACERDOTES ADDIXIT
IN ARA MAXIMA CIBORIUM EXCITAVIT

G. Biasiotti.

Collegio Germanico Ungarico il suddetto palazzo dove era anche un giardino *(hortus)* menzionato dal Mazochio che copiò le iscrizioni antiche che trovavansi nella chiesa di S. Apollinare (incorporata nello stesso palazzo) e nel giardino sito *in eodem ambitu.*

Il palazzo Estonteville aveva una torre in angolo sulla piazza S. Apollinare. Ricorda invero Francesco Albertini (l. c., p. 31) che « unaquaeque domus reveren. cardinalium turres habet ». Tali torri però all'epoca del Rinascimento non ebbero più scopo difensivo ma solo decorativo ed in segno di supremazia. La chiesuola di S. Apollinare era divisa in tre navi con la conca dell'abside messa a mosaici, l'altare-ciborio isolato col coro alla cosmatesca ed un portichetto sulla fronte dove si vedeva dipinta un'imagine di Maria Santissima che il geniale Estouteville predilesse.

Nel disegno qui sopra riportato si vede il palazzo Estouteville divenuto residenza del Collegio Germanico e dietro la imponente fabbrica dell'artistica chiesa di S. Agostino ricostruita dalle fondamenta a spese del sullodato card. Estouteville.

QUATRE DOCUMENTS RELATIFS À GUILLAUME D'ESTOUTEVILLE

CARDINAL DU TITRE DE SAINT-MARTIN
ARCHEVÊQUE DE ROUEN
ET ARCHIPRÊTRE DE SAINTE-MARIE-MAJEURE

La figure du cardinal Guillaume d'Estouteville, archevêque de Rouen, qui passa une grande partie de son existence active et magnifique à Rome et qui y mourut, est bien connue de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art [1]. Le cardinal a laissé une foule de témoignages de sa libéralité éclairée et de son faste : il a fait élever l'église de Sant'Agostino à Rome et il a enrichie et embellie considérablement Sainte-Marie-Majeure, dont il fut archiprêtre. J'ai pensé qu'il serait intéressant de publier quelques documents relatifs à son administration de Sainte-Marie-Majeure et le testament par lequel il fait à cette église toute une série de libéralités.

I. — 1453, 20 Août. *Guillaume d'Estouteville approuve l'aliénation faite par le chapitre de Sainte-Marie-Majeure d'une maison appartenant au monastère supprimé de Santo Bartolommeo in Subura.*

(Original scellé Arch. de Sainte-Marie-Majeure, D, II, 151. Indiq. Ferri, CCXXIII dans *Archivio della Soc. Rom. di Stor. Patria,* vol. XXX, 1907).

Guillermus, miseratione divina tituli Sancti Martini in Montibus sacrosanete Romane Ecclesie presbiter, cardinalis Rothomagensis

[1] Voir en particulier Müntz, *Les Arts à la cour des papes,* t. III, p. 41 et 161, et l'étude que Mgr. Barbier de Montault a consacrée au cardinal d'Estouteville au t. I de ses *Œuvres complètes.*

vulgariter nuncupatus, necnon Sancte Marie Majoris de Urbe archipresbiter ac executor unitus ad infrascripta a Sede Apostolica specialiter deputatus. Universis et singulis presentes litteras inspecturis salutem in Domino et presentibus fidem indubiam adhibere. Litteras sanctissimi in Christo patris et domini nostri domini Nicolai divina providentia pape quinti ejus vera bulla plumbea in corduba canapis more Romane curie impendenti bullatas, sanas et integras, non viciatas, non cancellatas, nec in aliqua sui parte suspectas, sed omni prorsus vicio et suspicione carentes nobis per venerabilem et circumspectum virum dominum Petrum de Viterbio, canonicum et camerarium ecclesie Beate Marie Majoris predicte ac nomine et ex parte capituli ejusdem, coram notario publico et testibus infrascriptis presentatas, nos cum ea qua decuit reverentia noveritis recepisse sub hac verborum firma: « Nicolaus episcopus servus servorum Dei. Dilecto Guillermo tituli Sancti Martini in montibus presbitero cardinali, Sancte Marie Majoris de Urbe archipresbitero salutem et apostolicam benedictionem. Cum digne officium nobis commissum oportere censemus, dum ecclesiarum et presertim in Urbe consistentium commoda procuramus exhibere, siquidem nobis nuper pro parte dilectorum filiorum capituli et canonicorum ecclesie Sancte Marie-Majoris de dicta Urbe petitio continebat quod, licet venerabilis frater noster Berardus episcopus Spoletanus, vigore quarumdam litterarum nostrarum, prout ex earum forma poterat et sibi mandabatur, dignitatem abbatialem et ordinem sancti Benedictini in olim monasterio monialium sancti Bartholomei in Subura regionis montium de Urbe dicti ordinis suppresserit et extinxerit, illudque cum omnibus juribus et pertinentiis suis mense capitulari dicte ecclesie, ita tamen quod ecclesia sive capella dicti monasterii ad prophanos usus veluti hereditas minime redigeretur perpetuo univerit, annexerit et incorporaverit ipsique capitulum et canonici litterarum et unionis hujusmodi vigore pacificam monasterii, Ecclesie sive capelle juriumque et pertinentiarum predictorum possessionem fuerint pacifice assecuti,

et illa teneant et possideant de presenti nichilominus videntes quod ex monasterii et ecclesie sue capella predictis illorumque domibus, orto et vinea eidem mense modica provenit utilitas cupivit domos, ortum et vineam hujusmodi cum omnibus juribus et pertinentiis suis vendere et illorum habendum presentium in aliis rebus ipsi ecclesie Sancte Marie Majoris oportunis opponere, dummodo eis super hoc per Sedem Apostolicam licentia concedatur, ipsumque monasterium ac illius ecclesia sive capella ab hujusmodi ecclesia Sancte Marie Majoris penitus segregentur. Quare pro parte capituli et canonicorum predictorum nobis fuit humiliter supplicatum ut in eis dictam licentiam concedere aliasque in premissis oportune providere de benignitate apostolica dignaremur, nos itaque, de premissis certam notitiam non habentes, hujusmodi supplicationibus inclinati, circonspectioni tue, de qua in hiis et aliis specialem in Domino fiduciam obtinemus, per apostolica scripta committimus et mandamus quatinus, si ita esse et venditionem ipsam si fiat in evidentem dicte mense utilitatem cedere repereris, super quo tuam conscientiam oneramus, ecclesiam sive capellam monasteriis hujusmodi ab eadem ecclesia sancte Marie majoris et mensa hujusmodi ita quod ipsi capitulum et canonici de monasterio, ecclesia, domo, vinea et orto, juribus et pertinentiis supradictis de cetero se nullatenus intromittere possint seu debeant, quoquomodo auctoritate nostra segreges, ac prefatis capitulo et canonicis quod domos, vineam et ortum hujus modicum, omnibus et singulis ingressibus et egressibus ac juribus, jurisdictione et pertinentiis suis quibuscumque personis etiam laycis cum cautelis, conditionibus, pactis et obligationibus in talibus fieri solitis, consuetis et oportunis, vendendi et alienandi, ita quod illorum emptor seu emptores de eis tamquam de propriis eorum bonis licite acquisitis disponere et ordinare possint et valeant plenam et liberam licentiam eadem auctoritate nostra concedas. Non obstantibus premissis ac constitutionibus et ordinationibus beneplacitis necnon statutis et consuetudinibus ac privilegiis dicte ecclesie Sancte

Marie Majoris etiam mandamento confirmatione Apostolica vel quovis alia firmitate roboratis ceterisque contrariis quibuscumque. Proviso quod pretium hujusmodi si venditio ipsa fiat in aliis oportunitatibus dicte ecclesie Sancte Marie Majoris prout tibi videbitur quantotius convertatur. Datum Rome apud Sanctum Petrum, anno Incarnationis Dominico millesimo quadringentesimo quinquagesimo tertio. Sexto idus Augusti, pontificatus nostri anno septimo ».

Post quarumquidem litterarum Apostolicarum presentationem et receptionem nobis et per nos ut premittitur factas, fuimus per prefatum dominum Petrum de Viterbio, coram nobis constitutum, debita cum instantia requisiti quatinus ad earumdem litterarum apostolicarum mencionatarum et in eisdem contentorum petitionem procedere dignaremur juxta traditam seu directam per eas a Sede Apostolica nobis formam. Et quia ecclesiam sive capellam olim monasterii sancti Bartholomei in Suburra regionis montium de Urbe ordinis sancti Benedicti in prefatis litteris apostolicis mentionatam personaliter visitavimus, dictamque capellam et monasterium in muris et edificiis suis diversas ruinas pati conspeximus prefatumque capitulum ecclesie Sancte Marie Majoris propterea pro reparatione dictorum edificiorum et murorum, prout etiam ab eis intelleximus multa onera et incomoda subire habeant, aliasque de omnibus et singulis in preinsertis litteris Apostolicis narratis et expressis eorumque circumstanciis universis quo ad effectum infrascriptum faciendi plenarie et debite certificati sumus, volentesque mandatum apostolicum nobis in hac parte directum reverenter exequi ut tenemur. Idcirco auctoritate apostolica nobis commissa et qua fungimur in hac parte, predictam ecclesiam sive capellam sancti Bartholomei alias per reverendum patrem dominum Berardum episcopum Spoletanum, certarum litterarum apostolicarum sibi pro tunc desuper factarum et presentatarum vigore, prout id ex earum forma facere poterat et sibi per prefatum dominum nostrum papam expresse mandabatur suppressis et extinctis ac cum omnibus juribus et per-

tinentiis, mense capitulari dicte ecclesie Sancte Marie majoris perpetuo unitatis, annexis et incorporatis ab eadem ecclesia Sancte Marie Majoris et mensa hujusmodi, ita quod ipsi capitulum et canonici de monasterio, ecclesia, domo, vinea et orto juribus et pertinentiis suis de cetero se nullatenus intromittere possint seu debeant, quoquo modo segregavimus et segregamus de prefatis capitulo et canonicis quod domos, vineam et ortum hujusmodi cum omnibus et singulis ingressibus et egressibus ac juribus, jurisdictionibus et obligationibus et pertinentiis suis, de quibus in preinsertis litteris apostolicis expresse fit mentio, quibuscumque personis etiam laycis, cum cautelis et condicionibus, pactis et obligationibus in talibus fieri solitis, consuetis et oportunis, vendendi et alienandi, ita quod illorum emptor seu emptores de iis tanquam de propriis bonis licite acquisitis disponere et ordinare possint et valeant, plenam et liberam licentiam eadem auctoritate concessimus et concedimus per presentes. Non obstantibus omnibus illis que prefatus dominus noster papa in preinsertis litteris suis voluit non obstare, proviso tamen quod pretium hujusmodi, si venditio ipsa fiat, in aliis oportunitatibus dicte ecclesie Sancte Marie Majoris et non alibi convertatur. In quorum omnium et singulorum fidem et testimonium premissorum presentes litteras sive presens publicum instrumentum hujusmodi nostrum processum in se continentes sive continens exinde fieri et per notarium publicum infrascriptum subscribi et publicari mandavimus, nostrique sigilli jussimus et fecimus appensione communiri. Datum et actum Rome apud sanctum Apolinarem in domibus nostre solite residentie sub anno a Nativitate Domini millesimo quadringentesimo quinquagesimo tertio, indictione prima, die vero vicesima mensis augusti, pontificatus prefati sanctissimi domini nostri domini Nicolai pape quinti anno septimo, jurantibus ibidem honorabilibus viris magistro Gotfrido de Siroy, scriptore et Johanne Melioti, litterarum apostolicarum abbreviatore, familiaribus nostris testibus ad premissa vocatis specialiter. Et ego Bruno Jecy Thoerne de Da-

ventria, publicus apostolica et imperiali auctoritatibus notarius, quia preinsertarum litterarum apostolicarum presentationi et receptationi omnibusque aliis et singulis dum sic ut premittitur ageretur et per prenominatum reverendissimum dominum meum cardinalem archipresbiterum et exercitorem fierent una cum prenominatis testibus presens interfui eaque sic fieri vidi et audivi, ideo hoc presens publicum instrumentum exinde confeci, subscripsi, publicavi et in hanc publicam femam redegi. Signoque et nomine meis solitis et assuetis una cum ejusdem reverendissimi domini cardinalis sigilli appensione signavi rogatus et deputatus in fidem premissorum.

Sceau du card. Guillaume d'Estouteville.

II. — 1463, 6 Octobre. *Le chapitre de Sainte-Marie-Majeure donne au cardinal Guillaume d'Estouteville une maison située sur la place de l'église* [1], *pour que le cardinal la restaure et y loge les chapelains des chapelles du Saint-Sacrement, de saint Michel et de saint Pierre aux liens.*

(Original Arch. de Sainte-Marie-Majeure D, II, 154. Indiq. Ferri, CCXXXI).

In nomine Domini amen. Anno Domini millesimo quadringentesimo sexagesimo tertio, indictione XI, die vero Jovis septima mensis octobris, in loco capitulari, ad sonum campane, ut moris est, coadunati capitulariter et personaliter constituti venerabiles et reverendi domini canonici et capitulum ecclesie Sancte Marie Majoris de Urbe, in quo capitulo interfuerunt dominus Johannes de Fuscis, prior dictorum canonicorum, dominus Sabas, dominus Amicus de Aquila, dominus Altus de Archionibus, dominus Robertus de Francia, dominus Radulfus de Galeria, dominus Jacobus de Mancinis, dominus Baptista de Sabellis, dominus Petrus Paulus de Gregoriis, dominus Lauren-

[1] Voir pl. II cette maison qui est représentée à côté de l'église de Sainte-Marie-Majeure.

tius de Saragonibus, et dominus Marcellus de Plancha, canonici prebendati, et totum capitulum dicte ecclesie presentantes. Qui domini canonici nomine eorum et nomine dicte ecclesie omni meliori modo, via, jure, causa et forma quibus melius de jure fieri potest, et eorum spontanea volumptate, habito prius inter eos, ut asseruerunt, plures tractatus, dederunt, tradiderunt, concesserunt et imperpetuum donaverunt reverendissimo domino domino Guillermo de Extoutevilla cardinali Rothomagensi, dicte ecclesie sancte Marie Majoris archipresbitero, unum casarenum positum in platea dicte ecclesie Sancte Marie Majoris, juxta domum seu cameram quam nunc tenet dominus Julianus Vici, cappellanus cappelle sancti Jacobi, ab alio domum sive cameram cappelle sancti Laurentii de Capoccinis quam vero tenet dominus Gregorius de Carolinis dicte cappelle capellanus, retro via comuni que de currieulo de sancto Antonio ante plateam dicte ecclesie, ad habendum, tenendum, fructandum et reparandum [pro capellanis] videlicet Corporis Christi et Sanctorum Petri ad vincula et Michaelis, quas idem reverendissimus dominus in dicta basilica construxit ac fabricari fecit et procuravit. Qui dominus cardinalis promisit dictum casarenum relevare et pro habitatione dictorum duorum capellanorum reducere, et ipsum in perpetuum manutenere dictis suis sine cappelle expensis et sumptibus. Et hoc supradicti domini canonici fecerunt domino Johanni Baptiste tunc vicario supradicti cardinalis in dicta ecclesia, nomine dicti cardinalis recipienti, et auctoritatem prestanti. Quid dominus Johannes Baptista dicto nomine promisit ut supra, nomine dicti reverendissimi cardinalis. Et dixerunt sive asseruerunt prefati domini canonici, mediis eorum juramentis, quod cum dicta basilica ex dicto casareno nullum fructum sive comodum vel utilitatem haberet et esset locus valde vilis et deformis supradicta platea, nec habebant modum ibidem hedificandi nec commoditatem, et quod dicta ecclesia tam in spiritualibus quam in temporalibus susciperet ex hoc incrementum, promittentes prout et promiserunt, pro se et eorum successoribus illo umquam tempore

contra hujusmodi donationem venire vel contra facere, nec prefatum reverendissimum dominum cardinalem sive cappellanos suos pro dicto casareno et cameris sive domibus ibidem fiendis per se vel alium, ex quavis causa vel occasione perturbari, inquietare sive impedire, in judicio vel extra, cum in rei veritate in honorem et decorem ac utilitatem dicte basilice donatio hujusmodi cederet, ac promiserunt perpetuis temporibus prefatum reverendissimum dominum et capellanos defendere et manutenere in premissis. Renumptiantes omnibus et singulis privilegiis et juribus in eorum et successorum favorem forsan quoquolibet introductis. Et juraverunt tactis sacrosanctis scripturis premissa inviolabiliter observare. Actum hoc in sacristia dicte ecclesie in loco capitulari. Presentibus domino Martino, presenti capellano capelle sancti Jeronimi, et Dominico Johannis Margagloni cappellano cappelle sancte Lucie in dicta ecclesia testibus ad predicta vocatis, habitis et rogatis.

Et ego Tadeus Manductii de Fraticciolis de Amelia publicus imperiali auctoritate notarius et judex ordinarius dum supradicta agerentur interfui et ea rogatus scribere scripsi et publicavi, signumque meum subposui consuetum ad fidem omnium premissorum.

Signum mei Tadei notarii supradicti.

Seing du Notaire.

III. — 1476, 21 Mars. *Guillaume d'Estouteville confère à Antoine de Pilorcis de Setia le titre de chapelain près l'autel de saint Jacques.*

(Original Arch. de Sainte-Marie-Majeure, D, II, 162. Indiq. Ferri, CCXLIII).

Guillermus, miseratione Divina Episcopus Ostiensis, sancte Romane ecclesie cardinalis Rothomagensis, archipresbiter basilice Beate Marie Majoris de Urbe, necnon prior, canonici et capitulum ipsius ecclesie. Dilecto nobis in Cristo Antonio de Pilorcis de Setia ca-

pellano capelle sancti Jacobi salutem in Domino. Vite ac morum honestas aliaque laudabilia probitatis et virtutum merita, quibus apud nos fide digno testimonio commendaris, nos inducunt ut tibi reddamur ad gratiam liberales. Cum itaque capellania sancti Jacobi predicta vacet ad presens ejusque electo seu representatio ad nobilem virum Baptistam d'Archionibus de regione montium, ejusque domum ac familiam spectare dicatur et spectet, institutio vero, provisio, confirmatio et quevis alia dispositio ad nos pleno jure spectare noscatur, nos volentes tibi premissorum meritorum tuorum intuitu gratiam facere specialem capellaniam ipsam quocumque vacet, cum omnibus juribus et pertinentiis suis, auctoritatibus nostris tibi per dictum Baptistam legitime presentato presentium tenore concedimus, et de illa etiam providemus, investientes te presbitereti impositione ac superpellitii penitentialiter de eadem cura et administratione ipsius in spiritualibus et temporalibus tibi plenarie committentes, non obstantibus quibuscumque. Recepto tamen de observandis statutis et consuetudinibus dicte ecclesie et capelle ac residentia facienda nocturna parte et diurna, tactis sacrosanctis scripturis corporaliter juramento. Mandantes nichilominus dicto priori quatenus te in corporalem possesionem dicte capellanie juriumque et pertinentiarum ipsius ut moris est ponat, inducat et defendat inductum, amoto exinde quolibet illicito detentore. Tibique de fructibus, redditibus, proventibus, juribus et obventionibus universis integre faciat responderi, contradictores per censuram ecclesiasticam compescendo, non obstantibus contrariis quibuscumque. Nos autem ex nunc irritum decernimus et in ante si secus, super his a quoquam scienter vel ignoranter contigerit attemtari. In quorum fidem et testimonium presentes litteras fieri fecimus ac nostri et dicte basilice auctentici sigilli jussimus appensione communiri. Datum Rome in Sacristia interiori loco capitulari ipsius basilice sub anno Domini millesimo CCCC° LXXVI, indictione VIIII (?), mensis vero augusti die XI, pontificatus Sanctissimi domini nostri domini Sixti divina providentia

pape quarti, presentibus venerabilibus viris dominis Petro Sacrista Evangelista de Maritimis, Baldassare domini Gregorius capellanis dicte basilice et Baptista de Cinciis de Fortiguerra de regione Transtiberim.

Sigismundus notarius de mandato.

Sceau de Sainte-Marie-Majeure.

IV. — 1483, 14-21 Janvier, Rome. *Legs à Sainte-Marie-Majeure contenus dans le testament du Cardinal Guillaume d'Estouteville.*

(Original Arch. de Sainte-Marie-Majeure, D, II, 169. Indiq. Ferri, CCLII).

In nomine Domini amen. Anno a Nativitate ejusdem millesimo quadringentesimo octuagesimo tertio, Pontificatus sanctissimi domini nostri domini Sixti divina Providentia pape quarti, anno pontificatus sui XII, indictione prima, mensis Januarii die XIIII. Pateat universis qualiter infrascripte sunt particule legatorum in testamento quondam bone memorie reverendissimi in Christo patris domini Guillermi, olim episcopi Hostiensis, Cardinalis Rothomagensis ejusdemque domini nostri camerarii, in conspectu reverendissimorum in Christo patrum et dominorum domini Rodrici [1], episcopi et cardinalis Portuensis ac sancte Romane ecclesie vicecancellarii, et domini Johannis [2], tituli Sancte Prexedis cardinalis novariensis vulgariter nuncupati, et in mei publici notarii, et testium infrascriptorum ad hec specialiter vocatorum et rogatorum presentia, de quo quidem testamento et omnibus contentis in eo, ego idem notarius inssertus sui rogatus et ad illud quoad cetera alia in eo contenta mea refero. In quoquidem testamento inter ceteras ordinationes et dispositiones et legatos diversis variisque personis et modis facte relicte ac disposite, de quibus in ipso testamento plenius et latius apparere di

[1] Rodrigue Borgia, plus tard pape sous le nom d'Alexandre VI.
[2] Giovanni Arcimboldi.

gnoscatur. Idem reverendissimus dominus sanus mente et recti sensus existens, licet corpore languens, asserens idem reverendissimus dominus se maximos sumptus et impensas fecisse pro reparatione et ornamento basilice Sancte Marie Majoris, videlicet pro cappella sanctorum Michaelis et Petri ad vincula, pro structura cappelle sancti Antonii ubi Eucaristia conservatur, pro reparatione altaris et indulgentiis concessis cappelle sancti Jeromini, pro constructione organorum, fenestrarum et pro vitris et pro campanis grossis et pro campanili noviter et pro edificio chori et pro tectis et voltis in duabus alis et pro variis paramentis aureis et sericeis, que omnia ascendunt, sicut existimat, ad summam quinque milium ducatorum et ultra, insuper cum pro cotidianis distributionibus interessentibus in divinis officiis ducatos quindecim singulis mensibus de suis propriis pecuniis per multos annos erogaverit: ultra premissa legavit dicte ecclesie ducatos auri mille et quingentos exigendos, de pretio castrorum et cisterne et Castri Veteris et suorum tenimentorum per ipsum reverendissimum dominum cardinalem in pacto de retro vendendo alias emptorum et acquisitorum quos voluit pro rata summe distributionum predictarum fructificari, quamdiu dictum castrum cum tenimento per suos successores possessum fuerit, vel de dictis mille et quingentis ducatis in pecunia satisfactum; de quibus mille et quingentis ducatis legatis emi possit predia seu fundos eorumque redditus interessentibus dictis divinis Officiis pro partibus distribui possit hoc modo videlicet ternam partem cappellanis et aliis clericis in choro deservientibus, reliquas vero duas tertias partes canonicis dictis divinis officiis interessentibus, et deservientibus tradi ac distribui mandavit. Voluit tamen quod de primo ex dicto pretio sexaginta ducati in emptionem alicujus redditus seu predii convertantur et pulsantibus campanas in dicta ecclesia conferantur et assignentur. Item dimisit dicte ecclesie omnia jura eidem reverendissimo domino testatori debita per ecclesiam Hostiensem dummodo unam planetam pretii vigintiquinque ducatorum pro dicta ecclesia Hostiensi compa-

raverint, et tradiderint. Item reliquit eidem ecclesie crucem argenteam magnam ac pulchram ibidem existentem. Item reliquit paramenta ibidem existentia et quatuor pannos magnos, auro contextos, cum infrascriptis tamen conditionibus et onere anniversariorum perpetuo videlicet quia voluit et mandavit perpetuo singulis mensibus in primo die Jovis cujuslibet mensis, teneantur, et debeant canonici et capellani dicte ecclesie celebrare et facere unum anniversarium sollemne, eum sollemni missa cantanda pulsatis campanis more festorum sollemnium, et quilibet capellanus teneatur illa die unam missam sine cantu pro defunctis celebrare, et in die mercurii dictum diem Jovis precedentis, in Vesperis dicere, vel cantare vigilias et officium mortuorum, qua die quilibet canonicus, diaconus, vel subdiaconus interveniendo habeat carlenum unum, cappellanus vero carlenum medium. Item statuit et ordinavit quod guardiani hospitalis Salvatoris antefati perpetuo, qui sunt et erunt curam et diligentiam adhibere debeant, aut faciant premissa effectualiter impleri et observari. Item reliquit dicte cappelle sanctorum Michaelis et Petri ad vincula, et cappelle sancti Antonii, ubi reponitur Eucaristia, per ipsum testatorem fundatis ac fabricatis, pro dote et redditibus duorum cappellanorum duas domos per ipsum Reverendissimum dominum constructas ac simul iunctas, sitas ante plateam dicte ecclesie versus campanile et versus ecclesiam sancti Antonii, quibus coheret dicta platea ab anteriori parte, ab alia posteriori est via publica. Item reliquit eisdem capellis quandam aliam dicti testatoris domum sitam in regione Parionis in via Mole juxta campum Flore et plateam Judeorum, que olim fuit Benedicti Barbarini, cui ab uno latere sunt res Laurentii Barbarini, ante et a latere sunt vie publice, vel si qui etc. Item reliquit eisdem cappellis duas alias ejusdem testatoris domos prope ecclesiam sancti Apollinaris existentes, illas videlicet, in quibus ipse reverendissimus dominus de presenti retinet blandum et ligna, cum potestate specificandi verioria confinia. In quibus cappellis et ad ea-

rum curam et regimen, constituit ac deputavit illos eosdem qui de presenti eisdem capellis deserviunt, videlicet quendam dominum Johannem Alemannum et quendam alium fratrem Ludovicum Cabric ibidem deservientes, et deinde perpetuis futuris temporibus institui soluit in dictis cappellis eorum cappellanos quandocumque vacare contigerit, per archipresbiterum tunc existentem et per duas partes capituli et alia servari, que in instrumento fundationis ipsarum plenius continetur. Et voluit ac mandavit per dictos cappellanos vel alios eorum nomine singulis diebus in dictis cappellis seu eorum altera missa celebrari, diebus autem sabbati quilibet cappellanus in sua cappella per se vel alium sine defectu celebrare teneatur; et si defecerint vel aliquis ipsorum defecerit privetur is qui defecerit redditibus unius mensis, de quibus canonici faciant per alium celebrari, in quibus etiam curam reliquit dictis guardianis Salvatoris perpetuo in futurum. Exequutoresque testamentarios deputavit clausulasque derogatorias, et codicillares adfecit de quibus in eodem testamento similiter apparet. Rogavitque me notarium, et de hiis publicum conficerem instrumentum, et instrumenta pro omnibus interesse habentibus unum vel plura, totiens quotiens fuerit requisitus.

Actum Rome in domibus ejusdem reverendissimi olim domini testatoris apud Sanctum Appollinarem in regione Pontis, in antecameraque est paramentorum, sita post secundam aulam, presentibus reverendissimis dominis cardinalibus supradictis, ac reverendis in Christo patribus domino Johanne episcopi Agrigentino, domino P[etro] episcopo Ortano [1], domino Johanne Borgia, Sedis apostolice protonotario, domino Bartholomeo Balinneo subdiacono apostolico, domino Bartholomeo Malviano de Fontana, canonico Placentino, domino Johanne Philippo Policarpo medico dicti reverendissimi domini vicecancellarii testibus ad predicta omnia et singula adhibitis vocatis et rogatis.

[1] Pietro Ajosa, évêque d'Orte.

In nomine Domini amen. Anno, Pontificatus, Indictione et mense quibus supra, die vero XXI, in presentia mei notarii et testium infrascriptorum ad hec specialiter vocatorum et rogatorum, reverendissimus in Christo pater et dominus Guilermus episcopus cardinalis et camerarius antefatus, considerans quod nichil tam bene ordinatum et dispositum esse potest, quin adhuc melius perpenso judicio disponi possit, cum in suo testamento tutores et rectores dederit spectabili adolescenti Jeronimo de Estotevilla et Augustino infanti reverendissimos dominos vicecancellarium et cardinalem Novariensem antefatos, eosdemque exequutus et fidei commissarios heredes deputaverit, et multa eorum fidei commiserit et inter cetera de omni supellectili donandi et disponendi facultatem pro eorum libito, et voluntate, contribuerit et remunerandi suos familiares pro libito in genere, et specie potestatem et arbitrium concesserit prout hec et alia plenius ex priori testamento apparent; deinde mutato judicio solum sanctissimum dominum nostrum Papam, salvis donationibus omnibus, et legatis et relictis cum eodem onere restituendi fideicommissarium heredem instituerit, ipsosque reverendissimos dominos honorarios tantum tutores una cum illustrissimo domino comite Jeronimo remanere et esse voluerit, et alios tutores, curatores, se administratores dederit; volens adhuc consulte magis dictam suam ultimam voluntatem, que libera est usque ad ultimum vite spiritum ordinare, ne propter multitudinem exequutorum aliqua confusio aut contentio exoriatur, prefatos reverendissimos dominos cardinales ademit omnem commissionem et facultatem inconcessam revocavit, et in eorum locum eumdem sanctissimum dominum nostrum papam absentem et prefatum illustrissimum dominum comitem Jeronimum presentem et acceptantem et quoslibet eorum in solidum constituit et ordinavit, cum eadem potestate et facultate dictis reverendissimis dominis cardinalibus concessa et attributa et prout, et quemadmodum in dicto anteriori testamento exprimitur et continetur, ad quod in omnibus et per omnia se retulit. Approbans et confirmans omnes

et singulas donationes, testamenta, legata, codicillos et quascumque alias dispositiones per eum factas et facta : quatenus huic sue ultime dispositioni et voluntati non adversentur nec contrarientur. Et hanc voluit ultimam suam voluntatem ultimosque suos condicillos quos valere voluit jure codicillorum et cujuscumque alterius ultime voluntatis ac omni meliori modo, via, jure et forma quibus magis et melius fieri potest et debet. Rogavitque me notarium et testes inssertos ut de predictis publicum conficerem instrumentum unum vel plura totiens quotiens fuero requisitus et oportunum fuerit.

Actum Rome in secunda camera ubi est lectus in ejusdem reverendissimi domini domibus presentibus audientibus et intelligentibus reverendo patre domino Johanne Magistro domus, domino Ludovico de Castro, domino Petro Bondeio, domino Nicolao Saraceni, domino Guiliermo Juliani, Magistro Gobino Manser, Jacobo Hylareti, testibus una mecum adhibitis et rogatis.

Et ego Camillus de Beneimbene professor juris Romanusque causalitor ac publicus imperiali auctoritate notarius quia premissis omnibus et singulis in dicto testamento legatis et codicillis interfui, rogatus scribere et in publicam firmam redigere in aliis majoribus meis et publicis negotiis impeditus per alium michi fidum notarium scribi et exemplari feci ac propria manu mea subscripsi et publicavi signumque meum apposui consuetum in fidem et testimonium omnium et singulorum premissorum.

Seing du Notaire.

Jean Marx.

LES PROTÉGÉS DE THÉODORA [1]

L'empereur Justin mourut le 1er août 527. Quatre mois avant sa mort (1er avril) il s'était associé son neveu Justinien, lequel, sous des titres divers, comte, consul, maître des milices, était, depuis l'avènement de son oncle, le chef réel du gouvernement. Avec lui fut couronnée sa femme Théodora, personne énergique et avisée, sur le passé de laquelle on racontait, très bas, beaucoup d'histoires. Maintenant sa tenue était exemplaire : on n'eût pas trouvé dans tout l'empire un ménage plus correct, plus uni, que celui du Palais Sacré. Ce n'est pas que les humeurs n'y fussent parfois en conflit. Théodora n'était pas femme à se confiner dans le gynécée ; elle prenait au sérieux son titre d'auguste et se mêlait volontiers des affaires publiques. Toutefois un partage semble s'être établi de lui-même. L'empereur déterminait les lignes générales de la politique ; c'est plutôt dans les détails, dans les questions de personnes, que l'impératrice intervenait. Justinien n'avait pas à céder sur les choses essentielles, sur lesquelles, d'ailleurs, sa volonté convergeait généralement avec celle de sa femme. Par ailleurs, quand Théodora voulait énergiquement quelque chose, et cela lui arrivait souvent, elle était sûre de l'obtenir. Les fonctionnaires le sentaient et s'arrangeaient pour lui plaire, surtout pour ne pas lui déplaire, ce qui était très dangereux.

Un évènement qui se produisit dans les premiers temps du nouveau régime donna la mesure de son énergie et contribua beaucoup, on n'en peut douter, à assurer son influence. Le 11 janvier 532,

[1] Voir t. XXXII, p. 305; t. XXXIII, p. 337.

une émeute éclata dans l'Hippodrome, à propos des éternelles querelles entre la faction verte et la faction bleue. Il y eut des pourparlers assez aigres entre l'empereur et les chefs des Verts. De l'Hippodrome l'agitation se répandit dans la rue; les Verts et les Bleus, un moment réconciliés, s'unirent contre le gouvernement; l'Augusteon fut envahi, le palais menacé, le feu mis aux édifices publics: Sainte-Sophie, Sainte-Irène, le Sénat, les thermes de Zeuxippe, le grand hôpital de Samson, puis le vaste quartier qui de là s'étendait jusqu'au Forum de Constantin, tout fut la proie des flammes. Pas de troupes pour réprimer la révolution déchaînée; car c'était une révolution. On acclama dans le Cirque les neveux d'Anastase, Hypatius et Pompeius, qui, malgré eux, semble-t il, se laissèrent revêtir des ornements impériaux. Justinien, découragé, se préparait à leur céder la place; déjà ses trésors étaient embarqués; il allait s'embarquer lui-même (18 janvier) quand Théodora intervint. Elle se rendit compte des ressources qui restaient encore, fit semer l'or et la discorde parmi les émeutiers, rallia quelques troupes, les mit aux ordres de Bélisaire et de Mundus et les jeta sur l'Hippodrome, que les émeutiers avaient transformé en place forte. Ils y furent massacrés en masse, au nombre de trente mille, disent les chroniqueurs les moins excessifs. Le lendemain Hypatius et Pompée étaient exécutés. Justinien régnait à nouveau: il le devait à Théodora.

Cette femme terrible était très religieuse, comme son mari. Mais tandis que celui-ci s'intéressait par devoir à la police générale de l'Eglise et par goût personnel aux discussions théologiques, Théodora se plaisait à la dévotion. C'était la grande protectrice des saints moines d'Orient, dont l'ascèse formidable et voyante l'impressionnait beaucoup. Malheureusement ils se trouvaient en conflit avec l'orthodoxie officielle et le gouvernement les persécutait. Ce n'est pas sans impatience qu'elle entendait parler de ces rigueurs. Ils le savaient et ne se faisaient pas faute de recourir à sa bienveillance. Aussi est elle fort célébrée par les écrivains monophysites,

Jean d'Asie surtout [1], dont les récits curieux témoignent de la sollicitude de l'impératrice à l'égard des dissidents et de son ingéniosité à les secourir sans se mettre trop ouvertement en opposition avec les règlements officiels.

C'est évidemment sous son inspiration que le gouvernement modifia (531) [2] son attitude à l'égard des Monophysites persécutés. Les moines qui, chassés des villes, surtout d'Amid et d'Edesse, avaient dû chercher asile dans les solitudes de l'Euphrate, furent autorisés à rentrer dans leurs monastères. Un certain nombre se dirigèrent vers Constantinople, soit isolément, soit avec les évêques exilés; ceux-ci, Justinien se les fit expédier, pensant qu'on parviendrait peut-être à les araisonner. Ils étaient au nombre de huit [3]. Pour la plupart, les mésopotamiens, cinq cents environ, furent installés dans le palais d'Hormisdas [4], voisin de la demeure impériale. On leur permettait de vivre à leur guise, en pratiquant l'ascèse de leur pays; mais ils n'étaient pas autorisés à circuler en ville. En revanche les visiteurs ne leur manquaient pas. On parlait beaucoup de leur vie mortifiée; leur étrangeté les rendait populaires. L'impératrice les comblait d'attentions et venait souvent s'édifier de leurs discours; l'empereur lui-même allait quelquefois les voir. Tout cela n'était pas fait pour plaire au clergé, ni aux religieux orthodoxes. Ceux-ci n'étaient pas au bout de leurs peines. Un moine d'Amid, appelé Zooras [5], qui, dans son pays, avait mené la vie de stylite et conquis une grande réputation de sainteté, réussit, grâce à la faveur de l'impératrice, à s'établir près du faubourg de Sycae (Galata et

[1] Elie, le biographe de Jean de Tella, ne fait pas de différence entre les dispositions de Théodora et celles de Justinien.

[2] L'*Historia miscellanea* (VIII, 5) donne ici les dates de l'indiction IX et de la V^e^ année de Justinien; cette année et cette indiction coïncident pendant l'été 531.

[3] Elie, *l. c.*, p. 39.

[4] Jean d'Asie, *De beatis or.*, 47.

[5] Sur Zooras, v. Jean d'Asie, *De beatis orientalibus*, 2, et les documents du concile de Ménas.

Péra) au delà de la Corne d'Or, et même à organiser un monastère, avec une église où l'on célébrait tous les offices. Ils étaient très courus : la paroisse de Zooras attirait l'entourage de Théodora. La mode fut bientôt d'y faire baptiser les enfants. D'autres échappés du palais d'Hormisdas se répandaient ou même s'établissaient en ville. De jour en jour on voyait croître leur audace. Ils se vantaient, si l'empereur les avait admis à son audience, de lui avoir tenu des propos énormes. Un certain Isaac [1] alla jusqu'à crever de son bâton et jeter au feu une image de Justinien. Il y avait de quoi le faire pendre. Mais Théodora était si puissante! On fermait les yeux sur les excès de ses protégés.

Cependant la cour poursuivait son plan d'entente avec les dissidents. Justinien les mit en rapport avec ses théologiens. Au bout de quelque temps les prélats et les moines monophysites présentèrent à l'empereur une requête où ils exposaient leur foi [2]. Là dessus s'engagèrent des discussions qui durèrent plus d'une année. Enfin on en vint (533) à un colloque en forme [3], qui eut trois séances. Il se tint dans une des salles du palais d'Hormisdas. L'empereur n'assista qu'à la dernière réunion ; les autres furent présidées par le maître des offices Strategius. Six évêques de chaque côté furent invités à y prendre part. Du côté orthodoxe c'étaient Hypatius d'Ephèse, Démétrius de Philippes, Jean de Bizya, Innocent de Maronie, Anthime de Trébizonde et Etienne de Séleucie. L'évêque

[1] Mansi, t. VIII, p. 897.

[2] Conservée dans l'*Hist. misc.*, IX, 15.

[3] Nous sommes renseignés sur ce colloque par une lettre où Innocent, évêque de Maronie, l'un des interlocuteurs diphysites, le raconte à un prêtre Thomas (Mansi, t. VIII, p. 817). De cette pièce il ne subsiste, malheureusement, qu'une mauvaise version latine, publiée pour la première fois, d'après un ms. de Paris, par Baronius, *Ann.*, 532, c. 31. Jean Bar-Aphthonia, moine monophysite, qui assista aux séances, en avait fait le récit de son côté (*Hist. misc., l. c.*), mais il ne nous est pas parvenu.

de Philippes, étant tombé malade, ne parut pas. Le parti monophysite était représenté par trois évêques d'Euphratésienne, Serge de Cyrrhos, Thomas de Germanicie, Philoxène de Doliché, et trois évêques d'Osroène, Pierre de Resaïna (Theodosiopolis), Nonnus de Circesium et Jean de Tella (Constantine). Celui-ci était le principal personnage de son groupe. Avec les Orientaux il y avait quelques moines et clercs; de l'autre côté trois prêtres de Constantinople, les nonces d'Antioche et un moine Léonce [1], délégué des religieux de Palestine.

Le premier jour le débat porta sur les origines de la querelle. Sollicités de s'expliquer, les Orientaux convinrent qu'Eutychès avait été hérétique, que Flavien l'avait justement condamné, que Dioscore avait eu tort de le recevoir à Ephèse sans un examen suffisant de sa doctrine, enfin que l'on avait eu raison de convoquer un nouveau concile à Chalcédoine. Jusque là tout allait bien.

Le lendemain on aborda le fond des choses. Le concile de Chalcédoine avait décrété les deux natures. C'était le point délicat. Les orthodoxes n'aimaient pas qu'il en fût question. On a déjà vu que le pape Léon [2] lui-même avait fini par reconnaître qu'il valait mieux ne pas insister sur ce point. Les documents officiels [3], depuis longtemps, se bornaient à réclamer l'acceptation du concile de Chalcédoine, laquelle impliquait, il est vrai, la reconnaissance des deux natures, mais ne l'exprimait pas ouvertement. Il y avait même des gens qui déclaraient accepter le concile, mais l'acceptaient seulement pour la condamnation prononcée contre Nestorius et Eutychès, et réservaient leur opinion sur le décret de foi. Contre les deux natures les Orientaux allégnèrent une série de pièces fausses, at-

[1] Ce Léonce est probablement le même qui siégea au concile de Ménas, en 536, avec la même qualité et le titre d'higoumène; ce dernier titre empêche de le confondre avec le Léonce de Byzance, moine origéniste, dont il sera question plus loin.

[2] *Histoire ancienne de l'Eglise,* t. III, p. 484.

[3] Notamment ceux qui figurent au code Justinien, ci-dessous, p. 65, n. 3.

tribuées à s. Grégoire le Thaumaturge, à s. Athanase, aux papes Félix et Jules, enfin à Denys l'Aréopagite. De ce dernier auteur ils avaient déjà produit quelque chose dans leur requête, et c'est ainsi que les fameux écrits du pseudo-Denys font leur apparition dans la littérature.

Les orthodoxes furent un peu embarrassés. Denys mis à part, on ne pouvait nier que les autres pièces eussent été citées au concile d'Ephèse et dans les œuvres de saint Cyrille. Hypatius répondit qu'à Ephèse on n'avait allégué aucun texte contre les deux natures, ce qui était vrai, et il ajouta que les textes en ce sens dont on se prévalait maintenant, avaient dû être interpolés par les hérétiques, ce qui était au dessous de la vérité, les pièces en question n'ayant pas été interpolées, mais fabriquées par les Apollinaristes. Quant aux lettres de Cyrille où les mêmes pièces sont citées pour des passages contraires aux deux natures, il les déclara suspectes. Et, comme on lui objectait qu'elles figuraient aux archives épiscopales d'Alexandrie, il répondit que ces archives, depuis Timothée Elure et Pierre Monge, ne pouvaient offrir aucune garantie. Ici il s'égarait, car ces lettres cyrilliennes sont sûrement authentiques.

De Denys l'Aréopagite on se débarrassa plus naturellement. Aucun Père, dit judicieusement Hypatius, n'a jamais entendu parler de ces écrits; si Athanase ou Cyrille les avaient connus, ils s'en seraient certainement autorisés.

Alors les opposants transportèrent le débat sur les anathématismes de Cyrille. Pourquoi le concile n'en avait-il pas admis la lecture? Hypatius nia qu'il y eût en cela l'indice d'une opposition de principe; il allégua quelques considérations d'opportunité. La discussion continuant sur les textes de Cyrille, il se défendit assez médiocrement, déclarant que l'on s'en tenait aux deux lettres canonisées [1] et que, pour le reste, les pièces produites fussent-elles

[1] La II[e] à Nestorius et celle aux Orientaux.

authentiques, on devait interpréter les passages défavorables au concile par les passages favorables.

A la fin de la séance les Monophysites soulevèrent la question de Théodoret et d'Ibas. Les orthodoxes expliquèrent que le concile ne les avait reçus qu'après leur avoir fait condamner Nestorius ; que d'ailleurs Théodoret, après ses controverses avec Cyrille, était rentré en communion et même en rapports épistolaires avec lui. Les dissidents se déclarèrent satisfaits sur ce point.

La troisième séance fut une séance impériale. Justinien y adressa aux opposants les discours les plus pathétiques. Sur leur demande il fit déclarer aux députés orthodoxes et même au patriarche Epiphane, mandé à cet effet, que la passion du Christ et ses miracles étaient imputables à la même personne ; que celui qui a souffert en chair est Dieu et un de la Trinité.

De tout cela le résultat fut médiocre : un seul des six évêques orientaux, Philoxène de Doliché, se rallia à la communion orthodoxe, il est vrai avec un assez grand nombre de clercs et de moines ; les autres persévérèrent dans leur intransigeance. On les laissa rentrer dans leur pays. Jean de Tella, particulièrement suspect à la police ecclésiastique, crut devoir passer la frontière perse et se retirer dans la montagne de Singar, où il reprit une œuvre qui lui tenait à cœur depuis longtemps, la propagation du monophysisme dans le royaume persan.

Tout en conduisant ces négociations avec les chefs du monophysisme d'Orient, Justinien s'occupait de résoudre enfin avec le pape la question encore pendante de la formule *Unus de Trinitate passus est carne*. Il importait extrêmement, pour la controverse avec les dissidents, que le concile de Chalcédoine et avec lui le gouvernement et l'Eglise officielle fussent nettement dégagés de toute compromission avec le nestorianisme, c'est-à-dire avec la doctrine qui exagérait la dualité en Jésus-Christ. Sur ce point on se heurtait

à l'opposition obstinée des moines Acémètes de Constantinople. Plus ils allaient, plus ils abondaient dans leur sens ; ils en étaient venus à incidenter sur le terme *Theotocos ;* il semblait qu'on allait revenir aux disputes du temps de Nestorius.

Ce conflit, on l'a vu, était passé à l'état aigu dès 519, au temps où se refaisait l'union des Eglises. Après 521, pendant une dizaine d'années, il n'en est plus question ; mais c'est que les documents nous manquent. Il est très probable que les Acémètes et les Scythes continuèrent à batailler. Les Scythes avaient le gouvernement pour eux ; mais leurs adversaires se réclamaient du pape. Justinien tenait beaucoup à leur enlever cet appui et à bien établir que l'Eglise entière était unanime à réprouver jusqu'à l'ombre du nestorianisme. C'est pour cela qu'il écrivit au pape Jean II. Sa lettre fut portée par deux évêques importants, deux membres orthodoxes de la conférence, Hypatius d'Ephèse et Démétrius de Philippes. Les Acémètes, de leur côté, avaient envoyé une députation, conduite par les moines Cyrus et Eulogius; le premier était leur abbé.

A Rome on examina l'affaire à loisir; on crut même devoir consulter la tradition africaine. Le diacre romain Anatole écrivit à l'un de ses collègues de Carthage, le savant Ferrandus. Disciple de Fulgence, Ferrand pouvait être considéré comme un bon interprète de la tradition augustinienne. Fulgence avait été l'allié des Scythes: son disciple opina dans le sens de Justinien [1].

Les envoyés de l'empereur emportèrent de Rome une lettre qui donnait toute satisfaction à leur maître [2]. Quant aux moines Acémètes, comme ils persistaient dans leur attitude et se montraient rebelles à ses décisions, le pape les excommunia jusqu'à résipiscence.

[1] V. sa consultation, *Ep. ad Anatolium*, Migne, *P. L.*, t. LXVII, p. 889.

[2] J., 884. Trois questions avaient été posées : 1° *Utrum unus ex Trinitate Christus dici possit;* 2° *An Deus Christus carne pertulerit, impassibili deitate;* 3° *An proprie et veraciter mater domini Dei nostri Christi Maria semper virgo debeat appellari.* Le pape répondit affirmativement sur les trois points.

De ces documents et de ces décisions communication avait été faite au clergé [1], au sénat et au peuple de Rome, qui avaient donné leur assentiment. Mais les moines, qui avaient réussi à trouver de l'appui parmi les hauts dignitaires de l'Etat, obtinrent de ceux-ci qu'ils intervinssent auprès du pape et lui demandassent des explications. Onze fonctionnaires de haut rang, au nombre desquels figure l'illustre Cassiodore (*Senator*), écrivirent à Jean II. Nous avons sa réponse [2]. Il promet d'expédier bientôt les documents au complet; en attendant il les résume et termine en relatant la condamnation des Acémètes et en exhortant les sénateurs à ne plus avoir de rapports avec eux. A cette lettre sont joints des textes des Pères, parmi lequels figurent quelques passages de Proclus et un des anathématismes de Cyrille. C'est la première fois, après plus de cent ans que le Cyrille des anathématismes apparaît dans un document romain : Denys le Petit n'avait pas perdu son temps en traduisant la lettre *synodique*. Les deux théologies de Rome et d'Alexandrie étaient enfin réconciliées : nous sommes loin de Léon et de Gélase.

Quoiqu'il en fût du passé, les documents les plus officiels [3] et notamment ceux qui clôturaient le long débat soulevé par les moines scythes, établissaient que désormais le gouvernement de Justinien,

[1] *Epistolae* (de Justinien) *vel dogmatis* (des évêques grecs et du pape) *tenorem cuncta Ecclesia, hoc est sacerdotum, senatus et populi probarit assensus* (Lettre de Jean II, Migne, *P. L.*, t. LXVI, p. 20). Le mot *sacerdotum* pourrait s'appliquer aux prêtres de Rome; on peut aussi songer à quelque réunion d'évêques voisins, peut-être aux deux groupes à la fois.

[2] J., 885. Ce document est de provenance assez obscure. Les onze dignitaires paraissent avoir écrit de Ravenne, où deux au moins d'entre eux, Cassiodore et Libère, avaient alors leur résidence. En tout cas ils n'écrivent ni de Rome ni de Constantinople.

[3] Dans la seconde édition (la première est de 529) du code Justinien (*Codex repetitae praelectionis*), la seule qui nous soit parvenue, on trouve, en tête, après quelques lois des empereurs antérieurs, relatives à la foi, deux édits de Justinien lui-même, l'un de 527, l'autre de 533 (I, 1, 5, 6). Ce dernier est adressé au peuple de Constantinople : mais il est marqué

manifestement d'accord en cela avec l'Eglise romaine, ne patronnait, ne tolérait même aucune expression du nestorianisme. Il pouvait se retourner vers les Monophysites et leur dire : « Que nous reprochez vous? Pourquoi faites-vous bande à part et divisez-vous l'Eglise ? ».

Ce langage, l'empereur l'avait tenu, avec bien peu de succès, aux évêques orientaux internés à Costantinople. Il pensa, et cela était assez naturel, que leur opposition, outre les raisons qu'ils en avaient données, était soutenue par leur considération pour l'ex-patriarche Sévère, le grand chef, l'oracle théologique de leur parti. Il voulut le voir et converser avec lui. Mais ce n'était pas très facile. Invité à se rendre à la cour, Sévère répondit par un refus [1].

Cependant la situation se modifiait. L'année 535 vit la mort du patriarche d'Alexandrie (8 février), du pape Jean II (8 mai) et d'Epiphane, patriarche de Constantinople (8 juin). Timothée IV siégeait à Alexandrie depuis la dernière année de l'empereur Anastase. Le gouvernement de Justin et de Justinien l'avait laissé en fonctions jusqu'à sa mort. On n'était pas pressé d'attaquer le parti monophysite dans un pays où il était si puissant. Tant que Timothée vécut, la direction religieuse de l'Egypte resta aux mains des adversaires du concile de Chalcédoine. Le patriarche accueillait chez lui tous les évêques dépossédés ailleurs par la réaction, même ceux que la police recherchait de temps à autre ; c'était le cas de Sévère. On a vu que ces exilés n'étaient pas toujours d'accord sur leur doctrine, que Sévère avait beaucoup polémisé contre Julien d'Halicarnasse et que leurs querelles, pour subtiles qu'elles pussent paraître, n'avaient

qu'il le fut aussi à ceux d'Ephèse. Césarée, Cyzique, Amid, Trébizonde, Jérusalem, Apamée, Justinianopolis, Antioche, Sébaste, Tarse et Ancyre; un troisième, également de 533, adressé au patriarche Epiphane. Ces trois pièces contiennent la formule *Unus de Trinitate*. La série se termine par une lettre du pape Jean II, du 25 mars 534, dans laquelle est insérée la lettre de Justinien à laquelle le pape répond.

[1] Sa lettre dans l'*Hist. misc.*, IX, 16.

pas laissé de descendre dans la rue et de s'y manifester par des violences. Les esprits étaient très échauffés au moment où le patriarche mourut.

L'élection [1] fut très disputée. Deux candidats furent acclamés : l'un, Théodose, appuyé par le clergé, bien vu des autorités et patronné par elles, appartenait au parti sévérien ; l'autre, l'archidiacre Gaïanus, représentait les idées julianistes ; il jouissait des sympathies de la population et surtout des moines.

C'était l'usage à Alexandrie que le patriarche défunt fût veillé par son successeur. Celui-ci, au moment de l'enterrer, prenait la main droite du mort et se la posait sur la tête ; puis il lui enlevait le pallium de saint Marc et se le passait au cou. Cette cérémonie d'investiture avait une grande importance aux yeux du populaire. Théodose chercha en vain à la célébrer : les Gaïaniens y mirent bon ordre. Excitée par les moines, la population se porta en masse aux lieux opportuns ; on assomma les Théodosiens, on mit en déroute les fonctionnaires, et Gaïanus fut intronisé.

Mais l'impératrice, fort engagée dans cette affaire, n'entendait pas avoir le dessous. Toujours préoccupée d'accord avec les dissidents, elle ne pouvait qu'être hostile aux monophysites immodérés : les Julianistes lui troublaient son jeu. Deux mois s'étaient à peine écoulés qu'on vit débarquer le chambellan Narsès, personnage destiné à de hautes fortunes [2]. Théodose fut installé de force ; Gaïanus, après avoir siégé cent-trois jours, finit par être arrêté et expédié en Sardaigne : on n'en entendit plus parler. Mais ces résultats ne furent pas obtenus sans peine. Pendant de longs jours il fallut livrer bataille à la population, très montée contre Théodose. La lutte fut meurtrière ; elle prit même un tel caractère d'acharnement que Narsès

[1] Récit de Liberatus, c. 20 ; cf. Léonce, *De sectis* (Migne, *P. G.*, t. LXXXVI, p. 1232).

[2] Il avait déjà fait ses preuves, trois ans auparavant, dans la répression de la sédition *Nica*.

se vit obligé de faire appel à l'incendie. C'est par ce moyen extrême qu'il parvint à comprimer l'émeute.

Encore le résultat de ce coup de force fut-il des plus médiocres. Théodose, quand il put ouvrir ses églises, n'y vit venir que les fonctionnaires ; la population restait fidèle à Gaïanus exilé.

Pendant que le pontificat de Théodose s'inaugurait sous de si lamentables auspices, Constantinople, elle aussi, se voyait pourvue d'un nouveau pasteur. Epiphane mort (8 juin), l'impératrice le fit aussitôt remplacer par l'évêque de Trébizonde, Anthime, l'un des orateurs officiels à la conférence de 533. Depuis assez longtemps ce personnage vivait, on ne savait pourquoi, non dans son diocèse, mais à Constantinople. C'était un ascète de hautem arque, renommé pour ses jeûnes extraordinaires. Théodora l'avait en grande vénération, et c'est sans doute pour l'avoir plus près d'elle qu'elle l'avait fait venir de Trébizonde. Mais ceux qui connaissaient le fond de la pensée d'Anthime avaient été étonnés de le voir figurer à la conférence parmi les champions de l'orthodoxie. On le savait en rapport avec les ascètes monophysites ; on se défiait de sa doctrine. Anthime, en effet, admettait bien le concile de Chalcédoine, mais avec des distinctions tacites : il acceptait la condamnation de Nestorius et d'Eutychès, mais non le décret de foi et le dogme des deux natures. Son élévation au siège de la capitale fit l'effet d'une intrigue. On se douta que Théodora l'avait choisi en vue de quelque combinaison plus ou moins louche. Le patriarche d'Antioche, Ephrem, s'empressa d'envoyer à Rome pour informer de la situation le nouveau pape, Agapit.

C'est vers le temps de l'installation d'Anthime que Sévère, cédant enfin aux instances de l'empereur, se laissa conduire à Constantinople, où vint aussi, peut-être avec lui, son ancien disciple Pierre, l'ex-évêque d'Apamée [1]. Le patriarche fut installé au palais

[1] Ci-dessus, t. XXXII, p. 340.

impérial où, bien entendu, il ne tarda pas à être l'objet de l'attention générale. Sa venue comblait de joie les Monophysites, orientaux ou indigènes: elle redoubla les inquiétudes du clergé et des moines orthodoxes. Ceux-ci, quelque défiants qu'ils fussent, étaient loin de savoir à quel point ils avaient raison de l'être. Anthime, avec son faible attachement pour le concile, était une proie toute préparée pour Sévère. Mis en rapport avec lui, il ne tarda pas à abandonner ses distinctions subtiles et à se ranger sans réserve aux idées du grand chef des Monophysites. Des lettres officielles, mais secrètes [1], s'échangèrent entre Sévère, Anthime et Théodose d'Alexandrie, et bientôt ils se trouvèrent en communion les uns avec les autres.

Que pouvait-il sortir de cet accord? Espérait-on le faire accepter de l'empereur, de Théodora elle-même? Les déciderait-on à rétablir l'Hénotique, entendu comme on l'avait toujours fait à Alexandrie, comme Sévère l'avait fait à Antioche, c'est-à-dire à remettre les choses sur le pied où elles étaient aux derniers temps d'Anastase? Le gouvernement de Justinien pouvait-il se déjuger à ce point, rompre de nouveau l'accord avec le saint-siège, et cela juste au moment où il entreprenait la reconquête de l'Italie? Non, cela était impossible. Anthime, ceci résulte de ses lettres, voyait clairement que sa conversion allait lui coûter son patriarcat: il s'y résignait d'avance.

Du reste la crise ne tarda pas à se produire. Qu'il eût été ou non rejoint à Rome par les envoyés du patriarche Ephrem, le pape Agapit était déjà sur le chemin de Constantinople. Comme son prédécesseur Jean, il y venait, non pour les affaires de l'Eglise, mais pour la politique du roi des Goths. L'incapable Théodat, au lieu de défendre l'Italie contre les entreprises de Bélisaire, cherchait à négocier avec Justinien. Il est clair que l'arrivée du pape ne pou-

[1] Conservées dans l'*Hist. misc.*, IX, 20-26.

vait manquer de rendre courage aux orthodoxes de Constantinople et de jeter le désarroi parmi les dissidents. Agapit et Sévère : cette rencontre évoquait le souvenir du conflit entre saint Pierre et Simon le Magicien. Les moines, le populaire virent tout de suite les choses sous cet aspect [1]. Dès lors la déroute des hérétiques ne pouvait être douteuse.

Dès le premier moment, le pape eut à trancher la question de ses rapports avec le patriarche. On ne sait ce qu'il avait répondu à la notification de l'avènement d'Anthime, ni même si l'on avait eu le temps de le lui notifier. Une chose était claire pour lui, c'est qu'Anthime était évêque de Trébizonde, et que, les translations n'étant point admises, il ne pouvait être reconnu comme patriarche de Constantinople. Justinien ayant insisté, le pape demanda si Anthime admettait les deux natures. Le patriarche alors déposa son pallium et disparut. Théodora, amie fidèle, lui trouva une cachette dans un coin de son palais ; il y vécut, dans les macérations, jusqu'à la mort de l'impératrice, c'est-à-dire pendant douze ans, sans que personne sût où il s'était retiré, s'il était mort ou vivant. On le remplaça immédiatement par un prêtre appelé Ménas, qui dirigeait le grand hôpital de Samson. Agapit le consacra lui-même, le 13 mars 536. Le patriarche de Jérusalem, Pierre, avait biaisé en cette affaire et accepté l'ordination d'Anthime : Agapit lui notifia celle de Ménas en le blâmant de sa tiédeur [2].

Encouragés par ce premier succès, les moines des soixante-sept monastères de Constantinople, de concert avec des représentants des couvents de Syrie et de Palestine, réclamèrent qu'on les débarrassât définitivement de tout cet état-major monophysite qui, fort de la protection de l'impératrice, avait transporté à Constantinople le foyer de ses

[1] Naturellement les Monophysites les voyaient tout autrement. On peut voir par Jean d'Asie, *De beatis*, 2, ce qu'ils pensaient d'Agapit et de son intervention dans cette affaire.

[2] J., 897 ; Mansi, t. VIII, p. 921.

intrigues. Anthime, selon eux, devait, s'il était vraiment orthodoxe, le prouver en signant la formule d'Hormisdas [1]; alors on pourrait le renvoyer à Trébizonde. Dans le cas contraire, il devrait être éloigné de la capitale. Quant à Sévère, Pierre d'Apamée, Zooras et autres dissidents, qui ne cessaient de troubler l'Eglise par leurs conventicules schismatiques, il fallait au plus tôt les chasser de Constantinople. Des requêtes en ce sens furent adressées au pape [2], tant au nom des moines que par les délégués ou apocrisiaires de l'épiscopat d'Orient.

Agapit entra dans leurs vues. Il avait déjà transmis les requêtes à l'empereur quand, terrassé par une maladie soudaine, il dut s'aliter. Il mourut le 22 avril (536). Dans cette fin rapide les Monophysites ne manquèrent pas de voir un coup de la Providence. Ils s'empressèrent de mettre en circulation d'absurdes légendes [3] où l'on voyait Agapit mourir de la même mort que Nestorius.

Mais leurs affaires ne s'en trouvèrent pas mieux. Cinq évêques italiens et deux diacres romains, venus avec le pape [4], furent retenus à Constantinople jusqu'au règlement complet de la question. Sur l'invitation de l'empereur, Ménas réunit un concile [5] où ils assistèrent avec une représentation des patriarcats d'Orient. Les moines s'y présentèrent en accusateurs. On commença par Anthime, qui fut sommé et cherché officiellement; comme il s'obstina à ne point paraître, on le déposa par contumace et de l'évêché de Trébizonde et de toute fonction ecclésiastique. Les condamnations antérieurement portées contre Sévère, Pierre et Zooras furent confirmées, et l'empereur supplié de les éloigner de la capitale.

[1] Ci-dessus, t. XXXII, p. 342.

[2] Mansi, t. VIII, p. 895, 914.

[3] *Hist. misc.*, IX, 19; Jean d'Asie, *De beatis*, c. 2.

[4] Sabinus, évêque de Canosa, Epiphane d'Ascoli, Asterius de Salerne, Rusticus de Fiesole, Léon de Nole, et les deux diacres Théophane et Pélage.

[5] Mansi, t. VIII, p. 874 et suiv.

Communiquées au patriarche de Jérusalem ces décisions furent ratifiées par lui dans un concile [1] de tout l'épiscopat palestinien. De son côté, l'empereur approuva, par édit [2] solennel, en date du 6 août 536, les sentences prononcées par le pape et le concile, et interdit rigoureusement le séjour de la capitale aux personnes condamnées. Les livres de Sévère furent proscrits, comme ceux de Nestorius.

Ainsi le gouvernement de Justinien rompait, une fois de plus, avec le parti monophysite. La faveur de Théodora n'avait pas prévalu contre la décision prise en 518 de maintenir le concile de Chalcédoine et l'union avec Rome. Difficile à décourager, l'impératrice essaya de tourner la difficulté et de trouver un pape qui abandonnât le concile et se mît en communion avec les chefs monophysites. Elle échoua, on le verra bientôt. Son rôle, désormais, va se réduire : elle devra se borner à soigner les vaincus.

De Sévère lui-même elle n'eut guère à s'occuper. L'ex-patriarche s'éloigna de Constantinople et regagna ses déserts égyptiens, non sans fierté, car, s'il n'avait pu réussir à s'arranger avec le gouvernement, au moins avait-il conquis le patriarche Anthime. Il notifia [3] ce succès au clergé et aux moines d'Orient, en leur communiquant toute la correspondance échangée à ce propos. Sa dernière heure n'était pas éloignée. Elle sonna le 8 février 538, à Xois, où ses disciples l'avaient transporté pour le soigner. On l'enterra au fameux monastère d'Ennaton.

Sévère demeura en grand renom, en grande vénération, dans son parti. Ascète impitoyable à son corps, homme de grande culture, profondément versé dans la littérature biblique, dans celle des Pères et dans le droit canonique ; écrivain facile, raisonneur subtil et in-

[1] De ce concile nous n'avons que la première session, tenue le 19 septembre 536. C'est ce qui fait qu'on n'y trouve pas la condamnation de Sévère, Pierre et Zooras, qui eut lieu apparemment dans une session postérieure.

[2] Novelle 42 ; Mansi, t. VIII, p. 1149.

[3] *Hist. misc.*, IX, 20. Cf. Evagrius, *H. E.*, IV, 11.

déconcertable, ambitieux sans doute, mais préoccupé plutôt du succès de ses idées que de sa propre fortune, caractère inflexible, il fut de son vivant et demeura par ses livres la maîtresse colonne du parti monophysite.

Pour ce parti, il entretint un lamentable schisme qu'il lui eût été aisé de réduire, s'il l'eût voulu. Au fond la doctrine de Sévère est celle de Cyrille. L'Eglise, après avoir quelque temps fait un triage dans les écrits de Cyrille, avait fini par les accepter tous. Elle avait hésité sur l'opportunité de la formule « Un de la Trinité a souffert en chair »; puis elle s'était décidée à l'accepter, à la proclamer. Après ces deux pas vers l'accord, que restait-il à faire? Il est clair que l'on ne pouvait revenir sur le concile de Chalcédoine. Mais pourquoi les Monophysites ne s'en arrangeaient-ils pas? En admettant les anathématismes de Cyrille, l'Eglise avait accepté une formule monophysite [1]; les dissidents auraient bien pu de leur côté adhérer au décret du concile et tolérer, comme l'avait fait Cyrille, que l'on parlât de deux natures. Jamais ils ne le voulurent, jamais on n'obtint cela ni de Sévère ni des autres. Or il faut noter que, sans employer le terme de deux natures, Sévère et les autres avaient en tête l'idée à laquelle il correspond. Ils parlaient souvent de la divinité et de l'humanité du Christ. Mais la pensée que de leur distinction pût résulter une dualité quelconque leur répugnait invinciblement. Ils n'admettaient pas qu'on fît l'addition des natures, que l'on posât l'égalité $1 + 1 = 2$; suivant eux $1 + 1 = 1$, ou alors le Christ est divisé. Cyrille, à coup sûr, tenait à ses idées; pas plus que Sévère il n'était homme à céder quoi que ce soit de ce dont il s'était une fois convaincu. Mais, en dépit de son orgueil de Pharaon, il lui restait le sens de l'unité nécessaire: cela permit d'obtenir de lui quelques sacrifices. De Sévère, de cette âme froide et fanatique,

[1] Μία φύσις (*Una natura*) τοῦ Θεοῦ Λόγου σεσαρκωμένη. Remarquer qu'ici formule monophysite ne veut nullement dire formule hérétique.

on ne put rien tirer. Ce moine n'eut pas pitié de l'Eglise; c'est une malédiction pour sa mémoire.

Pendant qu'à l'Ennaton on enterrait l'ex-patriarche d'Antioche, Théodose, patriarche officiel d'Alexandrie, quittait sa ville épiscopale, où décidément les partisans de Gaïanus lui faisaient la vie trop dure. A Constantinople il trouva Justinien préoccupé, non point d'accorder ensemble Sévériens et Julianistes, Théodosiens et Gaianites, mais de leur faire à tous accepter le concile de Chalcédoine. C'était une rude entreprise. Depuis près d'un siècle on bataillait en Egypte pour l'unique nature, et diverses émeutes, depuis celle où Proterius avait trouvé la mort, témoignaient de la vivacité des sentiments. Dans ces bagarres, la population était toujours avec les intransigeants, avec les Acéphales contre les Hénoticiens, avec Julien contre Sévère, avec Gaïanus contre Théodose. L'impératrice, qui tenait à Théodose, essaya, dit-on, de le présenter comme un chalcédonien possible. Mais ni Justinien ni Théodose n'entrèrent dans ses vues. Le patriarche fut définitivement écarté du siège d'Alexandrie. On ne le laissa pas retourner en Egypte: une résidence lui fut assignée, à trente milles de la capitale, dans une forteresse appelée Delcos ou Dercos, sur un petit lac voisin de la Mer Noire. Un grand nombre de clercs et moines monophysites y furent internés avec lui, notamment Pierre d'Apamée et le fameux Zooras [1]. L'impératrice continua de leur témoigner beaucoup d'égards et veilla avec sollicitude à ce qu'ils ne manquassent de rien. La police, de son côté, s'employait à couper toute communication entre cet état-major monophysite et ses fidèles du dehors.

En Orient, le patriarche Ephrem ne tarda pas à tirer les conséquences du changement survenu dans la politique religieuse. Il paya de sa personne et accomplit (536), dans les provinces voi-

[1] Jean d'Asie, *De beatis or.*, 2, 25.

sines de l'Euphrate et du Tigre, une tournée féconde en résultats [1]. Ancien magistrat, homme du pays, il connaissait à fond les mésopotamiens, leurs dispositions et leurs ressources. Au bout de peu de temps, par promesses, caresses, menaces, mesures répressives, il amena tout le monde à se soumettre. Les moines les plus remuants furent internés avec ce qu'il y avait encore en liberté de clercs opposants. Le concile de Chalcédoine fut reçu extérieurement partout: la hiérarchie, en Orient, devint ainsi ou redevint conformiste. C'est en vain que Jean de Tella chercha, pour échapper au patriarche, à se dissimuler dans les plus sauvages retraites du mont Singar. L'ancien comte d'Orient savait comment manœuvrer avec les autorités persanes: il amena le marzban de Nisibe à rechercher le fuyard et à le lui livrer. Conduit à Resaïna, Jean comparut devant le patriarche, qui chercha, par raisons et caresses, à l'amener à résipiscence. N'y parvenant pas, il le fit conduire à Antioche où il fut interné dans un monastère voisin de la ville. Il y mourut un an après [2].

Ephrem, du reste, agissait autrement que par l'application des lois et la mise en mouvement du bras séculier. C'était un théologien exercé et un polémiste infatigable. Il laissa des livres nombreux, épîtres, traités, discours, tous consacrés à la défense de l'orthodoxie contre les calomnies et les subtilités des opposants [3].

En Egypte aussi on eut raison des dissidents. Au premier abord il devait sembler difficile de trouver un patriarche capable d'y faire

[1] Sur ce sujet, v. la vie de Jean de Tella par son disciple Elias, p. 42 de la trad. Brooks; *Hist. misc.*, X, 1; Jean d'Asie, dans le supplément au *De beatis or.*, p. 221.

[2] Le 6 février 538, deux jours avant Sévère. Dans ses interrogatoires, rapportés par son biographe Elie, il se réclame des trois patriarches Sévère, Anthime et Théodose.

[3] Ces œuvres sont presque entièrement perdues ; mais Photius nous a laissé (*Cod.*, 228, 229) une analyse étendue de la littérature d'Ephrem.

accepter le concile de Chalcédoine, ou plutôt de l'imposer. Justinien découvrit cet homme rare. Au moment où Théodose arrivait à Constantinople, un certain Paul, moine tabennésien, de Canope sans doute, se trouvait en cette ville, pour un procès que lui avaient intenté ses confrères. Il y fit la connaissance du diacre romain Pélage, qui, après la mort d'Agapit, était resté dans la capitale comme représentant (apocrisiaire) du saint-siège. Pélage le présenta à l'empereur. Bref, il fut ordonné évêque d'Alexandrie par le patriarche Ménas, en présence du diacre romain et des apocrisiaires d'Antioche et de Jérusalem, puis expédié en Egypte avec les pouvoirs les plus extraordinaires. Les fonctionnaires, préfet augustal, gouverneurs, commandants militaires, tout fut mis à ses ordres. Il avait mission de requérir l'acceptation du concile de Chalcédoine, avec les explications récemment données [1], mais sans ambages. L'épiscopat, le clergé tout entier devait être renouvelé au besoin, les monastères fermés, les moines dispersés, s'ils faisaient résistance.

Débarqué à Alexandrie, Paul se mit à l'œuvre avec la plus grande énergie. La terreur fut telle que tout le monde plia, extérieurement, bien entendu, même les moines, même ceux de l'Enaton, où s'étaient retirés les membres de la communauté de Pierre d'Ibérie, chassés de Gaza, c'est-à-dire la fine fleur des Acéphales [2]. Le concile, comme disaient les dissidents, était entré à Alexandrie. Malheureusement il y entrait par force et sa victoire était précaire.

Théodose, vivant, mais exilé, avait été pourvu d'un successeur orthodoxe. A Sévère, mort depuis peu, les dissidents d'Orient au-

[1] Dans les édits de 533 et 534; ci-dessus, p. 65, n. 3.

[2] Cela leur valut une longue lettre de l'empereur Justinien (*P. G.*, t. LXXXVI, p. 1104 et suiv.). Elle ne fut expédiée qu'après la destitution de Paul, lorsque Zoïle l'avait remplacé sur le siège d'Alexandrie. Zoïle reçut aussi une lettre de l'empereur; il ne nous en reste qu'un fragment (*ibid.*, p. 1145).

raient bien voulu donner un successeur monophysite. Mais la chose n'était pas facile. Antioche avait en Ephrem un patriarche officiel des plus sérieux, résolument appuyé par le gouvernement et capable de se défendre lui-même. On a vu d'ailleurs que, sous Justinien comme sous Justin, tous les moyens avaient été mis en œuvre pour empêcher la formation en Orient d'une hiérarchie dissidente. C'est pour cela que les anciens évêques, d'abord internés sur les lieux, avaient fini par être réunis aux environs de la capitale.

La police, toutefois, si étroitement qu'elle les surveillât, n'était pas en état d'empêcher les communications qu'il plaisait à l'impératrice d'avoir avec ses protégés. Là était la fissure du système.

Un certain Jean [1], autrefois moine dans le monastère de Pierre d'Ibérie, puis dans celui d'Enmaton, enfin promu évêque d'Hephaestos par le patriarche Théodose, partageait l'exil de celui-ci. Sous prétexte de maladie, il obtint d'être transporté à Constantinople. Théodora lui fit assigner un logis, où il se permit de célébrer des ordinations. Enhardi par ce succès, il demanda, toujours pour soigner sa santé, d'être envoyé dans une villa au delà du Bosphore. Une fois là il s'échappa et parcourut toute l'Asie-Mineure, consacrant sur son chemin des prêtres dissidents. Arrivé en Cilicie, il fut dénoncé au patriarche Ephrem, lequel informa le gouvernement. Mais Jean eut le temps de rentrer dans sa villa et, quand on vint s'enquérir de lui, il déclara n'en être point sorti [2]. L'impératrice fit en sorte qu'on le crût. Cette équipée fut renouvelée, de sorte que le clergé monophysite commença à se recruter. L'historien Jean d'Asie, qui avait eu quelque part aux aventures de l'évêque d'Hephaestos, se rappelait lui avoir un jour servi la messe dans les tribunes de l'église de Tralles. Ils y célébrèrent même une ordination de cinquante prêtres, tout cela pendant qu'en bas les catho-

[1] Sur ce personnage v. Jean d'Asie, *De beatis or.*, c. 25.

[2] Ces saintes gens monophysites en prenaient bien à leur aise avec le respect de la vérité.

liques assistaient à l'office du clergé orthodoxe. Mais tous les exilés n'avaient pas ce courage; ils redoutaient même, pour la plupart, que l'audace de l'évêque Jean n'attirât sur eux un redoublement de rigueurs.

Jean d'Hephaestos n'avait pu pénétrer dans le patriarcat d'Antioche, ni consacrer aucun évêque. Son œuvre fut reprise en des circonstances inattendues [1]. Sur la frontière orientale de la Syrie, les Arabes clients de l'empire avaient fini par former une sorte de petit état vassal, sous la direction d'un émir ou phylarque, comme on disait en grec, appartenant à la famille de Ghassan. Cet émir administrait le désert et même une partie de la région provinciale dans des conditions analogues à celles où Odoacre et les rois goths avaient gouverné l'Italie. Harith V (Arethas), le premier de ces émirs, était chrétien, comme une partie de ses nationaux [2], et de la confession monophysite. Il voulut avoir un évêque, et même deux, un pour ses Arabes, un autre pour les dissidents des provinces romaines, dont il était moralement le protecteur. Il adressa sa requête à Constantinople, à l'impératrice Théodora, laquelle sut faire le nécessaire. Son choix tomba sur un moine originaire de Tella, qui, depuis près de quinze ans, vivait dans la capitale. Il s'appelait Jacques, menait une vie très retirée, très pauvre. Son accoutrement était si misérable qu'on s'était habitué à le désigner par le sobriquet de Jacques la Guenille (Baradaï). Il fut ordonné évêque, avec un autre moine, Théodose. Celui-ci était destiné aux Arabes. On l'expédia à Hirta [3], campement principal des émirs ghassanides. Quant à Jacques Baradaï, ordonné avec le titre d'évêque d'Edesse, il ne se confina pas dans le territoire de cette ville, mais se mit à circuler d'un bout à l'autre de la Syrie, déguisé en mendiant, allant d'un vil-

[1] Jean d'Asie, *De beatis or.*, c. 49.

[2] Jean d'Asie, *l. c.* et dans Michel le Syrien, II, p. 245.

[3] Ne pas confondre avec Hirta de Naaman ou Hîra, capitale des Arabes du royaume de Perse.

lage à l'autre, toujours à pied. La police fut bientôt à ses trousses ; mais quelque zèle qu'elle y mit, elle ne réussit jamais à le prendre. Jacques faisait partout des ordinations de prêtres et de diacres. Il en fit même en Asie-Mineure et jusque dans les îles de la mer Egée. Pour consacrer des évêques, il lui aurait fallu l'assistance de deux collègues. Il parvint à se les procurer. Deux moines hardis furent conduits par lui à Dercos dans le plus grand secret. On obtint du patriarche Théodose qu'il les recommandât à des évêques égyptiens d'un monophysisme éprouvé. Puis Jacques les mena en Egypte. Une fois ordonné, l'un, Conon, comme évêque de Tarse, l'autre, Eugène, comme évêque de Séleucie [1], ils revinrent en Syrie, où, par de nouvelles consécrations, l'épiscopat dissident se reconstitua peu à peu, dans une certaine mesure. Quand les nouveaux évêques se trouvèrent en nombre suffisant, ils procédèrent à l'élection d'un patriarche. Le successeur de Sévère fut un ancien compagnon de Jacques, un homme de Tella, appelé Serge. Il ne survécut que trois ans à son élévation ; on lui donna pour successeur un certain Paul, dit le Noir, originaire d'Alexandrie, qui siégea longtemps et donna lieu à de graves discordes parmi les Monophysites.

En somme, grâce à la trahison de l'impératrice et à l'activité merveilleuse des moines orientaux, une hiérarchie non conformiste était reconstituée dans le patriarcat d'Orient. C'est le commencement de ce qu'on appelle l'église jacobite, qui s'est maintenue jusqu'à nos jours.

L. Duchesne.

[1] Ce sont eux qui, plus tard, patronnèrent, contre Jacques Baradaï, la secte des Trithéistes.

IL TETTO DELLA BASILICA VATICANA

RIFATTO PER OPERA DI BENEDETTO XII

La lontananza della Sede Apostolica, le violente sanguinose lotte che si seguirono per opera delle fazioni favorevoli o contrarie a Ludovico il Bavaro, le depredazioni, le spogliazioni conseguenti avevano ridotto in misero stato Roma. Non è meraviglia perciò se il maggior tempio, la Basilica Vaticana — ai precedenti avvenimenti purtroppo abbastanza collegato — ne avesse sofferto, sia per la perdita di possedimenti, di castelli, di beni che e laici ed ecclesiastici avevano senz'altro occupato [1], sia per la trascuranza che causava molta rovina, data la vetustà della fabbrica ed il bisogno continuo di cure e di restauri. Il tetto specialmente — quell'enorme ammasso di lunghe, pesanti e vecchie travi — era in condizioni disperate [2].

[1] Giovanni XXII aveva appunto dovuto concedere al Capitolo Vaticano ogni facoltà di difendere e far valere i propri diritti contro gli usurpatori (*Bullar. Vatic. I*, 253).

[2] *Bullar. Vatic. I*, 256: *Sane dilecti Filii Prior et Capitulum eiusdem Basilicae... Nobis intimare curarunt quod Trabes eiusdem Basilicae super quibus structurae tectorum consistunt, in suis capitibus quae parietibus incumbere dinoscuntur, tanta sunt vetustate consumptae et etiam putrefactae quod illa lignamina super dictis Trabibus contignata versus Maiorem et alias Portas eiusdem Basilicae propter defectum ipsarum Trabium non absque ruinae periculo plicatae sunt, et etiam inclinatae ; Ita quod non absque deformitate ipsius Basilicae aliis suppositorum lignaminum substentaminibus fulciuntur, ac praeter dictas Trabes dicuntur adhuc esse octo aliae principales similibus defectibus subjacentes, licet earum defectus parietum et aliorum suppositorum lignorum velamine occupati palpari nequeant, vel sic evidenter oculis apparere. In eadem etiam Basilica versus locum qui dicitur Sanctae Mariae Praegnantis unde itur ad Canonicam, quatuor caballaturae lignorum incurvatae similiter fore dicuntur* etc.

Nel 1320 il Capitolo avvertiva il Papa che le travature minacciavano rovina, particolarmente quelle sovrapposte alle porte della Basilica e quelle della nave transversa meridionale. Giovanni XXII, dopo aver ordinato un esatto accertamento delle condizioni per mezzo del suo Vicario Angelo Tignosi [1], Vescovo di Viterbo, dell'abate di S. Anastasio e del Vicario del Vescovo di Sabina, disponeva nel 1321 per le opportune riparazioni, assegnando per esse 3000 fiorini d'oro [2] che sarebbero stati forniti dalla *societas de Caransonum et Sabacteriorum et Rogerii Romanutii de Urbe* [3]. Parte di questi denari sarebbe stata restituita mediante prelevamenti da farsi su certi redditi della Basilica, parte colle elemosine poste dai fedeli in un *tronco* messo a tale scopo nell'interno della chiesa [4]. Anzi per animare gli oblatori il Papa concesse loro un'indulgenza. In tal modo dovettero essere compiute le riparazioni più urgenti, senza recare un vero vantaggio al tetto: di fatto pochi anni dopo, nel 1334, nelle notte della festa di Ognissanti un impetuoso vento fece addirittura rovinare parecchie travature. Nuova richiesta ad Avignone, nuovo accertamento e conseguente assegno di 500 fiorini d'oro [5]: fu l'ultimo ordine di Giovanni XXII che nel dicembre di quell'anno moriva. Il nuovo Pontefice, Benedetto XII, si occupò largamente della cosa e liberalmente concesse 2000 fiorini nel luglio 1335, 1500 nel marzo 1336, 5000 nell'agosto del 1336 e 2000 nel maggio 1387 [6]: non si trattava più di fare insufficienti riparazioni al tetto, ma si doveva addi-

[1] Eubel. *Hierarchia I*, 352.

[2] *Bullar. Vatic. I*, 259.

[3] *Ibid.*, 260-261.

[4] *Ibid.*, 262-264. Questa cassetta era chiusa con due chiavi diverse tenute da due persone; la si apriva ogni mese in presenza di un rappresentante delle banche che avevano anticipato i denari, delegato a ritirare tutta la somma che vi si fosse trovata.

[5] *Bullar. Vatic. I*, 286-287.

[6] *Ibid.*, 290, 293, 295.

rittura ricostruirlo di sana pianta. Per questo aveva già nel 1335 inviato a Roma *Ioannes Piscis Rector ecclesiae de Esculenchis narbonenensis*, nominato nell'ottobre dello stesso anno Altarario della Basilica [1]; per questo, più tardi, quando doveva intraprendersi definitivamente il lavoro, mandò pure un laico di Avignone Tommaso Giuraudi [2] sotto la cui direzione il tetto avrebbe dovuto essere rinnovato. Tale opera, felicemente compiuta in poco più di due anni, importante di per sè, doveva, dati i tempi torbidi e tristi, apparire grandiosa ai contemporanei, e essere forse di un qualche conforto per il popolo di Roma, che si sentiva non del tutto dimenticato dal Papa lontano. Quando i lavori furono pressochè terminati, a ricordo di essi fu posta in fondo alla Basilica una statua marmorea di Benedetto XII [3] ed una iscrizione; non solo, ma nella cronaca dialettale coeva pubblicata dal Muratori col titolo *Historiae Romanae*

[1] Il Piscis morì tra il maggio e l'ottobre del 1338, e gli succedette come Altarario di S. Pietro *Petrus Laurentii Canonicus Atrebatensis* (*Bullar. Vatic. I*, 291, 307-308); ved. Schäfer, *Die Ausgaben der Apostolischen Kammer unter Benedict XII, Clemens VI und Innocenz VI*, Paderborn, 1914, 75.

[2] 18 ottobre 1338 (*Bullar. Vatic. I*, 309, 310). Al Giuraudi (o *Geraldi, Giraldi, Girardi*, come danno diversamente i documenti) fu dato come stipendio mezzo fiorino al giorno. Ved. Schäfer, *Die Ausgaben* etc., 75, 264.

[3] M. Cerrati, *Tiberii Alpharani De Basilicae Vaticanae Antiquissima et Nova Structura* nel vol. 26 degli *Studi e Testi* editi dalla Biblioteca Vaticana, 13. La statua era opera di *Paulus de Senis* come risulta e dall'iscrizione e dal documento di pagamento che Georges Daumet (*Le Monument de Benoît XII dans la Basilique de Saint-Pierre* in *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, XVI, 1896, 296 ss.) per il primo pubblicò dal registro *Introitus et Exitus n. 180* dell'Archivio Vaticano; era stata colorita e dorata da Lello Garofoli. Essa era fornita di un'edicola gotica, ora perduta, pure colorita e dorata, la quale poggiava su due modiglioni (ved. M. Cerrati, *T. Alpharani De Basilicae* etc., fig. 1; del resto lo dice il documento stesso pubblicato dal Daumet: *cum mutellis*). Erasi pure provveduto — come si può vedere dal pagamento ch'io pubblico col n. 42 — a costruire al di sopra una specie di riparo di legno affinchè la polvere non la danneggiasse tanto. La statua solamente ci è rimasta, e si conserva nelle Grotte della Basilica senza quasi nessuna traccia della coloritura.

Fragmenta [1] si discorre a lungo ed in modo particolareggiato di questo

[1] *Antiquit. Ital.*, III, 277-281. Ne riferisco due passi che mi paiono opportuni per i confronti: Poi [Benedetto XII] fece renovare tutto lo tetto de Santo Piero Maiure de Roma de una opera nobbele e pulita. Currevano anni Domini MCCCXLI de lo mese di... quanno quella opera fornita fo. Custao ottanta milia Fiorini d'oro. Lo Capomastro de tutta l'opera habe nome Mastro Ballo de Colonna eccellentissimo falenname, lo quale fo de tanta eccellentia che sappe nanti dicere de ponto lo die e l'hora ne la quale quello tetto fo in tutto fornito. E per sio sapere posava li travi vecchi e tirava li nuovi suso alto, più prestamente che fussi un ociello. Uno homo stava cavalcato ne lo capo uno, uno aitro ne lo aitro. Io non voizera essere stato uno di quelli. Quanno lo tetto vecchio se posava fonce trovato uno esmesuratissimo trave di mirabile grossezza. Io lo vidi. Dieci piedi era gruosso: tutto era affasciato de funi per la moita antiquitate. Per la granne grossezza era tanto durato questo trave. Era de Abeto, como li aitri. E fonce trovato scritto de lettere così quasi dica: Questo ene de quelli travi li quali puse in questo tempo lo bono Constantino. Era antico quanto che l'Alleluia. Questo trave ne fo posato, e dentro de esso fuoro trovate caverne e cupeine fatte sì per la antiquitate, sì per le fere, le quali havevano rosicato e fatta ventro havitatione. Che se fuero trovati dentro Sorci esmesuratissimi annidati e fuoronce trovate varie materie. E che più ene Goipi co li loro nidi. Chi lo vide non lo poteva credere. Questo nuobbele trave fu spezzato e de esso fuoro fatte tavole necessarie per l'opera novella (p. 277-279).... Una maraviglia boglio contare. Per fare questo tetto fuoro adunati tutti li savii Mastri li quali havere si potiero dentro de Roma e fora. Intra li quali fo uno de li buoni de lo munno, lo quale habbe nome Nicola de Agniletto de Vetralla. Questo stava suso in uno Arcotrave a lavorare. La trave era puosto su ne lo muro aito. Con una secure in mano faceva questo Mastro lavorieri, lo quale bisognava. Lo Mastro stava in piedi. Forse la trave non stava ognale: anche stava pendente. Lo peso era granne. Lo trave sbinchiao e nello sbinchiare alloricao, e ne lo alloricare se mosse de luogo e revoltaose. Poco fo che lo Mastro non cadè a terra. Deo uno adatto saito, e remase puro in piedi. Granne paura habe lo Mastro de cadere a terra esso co lo trave. Ella soa paura non poteo nasconnere, che subbetamente la metà de la varva le deventao canuta. Spesse voite da poi se la radeva... » (p. 279-281). Sulla autenticità e genuinità della cronaca alcuni hanno fatto sorgere dei dubbi, che però devono essere (come già il Fedele mostra di credere nella recensione al lavoro di Burdach e Piur sul Carteggio di Cola di Rienzo in *Giorn. Storico della Letter. Ital.*, LXIV, 386) infondati. Riferendomi al semplice fatto del quale qui si parla noterò che due nomi di artefici sono citati nei passi surriferiti: Mastro Ballo de Colonna e Mastro Nicola de Agniletto de Vetralla. Per l'appunto i pagamenti ci indicano due maestri che

rifacimento, la spesa del quale vien fatta salire alla cifra esagerata di 80000 fiorini [1].

Il Papa che già aveva fatto finire il tetto di S. Giovanni in Laterano diede per quello di S. Pietro ordini tassativi. Il direttore dei lavori che si incaricava degli operai, dei manuali e dei maestri doveva procedere d'accordo col Vicario [2] e coll'Altarario della Basilica. Quest'ultimo teneva i conti, a vidimare i quali fu assunto un notaio — Nicolò di Martino di Anagni [3] — che a pie' di ogni pagina sotto la somma delle spese apponeva la sua segnatura. È il libro di questi conti, già segnalato dal Daumet, quello che si conserva all'Archivio Vaticano sotto la segnatura *Introitus et Exitus n. 180*, e che mi pare abbia elementi storici e linguistici di tale importanza,

dirigevano l'operazione non tanto facile di scendere le antiche travi e di tirar su le nuove: *magister Ballus* e *magister Nicolaus Angelutius*. È vero che qualche volta è registrato: *Nicolaus Angelutius* (o *Angelutii*) *de Urbe*, ma ciò non costituisce una difficoltà seria in quanto che nello stesso registro è qualche volta così citato un tale Sante Pietro da Vetralla: *Sanctus Petrus de Vetralla de Urbe*. Altro particolare è quello riguardante pure Mastro Ballo, che avrebbe saputo predire il termine esatto dei lavori: in realtà dai pagamenti si può vedere che gran parte dell'opera fu assunta a cottimo dai due maestri. È pur vero che delle travi antiche si usufruì a ritagliare tavole per il nuovo tetto: cosa del resto ovvia. Resta soltanto la differenza rilevante tra la somma realmente spesa per i lavori e quella indicata dal cronista; ma si può credere che egli non abbia fatto altro che riferire quanto si diceva comunemente dal popolo il quale, come al solito, aveva esagerato inverosimilmente.

[1] Lo Schäfer (*loc. cit.*, p. 13) dice che per S. Pietro sotto Benedetto XII si spesero 13000 fiorini. La cifra è quasi esatta, chè, se alla somma totale spesa più propriamente nel rifacimento — e che risulta dal registro *Introit. et Exit. n. 180* sopra citato — di fiorini 3005 (salvo errori ch'io avessi potuto fare nel computo) aggiungiamo i 10500 fiorini assegnati da Benedetto XII negli anni 1335-1337, abbiamo 13505 fiorini. Sarà meglio dire che il tetto di S. Pietro non giunse al costo di 15000 fiorini d'oro.

[2] Ad Angelo Tignosi era succeduto nel Vicariato Joannes Pagnotta Vescovo di Anagni (Eubel, *Hierarchia I*, 87).

[3] *Ego Nicolaus Martinj de Anagni publicus Imperiali ac Alme Urbis prefecti auctoritate notarius* si sottoscrive.

da meritare una parziale pubblicazione [1]. È rilegato in pergamena, e mostra sul dorso il titolo: *Bened XII. / Manual. Expens. / pro restauratio / Basilicae S. Petri / et aliarum Eccles. / Urbis / 1339 / ad 1341.* Questo non è esatto, giacchè nel registro non vi è cenno di nessun'altra chiesa di Roma all'infuori di S. Pietro, e soltanto sono due o tre pagamenti riferentisi a riparazioni di poca entità fatti al palazzo vaticano. Quando il volume fu rilegato col taglio furono spesso portate via indicazioni di data che stavano al sommo della pagina; e alcuni fascicoli, non essendo ancora i fogli numerati, furono spostati. Giacchè i pagamenti settimanali ai mastri ed agli operai non sono più tutti nel primitivo ordine cronologico: ai ff. 86 v°, 87 v°, 88 v°, 89 v° si leggono rispettivamente i pagamenti fatti nei giorni 4, 11, 18, 26 febbraio 1341; seguono poi ai ff. 90, 90 v° i pagamenti dell'11 e del 18 marzo, mentre ai ff. 91 v° si hanno i pagamenti del 27 febbraio a f. 92 v° del 4 marzo, a f. 93 dell'11 marzo.

L'Altarario della Basilica, *Petrus Laurentii canonicus Atrebatensis.* non solo aveva redatto questo registro con scrupolosa esattezza, ma aveva pure provveduto a far fare di esso una seconda copia, da conservarsi presso il notaio, nel timore che l'originale inviato ad Avignone potesse andar perduto nel viaggio [2]. Nei ff. 2-4 v° sono registrate le poche entrate; però larghe macchie d'umidità hanno ridotto in molti punti così evanida la scrittura da renderne impossibile la lettura [3]; sono pure notate oblazioni — rare assai! —

[1] Ho scelto 58 pagamenti e contratti che più mi parvero interessanti e li pubblico senza nessuna modificazione della grafia. Ho tralasciato i due pagamenti riguardanti la statua di Benedetto XII già pubblicati dal Daumet.

[2] Pagam. n. 58. Quello che è all'Archivio Vaticano è precisamente l'originale inviato ad Avignone; alla fine di esso infatti furono aggiunti altri quinterni (ff. 148-178), e su di essi furono notate entrate ed uscite della Camera Apostolica di Avignone.

[3] Cito i due passi che hanno un qualche interesse; il primo riferentesi ai banchieri che fornivano il danaro (ved. Schäfer, *Die Ausgaben*, p. 113), il secondo riguardante l'avanzo fatto nelle spese per la Basilica Lateranense: (f. 3) *In primis recepi a Bonacurse ... florentia in Urbe moranti ...*

di privati, fra le quali di Boemi, di Teutonici e di Ungheresi. Le spese annotate nei ff. 4-118 v° sono quelle fatte per il pagamento — generalmente settimanale — dei maestri e degli operai; a f. 119 cominciano le spese *pro ferro*, a f. 127 quelle *pro plumbo*, a f. 129 *pro calce et arena*, a f. 131 *pro funibus*, a f. 134 *in lingnaminibus*, a f. 145 spese varie, a f. 144 v° gli stipendi pagati al Giuraudi [1], a ff. 146 v°-147 spese per rinnovare le lampade rotte durante i lavori [2] e per la seconda copia del registro [3].

La prima preoccupazione avanti di iniziare i lavori fu quella della provvisione del materiale, del legname. Occorrevano infatti travi lunghe, robuste e numerose, per le quali pare non bastasse la selva di Massa Trabaria, luogo di immediata pertinenza della S. Sede [4], dal quale solitamente venivano tagliati gli alberi

nomine Societatis de Azaiolis de florentia... tate duorum milium florenorum assignandorum per dictam Societatem de mandato domini nostri pape domino Vicario atque mille pro prosecutione operis sacrosancte Basilice principis Apostolorum de Urbe. flor. aur. mille (è del 2 gennaio 1341); (f. 3 v°) *Item* [recepi] *de pecunia que remanserat sibi* [domino vicario] *de opere Lateranensis Ecclesie flor. quatuordecim et sol. viginti unum.*

[1] È anzi riportato esattamente il breve di nomina e quello col quale gli viene assegnato lo stipendio.

[2] Pagam. n. 57.

[3] Le monete usate nei pagamenti sono: il *florenus* (di 2 libbre e 4 soldi), la *libra* (di 20 soldi), il *carlenus* (di 4 soldi), il *solidus* (di 12 denari) ed il *denarius*.

[4] Nel 1319 Giovanni XXII insisteva sui diritti della Basilica Vaticana: *quod Universitates et Communitates ac quamplures singulares personae provinciae Massae Trabariae et aliorum locorum trabes adiectivas pro aedificiis et reparatione tectorum dictae Basilicae saepius oportunas in Silvis sive Alpibus Massae praedictae teneantur incidere...* (*Bullar. Vatic. I*, 254); e più tardi, il 29 maggio, poichè aveva saputo *quod nonnulli tam de Commune quam de Dioecesi supradictis* [Borgo S. Sepolcro e Città di Castello] *incidendo arbores ac emendo et extrahendo lignamina de Fontanellae et Trebariae Alpibus ad Basilicam Principis Apostolorum de Urbe et Romanam ecclesiam*, protestava e comminava pene contro questo taglio abusivo (*Bullar. Vatic. I*, 274).

A Massa Trabaria fu nel 1339 inviato certo mastro Giovanni da Napoli per vedere se ivi si sarebbe potuto trarre legname sufficiente per il

atti a simili lavori. Si deliberò di farle arrivare dalla Calabria, e già nel maggio 1337 Benedetto XII scriveva lettere al re Roberto di Sicilia, a sua moglie Sancia, a tutti i monasteri possessori di territorio attraverso il quale dovevano passare i legnami, affinchè questi non fossero sottoposti a pedaggio [1]. Impresario, come noi diremmo, di tale faccenda fu *Nicolaus Mallotii* di Roma, il quale s'era assunto di fornire le 26 travature occorrenti per la nave maggiore, con tanto di strumento notarile fatto ancora al tempo dell'Altarario Piscis [2]. Altri provveditori di minor conto furono *Gotius Bufalariis* (o *Bubulariis*) *de Transtiberi*, *Andreotius Bubalariis*, *Mutius Fotii* [3]; ed altro legname si ebbe pure utilizzando quello ch'era sopravanzato al ristauro della Basilica Lateranense [4].

Dalla Calabria le travi tanto tardavano a venire che fu spedito un tale *Iachectus de Ianua fusterius* [5] ad informarsi sulla verità delle scuse — un incontro di briganti, un naufragio in mare — che i mercanti adducevano della ritardata consegna del legname; e nel giugno 1339 il Giuraudi dovette occupare gli operai, già precedentemente impegnati, in lavori preparatori per il trasporto dei tronchi dal fiume alla Basilica [6]. Trasporto che fu abbastanza complicato, giacchè le imbarcazioni li depositavano al porto di Ripa [7]; di là erano condotti sul fiume fino al porto *hospitalis Sci. spiritus*

tetto della nave transversa (pagam. n. 54); il medesimo fu inviato due volte in Calabria, per accertarsi come procedesse il taglio degli abeti e per sollecitare l'arrivo di essi (*Introit. et Exit. n. 180,* f. 141).

[1] *Bullar. Vatic. I,* 298-300.

[2] Pagam. n. 49.

[3] *Introit. et Exit. n. 180,* ff. 136, 138.

[4] Pagam. n. 3. Benedetto XII nel maggio 1337 aveva proibito che i legnami i quali dovessero servire per la Basilica Vaticana fossero usati per la Basilica Lateranense e viceversa (*Bullar. Vatic. I,* 297).

[5] *Introit. et Exit. n. 180,* f. 9.

[6] *Ibid.,* ff. 9 e 10 v°.

[7] *Ibid.,* ff. 19, 21, 23, 66, 67 v°, 69 v°, etc. riporta i pagamenti settimanali agli uomini lasciati a custodia del legname a Ripa.

in Saxia [1] — del trasporto aveva l'impresa certo *Petrus Leonis de Regione Scorticlariorum* — dove erano portati a terra e trascinati fino alla prossima chiesa della Transpontina [2], donde coi bufali (nei primi tempi fu fatto a mezzo di manovali) erano trasportati fino alla gradinata della Basilica. Altri operai dovevano poi farli arrivare al *Paradiso* — cioè all'atrio [3] — ove i segatori li preparavano per le travature. Le travi tanto attese arrivarono finalmente, ed il 24 luglio 1339 si cominciò a scoprire la nave maggiore, e da quel tempo — salvo qualche interruzione dovuta alle pioggie — il lavoro continuò alacremente. Nel gennaio 1340 già erano ricoperte le navi minori, finite le quali si lavorò al *titulus*, cioè al tetto della crociera e dell'abside. Si dovette però provvedere a ricoprire con impalcature l'altare maggiore e i due crocifissi che gli stavano dai canti [4]. Al settembre del 1341 era finito, chè di quel tempo è il pagamento di due basi marmoree per due croci di metallo da

[1] *Introit. et Exit. n. 180,* ff. 134, 136 v°. Il porto di Santo Spirito doveva essere nell'angolo che fa il Tevere subito dopo l'odierno ponte Vittorio Emanuele, o meglio subito dopo i resti dell'antico ponte S. Pietro, i quali dovevano segnare il limite orientale del porto stesso.

[2] Credo che questo sia un elemento non trascurabile per poter stabilire la esatta ubicazione della Traspontina antica. Ved. de Rossi, *Piante iconografiche e prospettiche di Roma anteriori al secolo XVI,* Roma, 1879, tav. III e V.

[3] Con tutto questo lavoro il pavimento dell'atrio e quello della Chiesa furono assai danneggiati, e si dovettero riparare: *die XIIII octobris IX Ind. Item quia pactum fuit cum eodem Butio Leonardi per dictum magistrum Thomasium de assensu mei Altararij quod debent reparare et reparari facere omnibus suis sumptibus et expensis totum solum ipsius Basilice quo ad artificium ipsius quod erat in multis partibus destructum propter lingnamina que trahebantur per Ecclesiam et propter aliqua que cadebant de tecto et habere pro ipso artificio flor. aur. decem* (*Introit. et Exit. n. 180,* f. 140). Ved. per l'atrio il pagam. n. 18.

Per trascinare le travi i manovali erano forniti di correggie da allacciarsi attraverso alle spalle, e che da un capo erano fissate al trave (pagam. n. 48).

[4] Pagam. n. 21.

collocarsi sulle estremità del tetto della nave transversa; anzi tutta l'opera era quasi terminata, giacchè i pagamenti al Giuraudi cessano col 17 ottobre 1341, e poco più oltre vengono notate ancora alcune spese fatte *post recessum magistri Thomasii* [1].

Dati i tempi, la natura e la difficoltà del lavoro si può ritenere che l'opera fu eseguita con una discreta sollecitudine, alla quale deve aver contribuito l'assunzione a cottimo di gran parte di essa, e la distribuzione e divisione del lavoro. Chè, mentre gli operai segatori preparavano il materiale, una squadra di operai con a capo i maestri Ballo e Nicolò di Aguiletto procedeva a rimuovere e a scendere le antiche travature, rimpiazzandole man mano con altre nuove. Finito questo, incominciavano a lavorare gli operai di mastro *Brutius Nardi* (o *Leonardi*), che ricoprivano le travature con tavole [2] le quali dovevano sostenere le tegole. Queste erano in parte plumbee (s'era fatto rifondere l'antico piombo che copriva la Basilica [3]); non bastando queste e non trovandosene altrimenti a comprare, si presero quelle del palazzo lateranense [4]. Per tutto il ferro necessario all'opera fu fornitore *Petrus Ritio* che lo faceva pagare 14 denari alla *libra laborata* [5]. Per le poche opere murarie le pietre provengono sempre dalla stessa località, nei pressi della Basilica: *in donsellaria* [6].

[1] *Introit. et Exit. n. 180,* f. 146 v°. Al 28 ottobre si era già collaudata, misurata e pagata quella specie di terrazzina di legno che girava tutto attorno alla nave maggiore all'altezza del peristilio (M. Cerrati, *T. Alpharani* etc., p. 9), e che era stata in gran parte distrutta durante i lavori (pagam. n. 44).

[2] *Introit. et Exit. n. 180,* ff. 35, 39 v°, 41, etc.

[3] Fonditori addetti a tale lavoro sono: *magister Iohannes Petri Iudei* (coi fratelli *Nuzulus* e *Lellus*) *campanarius de regione Campitelli: magister Ciccus campanarius de Reate* e *Iohannes Abbatis,* tutti residenti in Roma (*Introit. et Exit. n. 180,* f. 127).

[4] Pagam. n. 43.

[5] *Introit. et Exit. n. 180,* f. 119 v°.

[6] Pagam. n. 2 (del f. 78).

Non mi dilungo oltre: molti altri particolari ed elementi potrà il lettore stesso trovare nei pagamenti che qui seguono; quanto ho detto basti a far comprendere l'importanza che deve aver assunto in quell'epoca simile ristauro della Basilica Vaticana.

M. Cerrati.

---

1. [f. 66ᵛ]. Die xxij octobris viij Ind.

Solvj per manus eorundem magistri Thomasij et notarii Nicolai infrascriptis magistris secatoribus et manualibus conductis et allocatis per eumdem magistrum Thomasium ad stipendia infrascripta qui laboraverunt in precedenti tertia septimana octobris in dicto opere ad laborandum Burdones caballos et subcaballos et alia lingnamina nova, et ad trahendum ipsa lingnamina de flumine usque ad sanctam Mariam in transspadinam videlicet burdones prout inferius continetur:

Magistri. Magister Nicolaus

Magister Ballus laboraverunt in dicto opere in dicta tertia septimana octobris ad laborandum burdones caballos et subcaballos et claves sex diebus per quemlibet quibus solvj ad rationem octo solid. per quemlibet die quolibet. libr. quatuor et solid. sexdecim libr. iiij et sol. xvj.

Guillelmus olerij

Lando Rubeus

Iohannes dictus sclavus

Tallaluntu

Lugnarzone

Iohannes campanius

Petrus magistri Iohannis

Magister Ioannes de neapolis (*sic*) laboraverunt in dicto opere in dicta tertia septimana sex diebus per quemlibet quibus solvj ad rationem sex solid. per quemlibet die quolibet. libr. quatuordecim et solid. octo libr. xiiij et sol. viij.

Andreas pectenarius laboravit quinque diebus cui solvj ad eandem rationem solid. triginta sol. xxx.

Cola magistri Loete

Nutius petrj Bellj

Natulus

Nardulus

Ballus magistri Petrj

Andriotius petrj

Iaeheetus

Iohannes Rubeus

Iacobus Ungarus laboraverunt in dicto opere in dicta tertia septimana octobris sex diebus per quemlibet quibus solvj ad rationem quinque solid. per quemlibet die quolibet libr. tresdecim et solid. decem libr. xiij et sol. x.

Nuzulus Nicolaj

Beetronus laboraverunt in dicto opere sex diebus per quemlibet quibus solvj ad rationem quatuor solid. per quemlibet die quolibet sol. quadraginta octo sol. xlviij.

Iacobellus sclavi stetit ad tenendum fila magistris et alia servitia faciendum in dicta edomada sex diebus cuj solvj ad rationem den. duodecim per diem: solid sex. sol. vj.

Aprob. Summa libr. xxxvj et sol. xviij.

Et Ego Nicolaus notarius predictus me subscripssi in testimonium premissorum et singnum apposui consuetum.

[f. 67]. Die xxij octobris viij Ind.

Item solvj infrascriptis secatoribus prout inferius continetur:

Secatores. Laurentius

Andriotius

Nutus

Andreas secatores steterunt in dicta tertia septimana octobris ad secandum tabulas cum duabus sechis quibus solvj ad rationem octo solid. pro secha die quolibet libr. quatuor et solid. sexdecim pro sex diebus libr. iiij et sol. xvj.

Symon et

Lando secatores steterunt cum una seca ad faciendum tabulas in dicta edomada tribus diebus quibus solvj ad eandem rationem solid. viginti quatuor sol. xxiv.

Item solvj infrascriptis manualibus prout inferius continetur:

Manuales. Bufalellus

Gorius gallotius

Bartolomeus de vannj

Guillelmus menescalcus

Martinus calsularius

Petrus magistri Raymundi steterunt ad volvendum arganellos in dicta edomada sex diebus per quemlibet solvj ad rationem denar. triginta per quemlibet die quolibet libr. quatuor et solid. decem libr. iiij et sol. x.

Iohannes dominici laboravit quinque diebus in dicto opere cuj solvj ad eandem rationem solid. duodecim et den. sex sol. xij et den. vj.

Gutius herrici

Alamannus

Brazanus

Guidoctus Iacobi

Lellus tanse

Angelus Lombardus

Vannj herrici
Butius Raynerij
Ciccus Viniani
Gualterius de dodax
Tutius Andree
Petrus flamingus

Frater Leonardus laboraverunt in dicto opere in dicta tertia septimana sex diebus per quemlibet quibus solvj ad rationem duorum solid. per quemlibet die quolibet libr. septem et solid. sexdecim libr. vij et sol. xvj.

Paulus de tuderto
Andreas pauli
Vanni de perusceio
Blasius Vitellus

Lausertianus laboraverunt in dicto opere quinque diebus per quemlibet quibus solvj ad eandem rationem solid. quinquaginta sol. L.

Aprob. Summa libr. xxj sol. viij et den. vj.

Et Ego Nicolaus notarius predictus me subscripssi in testimonium premissorum et singnum apposui consuetum.

[f. 67 v]. Die xxij Octobris viij Ind.

Item solvj infrascriptis manualibus prout inferius continetur:

Manuales. Lippus paulotij
Symon sclavi steterunt in dicto opere quatuor diebus per quemlibet ad volvendum arganellos quibus solvj ad eandem rationem solid. duorum per quemlibet die quolibet solid. sexdecim sol. xvj.

Maynellus
Iohannes pauli
Muffus

Alexius steterunt in dicto opere tribus diebus per quemlibet quibus solvj ad eandem rationem solid. viginti quatuor sol. xxiiij.

Petrus Lanfonsi

Vannutius

Santorus de portica

Meulus petri

Lellus cole cauli

Iacobus Angelutij

Paulus de Tuderto

Bartholus de Toscanella

Nutius egidij

Vallentinus

Butius petri

Iohannutius laboraverunt in dicto opere duobus diebus per quemlibet in dicta edomada quibus solvj ad eandem rationem solid. quadraginta octo sol. xlviij.

Tutius magistri Macthei

Petrus de portica

Rubeus

Brigante steterunt in dicto opere in dicta edomada uno die per quemlibet quibus solvj ad eandem rationem solid. octo sol. viij.

Henricus della carroza stetit ad cohadunandum lapides pro compactis fiendis inter Burdones de novo ponendos in dicta edomada sex diebus cuj solvi ad rationem trium solid. per diem solid. decem et octo sol. xviij.

Guillelmus della Stella stetit in portu Ripe Romee ad custodiendum lingnamina septem diebus et septem noctibus incipiendo a die dominico de sero xv dicti mensis et finiendo die dominico xxij eiusdem mensis inclusive ad rationem quatuor solid. inter diem et noctem solid. viginti octo sol. xxviij.

Iohannes Rubeus

Lellus tanse steterunt ad custodiendum lingnamina in portu sancti spiritus in dicta edomada tribus noctibus per quemlibet quibus solvj ad eandem rationem solid. duodecim sol. xij.

Item solvj notario Nicolao pro salario suo dictorum sex dierum in quibus laboratum fuit ad rationem quatuor solid. per diem solid. viginti quatuor sol. xxiiij.

Aprob. Summa libr. viij et solid. xviij.

Et Ego Nicolaus notarius predictus me subscripssi in testimonium premissorum et singnum apposui consuetum.

2. [f. 77ᵛ]. Die dominico xvij octobris vij Ind.

Solvj per manus eorundem magistri Thomasij et notarij Nicolaj infrascriptis magistris Carpenteriis seu fusterijs secatoribus et manualibus qui laboraverunt in dicto opere in precedenti edomada decembris prout inferius continetur in qua edomada fuerunt depositi duo Burdonj antiqui et positi super muros basilice tres burdoni novj.

Magistri. Magister Ballus

Magister Nicolaus laboraverunt in precedenti edomada decembris in dicto opere ac ad faciendum Ancharetios quinque diebus per quemlibet quibus solvj ad rationem octo solid. per quemlibet die quolibet libr. quatuor libr. iiij.

Guillelmus olerij

Lando Rubeus

Iohannes dictus sclavus

Magister Io. de Neapoli

Tallaluntu laboraverunt in dicto opere in dicta edomada quinque diebus per quemlibet quibus solvj ad rationem sex solid. per quemlibet die quolibet libr. septem et solid. decem libr. vij et sol. x.

Iacobus Magistri Iohannis

Iohannes Rubeus

Iachectus

Iacobus Ungarus laboraverunt in dicta edomada quinque diebus per quemlibet quibus solvj ad rationem quinque solid. per quemlibet die quolibet solid. centum sol. c.

Bectronus

Nuzulus Nicolai laboraverunt in dicta edomada quinque diebus per quemlibet solvj ad rationem quatuor solid. per quemlibet die quolibet solid. quadraginta sol. xl.

Iacobellus sclavi laboravit quinque diebus cui solvj ad rationem denar. duodecim per diem solid. quinque sol. v.

Butius Leonardi stetit in dicta edomada ad recoperiendum porticalia basilice uno die cuj solvj solid. sex sol. vj.

Butius marchi stetit cum eo dicto die cuj solvj solid. tres sol. iij.

Secatores. Lictus

Blasius

Laurentius

Andriotius secatores steterunt in dicta edomada cum duabus sechis ad faciendum tabulas pro copertura basilice quinque diebus quibus solvj ad rationem octo solid. pro secha die quolibet libr. quatuor lib. iiij.

Aprob. Summa libr. xxiij et sol. iiij.

Et Ego Nicolaus Notarius predictus me subscripssi in testimonium premissorum et singnum apposuj consuetum.

[f. 78]. Die dominico xvij octobris vij Ind.

Item solvi infrascriptis manualibus prout inferius continetur:

Manuales. Herricus della carroza stetit in dicta precedenti edomada decembris ad cohadunandum lapides in donsellaria pro compactis faciendis quinque diebus cuj solvj ad rationem tribus solid. per diem solid. quindecim sol. xv.

Bufalellus

Gotius Gallotius

Bartolomeus de Vannj

Petrus magistri Raymundi

Guillellmus della stella

Nuzulus Petri laboraverunt in dicto opere in dicta edomada ad volvendum arganellos et ad aiuvandum (*sic*) magistros super Basilicam quinque diebus per quemlibet quibus solvj ad rationem denar. triginta per quemlibet die quolibet libr. tres et solid. quindecim libr. iij et sol. xv.

Guidoctus Iacobi

Vanni de peruscio

Vitalis piccone

Tutius herrici

Butius Raynerij

Vitalis de Benevento

Tutius macthei

Symon sclavj

Corradus saxi

Angelectus dentaiute

Petrus Bonamsinia

Iohannes Roberti

Iacobus de pirroni

Vannj herrici

Cellus tanse

Ciecus viviani

Angelus scalli laboraverunt in dicto opere in dicta edomada ad volvendum arganellos quinque diebus per quemlibet quibus solvj ad rationem duorum solid. per diem per quemlibet eorum libr. novem libr. ix.

Alexius

Santorus

Angelus de Apulea laboraverunt tribus diebus per quemlibet quibus solvj ad rationem predictam solid. decem et octo sol. xviij.

Ciccus

Iutius de Bolsena laboraverunt duobus diebus per quemlibet quibus solvj ad eandem rationem solid. octo sol. viij.

3. [f. 6]. Die viij Ianuarij vij Ind.

<Item solvj> magistro Blasio de Urbe pro portatura funum cen.... seu poligiarum curtarum dreganorum et aliorum lingnorum ab ecclesia lateranense usque ad dictam Basilicam que res fuerunt ibi apportate quoniam fuit factum opus Lateranense ad rationem denar. viginti duorum vice qualibet videlicet pro tribus vicibus sol. v den. vj.

4. [f. 8]. Die xviiij februarij vij Ind.

Item solvj. Lando Rubeo Raymundo Vaulaury Guillelmo olerij Raimundo Bruno et Iohanni Rubeo magistris fusteriis qui steterunt tribus diebus per quemlibet ad mutandum et recondendum plumbum [*prima era stato riposto in una baracca di legno; ved. f. 7*^{v}] quia non bene et tute stabat et ad reparandam cappellam ubi est carcer ubi delinquentes in dicta basilica carcerantur ad rationem solidorum quatuor per quemlibet die quolibet excepto Guillelmo qui recepit sod. quinque per diem lib. iij et sol. iij

5. [f. 9^{v}]. Die ij Madij vij Ind.

Item solvj magistro Iohanni Andree pro reparatione cuiusdem fenestre vitree existentis in Trebuna Altaris maioris per quam intrabat ventus et destruebat faculas existentes tota die accensas in ipso altare solid. decem. sol. x.

Item pro plumbo, vitro et filo ferreo solid. decem. sol. x.

6. [f. 13]. Die Iovis xxij Julij vij Ind.

Et sciendum est quod dicto die pervenit ad me Petrum Laurentium Altararium quod certa pars lingnaminum pro reparatione sacrosancte Basilice principis Apostolorum de Urbe applicuerat ad focem

portuensem et statim die sequenti accessi personaliter ad ipsam focem ad videndum ipsa lingnamina et intravi barcham et ivi ad madiam ipsorum lingnamina ad videndum et dedi pro vino marenarijs qui ipsa lingnamina portaverant carlenos tres carl. iij.

7. [f. 14]. In quibus duabus septimanis (*la 1ª di agosto e l'ultima di luglio 1339*) et die sabati deposite fuerunt due caballature in quibus continentur sex burdoni cum caballis et subcaballis et aliis lingnaminibus et de tribus ex dictis burdonibus fuit factus quidam pons in scalis dictae basilicae super quem debent abilius trahi lingnamina nova.

8. [f. 16 ^{v}]. Die sabati xxj Augusti vij. Ind.

Item solvj infrascriptis Magistris qui laboraverunt in dicto opere ac ad extrahendum lingnamina de flumine et trahendum ipsa ad dictam Basilicam in dicta septimana Augusti prout inferius continetur.

In primis: per manus magistri Thomasij et notarij Nicolaj:

Guillelmo Olerij

Magistro Nicolao Angelutij

Magistro Ballo qui steterunt in dicta edomada in dicto opere videlicet dicti Guillelmus et magister Nicolaus quinque diebus per quemlibet et dictus magister Ballus duobus diebus ad ractionem octo solidorum per quemlibet die quolibet. libr. quatuor et sol. sexdecim lib. iv et sol. x.

9. [f. 20 *glossa*]. Die veneris dictae primae septimanae (*di settembre*) inceperunt aliqui ex dictis magistris laborare lingnamina nova.

10. [f. 35]. Die ultimi octobris vij Ind.

Et sciendum est quod pactum fuit et conventum per Magistrum Thomasium predictum (*Giuraudi*) cum Magistro Brutio Nardi magistro fabricatorum quod omnibus suis sumptibus et expensis deberet fabricare compactum parietis inter unum burdonem et alium ampli-

tudinis duorum palmorum et longitudinis unius paxus et tertii, pro tribus libris denariorum sen. excepto quod debemus sibi dare calcem et arenam que est in paradiso et lapides qui sunt in donzellaria inde ipsos lapides in pede ipsius parietis in dicta Basilica cuj solvj per manum eiusdem magistri Thomasium *(sic)* pro quatuor compactis inde pro parte salarii flor. aur. quatuor fl. aur. iv.

11. [f. 37]. Item pro clavis qui posite fuerunt in quadam domo Basilice sci Iohannis de Laterano cuius ceciderat tectum in qua domo sunt certa lingnamina pro ipsa Basilica solid. duos et den. octo sol. ij den. viij.

12. [f. 37]. Die veneris xxiiij decembris vij Ind.

Item solvj Jacobo Angelutij pro loeria domus que posita est iuxta portum sancti spiritus ubi ponebantur funes et ferramenta quando trahebantur lingnamina que venerunt de Calabria de flumine ad dictam Basilicam solid. quindecim sol. xv.

13. [f. 55]. Et sciendum est quod cum lingnamina pro prosecutione et perfectione navis maioris ipsius Basilice non haberentur nec sperabatur posse haberi de presenti deliberatione habita cum certis magistris de melioribus istarum partium ordinatum fuit pro meliori per Reverendum in christo Patrem dominum Iohannem episcopum Anagninum et domini nostri pape in Urbe in spiritualibus Vicarium generalem. me Petrum Altararium et Magistrum Thomam de pontesurgia Magistrum in dicto opere per dominum nostrum summum pontificem deputatum. Inspectis litteris domini Camerarii mihi Altarario destinatis quibus continebatur quod placebat domino nostro pape quod Tituli ipsius Basilice repararentur, quod lingnamina tam nova quam vetera seu antiqua que non sunt bona et necessaria pro ipsa navi maiori laborarentur quod ipso Titulo et aliqua etiam que sunt bona pro ipsa navi etiam laborarentur donec lingnamina pro

ipsa navi que assignari debent haberentur et procederetur supra reparatione ipsius tituli. Et sic conducti et allocati sunt magistri infrascripti *etc.*

14. [f. 63^{v}]. Die ultimi septembris viij Ind.

Et sciendum est quod dicto die pervenit ad me Petrum Laurentium altararium quod lingnamina que debebant assignari per merchatores cum quibus convenerat quidam dñs Iohannes piscis pro reparatione navis maioris dicte Basilice applicuerant ad faucem hostiensem et statim accessi personaliter una cum magistro Thoma magistro dicti operis cum nonnullis alijs magistris ad videndum ipsa lingnamina que in dicta fauce non invenimus sed erant in fauce portuense et sic oportuit nos transire aquas et solvj cuidam qui ivit ad ducendum sondale cum quo transivimus den. duodecim

den. xij.

15. [f. 64]. Die octava octobris viij Ind.

Et quia dicta lingnamina venerant deliberandum fuit per dominum Vicarium me Altararium et Magistrum Thomasium magistrum dicti operis de consilio aliorum magistrorum pro celeriorj expedictione dicti operis ut tres caballature antique de dicta navi maiori discopererentur in quibus sunt seu erant septem burdones antiqui ac repararentur certi arganelli ac alia fierent que erant necessaria in dicto opere. Et sic solvj *etc.*

16. [f. 65]. Die xv octobris viij Ind.

Sovj (*sic*) per manus eorundem magistri Thomasij et notarii Nicolaj infrascriptis magistris et manualibus conductis et allocatis per eundem magistrum Thomasium ad stipendia infrascripta qui laboraverunt in dicto opere in precedenti secunda septimana octobris: ad descendendum burdones antiquos ac ad laborandum novos et alia lingnamina, et ad trahendum ipsos burdones novos videlicet duos burdones tecto caballos de aqua de portu Beati Spiritus et a pede

scalarum in ecclesiam quoniam a portu Beati Spiritus videlicet a Sca Maria in transpedina que est iuxta ipsum portum usque ad pedem scalarum trahuntur cum bubalis et citius et habilius quam cum hominibus *etc.*

17. [f. 68]. Die xxiij Octobris viij Ind.

Et sciendum est quod pactum fuit et conventum per magistrum Thomasium et me altararium de consilio domini Vicarii cum magistris Ballo et Nicolao Angelutij quod deberent ponere seu poni facere super muros Basilice quatuor Burdones cum caballis subcaballis clavibus mutellis cabirronibus caballutijs et tabullis et omnibus aliis fornimentis omnibus eorum sumptibus et expensis ita quod non restet in copertura ipsius Basilice ponere ibi tegulas et nos teneamur sibi dare omnia lingnamina et fornimenta parata in pede operis et florenos aureos sexagintaquinque.

Item quod debeant descendere eorum sumptibus et expensis tres burdones veteres tantum de ipsa Basilica seu muribus(*sic*) ipsius Basilice et teneamur eis dare pro eorum salario et expensis solid. centum: quibus quidem solvj pro arra et pagamento totius dicti operis flor. aur. triginta fl. aur. xxx.

18. [f. 84^{v}]. Die dominico xxj Ian. ix Ind.

Brutius Leonardi stetit in dicta edomada tribus diebus videlicet uno die ad cooperiendum caballaturas novas plumbo, uno die ad revolvendum porticalia, et uno die ad reparandum certa marmora in paradiso dextructa propter lingnamina que fuerunt exinde tracta, cui solvj ad rationem sex solid. per diem solid. decem et octo sol. xviij.

19. [f. 89^{v}]. Et sciendum est quod pactum fuit et conventum pro celeriori expeditione operis et ad parcendum expensis per magistrum Thomasium predictum et me Altararium de voluntate

assensu et consilio domini Vicarii predicti, cum magistris Ballo et Nicolao Angelutii magistris carpenteriis seu fusteriis quod omnibus eorum sumptibus et expensis deberent deponere et deponi facere de tecto seu muribus (*sic*) navis maioris Basilice inferius in ipsa Basilica quattuor Caballaturas antiquas in quibus erant duodecim burdoni cum omnibus lingnaminibus in ipsa copertura stantibus, ac ponere et poni facere supra muros ipsius navis maioris Basilice ubi ipsa lingnamina antiqua erant elevata tres caballaturas novas duplices in quibus erant et sunt sex burdones in quatuor compactibus cum caballis subcaballis clavibus falconibus ac ceteris lingnaminibus oportunis ad perfectionem integram ipsius navis maioris usque ad positionem tegularum ac descendere et descendi facere omnes tennas de ipsa navi. Et ego deberem eis dare pro eorum laboribus et expensis flor. aur. centum decem quibus quidem pro toto dicto opere per eos facto et completo ad provisionem ipsius magistri Thomasii per manus eisdem magistri Thomasii et notarij Nicolai dictos centum decem florenos solvj et sic recongnoverunt presentibus magistro Ipolito presbitero Iohanne Sci pelegrini et predicto piccardo fl. cx.

20. [f. 91-91ᵛ]. Die dominico xxv febr. ix Ind.

Et sciendum est quod post datas tres caballaturas duplices restantes quoad perfectionem navis maioris sacrosancto Basilice principis Apostolorum de Urbe ad cotimum magistris Ballo et Nicolao Angelutij de Urbe ipsa Magistris fusteriis prout superius continetur ac post perfectionem omnium lingnaminum oportunorum et necessariorum pro ipsis Caballaturis que pro parte domini nostri eisdem magistris Ballo et Nicolao debebant dari parata magister Thomasius Giraldi predictus magister in dicto opere de consilio et assensu Reverendi in X̄po Patris et domini dñi fratris Iohannis Ēpi Anagnini ac eiusdem domini nostri in Urbe in spiritualibus Vicarii generalis et mei Altararij pro celeriori expeditione operis ipsius Basilice licet quatordecim Caballature duplices ipsius Tituli essent

date ad cottimum eisdem magistris Ballo et Nicolao ut inferius continetur et Caballature que debent esse superius Altare retinuerat Idem magister Thomas ab manus suas fiendas ordinavit quod in ipso opere pro parte domini nostri operaretur. Et sic solvj per manus eorumdem magistri Thomasij et notarij Nicolai infrascriptis magistris conductis et allocatis per eundem Magistrum Thomasium ad stipendia infrascripta qui laboraverunt in precedenti septimana februarii ad dolandum dolandum (*sic*) seu parandum burdones caballos et subcaballos ad planandum tabulas pro ipso Titulo licet aliqua lingnamina dum operaretur in navi maiori *etc.*

21. [f. 94-94^{v}]. Die ix mensis febr. ix Ind.

Et sciendum est quod quo ad reparationem et perfectionem de novo facienda Tituli sacrosancte Basilice principis Apostolorum de Urbe proviso et ordinato per Magistrum Thomasium Giraldi magistrum in ipso opere per dominum nostrum constitutum de consilio expertorum Magistrorum quod in toto ipso Titulo de novo reparando deberent poni Viginti sex caballature duplices cum caballis subcaballis clavibus falconibus et aliis lingnaminibus oportunis. Et primo deberet incipi infra muros columpnarum ipsius Tituli ubi erat longe magis reparatio oportuna infra quos muros deberent poni viginti (*corrett. in marg.* et una) caballature dupplices dimissis quo ad presens capitibus ipsius Tituli.

Pactum fuit et conventum pro minori onere expensarum per Magistrum Thomasium et me Altararium de consilio et assensu Reverendi in X$\overline{\text{p}}$o fratris et domini pape in Urbe in spiritualibus Vicarii generalis cum Magistris Nicolao Angelutii et Ballo predictis Magistris fusteriis expertis in arte ipsa.

Qui promiserunt et pacto convenerunt mihi Altarario et eidem magistro Thomasio facere et fieri facere de bono et legali opere secundum provisionem et ordinationem eisdem magistri Thomasii quatordecim caballaturas dupplices cum caballis subcaballis burdo-

nibus clavibus falconibus et aliis lingnaminibus oportunis et ipsa lingnamina de novo laborare exceptis mutellis que debent stare sub burdonibus et tabulis pro copertura que debent eis dari parata infra clausuram ipsius Basilicae et omnia facere ad dictum cuiuslibet magistri experti et ipsas caballaturas completas et perfectas ponere super muros ipsius Tituli ita quod non restet ibi ponere nisi tegulas tantum ac deponere et deponi facere omnia lingnamina et tegulas antiquas de ipso titulo videlicet de loco necessario et opportuno pro ipsis quatordecim caballaturis de novo ponendis per eos ad omnia lingnamina oportuna pro ipsis quatordecim caballaturis si erunt nimis grossa vel longa secare facere id quod nimis est et de grossitudine facere elevari unam tabulam tantum ac omnes tegulas quas deponj facient de primis caballaturis antiquis pro novis ponendis facient reponi superius super tectum novum postquam perfectum erit item omnibus eorum sumptibus et expensis. Ita tamen quod nos teneamur eis dare mutellos et tabulas oportunis et necessariis (*sic*) pro ipsis quatuordecim caballaturis paratas et pro eorum laboribus et expensis flor. aur. trecentum viginti septem

flor. aur. cccxxvij.

Seguono i pagamenti a rate dei 327 fiorini; l'ultimo è:

Die iij Augusti ix Ind. Item solvj eis pro resto dictorum trecentorum viginti septem florenorum pro dictis quatordecim caballaturis flor. viginti quinque et fecerunt recongnitionem de tota quantitate presentibus magistro Nicolao madii ponsecto della bastita et Iohannes dicto piccardo de Boctonia quas quatordecim caballaturas compleverunt et perfecerunt prout superius promiserunt.

E subito segue:

Die iij Septembris ix Ind. Item solverunt eisdem Magistris Nicolao et Ballo pro septem caballaturis restantibus ultra dictas quatordecim caballaturas per eos fornitas et completas in columpnas ipsius Tituli ad rationem dictarum quatordecim caballaturarum pro

eos factarum minus duobus flor. ex computatis octo florenos cum dimidio pro certis lingnaminibus que dedimus eis parata flor. aur. centum quinquaginta quatuor et sic fecerunt recongnitionem presentibus magistro thomasio de ponte surgia petrutio dellubone de Urbe et ponsecto della bastita.

22. [f. 96]. Die dominico xxij Aprelis ix Ind.

Item septem manualibus qui reconderunt certa lingnamina que erant in ecclesia ne impedirentur peregrini diebus quibus ostensum fuit sanctum sudarium solid. tres et denar. quatuor

sol. iij et denar. iv.

23. [f. 96]. Die dominico xxij Aprelis ix Ind.

Magister Nicolaus madius stetit ad recoperiendum porticalia Basilice in dicta ebdomada quinque diebus cui solvj ad rationem sex solid. per diem. solid. triginta sol. xxx.

24. [f. 93]. Die domi nico vj Madij ix Ind.

Guillelmus menescalcus

Lellus deutaiute manuales steterunt ad discoperiendum ecclesiam Sci Georgij seu certam partem tecti ipsius ecclesiae pro tegulis pro recoperiendis porticalibus Basilice quatuor diebus per quemlibet quibus solvj ad rationem den. triginta per quemlibet die qualibet sol. viginti sol. xx.

25. [f. 98].

Et sciendum est quod pactum et conventum est per magistrum Thomasium predictum de voluntate mei Altararii cum magistris Nicolao Madij et Paulo Iude magistris fabricatoribus qui deberent facere compactum parietis inter unam caballaturam et aliam in Titulo longitudinis unius canne et amplitudinis duorum palmorum omnibus eorum sumptibus et expensis preter calcem et arenam quas

tenemur eis dare in paradiso et lapides qui deficient in pede muri. Verumtamen ipsi tenentur recolligere omnes tegulas fractas que sunt in tecto Tituli et ponere in muro eorum expensis pro triginta quinque solidis per quemlibet compactum. Quibus quidem die xvj Madii ix Ind. solvj pro decem compactis per eos factis inter quinque caballaturas de novo positas ad rationem predictam libras decem et septem et sol. decem lib. xvij et sol. v.

26. [f. 99^{v}]. Die dominico xxvij Madii ix Ind.

Guillelmus olerij

Lando rubeus laboraverunt in precedenti edomada ad faciendum coperturam super altare maius et supra duos crucifixos qui sunt iuxta Altare maius ne possent deguastari quando descenduntur et ascenduntur lingnamina de Titulo sex diebus per quemlibet quibus solvj ad rationem sex solid. per quemlibet die quolibet libr. tres et sol. duodecim libr. iij sol. xij.

27. [f. 101^{v}]. Die dominico xvij Iunii ix Ind.

Guillelmus

Lando Rubeus laboraverunt in dicta edomada quinque diebus ad faciendum Bugectos pro copertura tituli prout protenditur super Altare maius qui Bugecti depinguntur quibus solvj ad rationem sex solid. per quemlibet die quolibet libr. tres lib. iij.

28. [f. 102].

Et sciendum est quod dum vivebat quondam Reverendus in X$\overline{\text{p}}$o Pater et dominus dominus Iohannes Episcopus Anagninus ac in Urbe in spiritualibus Vicarius generalis deliberatum fuit per eundem magistrum Thomasium et me Altararium de consilio et assensu eiusdem domini Vicarii quod copertura Tituli prout et secundum amplitudinem Tribune Altaris Maioris sacrosancte Basilice deberet fieri cum Bugectis ponendis ab uno caballutio ad alium et foliis ponendis in

iunturis tabularum et quod ipsi Bugecti et folii essent depicti ad arma sacrosancte Matris Ecclesie domini nostri pape et ipsius Ecclesie Sci Petri. Et sic pactum fuit et conventum cum magistro Lello dicto Garofalo de Urbe pictor qui promisit depingere centenarium de dictis Bugectis cum dictis supersingnijs seu armis pro sol. viginti septem et centenarium de folijs pro sol. octo, cui quidem die xvij Iunii ix Ind. solvj pro duobus centenariis de Bugectis ad eandem rationem solid. viginti septem per centenarium sol. quinquaginta quatuor sol. Liv.

29. [f. 102ᵛ]. Die xv Iulij iv Ind.

Solvj magistro Lello dicto Garofalo predicto pro pictura duorum Burdonum qui erant recte supra Altare maius in uno quorum sunt depicte due Imagines seu stature domini nostri pape ac supersingna ipsius et in alia sunt anni domini in quibus factum fuit totum opus Basilice ac nomen domini nostri pape omnibus suis sumptibus et expensis libr. sex lib. vj.

30. [f. 103ᵛ]. Die xxiiij Iunii ix Ind.

Iacobus de placentia

Gualterius valentinus Manuales steterunt in dicta edomada precedenti ad portandum plumbum vetus quod descendebatur de copertura Tituli ad fustariam ubi debebant refundi sex diebus per quemlibet quibus solvj ad rationem denariorum triginta per diem sol. triginta sol. xxx.

31. [f. 130ᵛ]. Die xxiiij Iunij ix Ind.

Nicolaus claus (?)

Angelus de Alemania

Petrus de Alemania steterunt in dicta edomada ad curandum seu mundandum Ecclesiam videlicet a parte Tituli sub caballaturis de novo positis cum multi lapides et spurcitie ceciderant de tecto

sex diebus per quemlibet quibus solvj ad rationem den. triginta per quemlibet die quolibet solid. quadraginta quinque sol. xxxxv.

[f. 104].

Iacobus de placentia

Gualterius valentinus

Nicolaus claus

Petrus de Alemania manuales steterunt in dicta edomada ad mundandum seu purgandum Ecclesiam pro festa Beati Petri *etc.*

32. [f. 108].

Et sciendum est quod pro celeriori expeditione dicti Tituli pactum fuit et conventum per eundem Magistrum Thomasium de assensu mei Altararij cum Magistro Lando Rubeo qui promisit et pacto convenit mihi Altarario et eidem Magistro Thomasio facere et fieri facere unum ex capitibus ipsius tituli ex parte sancte petronille de bono et legali opere ad provisionem ipsius Magistri Thomasii in quo erunt et esse debent septem Burdoni caballutij mutelli et tabule pro copertura usque ad positionem tegularum ita tantum quod sex mutelli erunt cum volta et reliqui secundum illi (*sic*) qui sunt in navi maiorj omnibus suis sumptibus et expensis pro quo toto opere teneor et debeo dare sibi flor. aur. quinquaginta in terminis prout videbitur eidem magistro thomasio cui quidem solvj per manus eiusdem magistri thomasii inter diversas vices florenos aur. triginta usque in diem secundum septembris.

L'ultimo pagamento del resto dei 50 fior. è al 16 settembre.

33. [f. 108]. Die xxviij Octobris ix Ind.

Item solvi eidem magistro Landonj Rubeo pro reliquo seu altero ex capitibus tituli ex parte sancte crucis per eum facto et completo omnibus suis sumptibus et expensis ad similitudinem alterius capitis *etc.*

34. [f. 108 v].

Et sciendum est quod pactum fuit et conventum per eundem Magistrum Thomasium de assensu mei Altararij cum Magistro Guillelmo olerij qui promisit facere et fieri facere omnibus suis sumptibus et expensis usque ad coperturam tegularum de bono et legali opere ad provisionem ipsius Magistri thomasij totam supracopertam Tituli ipsius Basilice supra Áltare maius prout protendit navis maior et claudere tabulis latera ipsius supracoperte ne aqua propter ventum posset deguastare alia lingnamina existentia sub ipsa supracoperta pro quo toto opere teneor et debeo dare sibi flor. aur. viginti quinque cui quidem solvj per manus eiusdem magistri thomasij pro parte sui salarij inter diversas vices usque in diem secundum mensis septembris flor. aur. decem et septem.

35. [f. 108 v]. Die nona novembris ix Ind.

Item solvj eidem magistro Guillelmo < Olerij > pro quindecim fenestris existentibus in navi maiorj Basilice per quas intrabat aqua ventus in Basilica per eum tabulatis et barratis a medietate inferius suis sumptibus et expensis quo ad artificium suum ad rationem medij floreni per fenestram.....

36. [f. 110]. < Die ultimo septembris ix Ind. >?

Item solvj eidem Butio Leonardi pro viginti fenestris existentibus in navi maiorj per eum fabricatis in altitudinem trium palmorum senatus que quidem fenestre fuerunt clause tabulis de Castanea usque ad medietatem ne ventus mitteret aquam in Ecclesiam et nisi fieret dictus murus non poterat comode claudi ad rationem viginti solid. per fenestram pro muro ipso tantum omnibus suis sumptibus et expensis exceptis calce arena et lapidibus libr. viginti lib. xx.

37. [f. 110 v]. Die xiiij Octobris ix Ind.

Item solvi eidem Butio pro revolvetura seu recoperetura alterius ex portigalibus navis maioris (*l'altro corrispondente a sud è*

detto super vecticanum) ex parte sancti Vincentij seu sancte Veronice omnibus suis expensis *etc.*

38. [f. 111]. Die dominico ix Sept. ix Ind.

Guillelmus manescalcus

Iacobus de Placentia manuales steterunt in dicta edomada ad portandum tabulas plumbi in copertura tituli supra Altare maius *etc.*

39. [f. 114 v]. Die dominico xiiij Otobris ix Ind.

Guillelmus oberij laboravit in dicta edomada ad faciendum quodam tabulatam suptus supracopertam tituli ubi sunt posite tabule metalli que remanserant de opere ne perdi possint et deguastari tribus diebus cui solvj ad rationem septem solid. per diem sol. viginti unum sol. xxj.

40. [f. 117 v]. Die dominico xj Novembris viiij Ind.

Ciccus Iacobonus

Lallus Butij

Thodimus de Vanni

Saccus georgij

Petrutius Iacobi steterunt ad portandum tegulas mangnas de domibus palatiorum latcranentium (*sic*) que tegule stabant in terra pro perficienda copertura tituli Basilice quia tegule mangne defecerant nec inveniebantur ad emendum *etc.*

41. [f. 113]. Die dominico ultimo Septembris ix Ind.

Laurentius marmorarius stetit ab faciendum duos lapides marmoreos pro capitibus tituli in quibus debent stare due cruces videlicet una ab uno capite et alia ab alio de metallo quatuor diebus cui solvj ad rationem sex solid. per diem sol. viginti quatuor sol. xxiv.

42. [f. 115]. Die dominico xxi octob. ix Ind.

Guillelmus olerij laboravit in dicta edomada ad faciendum tabulatum supra ymaginem domini nostri pape ne pulvis eam deguastaret *etc.*

43. [f. 117 v]. Die dominico xj novembris viiij Ind.

Caricatores tegularum. Ciccus Iacobonis

Lallus Butj

Thodinus de Vannj

Pactus georgij

Petrucius Iacobi steterunt ad portandum tegulas mangnas de domibus palatiorum Lateranetium (*sic*) que tegule stabant in terra pro perficienda copertura tituli Basilice que tegule mangne defecerunt nec inveniebantur ad emendum videlicet die mercurij cum duodecim asinis die Yovis cum tresdecim et die Veneris cum octo qui sunt in unum so. (*sic*) triginta tres ad rationem solid. quatuor per asinum quibus solvj libras sex et solid. duodecim libr. vj et sol. xij.

44. [f. 118 v]. Die xxviij Octobris ix Ind.

Et sciendum est quod per eundem Magistrum Thomasium de voluntate et assensu mei Altararij pactum fuit et conventum cum Magistro Nicolao Angelutii de Urbe quod faceret et facere deberet omnibus suis sumptibus et expensis exceptis in ferro aditum seu girum vel alere circum circa navim maiorem dicte Basilice in quibus esse debent certi anuli de ferro pro lampadibus minutis ponendis que accendi debent tempore festivitatum qui aditus seu giri et alere fuerant destructi quando fuit factum tectum ipsius navis maioris ad rationem solid. quatuordecim per passum cui quidem magistro Nicolao solvj pro arris et pacamento dicti operis flor. aur. decem qui valent ad rationem solid. quadraginta quatuor per florenum libr. viginta duas.

De quibus quidem facta mensuratione per eundem magistrum Thomasium inventum fuit quod ab uno latere basilice seu navis maioris sunt passus quadraginta et totidem ab alia et undecim in frontespicio anteriori et sic sunt in universo passus nonaginta et unus pro quibus quidem nonaginta et uno passibus per eundem factis et completis ut dictum est solvj *etc.* libr. xlj et sol. xiiij.

45. [f. 119]. Die xiij feb. vij Ind.

Item solvj magistro Petro pro quadam serratura posita in hostio per quod itur ad descendendum scalas quando hostenditur sanctum Sudarium pro medietate dominum nostrum contingente sol. tres

sol. vij.

46. [f. 120^{v}]. Die xx Augusti vij Ind.

Item solvj eidem magistro Petro <Ritio> pro decem et octo libris ferrj ad pondus missi in verriculo campane que pulsatur quando magistri debent venire ad laborandum et ad eamdem rationem sol. viginti unum sol. xxv.

47. [f. 128^{v}]. Die iij octobris ix Ind.

Item solvj eidem magistro Iohanni <Abbatis> qui posuit et misit tegulas plumbi circum circa ciborium tribunalis Altaris maioris quia aqua destruebat totum ac fecit duas cruces de metallo que debent poni in capitibus tituli omnibus suis sumptibus et expensis flor. aur. quinque flor. aur. v.

48. [f. 131^{v}]. Die ij Agusti vij Ind.

Item solvj Magistro Vaniolo <magistri Alberti> predicto pro decem et novem Cenglis cum fimbribus quas manuales tenent ad pectus pro trahendi lingnaminibus de flumine ad ipsam Basilicam ad rationem den. decem et octo per quemlibet solid. viginti octo et den. sex sol. xxviij et den. vj.

49. [f. 137]. Die v Ianuarij ix Ind.

Et sciendum est quod Nicolaus Mallotij Merchator de Urbe cum quo convenerat quondam dominus Iohannes piscis meus in officio precessor de lingnaminibus de Calabria portandis de bono Abeto pro perfectione Navis maioris Sacrosancte Basilice principis Apostolorum de Urbe videlicet de viginti sex caballaturis fornitis et completis ad rationem sex petiorum per caballaturam assingnaverat

quondam dicto domino Iohanni ultra sex Caballaturas fornitas et completas eidem assingnatas caballos duos ut patet instrumento publico scripto manu Magistri Ipoliti Thomasij dñi Ipoliti notarij publici. Item assingnavit Magistro Thomasio atque mihi ultra viginti Caballaturas nobis per eundem Nicolaum assingnatas fornitas et completas caballum unum et sic assingnavit tam eidem domino Iohanni quam nobis ultra lingnamina que assingnare debebat caballos tres extimatos communi extimatione ad rationem florenos triginta per quemlibet flor. nonaginta.

Item recepimus ab eodem Nicolao duos caballos et unum petium de burdone qui erant aliquantulum deguasti extimatos communi extimatione flor. viginti, de quibus facti fuerunt caballus unus subcaballj quatuor et certe tabule pro copertura Basilice.

Item unum petium lingni pro falconem faciendo extimato communi extimatione flor. quatuor et sic debet ipse Nicolaus recipere pro dictis lingnaminibus nobis venditis flor. centum quatuordecim de quibus deducti fuerunt flor. viginti quinque pro deterioratione unius Burdoni et unius caballi qui erant aliquantulum deguastati et sic remanent flor. octuaginta novem quos sibi solvj presentibus notario Ipolito predicto et notario Cencio Iacobi flor. LXXXviiij.

50. [f. 140]. Die xiij feb. vij Ind.

Item solvj pro tribus quaternis cartarum bomacinarum pro certis manualibus seu Bastardis faciendis pro scribendis receptis et expensis solid. sex sol. vj.

51. [f. 140^{v}]. Die vij Madij vij Ind.

Item solvj pro cartis corinis pro certis instrumentis refutationum faciendis solid. quatuor sol. iv.

Item pro tribus quaternis cartarum bomacinarum ad rationem den. viginti duorum per quaternum solid. quinque et den. sex sol. v et den. vj.

52. [f. 140 v]. Die iiij Iulij vij Ind.

Item <solvj> pro uno corio pro copertorio solid. duos sol. ij.

53. [f. 141 v]. Die ix Madij viij Ind.

Item <solvj> pro tribus coriis carte pecudine pro copertoriis ac Instrumentis publicis faciendis solid. quatuor sol. iv.

Item pro vernice solid. duos sol. ij.

Item pro atramento den. duodecim den. xij.

54. [f. 141]. Die xiij Aprelis viij Ind.

Item sovit (*sic*) eidem magistro Iohanni <de Neapoli> misso ad Silvam Masse Trebarie ad videndum si in dicta silva reperiebantur lingnamina sufficientia pro titulo dictae Basilice pro suis laboribus et expensis flor. aur. duos fl. aur. ij.

55. [f. 142]. Die xvi octobr. viij Ind.

Item solvj notarijs Curie Capitolij videlicet prothonotarijs notarijs Merescallorum pro eo quod capti fuerunt custodes lingnaminum qui stabant de nocte ad custodiendum lingnamina in portu Beati Spiritus et ducti ad Capitolium pro eorum liberatione carlenos tres qui valent solid. duodecim nec ob reverentiam domini nostri pape aliquid potui obtinere licet super predictis dominus vicarius domini nostri pape in Urbe et ego requisiverimus Comitem Anguillarie et dominum Iordanum nepotem domini Neapolionis cardinalis qui erant senatores eo tempore cum magna Instantia sol. xij.

Item custodibus carceris pro carceragio sol. viginti sol. xx.

56. [f. 143]. Die xxx Octobr. ix Ind.

Item solvj Nicolao madij pro funditione seu dirutione certi parietis existentis in capite navis maioris ex parte tituli ne homines possent ire per titulum in porticalibus navis maioris qui nisi fun-

ditus seu dirutus fuisset gorge aque non poterant cursum habere quia fuit expediens magis murum elevari sol. viginti quatuor

sol. xxiv.

57. [f. 146ᵛ]. Die xv Iunij x Ind.

Et quia quasi omnes lampades sacrosancte Basilice principis Apostolorum de Urbe quando fuerunt reparata seu de novo facta tecta Basilice ipsius fuerunt fracte et destructe propter ipsum opus nec erat decens nec honor domini nostri pape ipsa Basilica (*sic*) stare sine luminaribus et lampadibus consuetuis ad removendum infamiam pluries a Capitulo et Canonicis ipsius Basilice requisitus solvj pro viginti septem centenariis lampadum minutarum ad rationem unius floreni pro centenarium ac pro sexaginta lampadibus grossis ad rationem duorum solid. per quamlibet pro tribus partibus dominum nostrum contingentibus flor. aur. decem septem, residuum vero fuit solutum de communi fl. xvij.

58. [f. 146ᵛ].

Item solvj pro scribendis et transcribendis libris presentium rationum de quibus notarius Nicolaus fecit duos manupropria ac pro dupplicandis rationibus Sacrosancte Basilice de quibus notarius Nicolaus fecit unum manu propria cum de qualibet ratione seu de quibuslibet libris ipsis dimisi penes ipsum notarium nicolaum unum propter viarum ac maris discrimina ad hoc ut si, quod absit, perderentur possim et valeam ad dictum notarium pro eorundem librorum recuparanda copia habere recursum, ac pro ligandis dictis libris quia sunt in summa sex ac pro coriis et cartis pro copertorijs ipsorum librorum flor. aur. quinque flor. v.

LE *BOURGEOIS GENTILHOMME* ET LE *FESTIN DE TRIMALCHION*

Entre le III^e^ et le IV^e^ acte du *Bourgeois Gentilhomme,* se place un intermède où l'on voit des cuisiniers apporter en dansant, au son de la musique, des tables et des mets. Cette fantaisie chorégraphique a surpris certains commentateurs. Augé écrit: « Ces cuisiniers qui apportent une table en dansant ne sont guère plus naturels que les garçons tailleurs qui habillent un homme en cadence ; mais l'excuse est la même pour les deux intermèdes: il fallait des entrées de ballet, et alors la vérité de la comédie a dû disparaître, pour faire place aux absurdités convenues de la chorégraphie ». Il n'est point exact que devant ce ballet la vérité de la comédie disparaisse ; au contraire, le rapport entre le sujet de la comédie et celui du divertissement est ici moins précaire qu'ailleurs. Molière a voulu, dans le *Bourgeois Gentilhomme,* tenir constamment le spectateur sous l'impression du ridicule: tout ce qui touche à Monsieur Jourdain est risible et frise la bouffonnerie: c'est rester dans le ton et dans la vérité de la comédie que de faire commencer par ces extravagances un festin qu'il paye et qu'il croit offrir.

Aussi bien l'idée est-elle heureuse, tout en restant singulière. C'est de cette heureuse singularité que nous voudrions rendre compte. Elle s'explique, croyons-nous, par un souvenir littéraire. Molière doit à Pétrone l'idée du ballet des cuisiniers.

Pendant le festin de Trimalchion, les domestiques ne font pas un geste qui ne soit rythmé par la musique [1]. Cela commence par

[1] Cf. *Satiricon,* ch. 31-36.

l'arrivée de l'hôte magnifique, qui est apporté au bruit d'une symphonie. Il partage cet honneur avec les innombrables plats du fantastique menu. L'orchestre donne le signal des changements de service ; c'est en chantant et en dansant que les esclaves emportent les hors-d'œuvre ; les viandes sont découpées en mesure. « On se serait cru, observe Encolpe, au milieu d'un chœur de pantomimes, plutôt qu'à la table d'un maître de maison ».

Au moment où Molière écrivait le *Bourgeois Gentilhomme,* grande était la vogue du *Festin de Trimalchion.* Six ans auparavant, en 1664, on avait publié à Padoue un important fragment que venait de découvrir à Trau, en Dalmatie, Marino Statileo. Les discussions se passionnèrent, en France, autour de cette découverte : « Il s'éleva, dit un contemporain [1], une espèce de guerre civile dans la république des lettres pour les droits et les prétentions de ce fragment ; les uns contestèrent son adoption, les autres tâchèrent de la lui assurer ». De 1664 à 1670, date où Molière écrivit le *Bourgeois Gentilhomme*, cinq éditions du célèbre fragment se succédèrent. La cinquième, publiée à Amsterdam, chez Jean Blaeu, en 1669, avait une importance exceptionnelle ; elle contenait non seulement le fragment de Trau, mais le *Satiricon* tout entier, dont les diverses parties étaient, pour la première fois, rangées dans un ordre correct, qui a été conservé depuis. On sait que Molière ne perdit jamais l'amour des lettres latines, dont ses maîtres du Collège de Clermont lui avaient donné le goût. Aussi est-il sûr que le bruit qui se fit autour du manuscrit de Trau ne le laissa point indifférent. On peut même penser avec vraisemblance qu'un exemplaire de la grande édition d'Amsterdam, qui se répandit aussitôt en France, figura dans la bibliothèque du poète.

[1] Basnage, *Histoire des ouvrages des savants,* 1692. Cité par Collignon, *Pétrone en France,* p. 56.

D'autres présomptions viennent s'ajouter à celles-là. Parmi les nombreux admirateurs de Pétrone au XVII^e^ siècle, le prince de Condé était un des plus enthousiastes. Le premier exemplaire de l'édition de Padoue qui parvint à Paris lui fut porté. En 1668, il institua chez lui des conférences où des savants et des lettrés discutèrent l'authenticité du nouveau manuscrit, et il prit à la discussion une part active [1]. C'est à lui enfin que Jean Blaeu dédia en 1670 une nouvelle édition du fragment de Trau [2]. Or nous savons que Molière était admis dans la familiarité du prince. « Le » Grand Condé, dit Voltaire dans sa *Vie de Molière,* exigeait de lui » qu'il le vînt voir souvent, et disait qu'il trouvait toujours à ap- » prendre dans sa conversation ». N'est-il point probable que le poète fut un de ces littérateurs qui participèrent aux conférences de 1668 ? [3].

Le ballet des cuisiniers n'est du reste pas le seul souvenir du *Festin de Trimalchion* que l'on trouve dans le *Bourgeois Gentilhomme.* Trimalchion, offrant à ses hôtes un Falerne vieux de cent ans, ou prétendu tel, les exhorte à boire en ces termes: « Hélas! Hélas! le vin a donc la vie plus longue que les pauvres hommes! Eh bien donc, arrosons-nous! Le vin, c'est la vie » (*Vita vinum est*). Et quelques instants après, il réprend son exhortation sous une forme poétique :

Heu, heu, nos miseros, quam totus homuncio nil est!
Sic erimus cuncti, postquam nos auferet Orcus.
Ergo vivamus, dum licet esse bene [4].

[1] Cf. Collignon, *Pétrone en France,* p. 57 et p. 58, note 1.

[2] *Ibidem,* p. 55.

[3] Nous devons observer que les emprunts faits par Molière à Pétrone se rapportent à la partie du *Festin de Trimalchion* qui était déjà connue avant la découverte de Trau. Mais l'intérêt qui suscita cette découverte et les discussions qu'elle souleva ne pouvaient manquer d'attirer l'attention sur l'ensemble de l'épisode.

[4] *Satiricon,* ch. 34.

Dans le *Bourgeois Gentilhomme,* des chanteurs, mandés tout exprès pour égayer le repas, font entendre les strophes suivantes :

Buvons, chers amis, buvons,
Le temps qui fuit nous y convie :
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours.
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.
Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie ;
Notre philosophie
Le met parmi les pots [1].

Malgré la banalité du thème, l'imitation nous paraît évidente. La 2ème strophe, en particulier, n'est qu'une traduction libre des deux derniers vers latins. Dans la 1ère et dans la 3ème, on trouve un écho des premiers mots d'exhortation que Trimalchion adresse à ses hôtes.

Nous bornerons là nos rapprochements entre le roman satirique de Pétrone et la comédie-ballet de Molière. En pareille matière, on ne saurait être trop prudent. Sans doute, il serait facile de découvrir, entre les goûts de M. Jourdain et ceux de Trimalchion, des similitudes : l'un, malgré l'âge et l'embonpoint, prend des leçons d'escrime et de danse, l'autre joue à la paume comme les jeunes gens et est possédé d'une vraie manie sauteuse, *saltationis libido* [2] ; l'un et l'autre, ils sont férus de science et répètent mal les leçons apprises [3] ; tous deux enfin s'habillent avec un luxe tapageur et un mauvais goût criard [4]. Mais rien n'est plus naturel que ces res-

[1] *Bourgeois Gentilhomme,* acte IV, scène 1.

[2] *Satiricon,* ch. 27 et 51.

[3] Cf. *Bourgeois Gentilhomme,* acte III, scène 3 ; *Satiricon,* ch. 50.

[4] Cf. *Bourgeois Gentilhomme,* acte II, scène 5, acte III, scène 2 ; *Satiricon,* ch. 27 et 32.

semblances, puisqu'il s'agit de deux types moraux analogues: M. Jourdain, comme Trimalchion, est un parvenu: les rapports de l'un à l'autre ne font que vérifier l'exactitude de l'observation morale chez les deux auteurs. Les différences, du reste, sont au moins aussi frappantes que les ressemblances. Elles tiennent à tout ce qui sépare les deux sociétés observées: Trimalchion est un affranchi colossalement riche qui dépense sa fortune en extravagances, il n'a qu'un culte, celui de l'argent, il est très fier de ce qu'il est, et loin de rougir de ses origines, il s'en fait gloire [1]; M. Jourdain ne veut pas entendre dire que son père a vendu du drap [2], toute son ambition est de devenir un homme de qualité, et il donnerait beaucoup de l'argent qu'il a gagné pour être ce qu'il n'est pas, un gentilhomme. Les différences tiennent aussi aux intentions diverses des deux auteurs et aux tendances particulières de leurs génies: Trimalchion, c'est une truculente caricature; M. Jourdain, c'est au sens littéraire, sinon moral, du mot, un caractère.

Aussi bien sommes-nous loin de prétendre que le type créé par Pétrone ait suggéré à Molière le type de M. Jourdain. Mais il nous paraît certain, d'autre part, qu'au moment où il a composé le *Bourgeois Gentilhomme* Molière a lu, ou relu, le *Festin de Trimalchion*. Ce fut peut-être une simple coïncidence, qui s'expliquerait suffisamment par les circonstances particulières que nous avons rapportées; ou bien Molière relut le *Festin de Trimalchion* à propos de sa nouvelle comédie, et dans l'espoir d'y trouver quelque trait utilisable; il se peut même que le Grand Condé, qui s'intéressait de près à l'œuvre du poète [3], soit pour

[1] *Satiricon*, ch. 29.

[2] *Bourgeois Gentilhomme*, acte III, scène 12.

[3] On sait que le prince fit représenter deux fois au Raincy, une fois à Chantilly, le *Tartufe* frappé d'interdit. Peut être même ses conseils ne furent-ils pas étrangers aux retouches que subit la pièce, et en particulier le IV^e^ acte. Cf. la *Notice biographique* de P. Mesnard, *Ed. des Grands Ecrivains*, t. X, p. 319.

quelque chose dans les emprunts que Molière fit à Pétrone. On a le choix entre ces hypothèses, également possibles et également invérifiables. Du reste, il n'importe guère. Le fait que nous devons retenir, c'est que la lecture du *Festin de Trimalchion* permit à Molière de mettre à la scène un ballet intéressant à un double titre : par l'originalité du sujet, et parce qu'il ne rompt point, chez le spectateur, l'unité d'impression.

Un autre ballet du *Bourgeois Gentilhomme* présente les mêmes caractères de nouveauté et de vérité comique : c'est celui des garçons tailleurs qui habillent M. Jourdain en cadence. Le lien du ballet à la comédie est même, ici, plus fortement marqué : « Mettez cet habit à Monsieur, dit le maitre tailleur à ses garçons, de la manière que vous faites aux personnes de qualité » [1]. Il est clair que le ballet des garçons tailleurs procède de la même inspiration que celui des cuisiniers : Molière en est donc redevable, bien qu'indirectement, à Pétrone.

Une chanson à boire et deux entrées de ballet : certes, la dette de notre poète envers le romancier latin est légère. Il n'en est pas moins vrai qu'un heureux souvenir du *Festin de Trimalchion* a aidé Molière dans la tâche ingrate de greffer sur une comédie de mœurs des divertissements chorégraphiques. L'importance de ce concours serait plus grande aux yeux de l'historien, si la comédie-ballet n'avait pas été un genre aussi éphémère. Ce n'en est pas moins un piquant effet de l'imitation créatrice, que d'avoir fait collaborer au perfectionnement du plus mondain et du plus aristocratique de tous les genres littéraires l'homme qui fut en son temps, selon le mot de Tacite, « l'arbitre des élégances ».

L. A. Constans.

[1] *Bourgeois Gentilhomme*, acte II, scène 9.

DAGLI EPISTOLOGRAFI DEL COD. VAT. GR. 306

1. — Una lettera perduta di Procopio?

R. Hercher, nella edizione delle lettere di Procopio sofista [1], ha messo come perduta una lettera, della quale in fine al f. 128^{v} del cod. Vat. gr. 306 [2], per essere caduto il foglio o i fogli che seguivano, solo l'indirizzo Κληδονίῳ è rimasto, e l'ha segnata col numero CLX e con puntini. « CLX. Hujus epistolae sola praescriptio relicta est, in ima pagina posita. Reliqua desiderantur »; così nell'annotazione critica, p. LXVI.

Io crederei piuttosto che nel foglio perduto seguisse la lettera superstite a Cledonio, cioè la lettera 46, e sia da togliere un numero alla collezione Procopiana. La ragione è che nel cod. Vat. gr. 306 la lettera 46 non ricorre prima, mentre, considerato l'ordine della collezione in esso ms., dovrebbe succedere a quel torno. In prova ecco l'indice delle lettere Procopiane contenute dal ms., nella successione che vi hanno:

3. 62. 63. 4. 5. 161. 6. 64. 65. 7-9. 66. 67. 1. 68. 10. 69. 70. 11. 71. 12. 72. 73. 2. 13. 50. 74-78. 15. 14. 16. 79. 80. 51. 52. 81. 17. 82-95. 18. 96. 19. 53. 97. 54. 98. 99. 20. 56. 100. 21. 101-104. 22. 27. 23. 105-107. 24-26. 108. 57. 109-118. 28. 119. 120. 29. 121. 122. 58. 123. 30. 124. 125. 36. 37. 126-134. 31. 32. 134-136. 38. 33. 34. 137. 35. 138-140. 39. 141-144.

[1] *Epistolographi Graeci* etc., 596. Per brevità sostituisco nelle citazioni delle lettere la cifra arabica al numero romano.

[2] Sec. XIII-XIV. Una descrizione minuta uscirà nel t. I dei *Codices Vaticani Graeci* che è sotto i torchi.

40. 145-148. *41.* 149. 59. 150. *44. 43.* 151-156. *45.* 157-159. Κληδονίω.

Spero che altri mediante questo indice possa ritrovare un manoscritto cognato del nostro e completo almeno verso la fine, e così decidere se bene o male io mi sia apposto.

2. — **Supplementi agli** ἐπιστολιμαῖοι χαρακτῆρες.

Il libretto dal titolo come sopra, attribuito a Libanio, ma probabilmente opera di un discepolo di lui, forse per nome Proclo [1] secondo l'iscrizione di vari ms., è arricchito nel nostro Vat. 306 d'una appendice di nuovi esempi, parecchi de'quali non ricorrono altrove. L'ultimo editore dell'opuscolo V. Weichert ha stampato anche questi nuovi esempi; solo, valendosi di fotografie del codice, non del codice stesso, non è riuscito a leggere pochi passi e ha dovuto metter dei molesti puntini.

Avendo letto ciò che manca lo supplisco senz'altro.

P. 56, 14-18. Dopo ὀνησιφησόρων c'è un punto e uno spazio bianco di 14 lettere, e poi ricomincia [2]: τῆς τομῆς καὶ τὸν ἐντακέντα πόθον ἀντιζωπύρευε λόγοις, ὥσπερ τὴν λυχνίαν ζώπυρον ταύτῃ ἐπαποστείλας καὶ πιαίνειν κεφαλὴν καὶ φύσιν ἔχων καὶ μελέτῃ ἐκκαίειν πῦρ. Ἐγὼ δὲ ἵνα σὲ τὸν φωσφόρον δεξιώσωμαι καὶ λαμπρόν, κηροὺς μετ' εὐνοίας ἀπέστειλα.

P. 65, 9 ss. καὶ ἔτι καὶ ἔτι πολλῶν ἐπαίνων ἔσῃ ἄξιος καὶ πολλῶν ἀντάξιος ἄλλων. καὶ οὔποτε ἐπιλήσομαι τῆς σῆς κλυτοδότιδος ἀξίας οὐθ' ἡ συχάσω ἢ ἠρεμήσω μὴν ἐπὶ πάντων τὰς σὰς εὐεργεσίας καὶ ἀρετὰς προφέρειν.

Ib., 15: τῶν ἡμετέρων ἔτι ἀντιποιούμενος, ὅση δύναμις, φύσις δεξιὰ καὶ ψυχὴ γλυκεία καὶ ποθεινὴ ὑπάρχουσα.

[1] *Demetrii et Libanii qui feruntur* τυποι επιστολικοι *et* επιστολιμαιοι χαρακτηρες edidit V. Weichert (1910, Lipsiae, Teubner), XXV-XXIX.

[2] Ho spazieggiato le lettere delle parole omesse o non bene lette.

3. — Niceta paneuphemos magistro.

Per quanto finora ho veduto, sono sfuggite al Krumbacher ed a coloro che hanno discorso dell'agiografo Niceta magistro le 33 lettere Νικήτα τοῦ πανευφήμου μαγίστρου pubblicate l'anno 1853 nel t. VI della *Nova Patrum Bibliotheca* del Mai [1], il quale le ricavò — e lo dichiara in margine a p. 439 — dal codice Vat. gr. 306, ff. 89-96. Sebbene esse lettere, a giudizio del Mai, « se magis purissimo stili lepore, quam rerum gravitate, commendant » e scarseggino di notizie dei propri tempi; pure ci fanno almeno conoscere la patria di Niceta e de' suoi genitori, un piccolo ma scelto numero di corrispondenti di alto grado, e fra essi almeno due di tempo certo, e quindi l'età certa delle lettere e quella probabile di due vescovi poco o punto conosciuti, l'uno di Chonae, l'altro di Ancira, questi destinatario e quegli scrittore d'una lettera frammischiata a quelle di Niceta.

Non ho tempo nè intenzione di occuparmi del magistro e dei suoi scritti come si converrebbe; tuttavia amo raccontarne quello che ho osservato, e ciò allo scopo puro e semplice di affrettare la pubblicazione delle lettere che rimangono inedite e l'occorrente illustrazione delle nuove e delle vecchie.

* * *

Leone Allacci aveva ben notato nel Vat. gr. 306 le lettere di Niceta e, fattasene copia, che tuttora rimane con altre carte sue nella biblioteca Vallicelliana [2], assegnò nella Diatriba *De Nicetarum*

[1] Parte II, p. 439-444 e p. 25 n. (la lettera 4ª).

[2] Cf. E. Martini, *Catalogo di mss. greci esistenti nelle biblioteche italiane*, 2 (1902), 203, cod. 137, 3. 4 (la lettera di Ciriaco). L'altra copia di 3-4 che trovasi parte ib., n. 11 e parte (lett. di Ciriaco) nel cod. 196, n. 11 è della mano di Raffaele Vernazza († 1780), che copiò la copia del-

scriptis, all'autore « Niceta Paneufemo » un paragrafo, nel quale prova con passi diversi [1] che egli « fuit paterno genere Laco ex Sparta, materno Atheniensis », e giudica le lettere « non inelegantes neque indisertae, et historiarum ac fabularum antiquarum plenae, ni eas aliquando huiusmodi rerum affectata sedulitas, quemadmodum et metaphorarum importunus aggestus eas vitiaret ». Però, rimasta inedita la diatriba, fu riservato al Mai di dare essa e insieme le lettere alla luce, per modo di dire, e nel farlo sollevò il dubbio che quel πανευφήμου fosse non già un nome proprio, come l'avea creduto l'Allacci, ma un aggettivo « laudatissimo », « celeberrimo ».

Lo stesso anno 1853 anche il Coxe pubblicava la sesta lettera del Mai, col titolo accorciato, senza τοῦ πανευφήμου e senza καὶ μυστικῷ, ma nel resto identico: Νικήτα μαγίστρου Ἰωάννῃ πατρικίῳ, e per di più aggiungeva le iscrizioni e i principii di altre 34 lettere formanti una sola collezione con quella e contenute, assieme a pa-

l'Allacci, allora « Cod. Gr. B. n. 436 » (così nel 196, n. 11), cioè il cod. Barberino gr. 436, il quale precisamente conteneva « Nicetae, Cyriaci, Procopii, Planudae, aliorumque Epistolae, 436 » secondo l'*Elenchus quadringentorum, et octoginta Graecorum Codicum manuscriptorum* Barberiniani del 1711, compilato da Ioan. Ioseph de S. Romain, ora cod. Vat. Barber. lat. 3138, p. 200, ed è indicato come scomparso dal Pla († 1817) nel cod. Vat. Barber. lat. 3101, f. 124r. L'identificazione è certissima: anche sulla prima pagina del Vallicell. 137, 1-9 c'è, di mano del P. Io. Ioseph de S. Romain, « Nicetae — 436 », come nell'*Elenchus!* Suppongo che il ms. fu prestato al Vernazza per fare le copie (così si spiegano i duplicati esistenti nello stesso fascio) e poi non restituito. — L'Allacci trascrisse senza dubbio le lettere di Niceta e di Procopio dal Vat. gr. 306, come appare anche solo dagli asterischi (= lacuna) messi in vece del testo dopo Κλη-δονίῳ (v. la 1ª di queste noterelle): però, avendo saltato nella numerazione ϛ′ e levato dalla raccolta, per tenerla a sè, la lettera di Ciriaco, mutò i numeri delle lettere di Niceta dalla 6 alla 20, e continuò fino a 33, mentre il Vernazza per avere corretto il ζ′ — già scritto da lui stesso — in ϛ′ e conseguentemente gli altri numeri, ne conta solo 32 e non 33.

[1] E precisamente dalle lettere 2, 4, 5, per indicarle nell'ordine stesso dei passi citati dall'Allacci.

recchie altre collezioni epistolari, nel codice Saibantino, ora Bodleiano Miscellaneo 242, del sec. XVI [1].

L'indice era prezioso per varii riguardi: 1° perchè faceva conoscere una collezione, a vista d'occhio, per lo meno di 3 numeri più ampia che la raccolta Vaticana [2]; 2° perchè, pur non avendo frammischiate lettere altrui, presentava altre due volte il nome di Niceta, e cioè β' Νικητᾷ μαΐστορος avanti la lettera 8ª del Mai, e κβ' τοῦ αὐτοῦ Νικήτα τοῦ Μαγίστρου davanti ad una lettera nuova, mentre nel codice Vaticano il nome dell'autore è appena al principio e non ritorna più, nemmeno dopo la 19ª inscritta: ἐπιστολὴ Κυριακοῦ μητροπολίτου Χωνῶν Στεφάνῳ Ἀγκύρας, con che si dà luogo a dubitare che Niceta non sia l'autore delle lettere seguenti; 3° perchè di queste ultime lettere, mancanti per lo più (23-33) dell'indirizzo, proprio tre anepigrafe, la 23, la 24 e la 30, ritornavano nella collezione d'Oxford, e coll'indicazione pure dei destinatarii; 4° perchè a un confronto più minuto venivano fuori 27 nuove lettere, solo otto risultando comuni alle due collezioni [3], e quattro nuovi destinatarii, un metropolita di Nicea (γ'), un Metodio patricio (λε'), un Michele (in 17 lettere, da ιη' a λδ') e un imperatore: πρὸς βασιλέα (ιζ'). Insomma, era una collezione diversa per numero, per contenuto e per ordine, che confermava e illustrava la collezione Vaticana anche semplicemente coi nudi titoli e principii [4].

[1] *Catalogus codicum mss. bibl. Bodleianae*, Pars I, 794-796.

[2] Dalle 33 di questa va sottratta la 19ª, perchè di Ciriaco di Cone secondo l'iscrizione.

[3] Le lettere 6, 8, 11, 12, 13, 23, 24, 30 del cod. Vat. sono identiche alle lettere α', β', θ'-ια', ιδ', ιε', κγ' del Saibantino.

[4] Il Krumbacher, *Gesch. der byz. Literatur*², § 213, n. 2, notò dal Coxe quella collezione « di lettere degli ultimi tempi dell'impero (bizantino) con alcuni saggi dell'antica epistolografia e retorica » e fece i nomi dei varii scriventi; ma questi nomi e la loro successione — Matteo d'Efeso, Niceta Mag., Benedetto e Giovanni Simitecolos, ecc. — sono tali da far pensare siano tutti autori degli ultimi tempi. Tuttavia il Krumbacher fu preso,

Chi poi si fosse soffermato a osservare i corrispondenti, avrebbe subito visto che erano quali potevano attendersi in un « magister » e tardato poco a riconoscerne almeno due. Infatti i corrispondenti della raccolta Vaticana [1] sono:

1° Costantino τῷ Κόμβῳ (Oxon. Κόμπῳ) protasecretis: 13 (Κυρίῳ è sbaglio di lettura del Mai).

2° Cosma magistro: 11.

3° Εἰς τὴν δεσποίναν — l'imperatrice: 14.

[3°*bis* Un Demetrio ἑταίρῳ: 22].

4° Giovanni notario: 18.

5° Giovanni patricio e μυστικῷ: 2 [μαγίστρῳ per μυστ. è sproposito di lettura del Mai], 4, 6, 12, 15, 16.

6° Gregorio protasecretis: 1, 3.

[6°*bis* Un Gregorio: 20].

7° Leone questore: 10.

8° Il metropolitano di Cizico: 8 [e quello di Gangra: 21].

9° Stefano μυστικῷ καὶ ἐπὶ τοῦ Κανικλείου: 17.

10° Teofane protovestiario: 7, 9.

E quelli della raccolta Saibantina, oltre Giovanni patricio e mistico (α′, ε′-ζ′, ι′) e il metropolita di Cizico (β′); sono:

11° il basileus: ιζ′.

12° asecretis Gregorio: δ′.

13° asecretis τῷ Κόμπῳ: ια′-ις′.

14° Metodio patricio: λε′.

15° il metropolitano di Nicea: γ′.

16° un Michele: ιη′-λδ′ .

compilando l'indice, dal sospetto che il Niceta Magistro delle lettere fosse il « Niketas Magister » della vita di S. Teoctista e pur registrandoli a parte l'uno dopo l'altro, aggiunse al secondo un « forse identico al precedente ».

[1] Metto fra [ ] i destinatarii delle lettere susseguenti quella di Ciriaco di Cone e non li conto. Tralascio l'ἀνωνύμῳ della lettera 5: ἀνων. non è nel ms.

17° il πρωτοασηκρῆτις (senza nome): ϛ', θ' (? nel cod. Vat. questa seconda lettera è diretta a Cosma magistro) [1].

Ora Giovanni patricio e mistico (n. 5°) e Teofane protovestiario (n. 10°) senza dubbio alcuno — mi si trovi altra buona combinazione — sono i due primi ministri del tempo di Romano I Lacapeno e di Costantino VII Porfirogennito. Giovanni ὁ μυστικὸς καὶ παραδυναστεύων è quegli che, trattata la pace coi Bulgari nel settembre 924, e nominato « patricio e anthypatos » il 19 aprile 925, gode tanto l'affetto di Romano che, quando l'ottobre seguente viene accusato di aspirare al trono, non perde subito totalmente la grazia e l'influenza [2], e solo in seguito alle accuse insistenti, crede bene di rifugiarsi al Monocastano e vi si fa monaco. Sottentra Teofane protovestiario e per 20 anni ministra con rara abilità e fortuna, finchè dopo il 944 non è esiliato da Costantino per avere tentato di ristabilire Romano [3].

Il tempo quindi delle lettere era certo: cadono circa il terzo decennio del sec. X: quelle a Giovanni patricio e mistico avanti il 926, e probabilmente dopo il 925 le due a Teofane, nelle quali lo prega di ottenergli la benevolenza, anzi il perdono dall'imperatore [4].

Nè, cercando di più nelle memorie del tempo, credo si sarebbe mancato di fissare meglio le date e di ritrovare altri dei destinatarii, come, ad es., Cosma magistro, che penso sia il giurista,

[1] Non occorre osservare che i corrispondenti 12°, 17° e 13° possono essere non diversi dal 6° e dal 1°, anche perchè non era difficile cadesse o venisse negletto il compendio di *proto* (ᾱ) davanti ασήκρητις.

[2] στοργὴν γὰρ ὅτι πλείστην ἐκέκτητο πρὸς αὐτὸν ὁ βασιλεὺς Ῥωμανὸς ὡς ἐν πᾶσιν αὐτὸν θεραπεύειν δυνάμενον καὶ τελέως τοῦτον ἀπώσασθαι οὐκ ἠβούλετο. *Theoph. contin.*, lib. VI, de Rom. Lac., 19, ed. Bonn. 410; Leo Gramm. ecc. V. E. de Muralt, *Essai de chronographie Byz.*, 502 ss.

[3] V., per i fonti, De Muralt, 503 ss. Un breve riassunto de' servizi di lui è in Rambaud, *L'empire grec au dixième siècle* (1870), 40.

[4] V. a p. 135 una spiegazione che si può pensare di queste lettere.

estensore d'una novella di Romano I e di due sentenze relative [1], e insieme il nipote di Fozio e fratello del monaco Sergio, confidente di Romano I [2]. Ma non pare spediente fare con pena minute ricerche, finchè non siano edite le lettere di Oxford, che possono contenere dati precisi, più facili a riconoscere e a maneggiare.

* * *

Nel 1884 col βίος di S. Teoctista συγγραφεὶς ὑπὸ Νικήτα τοῦ πανευκλεεστάτου μαγίστρου Teofilo Ioannu [3] forniva intero un documento preziosissimo anche per la vita dell'agiografo, che egli, con una fragile supposizione, continuò a fare identico col famoso Simeone Metafraste [4]. Poichè anzitutto l'iscrizione ... τοῦ πανευκλεεστάτου ... del cod. Marciano 349 soppravveniva ad appoggiare l'opinione del Mai, che πανευφήμου sia un epiteto e non un cognome. E poi — cognizione questa ben più utile — dal testo stesso rivendicato a Niceta apparivano l'età sicura e i principii promettenti di lui mandato nel primo decennio del sec. X da Leone il saggio con l'ammiraglio Imerio in spedizione contro i Saraceni di Creta, affinchè s'impratichisse dell'arte bellica e insieme facesse da ambasciatore [5]. Con ciò si potea

[1] Coll. III, Nov. 5, a. 935 (al. 929): συντεθεῖσα παρὰ κοσμᾶ μαγίστρου, in Zachariae v. Lingenthal, *Ius Graeco-Romanum*, 3, 242 ss., n. 2 e 3. Cf. Mortreuil, *Histoire du droit byzantin*, 2, 469.

[2] Σέργιον τὸν ἐν μοναστα῀ς διαλάμποντα, ὃς ἀδελφὸς ἐπεφύκει τοῦ μαγίστρου Κοσμᾶ τοῦ πρώτου τῶν κριτηρίων ... οὗτος δὲ ὁ Σ. ἀνεψιὸς τοῦ πατριάρχου Φωτίου ἐτύγχανεν. *Theoph. contin.*, lib. VI, de Rom. Lac., 50, ed. Bonn, 433 s. Cf. Georg. mon., 58, ib., 919; Leo gramm., ed. Bonn, 327, che confermano Κοσμᾶ contro il Θωμᾶ di Sym. Mag., ed. cit., 750. — Quanto al Gregorio asecretis, è da ricordare che uno di tal nome e di tale officio — sia poi la stessa persona o un'altra — ebbe nel 945 da Costantino VII l'insegnamento dell'astronomia nel rinnovato studio di Costantinopoli. *Theoph. contin.*, lib. VI, de Const. Porph., 14, p. 446.

[3] Μνημεια αγιολογικα (1884), 1 ss.

[4] Ib. ια' ss. Cf. *Bibliotheca hagiographica graeca*[2] (1909) 269 ss.

[5] H. Delehaye in *Revue des questions historiques* 54 (1893) 76 la mette, con F. Hirsch, *Byzant. Studien* 310, fra gli anni 904 e 912; Η. Γ. Ζερ-

benissimo capire la domestichezza dell'epistolografo omonimo (dato che fosse identico) coi più potenti uomini del terzo decennio del secolo X, quali Giovanni patricio e mistico, Teofane protovestiario.

Nel 1898 poi, altro βίος .. συγγραφεὶς παρὰ Νικήτα τοῦ πανευφήμου — proprio così! ma segue — πατρικίου καὶ κυέστορος, quello di S. Andrea arcivescovo di Creta, comparve nel t. V delle Αναλεκτα Ιεροσολυμιτικης Σταχυολογιας di A. Papadopulos Kerameus alle pp. 169-179, secondo un ms. Vatopedino del sec. X (si badi), con le varianti di un altro recente (an. 1540) del monastero atonita di Dionigi, che legge nel titolo: Νικ. πατρικίου καὶ κοιαίστωρος καὶ πανευφήμου. L'editore a p. 422 ss. segnalava altri tre codici del Monte Athos non veduti da lui, i quali pure hanno in testa, a quanto appare dal Lampros, o Νικήτα πατρικίου (cod. 48, sec. XV), o Νικ. πατρ. καὶ κοιαίστορος (cod. 4714, sec. XVI), ovvero Ν. πατρ. κ. κοιαστ. καὶ πανευφήμου (cod. 1565, sec. XIV; la fonte, credo, del cod. di Dionigi); segnalava anche una versione paleoslava inedita, ma confessava d'ignorare l'età dell'agiografo e non accennava alla vita di S. Teoctista, molto meno alle lettere del Niceta τοῦ πανευφήμου μαγίστρου. Invece e l'accenno alla vita della santa e la proposta d'identificare il Niceta patricio e questore col magistro Niceta erano stati fatti poco prima dal Loparev [1], senza incontrare fortuna [2], quantunque sembri che

λέντης in *Byz. Zeitschrift*, 10 (1901), 159 ss. ripete, come se fosse indiscussa, la data « 902 », che è quella del Muralt e del Hertzberg. Il Zerl. inoltre, senza darne una ragione, insinua come probabile l'identità del Nic. mag. col Paflagone, il quale nei mss. (ad es. nell'Aton. 1565) viene più volte accanto a quello, ma senza l'alto titolo secolare di « magistro », che fu datogli solo per confusione, ad es., dal Lampros nell'indice del suo *Catalogue of the Greek Mss. on Mount Athos*.

[1] *Viz. Vremennik*, 4 (1897), 345 ss.; cf. *Byz. Zeitschr.*, 7 (1898), 475; *Analecta Bolland.* 18 (1899), 52 e 179.

[2] Nella *Biblioth. hagiogr. Graeca*[2] « Nicetas » (senza aggiunta: ci andava almeno la qualifica di « patricio e questore ») è dato per autore della vita di S. Andrea e, a parte, « Nicetas mag. » di quella di S. Teoctista.

il nome, l'adiettivo πανευφήμου, i due titoli che ben potevano preparare a quello maggiore di magistro, l'età vicina — il ms. Vatopedino si dice del sec. X — e anche il soggetto — un santo vescovo di Creta — ci debbano piuttosto inclinare, quando non si oppongano contenuto e stile del testo, alla congettura che autore del nuovo βίος sia il messo di Leone il sapiente in Creta, già noto quale agiografo.

* * *

Non so in quale anno, ma prima del 1904, il Lampros ha discorso di Niceta « come d'un genuinissimo greco » e ricordato delle « lettere inedite di lui » nel t. V della sua Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος, p. 323 e altrove. Lo dice egli stesso in una nota alla sua versione in greco della *Storia della città di Atene nel medio Evo* del Gregorovius [1], in cui prometteva di pubblicarle subito nel I fascicolo del Νέος Ἑλληνομνήμων; ciò che, a mia conoscenza, non è stato fatto ancora [2].

Duolmi di non avere qui il vol. V della Storia, ma dal passo medesimo del Gregorovius, al quale Lampros appone la nota, appare che egli ritiene quelle per lettere τινὸς ἐπιφανοῦς Πελοποννησίου ἀνδρὸς, τοῦ Νικήτα Ῥενδακίου, συνδεθέντος διὰ κηδεστίας πρὸς τὸν οἶκον τοῦ αὐτοκράτορος Ῥωμανοῦ τοῦ Λακαπηνοῦ καὶ καυχωμένου μεγάλως ἐπὶ τῇ ἐξ Ἑλλήνων καταγωγῇ [3], ricordato da Costantino Porfirogennito.

Ignoro gli argomenti del L. per l'identificazione .... duplice: non nascondo però che anch'io avevo pensato a identificare il nostro Niceta epistolografo, magistro e Spartano, che ama ricor-

[1] 1 = βιβλιοθήκη Μαρασλῆ, 221 (1904). 217.

[2] Solo nel t. 8 (1911), p. 306, egli ricorda, in passando, che vi sono lettere anche di Niceta magistro fra le lettere anepigrafe del cod. Vindobon. philol. gr. 342, del sec. XIII, del quale « scriverò largamente altra volta ».

[3] Costantino, *de themat.*, II, ed. Bonn, 3. 53 scrive: μέγα φρονοῦντα ἐπὶ τῇ αὐτοῦ εὐγενείᾳ, ἵνα μὴ λέγω δυσγενείᾳ.

darsi e Lacone e Ateniese, col Niceta magistro Peloponnesio che sposò, ancora patricio, a Cristoforo figlio di Romano I la propria figlia Sofia e del 928 per accusa di cospirazione contro Romano fu rinchiuso in un monastero [1], e mi spiegavo così la lettera 7 al παραδυναστεύων Teofane protovestiario; nella quale, introdottosi col racconto dei casi di Adrasto, esce in espressioni come le seguenti:.... τὰ σφάλματα διηγορεύσαμεν, τὴν κακίαν ἐξείπομεν· τί λοιπὸν πλέον ὀφείλομεν; λάλησον καὶ αὐτὸς εἰς τὰ ὦτα τῆς ἐμπαθοῦς βασιλείας καὶ δεσποτείας τὰ τῆς γραφῆς ἀνθ' ἡμῶν· Εἶπα ... Ἐπίστρεψον κύριε καὶ παράκληθι ἐπὶ τῷ δούλῳ σου etc. Solo mi pareva ne conseguisse che al tempo della missione in Creta — quando del resto Niceta poteva scusarsi dallo scrivere la vita di S. Teoctista anche per ragione di famiglia, della moglie e dei figli [2] — egli non fosse proprio agl'inizi della sua carriera, se del 927 Maria, la figlia di sua figlia Sofia [3], potè andare sposa a Pietro czar dei Bulgari, e che quindi egli per età e per rapidità di ascensioni sia da mettere insieme col συμπενθερὸς Romano I vissuto due o tre decenni del sec. IX e durato fino al 948.

Però dubito molto se possa insieme identificarsi col Niceta patricio, cognato di quel tristo parricida Ῥεντάκιος Ἑλλαδικός (ἐν Ἑλλάδι Georg. mon.; ἐξ Ἑλλάδος ὡρμημένος Cedren.) rifugiatosi

[1] *Theoph. contin.*, lib. VI. de Rom. Lac. 25, p. 417 etc.; Muralt, op. c., 505, n.° 5. Già nel marzo 919, quando espulse di palazzo il patriarca Nicolò, egli è nominato Νικήτας πατρίκιος ὁ συμπενθερὸς Ῥωμανοῦ: *Theoph. contin.*, 394; Leo Gramm., 300; Cedren., 2, 292.

[2] ἡ γυναικὸς καὶ τέκνων καὶ οἴκου φροντίδας, § 12, p. 8. Quindi all'autore si attribuiva già almeno una trentina d'anni. Hirsch, op. c., 311; Rambaud, 95 (30-35 anni), e altri.

[3] Almeno non risulta che sia figlia di altra donna. Per il fatto v. Muralt, 504; Rambaud, 338 ss. — Doveva essere giovanissima, anche se la maggiore. Quattr'anni dopo, quando morì Cristoforo (931, agosto), Romano lo pianse molto, ὡς ἤδη εἰς γῆρας αὐτοῦ ἐληλακότος καὶ τῶν υἱῶν αὐτοῦ ἔτι νηπίων ὄντων, dice il continuatore di Teofane, p. 420. Non so se il matrimonio di Cristoforo possa mettersi avanti il 915: almeno non lo si potrà anticipare di molto.

in una chiesa a Costantinopoli e accecato d'ordine di Romano per aver tentato la fuga presso i Bulgari (an. 922) [1], salvo che non si pigli il συγγενὴς come parente per donna e si rinunzi a chiamare col Gregorovius Rentacio — quasi fosse nome della famiglia — anche lui Niceta, Attico e quindi Elladico soltanto per madre [2]. Nel quale caso Niceta sarebbe forse rimasto patricio fino al 922 c., anche dopo coronato imperatore Cristoforo (maggio 921), e si potrebbe pensare che ei divenisse magistro [3] quando o poscia che fu coronata anche sua figlia (dopo il 20 febbraio 923).

* * *

Abbiamo dunque per lo meno quattro alti personaggi di corte, vissuti allo stesso tempo — terzo decennio del sec. X — e dallo stesso nome Niceta, che coincidono, almeno l'uno e l'altro, per questa o per quella cosa, e non per una soltanto.

1° Niceta il « paneufemo magistro » delle lettere, Spartano di padre, Ateniese per madre — e se ne vanta —, stato in disgrazia dell'imperatore quand'era potentissimo Teofane protovestiario (dopo il 925);

2° Niceta patricio e poi magistro, Peloponnesio, glorioso della nobiltà di sua patria, suocero di Cristoforo imperatore, potente in corte almeno dal 919, cacciatone del 928, sotto l'accusa di cospirazione [— parente di Rentacio?];

3° Niceta il πανευκλεέστατος magistro, mandato da Leone il sapiente ad una spedizione in Creta e come ambascia-

[1] *Theoph. contin.*, lib. VI, de Rom. Lac., 4, p. 399; Georg. m., ib., 891; Cedren., 2, 297 ss.

[2] Ep. 2: καὶ ἡμεῖς, ὦ φιλότης, σπαρτιάται μὲν πρὸς πατρός, ἀθηναῖοι δὲ πρὸς μητρὸς γεγονότες.

[3] Per le gradazioni delle dignità e degli offici v. J. B. Bury, *The imperial administrative system in the ninth century* [= *The British Akademy. Supplemental papers*, I, 1911], 20 ss.

tore e per impratichirsi delle cose di guerra sotto Imerio, poi — dopo anni parecchi — autore della vita di S. Teoctista, da lui intesa durante la spedizione;

4° Niceta il paneufemo patricio e questore, autore della vita di S. Andrea di Creta, scritta anch'essa per lo meno nel secolo X.

Per quanto si voglia fare larga parte ai casi di pure coincidenze, non credo si possa tuttavia resistere, come ad un capriccio, al pensiero che questi quattro siano piuttosto da ridurre a due, anzi ad un solo personaggio, stato ambasciatore, patricio, questore e magistro [1], partecipe e a sua volta vittima di cospirazioni di palazzo, che a tempo faceva il letterato e l'agiografo, come altri poi e Simeone Metafraste stesso. Più che insinuare non mi è lecito: deciderà chi possa studiare le lettere di Oxford e di Vienna e stabilire i rapporti di somiglianza o no fra la lingua e lo stile di esse e dell'uno e dell'altro βίος [2].

[1] A cagione del titolo che sta nelle iscrizioni, ad es., delle vite di S. Teoctista e di S. Andrea — dato che siano di un solo autore —, sarà mai lecito congetturare che questa, di N. patricio, sia anteriore a quella scritta da N. magistro?

[2] Ho lasciato da parte il Νικήτα ἀνθυπάτου πατρικίου καὶ μαγίστρου (v. Allat., *De Nicetis*, cit., XV, p. 23), del quale rimane nel cod. Vatic. Barber. gr. 340 (già III, 59) ai ff. 12-15 una ὑπόθεσις εἰς τοὺς ψαλμούς ed un corrispondente πίναξ τῶν ψαλμῶν, in cui sopra il numero del salmo è con le sigle spiegate dalla *hypoth.*, indicato l'argomento, a questo modo: $\underset{A'}{\chi}\ \underset{B'}{\chi}\ \underset{\Gamma'}{\alpha}\ \underset{\Delta'}{\alpha}\ \underset{E'}{\chi}\ \underset{S'}{\Delta\tilde{\alpha}\Delta}$ etc., cioè χ(ριστος), Ἀ(βεσσαλωμ), Δα(υει)δ, inoltre Σ(αουλ), αι(χμαλωσια), Ιω(σα)φ(ατ), Ιω(σια), Ρω(μαιοι) ecc. Il ms. è del sec. X: il personaggio ebbe dei gradi più alti come il presunto nostro: ma questo non basta per supporli, senza temerità, identici.

4. — Ciriaco di Cone.

Si è avvertito di sopra, che nella raccolta Vaticana delle lettere di Niceta, la 19ª è di Ciriaco metropolitano di Cone a Stefano di Ancira.

Il nome di questi due vescovi non compare nell'*Oriens Christianus*.

Ora, considerata la via e la compagnia con la quale ci è pervenuta la lettera, si direbbe che anche essa — ove non siasi aggiunta per accidente ovvero interpolata — appartenga al tempo delle altre, e quindi possano i due vescovi provvisoriamente assegnarsi alla prima metà, anzi circa il primo terzo del sec. X.

Ciriaco metropolita non è proprio affatto nuovo. Il Krumbacher, § 297, n. 3 B 23, ricorda un alfabeto edificante di lui in distici politici conservato nel codice Paris. suppl. gr. 690, del sec. XII. Lo stesso o altro alfabeto, sotto il titolo ποίημα κυριακοῦ μητροπολίτου χώνων e coll'inizio Ἀπὸ χειλέων ῥημάτων ἀπὸ ῥημάτων θρήνους, è nel codice Escurialense Ψ II, 20, del sec. XIII [1]. Versi di lui sono anche nel codice Mosquense 418, del sec. XV, e si direbbero non alfabetici, se fosse prudente discorrere dietro la sola descrizione dell'archimandrita Vladimir [2]. Anche per questi versi,

[1] Cf. De Boor in *Byz. Zeitschrift*, 14 (1905), 413, n. 1. Appena differente è l'inizio del μέλος κατὰ στοιχεῖον τοῦ σοφωτάτου Κυριακοῦ τοῦ μαγίστρου — pure in 24 distici politici — pubblicato da D. N. Anastasijewic', ib., 16 (1907), 494 ss. dal cod. Ateniese 1197 del sec. XVI (ἀπὸ χειλεων ῥήματα, ἀπὸ ψυχῆς μου θρήνους). Per l'Anast. Ciriaco mag. è un autore affatto oscuro, d'età incerta, che tuttavia egli crede imitatore del Metafraste, piuttosto che inversamente (ib. 484 ss.). Del metropolita non dice verbo.

[2] A p. 629 del suo catalogo: Τοῦ Μεταφράστου στίχοι, ἕτεροι Νικηφόρου, Κυριακοῦ μητροπολίτου Χωνῶν, Θεοδώρου μητροπ. Γαγγρῶν, Γερμάνου πατριάρχου τοῦ ἐν Νικαία.. Inc. 1) Α'πὸ βλεφάρων δάκρυα. 2) Ἀπὸ χειλέων λόγοι σου. 3) Εἰς σπλάγχνα σου ἀπέφυγον. 4) Ἀπὸ καρδίας στεναγμούς. 5) Ὁ πάλαι βλύσας ὕδατα. Il carme n. 3 parrebbe quello di Ciriaco: ma sarà proprio

inediti e non datati, converrà pigliare in considerazione la data proposta.

Mons. Giovanni Mercati.

così? Giacchè nel codice dell'Escuriale, citato alla nota precedente, che presenta nella stessa successione Metafraste - Niceforo - Ciriaco di Cone, viene al 3° luogo l'alfabeto Ἀπὸ-θρήνους, e non i versi Εἰς σπλάγχνα. Il 1° è il noto alfabeto del Metafraste o l'altro di lui nel cod. Escurialense indicato dal De Boor, l. c.; il 2° sembra quello di Niceforo Uranos, ed. da A. Papadopulos Kerameus, in *Byz. Zeitschr.* 8 (1899), 68 ss. (cf. De Boor, l. c.; Anastasijewic', 480, n. 2); il 5° è un carme penitenziale edito da K. Horna, *Einige unedierte Stücke des Manasses und Italikos* (Wien 1902, *Separat-Abdruck aus d. Jahresb. d. k. k. Sophiengymnasiums*), 13, e poi riconosciuto come di Germano II dallo stesso, *Analekten zur byz. Literatur* (Wien, 1905), 31.

SUR UNE RUBRIQUE DU MISSEL ROMAIN

IN SABBATO SANCTO PASCHAE

La messe du Samedi-saint, si l'on en croit la rubrique du Missel, n'a pas de Postcommunion et s'achève par un office de Vêpres : Agnus dei *non dicitur, nec postcommunio.... post sumptionem sacramenti, pro uesperis in choro cantatur antiphona* Alleluia etc. [1].

L'omission de l'*Agnus dei* ne fait pas difficulté : elle s'explique par le caractère archaïque de la cérémonie ; ce chant, introduit dans l'*Ordo missae* par le pape Serge (687-701) [2] n'a pas sa place dans une messe [3] qui ne connaît ni introït ni offertoire [4].

[1] Le cas est unique aujourd'hui. Mais Moléon (*Voyage liturgique en France*, Paris, 1757) et Martène (*de Antiquis Ecclesiae Ritibus*, ed. de Venise, 1783) en signalent d'analogues dans l'ancien usage de plusieurs Eglises, intercalation de *Vêpres* dans la messe du *Jeudi-saint* à S. Maurice de Vienne, à S. Agnan d'Orléans, à Notre-Dame de Rouen (Moléon, pp. 21, 207, 30), Martène (t. III, p. 98) : *quae praxis passim utique uigebat, excepta una Ecclesia romana ;* la *veille de la Pentecôte* à S. Maurice de Vienne (Moléon, p. 32). Intercalation de *Laudes* dans la messe de Minuit de *Noël* à S. Maurice de Vienne, à Notre-Dame de Paris, à Clermont et à Orléans (Moléon, p. 14, 75, 246), et dans une vingtaine d'autres Eglises (Martène, t. III, p. 36) ; cette coutume subsiste encore chez les Dominicains.

[2] *Liber Pontificalis*, ed. L. Duchesne, t. I, p. 376 : *Hic statuit ut tempore confractionis dominici corporis* Agnus dei qui tollis peccata mundi, miserere nobis *a clero et populo decantetur.*

[3] Il est à noter cependant, on le verra plus loin, que certaines Eglises ont admis l'*Agnus dei* à la messe du Samedi-saint.

[4] Ces chants, Introït, Offertoire, *Agnus dei*, Communion, sont en effet surajoutés, et ne tiennent pas à la contexture de l'office, au contraire du Graduel, de l'*Alleluia* et du Trait, qui sont dans la liturgie chrétienne « la plus ancienne et la plus solennelle représentation du Psautier davidique » cf. L. Duchesne, *Origines du Culte chrétien*, 3e éd., p. 168.

Mais il en va tout autrement de la Postcommunion. Il suffit de considérer l'ordonnance de la *Messe des fidèles,* qui est proprement la synaxe liturgique de l'Eglise romaine, pour comprendre que la Postcommunion n'y peut pas être omise : l'office se divise en trois parties :

offrande — canon — communion

dont la première et la dernière se font pendant, comme les deux volets extérieurs d'un triptyque. Offrande et Communion sont deux rites complémentaires qui s'appellent et se répondent : les hommes apportent à Dieu les fruits de la terre, qu'il a fait mûrir pour eux ; Dieu les leur rend en nourriture spirituelle et gage d'immortalité. C'est pourquoi les deux actes s'achèvent par deux prières, si l'on peut ainsi dire, conjuguées, l'oraison *Super oblata,* ou Secrète [1], et l'oraison *Ad complendum* ou Postcommunion. Voici par exemple la Secrète et la Postcommunion d'une des messes du Sacramentaire grégorien [2] :

Super oblata. *Offerimus tibi, domine, munera quae dedisti : ut et creationis tuae circa mortalitatem nostram testificentur auxilium, et remedium nobis inmortalitatis operentur. per dominum* etc.

Ad complendum. *Quod ore sumpsimus, domine, mente capiamus ; et de munere temporali fiat nobis remedium sempiternum. per dominum* etc.

Il est donc également impossible d'omettre et le *Super oblata* après l'Offrande, et l'*Ad complendum* après la Communion. Aussi bien la messe du Samedi-saint a-t elle, comme toutes les autres, en dépit de la rubrique, ces deux oraisons nécessaires :

[1] Il ne semble pas douteux que ce terme de *Secreta* doive être pris comme un doublet de *Secretio,* la Secrète étant la prière qui se fait sur le pain et le vin destinés à la célébration de l'eucharistie, après qu'on les a *séparés,* ou pour les séparer d'avec le reste des offrandes.

[2] Muratori, *Lit. rom. uet.,* t. II, col. 178 (*Vat. Reg. lat. 337,* f° 172^{v}).

Secreta. *Suscipe, quaesumus, domine, preces populi tui cum oblationibus hostiarum: ut paschalibus initiata mysteriis ad aeternitatis nobis medelam, te operante, perficiant. per.*

< Postcommunio. > *Spiritum nobis, domine, tuae charitatis infunde: ut quos sacramentis paschalibus satiasti, tua facias pietate concordes. per.*

Seulement cette Postcommunion se présente aujourd'hui comme une oraison de Vêpres, parce qu'elle est précédée du Ps. 116, *Laudate dominum, omnes gentes,* et du cantique *Magnificat,* chacun avec une antienne, sous la rubrique *pro uesperis in choro cantatur.* Ici se posent donc deux questions : l'une est d'expliquer l'origine de la rubrique *non dicitur postcommunio,* l'autre, de savoir ce que sont ces prétendues Vêpres, qui, en séparant de la communion l'oraison *Ad complendum,* rompent ainsi le cours de l'office.

* * *

Sur le premier point la réponse est aisée : les éditeurs du missel de Pie V ont cru en effet que la collecte *Spiritum nobis* était une oraison de vêpres et que la première messe pascale n'avait pas de postcommunion, parce qu'ils lisaient dans leur source *Postcommunio non dicitur,* ou plus probablement *non cantatur ;* et ils ne se sont pas aperçus que *postcommunio* devait s'entendre, non pas, selon l'usage qui a prévalu, de l'oraison *Ad complendum,* mais de l'*Antiphona ad communionem,* qui s'appelle aujourd'hui Communion. C'est ce que prouve, entre autres, la rubrique du missel *E 8* des archives de Saint-Pierre de Rome : *Postcommunio non cantatur .... post haec sacerdos ingreditur ad altare et dicit orationem ad complendam* (sic) *post communionem* [1], et aussi cette remarque de Durand de

[1] Rubrique presque identique dans le cod. *376* de la Bibl. Corsini. Dans quelques autres Missels (*Vat. Barb. 423 — S. Pietro B 63, B 69, B 73, E 2*) l'Antiphone et la Collecte sont également appelées *Postcom-*

Mende : *Postcommunio etiam non cantatur.... quia uesperae quae sequuntur uicem obtinent postcommunionis* [1] ; car, qu'un office de Vêpres tienne lieu d'une Antiphone, on peut s'en étonner, mais on le comprend, puisque ce sont-là deux formes de psalmodie ; mais Vêpres et Collecte ne sont pas des termes qu'on puisse comparer, encore moins tenir pour interchangeables. Enfin nous avons un témoignage direct du même Durand [2] : « l'Antiphone, qui est souvent appelée Postcommunion, tire son nom de ce qu'elle se chante après la communion, ou en signe que la communion est achevée ».

Le sens primitif de cette première rubrique une fois restitué : « on ne chante ni *Agnus dei* ni Antiphone pour la Communion », il reste à chercher l'origine de la seconde, *pro uesperis in choro cantatur antiphona.* On la trouve, sous une forme ou sous une autre, dans la plupart des Missels tant manuscrits qu'imprimés [3], dans les

munio. Mais le plus souvent quand l'Antiphone est appelée *Postcommunio,* la Collecte s'intitule *Oratio,* par exemple dans les codd. *S. Pietro B 64* à *68, B 70* à *72, E 1, E 4, E 6, E 7, E 9, E 10, F 19 — Vat. Barb. 562, 598, 610 — Casan. 450, 704, 1906,* à moins qu'elle n'ait pas de titre, comme dans les codd. *Vat. Barb. 417* et *658 — Casan. 1909 — Cors. 1350 — Vallic. A 21 — Vitt. Em. 152.* L'*Ordo* de l'Eglise de Palerme dit : *non dicitur communio neque postcommunio* (O. Judica, *Breuis explanatio ordinis diuinorum officiorum ecclesiae panormitanae,* Palerme 1771, p. 233. Ici les deux formes de la rubrique sont combinées, et l'erreur y paraît plus manifeste encore que dans le Missel de Pie V.

[1] Durand de Mende, *Rationale, diuinorum officiorum,* l. 6. ch. 85.

[2] Durand, *ibid.*. l. 4, ch. 56 : *Antiphona, quae postcommunio a plurimis nuncupatur, ideo sic appellata est quoniam post communionem, siue in signum quod communio explcta est. concinitur.* — Selon le *Micrologue,* ch. 18, l'Antiphone se chante encore *pendant,* et non pas *après* la communion : *P. L.,* 151, col. 989 : *Facta autem confractione, debent omnes communicare, interim cum et antiphona cantatur quae de communione nomen mutuauit.*

[3] Par exemple codd. *Vat. 5589, 6082 — Vat. Barb. 417, 423, 561* à *563, 598, 603, 610, 657 — Vat. Pal. 501 — Vat. Urb. 110 — S. Pietro, B 63* à *66, B 68* à *73, E 1, E 2, E 4, E 6, E 7, E 9, E 10, F 19 — Casan. 450, 603, 704, 1906, 1909 — Corsin. 376, 1350 — Vallic. A 21, B 139, D 47 — Vitt. Em. 152.* — Liturgie dominicaine (*Gros Livre* d'Humbert de Romans, à la Maison généralice de l'Ordre).

Ordines romani XI et *XII* [1], chez les liturgistes, Jean d'Avranches [2], Durand de Mende [3], Jean Beleth [4], l'Anonyme de Zazzera [5]. Il est cependant certain que, dans sa forme originale, l'office en question ne comportait pas de Vêpres. C'était, — c'est encore, en théorie du moins — la messe de la nuit pascale, la première messe de Pâques, et probablement la seule à l'époque où Sainte-Marie majeure ne doublait pas encore l'église du Latran : *Deus qui hanc sacratissimam noctem,* dit la Collecte, *gloria dominicae resurrectionis illustras* [6]. Elle appartient à l'office du dimanche, car elle se célébrait au retour du baptistère, et le dimanche était déjà commencé lorsqu'on avait quitté l'église pour administrer le baptême, puisque, dès après la dernière prophétie, l'on ne pliait plus les genoux [7]. Elle s'achevait donc au soleil levant, alors que l'heure de

[1] Mabillon, *Museum Italicum,* t. II, Ordo Rom. XI : *Eo die non cantatur* Credo, *nec offerenda, nec* Agnus dei, *nec communio, sed dicitur ad uesperas* Alleluia etc. (p. 139); Ordo Rom. XII:.... *ad uesperam autem dicitur* Alleluia etc. (p. 184).

[2] Jean d'Avranches, *De officiis ecclesiasticis* (*P. L.,* 147, col. 53) : *Dum ergo sacerdos* Pax domini *dixerit pax non accipiatur.* Agnus dei *nec communio sequitur; sed communicato clero et populo uesperae... dicantur... officium cum oratione post communionem finiat.*

[3] Durand de Mende, *Rationale,* l. III, ch. 85 : *Consequenter inter cenandum, id est dum sacerdos communicat, adiciuntur breuissimae uesperae... quae quasi non sunt uesperae, quia sabbatum aeternae quietis quod per hoc sabbatum figuratur nullam habet uesperam.*

[4] Jean Beleth, *Rationale* (*P. L.,* 202, col. 111) : *suscepta hostia, statim uesperae cantantur... atque ad eum modum, una adiecta oratione, totum eius diei officium absoluitur.*

[5] *Ss. ecclesiae rituum explicatio,* ex cod. Vat. 5046 ed. Ph. Zazzera, Rome, 1784, p. 309 : *Finito uespere, sacerdos finiat missam, et* Ite missa est *dicatur.*

[6] Cf. la Préface : *te quidem, domine, omni tempore, sed in hac potissimum nocte gloriosius praedicare.* — Infra actionem : *Communicantes et noctem sacratissimam celebrantes resurrectionis domini nostri iesu christi.*

[7] La rubrique est demeurée dans le Missel : *Hic non dicitur* Flectamus genua, *sed tantum* Oremus. On sait qu'il était interdit le plier les genoux le dimanche et pendant la Pâque. Cf. S. Augustin, lettre 55, *Ad inquisitiones Ianuarii* (Corpus de Vienne, vol. 34, p. 202) : *Stantes oramus, quod est signum resurrectionis.*

vêpres était depuis longtemps passée. Aussi les anciens livres romains, Sacramentaires ou Missels pléniers, ne portent-ils aucune trace de la disposition actuelle [1]. Ils donnent le texte de l'*Oratio ad complendum* après celui du *Hanc igitur* [2] ou de la bénédiction [3]. Et leur silence est confirmé par celui de plusieurs *Ordines* [4] et par le témoignage du ps-Alcuin : les chantres, dit l'auteur, ne chantent pas l'*Agnus dei*... le prêtre, qui est vicaire du Christ, remplit sa fonction. S'ensuit l'oraison *Ad complendum*. Lorsque tous ont communié le diacre dit *Ite, missa est*. On répond *Deo gratias*. Cette nuit-là il n'est pas question à Rome de réunion de Vêpres, ni avant ni après la messe, parce que selon Augustin et d'autres docteurs ce samedi-là n'a pas de soir [5].

Rien donc ne troublait encore l'ordonnance primitive de la messe pascale : l'évêque, qui venait d'accueillir solennellement dans l'Eglise les néophytes en leur conférant le baptême, les admettait ensuite à recevoir l'eucharistie avec l'assemblée des fidèles, et achevait ainsi de les introduire dans la communion chrétienne : car toute l'assemblée communiait dans la nuit de Pâques, et si quelqu'un s'en fût

[1] Par exemple codd. *Vat. 3548, 3806, 5318, 6080* — *Vat. Barb. 559, 560, 564* — *Vat. Borgian. 359* — *Vat. Ott. 154, 313, 356, 576* — *Vat. Pal. 494, 495, 499* — *Vat. Reg. 337* — *S. Pietro B 67, F 12, F 14, F 15* — *Casan. 1103* — *Paris. lat. 12050* (Sacram. de Rodrade) — *Rouen 272, 274* — et un Sacram. de Reims, aujourd'hui perdu, mais connu par les notes de D. Hugues Ménard (*P. L.*, 78, col. 380).

[2] Gélasien (ed. Wilson, p. 89), Grégorien de Muratori (*Liturgia romana uetus*, t. II, coll. 66).

[3] Grégorien de Ménard (*P. L.*, 78, col. 93).

[4] Ordo rom. I: *non cantant offertoria, nec* Agnus dei, *nec communionem* (Mabillon, *Mus. It.*, t. II, p. 28). — Ordo du ms. de Saint-Amand: *et ipsa nocte non psallit offertorium, nec* Agnus dei *nec antiphona ad communionem* (L. Duchesne, *Origines*, p. 471).

[5] Ps-Alcuin, *De diuinis officiis* (*P. L.*, 101, col. 1222): *Reticent cantores* Agnus dei... *sacerdos qui est uicarius christi implet suum officium. sequitur* ad complendum *oratio. postquam omnes communicauerint dicit diaconus* Ite missa est. *Respondetur* Deo gratias. *in hac nocte de uespertinali synaxi apud romanos nil agitur, neque ante missam neque post missam, quia secundum augustinum et alios doctores istud sabbatum non habet uesperam.*

abstenu (hormis les excommuniés qui faisaient pénitence pour des fautes capitales) Raban Maur déclare qu'il n'eût plus mérité le titre de chrétien [1]; cette communion se faisait en silence, et le silence n'était rompu qu'au moment où le pontife, rendant grâces au nom du peuple, prononçait l'oraison *Ad complendum*.

* * *

Les choses changèrent par la suite. D'abord la nécessité de tenir le jeûne fit qu'on avança de plus en plus l'heure de l'office: déjà selon l'*Ordo rom. I* [2] le cortège pontifical descend à l'église dès none, c'est-à dire vers 3h après midi; et le concile de Rouen (1072) réagit contre la tendance à anticiper davantage [3]. L'on fut donc tenu à moins de brièveté, et l'on put développer la cérémonie sans exposer l'assemblée à tomber en faiblesse. L'*Ordo* du ms. d'Einsiedeln admet l'*Agnus dei* [4], et un graduel du XIe siècle [5]

[1] Raban Maur, *De institutione clericorum*, l. II, ch. 38, de Sabbato sancto paschae: *Post baptismum uero et litanias, sequitur sancta missarum celebratio, et communicatio corporis et sanguinis domini, cuius participatione quicumque fidelium si hac nocte abstinuerit, nescio quomodo dicam illum christianum, exceptis his qui pro capitalibus criminibus excommunicati paenitentiam gerunt* — Les témoignages sont nombreux; on a vu celui du Ps-Alcuin. En voici d'autres: Ordo du ms. de S. Amand: *et communicat omnis populus* (Duchesne, *l. c.*, p. 471) — Ordo du ms. d'Einsiedeln: *et respondent IIII acoliti stantes ad rugas, tenentes scyphos et gimellares quae postea tenent ad confirmandum populum* (= pour communier le peuple sous l'espèce du vin) (Duchesne, *ibid.*, p. 484) — Jean d'Avranches, *de Officiis ecclesiasticis* (*P. L.*, 147, col. 53): *sed communicato clero et populo* — Pontifical de Besançon (dans Martène, *de ant. Eccl. rit.*, t. III, p. 158): *Postquam omnis populus communicatus fuerit*, etc.

[2] *Mus. Ital.*, t. II, p. 25.

[3] *Item statutum est ut in sabbato paschae officium ante nonam non incipiatur. ad noctem enim dominicae resurrectionis respicit* (*P. L.*, 147, col. 272). Aujourd'hui l'office commence dès 8h du matin.

[4] Duchesne, *l. c.*, p. 484.

[5] *Vat. lat. 4319* — Durand de Mende, *Rationale*, l. 6, ch. 85: Agnus dei *non cantatur... in quisbudam tamen ecclesiis dicitur tres* Agnus dei *sine* dona nobis pacem — Jean Beleth, *Rationale* (*P. L.*, 202, col. 111): Agnus dei *a quibusdam quidem dicitur, a quibusdam uero non.*

en donne la mélodie. Cette nouveauté ne fut généralement pas acceptée ; mais on voit s'introduire ailleurs un chant de communion : un missel plénier du X^e^-XI^e^ siècle, à l'usage d'une abbaye bénédictine de l'Italie centrale, peut-être des Abruzzes [1], aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Vaticane (*Vat. lat. 4770*) après une bénédiction du fromage ou des œufs, et une bénédiction du lait et du miel, donne :

1° sous le titre *A*, qui ne peut signifier qu'*Antiphona*, la formule suivante : *Ymnum cantate agni, mundi labacro fontis, satiati corpore christi. Alleluia, alleluia. una autem sabbati diluculo uenerunt ad monumentum, portantesque parauerunt aromata. Alleluia.*

2° sous la rubrique Ad communicandum cantate : *Alleluia, uespere autem sabbati que lucessit in prima sabbati. Laudate dominum omnes gentes* etc. *Alleluia. uespere autem sabbati que lucessit in prima sabbati uenit maria magdalena et altera maria.*

3° la postcommunion, qui n'est d'ailleurs pas celle du Grégorien, mais celle du Gélasien [2] : oratio ad complendum. *Praesta quaesumus omnipotens deus ut diuino munere sati< ati > et sacris mysteriis innouemur et moribus. Per eum.*

4° enfin sous la rubrique Super populum : *Digne nos, domine, quaesumus tuo nomini[s] famulari. salutaris cibus et sacer potus instituat et renouatione conditionis humane que mysterio continet in nostris iugiter sensibus operetur. per eumdem dominum* [3].

Il est probable que la première formule, malgré l'incise *satiati corpore christi*, est ici à usage de *Confractorium* (*antiphona in frac-*

[1] A. Ebner, *Iter Italicum*, Freiburg im Breisgau, 1896, p. 218.

[2] De même dans cod. *S. Pietro F 12*, et au Missel Ambrosien.

[3] Cette formule, avec quelques variantes, est donnée par le Gélasien comme seconde postcommunion pour le mardi de Pâques (ed. Wilson, p. 92). Les codd. Rheinau 30 de Zurich, et 348 de S. Gall la placent au Samedi-saint, comme le *Vat. 4770*.

tione) [1] ; et il est certain, grâce à la rubrique *Ad communicandum cantate*, que la seconde, *Ps. laudate dominum omnes gentes*, est un chant de communion (*antiphona ad communionem*).

Ce point acquis, il doit être permis de supposer que l'addition du *Magnificat* ne changea pas le caractère de cette partie de l'office, et que le groupe *Laudate* avec la double antienne *Alleluia*, et *Magnificat* avec la double antienne *Vespere* ne furent considérés d'abord que comme un chant triomphal d'action de grâces pour la nuit où le Christ vainqueur de la mort accueille en son corps mystique les nouvelles recrues de l'Eglise. Trois indices en effet portent à le croire :

1° Tous les textes ne disent pas comme le Missel de Pie V qu'on doive encenser l'autel : *fit incensatio ut alias in uesperis.* Il en est même un (*Vat. Pal. 501*) qui marque qu'on ne le doit pas faire : *neque thurificetur altare, neque chorus.*

2° Alors que le Missel romain et les textes dont il dérive font commencer l'antienne après la communion, *post sumptionem sacramenti pro uesperis in choro cantatur antiphona*, d'autres la font chanter pendant la communion, le Sacramentaire de S. Vast (*Par. lat. 12052*) par exemple : *interim dum communicat populus inchoat cantor* Alleluia, ou l'Ordo de Marseille : *cum dompnus pontifex communicare coeperit*, Alleluia *in choro incipitur* [2], ou même avant la communion, aussitôt après la fraction, par exemple l'Ano-

[1] Cf. le Missel *Casan. 1907*, f° 124ᵛ : In fractione : *Hic est agnus qui de celo descendit, cuius corpus super altare frangitur : et qui mundo corde ex eo acceperit, anima eius uiuet in perpetuum, alleluia* — Même antienne, aussi pour le Samedi-saint, dans l'Antiphonaire de la B. Angélique (*lat. 123*) publié par Tommasi (p. 96), qui en contient 7 autres (*Œuvres*, t. V, p. 19, 29, 76, 81, 214). Autres exemples dans D. Cagin, *Te deum ou Illatio?*, Solesmes, 1906. Au reste, il ne faut pas oublier que l'*Agnus dei* n'est pas autre chose qu'un *Confractorium* (cf. p. 141, la note du *Liber Pontificalis : ut tempore confractionis...*).

[2] *Institutions liturgiques de Marseille*, dans la *Bibliothèque liturgique* d'U. Chevalier, t. 14, p. 86. Autres exemples : *Ordinaire de Bayeux, ibid.*, t. 8, p. 138 : *dum communicat pontifex* — Cod. *Casan. 1695 : dum communicat sacerdos* — Durand de Mende, *Rationale*, l. 6, ch. 85 : *Consequenter inter cenandum, idest dum sacerdos communicat, adiciuntur breuissimae uesperae.*

nyme de Zazzera : *Dicto* Pax domini sit semper uobiscum, *statim incipiant antiphonam* Alleluia [1], ou le cod. *Vat. 5589 :* Agnus dei *non dicatur nec pax detur, sed incipiatur ad uesperas antiphona* Alleluia.

3° Enfin un certain nombre de Missels donnent cette série de chants sans la qualifier Vêpres. Ainsi le Sacramentaire de S. Vast, déjà cité, dont voici la rubrique complète : *interim dum communicat populus inchoat cantor* Alleluia. *Ps.* Laudate dominum omnes gentes. *An. in euangelium :* Vespere autem. *Ps.* Magnificat. *Post haec surgat episcopus de sede sua, pergat ad altare et dicat collectam* Spiritum nobis etc. *Et post haec dicit diaconus* Ite, missa est. — Ou encore un Missel de S. Ouen de Rouen (XIII[e] s.) [2] : *Dum communicant se fratres, illi duo qui chorum tenent simul incipient :* Alleluia, alleluia, laudate dominum omnes gentes etc. gloria. pascha nostrum. *in euangelium* Vespere autem. Magnificat. *Postcommunio* Spiritum nobis. — Dans ce dernier texte il s'agit si peu de Vêpres que la rubrique suivante parle de Vêpres et de Complies.

L'on est donc fondé à penser que ces prétendues Vêpres ont d'abord été considérées comme un chant de communion. Et Durand de Mende était sans doute sur la bonne voie lorsqu'après avoir écrit : *postcommunio* (= *antiphona ad communionem*) *non cantatur ... quia uesperae quae secuntur uicem habent postcommunionis*, il complète ainsi sa pensée : « Les néophytes sont invités à louer le Seigneur par le *Ps. Laudate*, et ils répondent qu'ils le louent en effet, en disant, comme un seul homme, soit de leur propre bouche, soit par celle des autres : *Magnificat anima mea dominum* [3].

Mais il reste alors à expliquer comment ce chant de communion a fini par être pris pour un office des Vêpres.

[1] Zazzera, *l. c.*, p. 309.

[2] Rouen, *cod. 276* (A 459) — Autres exemples : *Vat. 3547, 4772 — Vat. Barb. 699 — Vat. Pal. 496 — S. Pietro E 3, F 18, F 22 — Casan. 1695.*

[3] Durand de Mende, *Rationale*, l. 6, ch. 85 : ... *Rursus inuitantur neophyti ad laudem domini per psalmum illum* Laudate *et ipsi se laudare respondent, dicentes quasi unus homo per se uel per alios* Magnificat anima mea dominum.

* * *

On a vu plus haut (p. 147) que d'assez bonne heure la messe de la nuit pascale s'était trouvée reportée à la soirée du samedi. Il s'ensuivit qu'on oublia de plus en plus son vrai caractère : il parut que la messe de Pâques n'était pas celle-là, mais la suivante, celle qui se chantait le dimanche après le soleil levé. L'admission des nouveau-baptisés à l'eucharistie fut donc remise à la seconde messe, et il n'y eut plus à communier à la première que le seul célébrant : c'est ce que signifie la rubrique du missel de Pie V, *post sumptionem sacramenti :* mais d'autres disent plus expressément : *sumpto sacramento a sacerdote* [1]. De là plusieurs conséquences :

1° Le baiser de paix tomba dans la plupart des Eglises en désuétude, d'où l'origine de la rubrique *pacis osculum non datur.* Il semble en effet que le baiser, au moins dans les liturgies qui le placent avant la communion, lui soit étroitement lié : *Habete uinculum pacis et caritatis*, dit un sacramentaire d'Arezzo [2], *ut apti sitis sacrosancto mysterio dei.* Il faut en effet « que tous soient réconciliés par charité pour être dignement assemblés par le sacrement du corps et du sang du Christ, parce que le corps indivisible du Christ ne souffre pas de dissension » [3]. C'est pourquoi ceux qui ne communiaient point ne devaient pas le recevoir, comme on le voit dans la Concorde de S. Dunstan, abbé de Glastonbury, précisément à propos de la messe du Samedi-saint : *pacem non debent dare nisi*

[1] *Vat. Barb. 417* — *Vat. Urb. 110* — *Vallic. A 21* etc.

[2] Arezzo, bibl. publique *VI, 3* (Ebner, *Iter italicum*, p. 4).

[3] S. Isidore, *De ecclesiasticis Officiis*, I, 15 (*P. L.*, 83, col. 753) ... *ut charitate reconciliati omnes inuicem digne sacramento corporis et sanguinis christi consocientur, quia non recipit dissentionem cuiusquam christi indiuisibile corpus.* — Cf. *Micrologue, 18* (*P. L.*, 151, col. 989) : *Congrue autem pax datur ante communionem, quia iudicium sibi manducat et bibit quicumque non prius fratri suo repacificatus communicare praesumpserit.*

iis qui communicant [1]. Une telle règle n'avait pas sa raison d'être à la messe de la nuit pascale, au temps où tous les fidèles y communiaient. Aussi bien n'en trouve-t-on pas la moindre trace dans les anciens documents : ni les *Ordines I*, *XI* et *XII*, ni l'*Ordo* d'Einsiedeln, ni celui de S. Amand, ni Ps. Alcuin, ni Raban Maur, ni l'Anonyme de Zazzera ne disent qu'il n'y eût point de baiser de paix à la messe du Samedi-saint. On doit donc admettre que les textes qui n'excluent pas ce rite conservent la plus ancienne tradition [2], et que c'est l'omission de la communion qui a entraîné celle du baiser de paix [3].

2° Le chant de communion n'avait plus sa raison d'être : *Post-communio* (= *antiphona ad communionem*) *non cantatur*, dit Durand de Mende, *quia baptizati nondum communicauerunt, sed in die paschae communicare debent.*

3° Le Samedi-saint retombait sous la discipline ordinaire de la journée chrétienne durant le Carême : puisqu'il avait désormais son heure de vêpre, il devait avoir son office de Vêpres ; et puis-

[1] Cité dans Martène, *l. c.*, t. IV, p. 144. — Cf. dans les Us de Cîteaux cette règle générale : *Pacem, nisi communicaturus nemo accipiat* (*Consuetudines*, ch. 57, dans Ph. Guignard, *Les Monuments primitifs de la règle cistercienne*, Dijon, 1878, p. 155).

[2] Par exemple cod. *Casan. 603.*

[3] Il faut néanmoins reconnaître que le sentiment de la liaison des deux rites finit par s'obscurcir : si les coutumes de l'Abbaye de Corbie et de S. Bénigne de Dijon (Martène, *l. c.*, t. IV, p. 184) et le Missel de S. Ouen de Rouen (Bibl. Munic., *cod. 276*) conservent à la fois la paix et la communion, ailleurs la paix demeure alors que la communion est tombée en désuétude : cf. l'*Ordinaire des Chartreux*, Lyon, 1641, p. 563, et le Missel de Lyon, 1620. Durand de Mende, *l. c.* : *in aliquibus tamen ecclesiis pax datur* ; il ajoute, sans indiquer d'exceptions, que l'on ne communie pas à la messe du Samedi-saint. Ailleurs au contraire c'est la communion qui persiste et le baiser qui disparaît : cf. *S. Pietro*, cod. *E 8*, et *Corsin. 376*, ou l'usage du Mont-Cassin (Martène, *l. c.*, t. IV, p. 144) et de Notre-Dame de Rouen : ici la communion du peuple est marquée jusque dans le Missel de 1576 (H. Loriquet, J. Pothier, A. Collette, *Le Graduel de l'Eglise cathédrale de Rouen au XIII^e s.*, Rouen, 1907, p. 58) alors que dès le milieu du XI^e siècle l'archevêque Jean d'Avranches écrivait que la paix ne se donnait point (*de Officiis ecclesiasticis*, *P. L.*, 147, cod. 53) : *pax non accipiatur... sed communicato clero et populo...*

qu'on ne communiait plus dans la nuit pascale, il devenait permis de rompre le jeûne après Vêpres comme il est d'usage en Carême.

On ne saurait donc s'étonner de trouver ce jour-là des Vêpres après la messe — *après*, mais non *pendant*. C'est ce que dit par exemple le Missel de Lyon (1620) : *Non dicitur* Agnus dei *nec communio. pax tamen sumitur. Completa* (= *ad complendum* = *postcommunio*) Spiritum nobis, etc. *deinde statim dicuntur uesperae* [1]. Il est évident que ces Vêpres ont été ajoutées après la messe dans des Eglises qui, fidèles à l'ancienne coutume, n'avaient jamais admis le chant de communion dans la nuit pascale. Quant aux autres, dans le temps même où elles sentirent le besoin d'avoir des Vêpres au Samedi-saint, elles crurent les trouver dans la psalmodie qui avait naguère accompagné le cortège des communiants, mais dont la signification s'était perdue depuis que l'anticipation de la première messe avait fait renvoyer à la seconde la cène mystique de la Pâque. Pourtant l'on conserva longtemps encore le souvenir de ce qu'était l'oraison finale *Spiritum nobis*, et on lui laissa son nom de *postcommunio* [2] ; puis elle fut appelée simplement *oratio* [3] ; enfin elle perdit tout titre [4], et c'est ainsi qu'elle a passé dans le Missel de Pie V et de ses successeurs.

[1] Même usage chez les Chartreux : *Ordin. Carthus.*, p. 543 : *post complendam et* Ite missa est *cum duplici* Alleluia *suoque responso, sacerdos statim uesperas incipit.* — Cf. encore codd. *Vallic. F 4* et *Rouen 276*, et aussi l'usage ambrosien. — Le cod. *Casan. 1907* après l'oraison *Spiritum* < *in* > *nobis* donne la série suivante sans titre : Ant. *Crucifixus surrexit a mortuis, redemit nos, alleluia* (8 fois). Ps. *Laudate dominum.* Hymn. *Ad cenam agni prouidi.* V. *Resurrexit dominus. Vespere autem.*

[2] Codd. *S. Pietro B 63, B 69, B 73, E 2* — *Vat. 5589* — *Vat. Barb. 423, 561, 563, 603* — *Vat. Pal. 501* — Ordinaire et Missel conventuel des Frères-Prêcheurs, dans le *Gros Livre* d'Humbert de Romans — *S. Pietro E 8* l'appelle *orationem ad complendam postcommunionem* — *Corsin. 376, orationem ad complendum* — *S. Pietro F 22, ultima oratio missae.*

[3] Codd. *S. Pietro B 64* à *66, 68, 70* à *72, E 1, 4, 6, 7, 9, 10, F 19* — *Vat. Barb. 562, 598, 610, 657* — *Vat. Urb. 110* — *Casan. 450, 704, 1906* — *Corsin. 1350* — Missel des petits autels des Frères-Prêcheurs, *l. c.*

[4] Codd. *Vat. Barb. 417* — *Casan. 603, 1909* — *Vitt. Em. 152.*

Au demeurant le bon ordre de la cérémonie trouva son compte à ce système: dans l'ancien temps, où la messe finissait à l'aurore, il n'y avait pas lieu de retenir le peuple davantage, et l'office se terminait naturellement par l'*Ite, missa est*. On aurait pu, lorsqu'il fut convenu qu'il fallait encore après la messe entendre vêpres, substituer au congé la formule *Benedicamus domino*, dont on usait dans quelques Eglises, au dire de Dom Claude de Vert [1], à la messe de minuit de Noël, parce que Laudes s'ensuivaient, où les fidèles étaient tenus d'assister: *In fine missae dicitur* Benedicamus domino *quia nondum datur licentia exeundi de ecclesia*, dit un Cérémonial ms. de l'Eglise de Toul. Mais l'office de la nuit pascale est un office de joie, alors que d'ordinaire on ne retenait le peuple après la messe qu'en des jours de pénitence ou de deuil, en carême, ou quand on priait pour les morts; de plus on y chantait le *Gloria in excelsis*, et dès le XI^e^ siècle on rencontre dans le Micrologue l'idée que l'*Ite missa est* et le *Gloria in excelsis* doivent aller de compagnie [2]. Et surtout l'idée ne venait à personne de changer quelque chose à l'usage établi, précisément parce que l'on n'avait plus conscience du lien qui unit la postcommunion à la communion. Il fut donc admis sans difficulté qu'une seule oraison couronnât messe et vêpres. On y trouva même avantage: *fit etiam officium breue propter neophytos*, dit Durand de Mende, *quibus omnia debent breuiter cantari, marime proximo die, ne eis generetur fastidium ex prolixitate. unde sub una collecta missa et uespere clauduntur, ne forte*

[1] De Vert, *Explication des cérémonies de l'Eglise*, t. I, 1709, p. 5, note.

[2] *Micrologus, P. L.*, 151, col. 1011. Il indique cependant quelques exceptions, parmi lesquelles le Samedi-saint: *Semper autem cum* Gloria in excelsis, *etiam* Te deum *et* Ite missa est *recitamus, nisi de natiuitate domini in nocte, et in coena domini, et in uigilia paschae et pentecostes.* Quelques textes en effet donnent au Samedi-saint le *Benedicamus domino:* l'Ordinaire de Marseille (*Bibl. Liturg.*, d'U. Chevalier, t. 14), ou le cod. *Vat. Pal. 496*, add. marginale, l'un et l'autre d'ailleurs tout à la fin de l'office, au moment même où l'on devrait donner congé.

si finita missa dicerentur uesperae, neophyti non auditis uesperis recederent, credentes habere licentiam abeundi [1].

Ainsi s'établit l'étrange idée qu'un office de vêpres fût intercalé dans la messe. Il est facile de résumer en quelques mots les étapes de cette histoire :

1° Au temps où la messe de la nuit pascale se célébrait à l'approche de l'aube, après s'être donné le baiser de paix les fidèles communiaient en silence. Cette coutume se maintint à Rome ou aux environs jusqu'au XII[e] s. [2], et jusqu'au XV[e] au couvent de Monte-Vergine [3].

2° Certaines Eglises, celle de Lyon par exemple, ne cessèrent jamais d'observer ce silence. Et plus tard quand on chanta la messe dès la soirée du Samedi, elles ajoutèrent des Vêpres après la messe terminée.

3° D'autres renoncèrent au silence et introduisirent un chant de communion d'une grande solennité. Le premier exemple d'Antiphone remonte au X[e] siècle [4]. Puis apparaît le groupe *Laudate-Magnificat,* qui reste encore anonyme aux XII[e]-XIII[e] s. à Paris ou S. Denis [5] et à S. Pierre de Rome [6], et jusque dans un missel du XIV[e] s. [7]. C'est ce chant qui tint lieu de Vêpres lorsque l'anticipation de l'office fit remettre au dimanche la communion des néophytes, et il en porte le titre dès le XI[e] s. dans les écrits de Jean d'Avranches, archevêque de Rouen [8].

[1] Durand de Mende, *Rationale*, l. 6, ch. 85.
[2] Codd. *S. Pietro F 14, F. 15.*
[3] Cod. *Casan. 1103* — Exemples du XIV[e] s., *Vat. Ott. 356, S. Pietro B 67.*
[4] Cod. *Vat. 4770*, missel Bénédictin d'un monastère des Abruzzes (?).
[5] Cod. *Casan. 1695.*
[6] Cod. *S. Pietro F 18.*
[7] Cod. *S. Pietro E 3.*
[8] Jean d'Avranches, *De officiis ecclesiasticis* (*P. L.*, 147, col. 53) — Exemples du XII[e] s.: Codd. *Vat. Barb. 603, Vallic. F 4* — du XIII[e] s., Cod. *Casan. 603,* missel de l'Abbaye de S. Denis.

Alors le Samedi-saint de la Pâque cessa d'être, comme disaient les vieux docteurs chrétiens, la figure du Sabbat de repos éternel où le créateur entra lorsqu'il eut achevé son œuvre: *dies autem septimus sine uespera est, nec habet occasum* [1].

Rome, 26 mai 1915.

Louis Canet.

[1] S. Augustin, *Confessions,* XIII, 38.

LISTE DES MANUSCRITS CITÉS [1]

Paris.

Bibliothèque Nationale:

lat. 12050	IX^e^ s.	Missel de Corbie (ms. de Rodrade).
» 12052	X^e^ s.	Missel de S. Vast (ms. de Ratold).

Rome.

Archivio di S. Pietro:

B 63	XIV^e^-XV^e^ s.	Missel plénier
» 64	XIV^e^ s.	»
» 65	XV^e^ s.	»
» 66	XIV^e^-XV^e^ s.	»

[1] La plupart de ces mss. sont cités ou décrits, soit dans Léopold Delisle, *Mémoire sur d'Anciens Sacramentaires* (Extrait des Mém. de l'Acad. des Inscriptions, Paris, 1886), soit dans H. Ehrensberger, *Libri Liturgici Bibliothecae Vaticanae* (Fribourg en Brisgau, 1897), soit dans A. Ebner, *Iter Italicum* (Fribourg en Brisgau, 1896).

B 67	XIV^e s.	Sacramentaire et Evangéliaire.
» 68	XV^e s.	Missel plénier.
» 69	XV^e s.	»
» 70	XV^e s.	»
» 71	XV^e s.	»
» 72	XV^e s.	»
» 73	XIV^e s.	»
E 1	XIII^e s.	Missel des Frères-Mineurs.
» 2	XIV^e s.	Missel plénier.
» 3	XIV^e s.	»
» 4	XIV^e s.	»
» 6	XIII^e s.	Missel de S. Pierre de Rome.
» 7	XIV^e s.	Missel plénier.
» 8	XIV^e s.	»
» 9	XIII^e-XIV^e s.	Missel des Frères-Mineurs.
» 10	XV^e s.	Missel plénier.
F 12	X^e-XI^e s.	Sacramentaire (Rome ou environs).
» 14	XII^e s.	Sacramentaire de Rome.
» 15	XII^e s.	Sacramentaire (Rome ou environs).
» 18	XII^e-XIII^e s.	Sacramentaire de S. Pierre de Rome.
» 19	XIV^e s.	Sacramentaire.
» 22	XII^e s.	Antiphonaire.

Biblioteca Casanatense :

lat. 450 (B II 11)	XIII^e-XIV^e s.	Missel des Frères-Mineurs.
» 603 (B IV 25)	XIII^e s.	Missel de l'Abbaye de S. Denis.
» 704 (B II 10)	XIV^e s.	Missel d'Orvieto.

lat. 1103	(A II 7)	XV^e s.	Missel de Monte-Vergine.
» 1695	(C V 2)	XII^e-XIII^e s.	Missel de Paris ou S. Denis.
» 1906	(B II 6)	XV^e s.	Missel Augustin.
» 1907	(B II 1)	XI^e s.	Bréviaire-Missel bénédictin.
» 1909	(B II 5)	XIV^e-XV^e s.	Missel français.

Biblioteca Corsiniana:

lat. 376	(41 D 117)	XIII^e s.	Missel des Frères-Mineurs.
» 1350	(41 G 15)	XV^e s.	Missel de la Curie romaine.

Biblioteca Vallicelliana:

lat. A 21	XIV^e s.	Missel de S. Eutycius en Nursie.
» B 23	XII^e s.	Missel bénédictin. Ombrie.
» » 139	XV^e s.	Missel de Siponto.
» D 47	XIV^e s.	Missel bénédictin, Italie Moyenne.
» F 4	XII^e s.	Sacramentaire, Italie Moyenne.

Biblioteca Vaticana:

fonds Vatican lat. 3547	XIII^e s.	Missel des Frères-Mineurs de Barcelone.
» » 3548	XI^e s.	Sacram. de Fulda (leçons et traits).
» » 3806	X^e s.	Sacram. (éd. par Angelo Rocca).
» » 4770	X^e-XI^e s.	Missel bénédictin (Abruzzes).
» » 4772	XI^e s.	Sacram. d'Arezzo.
» » 5319	XI^e s.	Graduel.

fonds Vatican lat.	5589		XVI[e] s.	Missel dominicain pour la Semaine-sainte.
» »	6080		XI[e] s.	Missel et épistolier (additions marginales).
» »	6082		XII[e] s.	Missel bénédictin du Mont-Cassin.
fonds Barberini lat.	417	(XI-60)	XIV[e] s.	Missel plénier.
» »	423	(XI-66)	XIV[e] s.	»
» »	536	(XI-79)	XIII[e] s.	Sacramentaire avec pièces de chant, sans leçons.
» »	559	(XII-2)	XIII[e] s.	Missel plénier de S. Michel de Lyon.
» »	560	(XII-3)	X[e] s.	Missel plénier.
» »	561	(XII-4)	XIII[e] s.	Sacramentaire, Italie Moyenne.
» »	562	(XII-5)	XV[e] s.	Missel de la Curie romaine.
» »	563	(XII-6)	XV[e] s.	Sacram. des SS. Apôtres, à Rome.
» »	564	(XII-7)	XII[e] s.	Missel plénier, Auvergne.
» »	598	(XIII-7)	XV[e] s.	Missel plénier.
» »	603	(XIII-12)	XII[e] s.	Missel plénier de Caiazzo (Basse-Italie).
» »	610	(XIII-19)	XV[e] s.	Missel de la Curie romaine.
» »	657	(XIV-30)	XIV[e] s.	Missel plénier.
» »	658	(XIV-31)	XV[e] s.	Missel de la Curie romaine.
» »	699	(XIV-72)	XII[e] s.	Missel plénier (écriture de Bénévent.
fonds Borgia	359		XI[e] s.	Graduel et lectionnaire de Besançon.
fonds Ottoboni	154		XII[e] s.	Sacramentaire. Italie Moyenne.

fonds Ottoboni	313	IX^e s.	Sacramentaire (un des deux mss. de Muratori).
»	356	XIV^e s.	Sacramentaire.
»	576	XII^e s.	Missel bénédictin, région du Mont-Cassin.
fonds Palatin	494	XI^e s.	Sacram., Mayence.
»	495	X^e s.	Sacram., Lorsch.
»	496	XII^e-XIII^e s.	Sacram., Würtzbourg ?
»	499	XI^e s.	Sacram., Lorsch.
»	501	XV^e s.	Missel de Salisbury.
fonds de la Reine de Suède	337	IX^e s.	Sacramentaire (base de l'éd. de Muratori).
fonds d'Urbain VIII	110	XV^e s.	Missel plénier.

Biblioteca Vittorio Emanuele :

lat.	152 (Farfa XII)	XIV^e s.	Missel de Farfa.

Maison généralice des Dominicains :

« Gros Livre » d'Humbert de Romans (1254?) Corpus de la liturgie dominicaine.

Rouen.

Bibliothèque Municipale :

fonds latin	272 (Y 196)	XI^e s.	Missel de S. Wandrille.
»	274 (Y 6)	XI^e s.	Sacram. anglo-saxon de Jumièges.
»	276 (A 459)	XIII^e s.	Missel de S. Ouen de Rouen.

ABSIDE DE SAINTE-MARIE-MAJEURE ET PALAIS PONTIFICAL

FAÇADE DE SAINTE-MARIE-MAJEURE

AVARHILEROTO·CCARDINALIS·DESTOTAVILLA

FRA
NCOIS
GLORIA

VILLES DE L'EUPHRATE.

ZEUGMA, NÉOCÉSARÉE, BIRTHA

Les géographes et historiens modernes placent unanimement Zeugma, la ville gréco-syrienne située sur le plus célèbre des passages de l'Euphrate, en face de Biredjik, où les voyageurs venant d'Alexandrette et d'Alep ont coutume aujourd'hui de traverser le fleuve pour gagner Mossoul ou Bagdad [1]. Cette localisation a été imposée par Ritter [2], qui a discuté avec son érudition habituelle l'emplacement de Zeugma et des autres points où l'on franchissait l'Euphrate dans l'antiquité. Si néanmoins il s'est trompé, comme j'espère le montrer ici, ce n'est pas pour avoir mal interprété les textes qu'il avait diligemment recueillis, mais parce que ceux-ci ne pouvaient lui fournir que des indications approximatives sur la région où s'élevait la cité, souvent mentionnée [3]. Il aurait fallu, pour en déterminer l'emplacement avec plus de précision, disposer de renseignements topographiques qu'il eût été bien difficile de recueillir vers le milieu du siècle dernier.

[1] Pour ne citer que les travaux les plus récents, Zeugma est placé à cet endroit sur toutes les cartes de Kiepert, notamment celle au 400 millième, et par M. Chapot, *La frontière de l'Euphrate,* Paris, 1907, p. 275.

[2] Ritter, *Erdkunde*, t. X, 3e partie (Asie. t. VII), 1843, p. 950 ss.

[3] Les auteurs nous apprennent, à la vérité, que Zeugma se trouvait à 72 milles de Samosate (Pline, *H. N.*, VI, 24, § 86), à 175 milles de Séleucie de Piérie (*Ibid.*, V, 12, § 67; cf. Strabon, XVI, 2, 1, p. 749 C.), à 24 milles d'Hiérapolis (Tab. Peut.), à 12, 14 ou 24 milles de Dolichè (*Itin. Ant.*, 185, 189, 191), et à 2000 stades de Thapsaque (Strabon, XVI, 1, 22, p. 746 C.), mais, en admettant que ces chiffres soient exacts, nous connaissons trop mal le tracé des routes antiques pour que des mesures d'une précision rigoureuse soient possibles.

Pour bien fixer les termes de la question, je rappellerai que Ritter a prétendu prouver deux points: d'abord que Zeugma se trouvait en face de Biredjik, qui serait l'ancienne Apamée, ensuite que Biredjik ne correspond pas au Birthâ des Romains, comme on l'avait supposé avant lui.

Je voudrais faire valoir les raisons qui établissent, si je ne m'abuse, 1°, que Zeugma n'était pas en face de Biredjik, mais à une dizaine de kilomètres en amont, au village actuel de Bâlkîs, identifié à tort avec Néocésarée d'Euphratésie ; 2°, que Biredjik est Birthâ, dont le nom grec était Macédonopolis.

Rappelons d'abord ce qu'on sait de l'histoire de Zeugma.

Ζεῦγμα « jonction » désigne, au sens technique, un pont de bateaux jeté sur un cours d'eau ou même une jetée formée d'une réunion de chalands [1]. A l'époque perse, le *zeugma* de l'Euphrate se trouvait à Thapsaque [2]. Séleucus Nicator y substitua un nouveau pont, unissant la Commagène et la Mésopotamie [3], et il fonda à chacun de ses bouts une ville forte pour le défendre. De ces deux cités jumelles, l'une, Séleucie, sur la rive occidentale, rappelait son propre nom, l'autre, Apamée, sur la rive orientale, celui de son épouse.

Il n'y a pas doute sur la position d'Apamée : elle était, les témoignages concordent sur ce point, au delà de l'Euphrate en Mésopotamie [4]. Pline et Strabon sont au contraire en désaccord au sujet

[1] Liddell et Scott, *Lexicon*, s. v.

[2] Xénoph., I, 4, 11 ; Arrien, *Anab.*, II, 13, 1 ; Strabon, XVI, 1, 21 et 23, p. 746, 747 ; cf. Th. Nöldeke, *Karkemish, Circesium und andre Euphratübergänge* dans *Nachrichten der Ges. Wiss. Göttingen*, 1876, p. 1-16.

[3] Pline, *H. N.*, V, 24, § 86 : « Zeugma LXXII p. a Samosatis, transitu Euphratis nobile; ex adverso Apameam Seleucus, idem utriusque conditor, ponte iunxerat » ; cf. Droysen, *Histoire de l'hellénisme*, trad. Bouché-Leclercq, t. II, p. 728.

[4] Pline, *l. c.*, et VI, 26 § 119 et surtout Charax, c. 1 (*Geogr. gr. min.*, I, p. 244). Étienne de Byzance, dont le texte est corrompu, dit s. v. Ἀπάμεια : ... Ἔστι καὶ τῆς Περσαίας Ἐδέσσης πρὸς ἄρκτους. On a conjecturé Περαίας Παρθυαίας, Περσικῆς, cf. Müller notes à Charax, *l. c.*

de Séleucie. Le premier la cite parmi les villes de Cœlé-Syrie [1], c'est à dire qu'il la met sur la rive droite du fleuve, la gauche ne faisant pas partie de la province romaine mais appartenant au Parthes. Strabon nous dit au contraire [2] : « Là (en Commagène) se trouve le *zeugma* de l'Euphrate, sur lequel a été fondé Séleucie, *forteresse de Mésopotamie* attribuée par Pompée à la Commagène. C'est ici que Tigrane, lorsqu'il fut chassé de Syrie (en 69 av. J. C.), fit exécuter Cléopâtre Séléné, qu'il tenait depuis quelque temps prisonnière ».

Qui croire ? C'est certainement à Pline qu'il faut donner la préférence. Nous savons que les listes alphabétiques de villes que nous a transmises le grand compilateur romain, sont empruntées à un document presque officiel, les Commentaires d'Agrippa [3], et le nom qu'il donne à Séleucie, *Seleucia ad Euphratem,* est confirmé par une inscription de l'époque d'Auguste [4].

On s'explique aisément l'erreur de Strabon, qui pour ce passage, notons-le, puise à une source, non pas géographique, mais historique. Les répartitions territoriales opérées par Pompée se placent après l'effondrement de l'empire éphémère fondé par Tigrane d'Arménie, qui, on le sait, avait établi sa capitale à Tigranocerte en Mésopotamie. L'auteur que suit Strabon, a ainsi pu dire ou sembler dire que la forteresse évacuée par le roi vaincu était dans

[1] Pline, *H. N.*, V, 23, § 81 ; cf. *infra,* p. 167, n. 3.

[2] Strab., XVI, 2, 3, p. 749 C : Ἐνταῦθα νῦν ἐστι τὸ ζεῦγμα τοῦ Εὐφράτου· κατὰ τοῦτο δὲ Σελεύκεια ἵδρυται, φρούριον τῆς Μεσοποταμίας, προσωρισμένον ὑπὸ Πομπηίου τῷ Κομμαγηνῷ· ἐν ᾧ τὴν Σελήνην ἐπικληθεῖσαν Κλεοπάτραν Τιγράνης ἀνεῖλε, καθειρξας χρόνον τινά, ἡνίκα τῆς Συρίας ἐξέπεσεν.

[3] Cf. Cuntz, *Agrippa und Augustus als Quellenschriftsteller des Plinius* (*Suppl. Jahrb. für Philol.*, VII), Leipsig, 1890.

[4] *C. I. G.* 2548 = *I. G.*, XII, fasc. I, 653 (Rhodes) : Μάρκου, τοῦ Μάρκου Ἀντωνίου Ἀντίοχου υἱοῦ, Σελευκέως τῶν πρὸς τῷ Εὐφράτῃ. Épitaphe du fils d'un personnage qui avait reçu le droit de cité de Marc Antoine. — « Séleucie de l'Euphrate » s'opposait à « Séleucie du Tigre » ; cf. Kern, *Inschr. von Magnesia*, 61, l. 101 : Σελευκεῦσιν τοῖς πρὸς τῶι Τίγρει ; Strab., XVI, 1, 5, p. 738 C. etc.

cette région. Mais les possessions de Tigrane s'étendaient aussi sur le nord de Syrie, et c'est bien, comme l'ajoute immédiatement, Strabon, en abandonnant ce pays, avant de franchir le *zeugma* de l'Euphrate, qu'il mit à mort sa captive la reine Cléopâtre [1].

Le nom officiel de la ville était, nous le disions, Σελευκεία πρὸς τῷ Εὐφράτῃ, *Seleucia ad Euphratem*; cependant, dans l'usage ordinaire, on la désignait plus fréquemment comme Σελευκεία ἐπὶ τοῦ Ζεύγματος [2] ou Σελεύκεια κατὰ τὸ Ζεῦγμα, de même qu'Apamée était dite *Apamea in Zeugmate* [3]. Mais les noms de ces deux villes disparurent après la chute de la dynastie des Séleucides [4], et, à l'époque romaine, la cité située au bord du fleuve qui marqua longtemps la limite de l'empire, était connue simplement comme « τὸ Ζεῦγμα » « la Jonction » [5]. Ce terme, usité depuis longtemps dans le langage vulgaire, se substitua complètement à l'ancienne dénomination, et sur

[1] La confusion faite par Strabon a induit certains érudits à supposer l'existence de deux ζεύγματα de l'Euphrate, l'un en face de Biredjik, qui serait Apamée, l'autre près de Samosate, qui aurait eue vis-à-vis d'elle Séleucie. Mais il ressort clairement de multiples passages de Strabon lui-même qu'il n'y avait en Commagène qu'un seul *zeugma*, qui avait succédé à celui de Thapsaque (XI, 13, 4, p. 524 C.; XI, 14, 15, p. 532; XIV, 2, 29, p. 664; XVI, 1, 1, p. 736; XVI, 1, 21-23, p. 746-7; XVI, 2, 1-3, p. 749), comme l'a déjà établi Ritter (*l. c.*, p. 963 ss.). D'autres, pour mettre d'accord des textes inconciliables, ont recouru à l'hypothèse que Séleucie et Apamée seraient deux noms de la même ville (Müller, notes à Charax, p. 245, que suit Streck dans Pauly-Wissowa, *Realenc.*, suppl., s. v. « Apameia »). MM. Nöldeke (*l. c.*, p. 10) et Chapot (*op. cit.*, p. 277) ont déjà aperçu la solution dont nous nous avons tâché de montrer la vérité.

[2] Polybe, V, 43: Antiochus-le-Grand y reçut sa fiancée Laodice, fille de Mithridate II du Pont, en 221.

[3] Plin., VI, 26, § 119.

[4] On ne trouve plus les noms de Séleucie et d'Apamée après l'époque d'Auguste, car c'est de ce temps que datent les sources de Pline.

[5] Dans Charax (*l. c.*), on ne voit pas clairement si τὸ Ζεῦγμα désigne la ville ou le pont, et la même incertitude existe pour tous les passages de Strabon, mais Pline (V. 25 § 86; XXXIV, 15 § 150) entend déjà par Zeugma la ville opposée à Apamée. — Plus tard apparaît une forme dégradée Ζεῦμα, qu'on rencontre souvent à partir du IV^e^ siècle (Gelzer, note à Georg. Cypr., p. 149, n° 877).

les monnaies impériales les habitants s'intitulent Ζευγματεῖς [1]. Étienne de Byzance, en grammairien scrupuleux [2], note que les indigènes emploient cet adjectif incorrect, mais que Ζευγματίτης est préférable. C'est un indice de l'origine populaire de cet ethnique, formé probablement par analogie de Σελευκεύς.

Le grand travail des ingénieurs grecs, qui avait donné son nom à une ville, provoqua bientôt l'éclosion de légendes : on voulut que le pont eût été construit d'abord par Alexandre [3], qui en réalité avait passé le fleuve au vieux *zeugma* de Thapsaque, et l'on montrait même la chaîne, raccommodée mais non rouillée, qui lui avait servi à lier les bateaux [4]. On pensa aussi que Xerxès, qui avait enchaîné l'Hellespont, devait à plus forte raison avoir dompté l'Euphrate [5], et même que Dionysos, lors de l'expédition triomphale qui l'avait conduit jusque dans l'Inde, avait le premier joint les deux rives à l'aide d'une corde faite de tiges de lierre et de rameaux de vigne tressés, qu'on faisait admirer aux voyageurs [6].

L'importance stratégique et commerciale de la position où s'élevait Zeugma, fit à la fois sa célébrité et sa prospérité [7]. C'est de là que souvent les légions romaines entrèrent chez les Parthes où

[1] Cf. *infra*, p. 167, n. 1. — Il se pourrait que l'adoption officielle du nom de Zeugma ait eu pour motif le désir des autorités d'éviter une confusion avec deux autres villes de Séleucie, situées dans la même province de Syrie, Séleucie de Piérie et Séleucie *ad Belum*, dont le nom fut changé aussi en celui de Σελευκόβηλος.

[2] Steph. Byz. s. v. Τὸ ἐθνικόν, οἱ μὲν ἐπιχώριοι Ζευγματεύς· δεῖ δὲ Ζευγματίτης, ὡς Ἀσκαλωνίτης, ὡς καὶ Πρωτέας ὁ γραμματικὸς Ζευγματίτης. — Ce Protéas le Zeugmatite est cité *Etymol. Magnum*, s. v. Κιμμερίους et *Schol. Iliad.* XVIII, 410. Les bribes qui nous sont transmises de ses œuvres ne font guère regretter la perte du reste.

[3] Steph. Byz., s. v.; Dion. Cass., XL, 17; Lucain, VIII, 235 : « Zeugma Pellaeum ».

[4] Pline, *H. N.*, XXXVI, 15, § 150.

[5] Théodoret, *Hist. rel.*, 5 (P. G., LXXXII, col. 1352 B).

[6] Pausan., X, 29, 4.

[7] Cf. Pline, V, 21, § 86 : « Zeugma, transitu Euphratis nobile ».

les menacèrent [1]. Crassus s'obstina à y franchir l'Euphrate malgré des présages sinistres [2]; du temps d'Antoine, Ventidius Bassus usa d'un stratagème pour empêcher l'ennemi de l'y écraser [3], et sous Claude, Cassius y campa [4]. D'autre part, c'est là que les caravanes apportaient les produits de l'Orient et que les marchands entrant en Syrie acquittaient les droits de douane [5].

Lorsqu'en 114, Trajan eut annexé la Mésopotamie à l'empire, Zeugma cessa d'être une ville frontière, mais son trafic n'en devint que plus considérable. De grandes voies impériales, conduisant dans la nouvelle province, y convergeaient pour passer l'Euphrate [6], et il est certain que les ingénieurs romains durent alors substituer au vieux pont de bateaux, sujet à bien des accidents [7], une solide construction de pierre [8]. Les matériaux en ont probablement été extraits un peu en amont aux carrières d'Énesh et transportés par la batellerie militaire [9]. La prospérité de Zeugma à cette époque est attestée par l'abondance de son monnayage, qui comprend une série d'émissions numérotées sous divers empereurs de Trajan à Philippe

[1] Stace, *Silv.*, III, 2, 137: « Zeugma latinae pacis iter »; cf. V, 3, 187. Les *Adnotationes in Lucanum* (VIII, 237; p. 308, ed. Endt) conservent un souvenir confus de cette importance militaire de Zeugma au commencement de l'Empire: « Magnus Alexander Macedo Pellaeus, victis Parthis, finem posuit quem numquam excederent et Euphratem fluvium et civitatem Zeugma, quae in eius est ripis ».

[2] Florus, I, 46, 4; Plut., *V. Crass.*, 19, cf. 27; Sénèque, *Quaest. nat.*, V, 18, 10; Cass. Dion., XL, 17; cf. *Rivista di scienza delle religioni,* t. I, 1916, p. 98.

[3] Dion. Cass., XLIX, 19 (39 av. J. C.); cfr. *infra*, p. 169.

[4] Tacite, *Ann.*, XII, 12.

[5] Philostrate, *V. Apoll.*, I, 20, 1; cfr. I, 38, 2.

[6] *Itin. Anton.*, 185, 189. 190, 191. Cf. la *Tabul. Peuting.*, qui, par une singulière incorrection, place Zeugma assez loin de l'Euphrate.

[7] Plut., *V. Crass.*, 19; cf. Chapot, *op. cit.*, p. 275 s. et *C. I. L.*, III, 6709, la restauration d'un pont sur la rivière Chabinas en 200 ap. J. C.

[8] On a voulu retrouver le pont de l'Euphrate sur un bas-relief de l'arc de Bénévent (Reinach, *Répertoire des reliefs*, I, p. 60), mais l'interprétation en est douteuse (Chapot, p. 275, n. 5).

[9] Cf. *Bulletin de l'Acad. de Belgique*, 1907, p. 557 ss.

Jeune († 249) [1]. Sous les Sévères la cité célébrait des jeux, qui attiraient les lutteurs fameux [2].

Durant cette période, Zeugma faisait partie de la province de Cœlé-Syrie avec le reste de la Cyrrhestique, où la place Ptolémée [3]. Lorsque, vers 350, Rome sépara de la Syrie l'Euphratésie, qui s'étendait le long du fleuve auquel elle doit son nom, Zeugma fut une des cités et un des sièges épiscopaux de la nouvelle province, dont la métropole était Hiérapolis [4]. Une communauté chrétienne y était florissante avant le concile de Nicée, où elle envoya un évêque [5], et, au IV[e] siècle, un membre de la curie municipale, nommé Publius, fonda dans les montagnes voisines un monastère d'anachorètes [6]. La liste des évêques orthodoxes connus descend jusqu'au milieu du VI[e] siècle [7].

Dans la longue sécurité que lui assurait la barrière des places frontières de Mésopotamie, Zeugma avait négligé ses moyens de défense. Trop étroites pour qu'on pût y combattre, ses murailles n'étaient guère qu'une clôture. Mais la menace des incursions Sassanides se faisant plus pressante, Justinien la dota de fortifications hautes

[1] Head, *Hist. num.*, [2] p. 776; cf. Warwick Wroth, *Catal. Greek Coins Br. Mus., Galatia, Cappadocia, Syria*, 1899, p. 124 ss.

[2] Waddington, *Inscr. Syrie*, 1839 = *Inscr. res Rom. pert*, III, 1012.

[3] Ptolem., V,15, 13; cf. *Patrum Nicaen. nomina*, éd. Gelzer et Cuntz, I, 62, etc., et index p. 249. — Pline, nous l'avons vu (p. 163, n. 1), cite déjà Séleucie de l'Euphrate parmi les villes de Syrie.

[4] Listes civiles: Hiéroclès, 713,4; Georges de Cypre, éd. Gelzer, n° 877; Listes épiscopales, *Notitia 1* (dans l'*Hiéroclès* de Parthey), 877; Tobler et Molinier, *Itineraria Terrae Sanctae*, I, 1879, p. 333 (VI[e] siècle).

[5] *Patrum Nicaen. nom.*, *l. c.* — Suivant les actes syriaques du diacre Habib, qui souffrit le martyre sous Dioclétien, le saint se serait réfugié d'Édesse à Zeugma pour y exercer en secret son ministère; cf. Cureton, *Ancient Syriac documents*, 1864. p. 74 (trad. 73).

[6] Théodoret, *Hist. relig.*, 5 (P. G., LXXXII, 1352 ss.), cf. *Hist. eccles.*, IV, 28 (p. 268, Parmentier); *Synax. Constantinop.*, p. 423, 14 Delehaye.

[7] Lequien, *Oriens christianus*, II, p. 942; Julien de Zeugma assiste en 553 au cinquième concile œcuménique.

et larges à souhait [1]. Elles ne devaient cependant pas résister aux coups des Arabes qui, en 637, conquirent toute la Syrie du Nord et mirent en fuite fonctionnaires et clergé byzantins [2]. Toutefois, sous la domination musulmane, la ville déchue resta le siège d'un évêché jacobite : les précieuses listes de consécrations transmises par Michel le Syrien nous ont conservé les noms de douze de ses titulaires du commencement du IX^e^ au milieu du XI^e^ siècle [3]. Ce sont les dernières mentions qu'on trouve de Zeugma dans l'histoire. La vieille cité fondée par Séleucus devait être ruinée au temps des croisades.

Dans la série d'indications que nous avons pu recueillir sur Zeugma, deux faits méritent d'être relevés au point de vue topographique.

D'abord la ville était située sur la rive droite de l'Euphrate : tous les témoignages s'accordent à l'y placer [4], et elle faisait partie avant le IV^e^ siècle de la province de Syrie, non de Mésopotamie, plus tard de l'Euphratésie, non de l'Osrhoène. On ne peut supposer que le territoire de la cité s'étendait des deux côtés du fleuve, car celui-ci marquait la limite de l'empire d'Auguste et la rive gauche appartenait à cette époque aux Parthes. On le savait depuis longtemps [5], mais une confirmation nouvelle de ce fait a été apportée

[1] Procope, *De Aedif.*, II, 9, § 19 ss. (p. 75 Haury).

[2] Zeugma partagea certainement le sort de sa voisine Dolichè ; cf. Caetani, *Annali dell'Islam*, III, § 284, 290, 295.

[3] *Michel le Syrien*, trad. Chabot, t. III, p. 504. — Notamment Mar Job, évêque de Zeugma, sacré en 962 un patriarche d'Antioche (Michel, t. III, p. 129 = Bar Hébraeus, *Chron. eccles.*, éd. Abbeloos et Lamy, t. I, p. 409, 5) et en 1048 Élie, évêque de Zeugma, procède encore à la même cérémonie (Michel, t. III, p. 161 = Bar Hébraeus, t. I, p. 438).

[4] Cf. en particulier Charax, c. 1 ; Strabon. XVI, 2, 3, p. 749 C ; Pline, V, 24, § 66 ; Tacite, *Ann.*, XII, 12.

[5] Notons en particulier que les *Mansiones Parthicae* de Charax commencent au *zeugma*, c'est-à-dire à la frontière, et qu'Apamée, située immédiatement au delà, n'est point distinguée du reste des villes ou villages de Mésopotamie soumis au Parthes.

par la découverte d'une inscription syriaque, qui prouve qu'en l'an 6 ap. J. C. le château de Biredjik était tenu par un gouverneur du toparque d'Osrhoène, Manou, fils de Manou, vassal des Arsacides [1].

En second lieu, la ville de Zeugma ou, tout au moins, son acropole, occupait une montagne. En 38 av. J. C., Ventidius Bassus faisait avertir les Parthes que la position de Zeugma était favorable à son armée, parce que les collines lui permettaient de s'y opposer à leur passage sur la rive romaine de l'Euphrate [2]. La hauteur — ancien siège sans doute d'un culte sémitique — qui portait le principal sanctuaire de la cité, est figurée sur les monnaies impériales (fig. 1) [3].

Fig. 1. — Monnaie de Zeugma.

Le type numismatique a été étudié par Donaldson [4] dont je traduis la description : « Au sommet, dit-il, on voit un temple tétrastyle avec la statue d'une divinité ..... En face du temple, est une enceinte sacrée ayant à droite et à gauche une colonnade dont on n'aperçoit que les plaques garnissant son toit. En face, est un mur à panneaux élevés, qui sans doute doit reproduire un propylon ou portique à deux étages. Le centre de la cour est singulièrement figuré de façon à représenter le rocher ou la montagne sur laquelle le temple est supposé placé ou bien un bosquet d'arbres » [5]. Au dessous,

[1] Cf. *infra*, p. 183.

[2] Cassius Dion, XLIX, 19.

[3] Cf. *supra*, p. 167, n. 1. Je reproduis ici d'après Wroth, *op. cit.*, pl. XVI, n° 13, le revers d'une monnaie de Philippe.

[4] Donaldson, *Architectura numismatica*, 1859, p. 129, n° XXXVI.

[5] M. Chapot (p. 277) adopte cette interprétation en la modifiant : « un temple juché au sommet d'un cône ; les globules figurés sur ce cône représentent schématiquement un rocher et les gradins sur le côté sont les chemins en escalier conduisant au sommet ». En effet, l'escalier menant au sommet d'une montagne rocheuse, qui porte un temple, se trouve représenté d'une manière analogue sur certaines monnaies de Syrie (Néapolis

est gravé le Capricorne, signe du zodiaque qui avait présidé à la fondation de la cité [1]. Ce signe, mi-chèvre, mi-poisson, était bien celui qui devait exercer son patronage sur une ville qui grimpait sur des collines bordant un grand fleuve, et il ne me paraît pas douteux que nous ayons sur les monnaies une vue du temple principal de Zeugma et du péribole, occupant le penchant de la montagne, tels qu'ils apparaissaient au voyageur arrivant par le pont de l'Euphrate.

Or, un fait qui doit frapper tout archéologue passant par Biredjik c'est qu'au contraire la rive gauche du fleuve y est plate et la rive droite escarpée. La position favorable à une armée n'y serait pas celle qu'aurait occupée Ventidius Bassus, mais celle des Parthes se préparant à forcer le passage [2].

Mais, si nous nous transportons à Bâlkis, nous trouvons précisément ce que nous cherchons, c'est-à-dire que les collines de la rive droite dominent la rive gauche, qui est relativement plane ; la plus élevée de ces hauteurs affecte la forme d'un cône tronqué, tel que nous le faisaient attendre les monnaies de Zeugma (fig. 2) [3], et elle paraît prédestinée par la nature à porter un temple et une acropole [4].

de Samarie : Donaldson, p. 110, n° 33 ; Head, *Hist. num.*², p. 803 ; Héliopolis : Donaldson, p. 122, n° 35 ; Head, p. 785) ; mais sur deux exemplaires, que j'ai sous les yeux, des pièces de Philippe frappées à Zeugma, on voit clairement que le prétendu escalier est divisé en deux dans le sens de la longueur par un trait parallèle à ceux qui le limitent de chaque côté. Je crois donc que Donaldson a raison et que le graveur a entendu représenter les plaques de marbre qui couvraient le toit de deux portiques gravissant la colline sacrée, tels qu'on en trouve encore dans certaines villes italiennes, notamment près de Bologne à la Madonna di San Luca.

[1] Cf. Saglio-Pottier, *Dict. ant.*, s. v. « Zodiacus ».

[2] Czernik, *Expedition durch die Gebiete des Euphrats herausg. von Schweiger-Lerchenfeld (Petermann's Mitteilungen, Ergänzungsband X*, Heft 45, 1876), pl. I, n° 20, donne un petit graphique (reproduit par Chapot, p. 276), où la configuration de la vallée de Euphrate à Biredjik est, assez approximativement, esquissée.

[3] La vue est prise de la Vallée de l'Euphrate en amont de Bâlkîs.

[4] C'est ce qui a déjà remarqué Ainsworth (*Travels and Researches in Asia Minor, Mesopotamia* 1842, p. 57, cité par Ritter, *l. c.*, p. 944) : « Tell

Bien plus, on peut affirmer que l'emplacement de Biredjik, loin d'être celui où, comme dit Tacite [1] « *maxime perrius amnis est* » se prête aussi mal que possible à l'établissement d'un *zeugma*. L'Euphrate s'y étale à l'ouest sur une grève à peine inclinée, où les

Fig. 2. — Vue de Bâlkîs-kalé.

eaux s'avancent ou refluent, suivant les crues, comme sur l'estran d'une plage. « La largeur moyenne du lit est de 120 mètres, mais les pluies hivernales la portent en peu de temps à 1000 et même à 2000 mètres » [2]. Quand j'y passai, je dus franchir à gué un bras sans profondeur, puis traverser un terrain mou de limon humide, parsemé de cailloux, pour atteindre enfin la barque qui devait nous porter sur l'autre rive. Ici, se dressent des rochers abrupts dont le courant rapide vient battre le pied en violents tourbillons, et les ruelles en pente de Biredjik escaladent la montagne à une telle inclinaison que jamais aucune route romaine n'a pu être tracée dans de pareilles conditions. Peut-être dans l'antiquité, comme aujourd'hui, traversait-on parfois le large fleuve à cet endroit, dans ces grosses barques à gaillard élevé, que les mariniers hâlent len-

Bâlkîs est un rocher crayeux qui conviendrait parfaitement à la situation d'un temple grec ou romain et où se trouvait peut-être un sanctuaire plus ancien de Baal ».

[1] Tac., *Ann.*, XII, 12.

[2] Cuinet, *Turquie d'Asie*, t. II, p. 268.

tement à la cordelle jusque fort en amont, puis lancent brusquement dans le courant et poussent à la gaffe et à la rame pour venir atterrir avec sûreté au point désiré [1]. Mais, certainement, on n'aurait pu choisir des conditions topographiques plus défavorables à l'établissement d'un pont de bateaux, qu'à chaque crue sa longueur démesurée aurait exposé à être rompu par la pression des eaux.

Bâlkîs au contraire est situé à l'endroit où les hautes montagnes qui bordent l'Euphrate en Commagène, s'arrêtent pour faire place à un terrain ondulé. Le fleuve beaucoup plus étroit qu'à Biredjik est resserré entre des berges qui, sans être fort élevées, suffisent à le contenir. Sur l'autre rive, la riche plaine d'Hobab, protégée au nord par une chaîne de hauteurs, offre un accès commode vers l'intérieur de la Mésopotamie. Certainement la disposition des lieux est ici autrement propice qu'à Biredjik à la construction d'un *zeugma*, et les ingénieurs de Séleucus auraient fait preuve d'un singulier aveuglement s'ils avaient négligé ce point pour en choisir un autre, peu éloigné, où se seraient multipliées les difficultés et les chances de destruction de leur travail.

De fait, un peu en amont du village actuel de Bâlkîs deux fortes murailles s'avancent dans l'Euphrate : les parements en ont été emportés, mais il reste un noyau de blocage, dont le ciment indestructible a résisté à l'action des eaux [2]. Mon guide m'assura que c'était les ruines d'un pont : le niveau alors très élevé du fleuve m'empêcha de constater si cette construction appartenait à une culée ou a une tête fortifiée et si des bases de piles pouvaient être reconnues à travers le lit. Mais je constate que la tradition

[1] Sur ce passage incommode mais pittoresque de l'Euphrate, que supprimera peut être bientôt le chemin de fer de Bagdad, cf. Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, 1883, p. 176.

[2] M. Chapot (p. 279) a remarqué de même, « à un endroit où la berge s'éloigne de la rive, les débris d'une construction énigmatique en blocage qui baigne ses pieds dans l'eau ».

qui place ici un pont est ancienne [1], et que sur l'autre rive aussi il paraît en subsister l'amorce [2].

La principale raison qui a formé la conviction de Ritter et de ses successeurs, c'est, je crois, que Biredjik fut au moyen-âge et est resté jusqu'à nos jours le principal passage de l'Euphrate. Cet argument n'est pas dépourvu de toute valeur. Les caravanes ont souvent continué à travers les siècles à suivre les mêmes pistes, à passer par les mêmes cols et les mêmes gués et à franchir les fleuves aux mêmes endroits. Mais l'importance de Biredjik ne date que du moment où Alep devint la grande place de commerce de la Syrie du nord. Bercœa, comme l'appelaient les anciens, était une cité de très médiocre importance. Les voies romaines venant de Germanicia et de Nicopolis se réunissaient à Dolichè, pour atteindre de là Zeugma et gagner Édesse en Mésopotamie [3]. Or, aujourd'hui encore les caravaniers qui vont d'Aïntab — près de l'ancienne Dolichè — à Ourfa (Édesse) ne descendent pas généralement jusqu'à Biredjik. Ils suivent d'ordinaire un chemin plus direct, passant par Nizib et aboutissant à Bâlkîs, où l'on décharge chameaux et chevaux pour transporter bêtes et fardeaux au delà du fleuve. Ce village est encore, comme me le disait le mudir dans un turc digne d'un mamamouchi, une *scala*, une étape. La route des caravanes contourne au nord ouest le mamelon conique dont nous parlions, en remontant la vallée d'un petit affluent de l'Euphrate. Je ne l'ai pas parcourue, mais M. Chapot y a constaté, aux approches de Bâlkîs, l'existence de ruines antiques [4]. Une autre route entaillait au nord du

[1] Au XVIII[e] siècle, quand Pococke passa par Biredjik, on lui dit que douze milles environ en amont se trouvait un endroit appelé *Zîma* (?) où, quand les eaux étaient basses, se voyaient sur les deux rives de l'Euphrate des murailles ruinées, peut être les débris d'un pont (cf. Ritter, *op. cit.*, p. 951).

[2] Cf. Sachau, *infra*, p. 181.

[3] *Itiner. Anton.*, 184, 189, 191.

[4] Chapot, *op. cit.*, p. 278, n. 5.

village actuel un éperon de rocher et côtoyait ensuite l'Euphrate sur une étroite corniche encore bien reconnaissable : ce sont les vestiges d'un tronçon de la grande voie romaine qui le long du fleuve reliait les camps et les postes de la frontière.

Nous touchons ici à la raison décisive qui fixe à Bâlkis la position de Zeugma. Celui-ci resta pendant toute la durée de l'Empire, nous l'avons vu, une cité prospère ; ses murailles furent encore restaurées par Justinien et un évêque syrien y résida jusqu'au XI[e] siècle. Il ne peut avoir disparu sans laisser de traces. Or, Ritter lui même ne peut s'empêcher de noter avec surprise qu'il en serait ainsi à l'emplacement qu'il lui attribue et que personne ne parle de ruines qui se trouveraient sur la rive orientale du passage de l'Euphrate en face de Biredjik [1]. Je n'y ai en effet découvert dans les prairies basses, où les eaux croupissaient en flaques marécageuses, aucun vestige d'une occupation antique, pas le moindre tesson de poterie ou débris de brique romaine. Un cimetière musulman abandonné était seul à y rappeler le passé.

Il en est tout autrement à Bâlkis. Bien que les ruines en aient été encore très imparfaitement étudiées [2], celles qui ont été signalées suffisent à prouver que le village turc est le modeste héritier d'une cité antique considérable.

[1] Ritter, *l. c.*, p. 994 : « Von der Stadt Zeugma ist keine Spur weiter üblich geblieben ; niemand spricht von Ruinen die am Westufer des Euphrat-Ueberganges gelegen wären. Der Ort mag vielleicht nur von geringer Bedeutung gewesen sein, und seinen Ruhm nur durch die Brucke erlangt haben ». Il est superflu de faire remarquer combien il est invraisemblable de supposer qu'une ville placée dans une situation commerciale exceptionnellement avantageuse ne se serait pas développée durant « la paix romaine ».

[2] Bâlkîs a été visité superficiellement par Ainsworth [1842] (cf. *supra*, p. 170, n. 4) et par Czernik [1873] (*infra*, p. 180, n. 2). Sachau y passa en 1879 (*supra*, p. 172, n. 1 et *infra*, p. 181, n. 2). Des indications sommaires sur les restes antiques ont été données plus récemment par Chabot, *Journal Asiatique*, 1900, p. 279 et par Chapot, *op. cit.*, p. 279.

Tout d'abord, un signe certain qu'une agglomération populeuse s'était formée en ces lieux, c'est le grand nombre des tombeaux qu'elle y a laissés. M. Chabot [1] en a signalé quelques-uns et a publié leurs inscriptions ; j'ai moi-même essayé d'interpréter les bas-reliefs qu'on avait coutume d'y sculpter [2] ; mais les cimetières qui avoisinaient la ville abondent en sépultures qui n'ont jamais été décrites. On trouve notamment plusieurs tombeaux rupestres au sud-ouest du village actuel, où l'un d'eux — un vaste caveau avec huit *arcosolia* pour y placer les sarcophages — a été transformé en écurie. Beaucoup d'autres sont creusés au nord-ouest de l'acropole dans le calcaire tendre d'une étroite vallée d'érosion, dont les parois presque verticales se prêtaient commodément au travail du *fossor*. La nécropole s'étendait sur d'autres points encore, et l'on est surpris du grand nombre des salles funéraires qu'on découvre, avec les niches cintrées ménagées autour d'elles pour recevoir les corps, suivant la disposition habituelle dans les sépulcres syriens. Le mudir de Bâlkîs me dit plaisamment que si je voulais prendre des notes sur tous les souterrains de la montagne, je devrais me munir d'un cahier beaucoup plus gros que mon carnet de voyage.

Certaines de ces excavations n'ont pas servi de sépultures. Des citernes ou fosses taillées dans la pierre vive marquent la place d'anciennes habitations. Des aqueducs importants pourvoyaient d'eau les habitants et servaient aussi, ce semble, à l'irrigation : l'orifice d'une large conduite qui traverse une colline, se voit encore dans un ravin à l'ouest de l'Acropole. Une autre galerie, plus importante, prend naissance dans la vallée d'érosion dont nous parlions ; elle est assez haute pour qu'on puisse y passer en se courbant un peu, et j'y pus faire plus de cent pas, jusqu'au moment où le

[1] Chabot, *l. c.*

[2] *L'aigle funéraire des Syriens* dans *Revue hist. des religions*, t. XLII, 1910, p. 124 ss.

manque d'air m'arrêta [1]. Cet aqueduc paraît avoir amené l'eau du ruisseau qui dévale au fond de la gorge, jusqu'à la plaine qui est située de l'autre côté de la montagne et dont il servait à arroser les cultures.

Bâlkis possède d'autres preuves encore de son ancienne prospérité. La cité romaine occupait non seulement, au bord de l'Euphrate, la terrasse où se confine le village actuel, mais elle s'étendait sur les collines qui s'élèvent à l'ouest et que domine le mamelon conique de l'acropole, appelé encore en turc *Bâlkîs-Kalé* [2]. Du château où Tigrane fit périr la reine Cléopâtre de Syrie, du temple dont les monnaies nous montrent la façade tétrastyle, aucun mur n'a subsisté à la surface du sol, parsemé de menus tessons et débris, et l'on y remarque seulement de gros blocs équarris et plusieurs citernes creusées dans le roc. Mais on est frappé de la force de cette position isolée, d'où l'on découvre tout les alentours et l'on peut surveiller au loin le cours du fleuve. En amont, après avoir traversé une plaine autrefois fertile, celui-ci s'infléchit entre de hautes montagnes : en aval il va s'étaler dans les prairies devant Biredjik, nappe immense qui glisse sans bruit avec une vitesse redoutable.

C'est du sommet de l'acropole, à ce que m'assura mon guide, qu'avait roulé jusqu'au bas du cône le morceau de sculpture le plus important qui subsiste à Bâlkîs : le torse d'une statue colossale d'Athéna taillée dans le calcaire du pays (fig. 3). Sa poitrine est couverte de l'égide et des serpents s'enlacent autour de sa taille ; son manteau, rejeté sur l'épaule gauche, lui entoure les hanches en gros plis et lui couvre les jambes. La tête qui avait été travaillée séparément et encastrée dans le cou, fait défaut [3] ; les bras

[1] Cf. aussi sur ce travail Chapot, *op. cit.*, p. 276.

[2] Cf. *supra*, p. 171, fig. 2.

[3] M. Chapot à qui on ne montra pas le torse, paraît avoir vu la tête, qui depuis, je le crains, aura été vendue à un marchand d'Alep. « Au flanc d'un coteau, une tête casquée colossale ; la pupille de l'œil étant indiquée, nous avons une date : II^e^ siècle » (p. 279).

et les pieds sont cassés. Tel quel, ce débris mesure encore $1^{m},83$ de haut sur 90 cent. de large.

Dans le lit d'un torrent, qui coule à proximité au fond d'un ravin, a degringolé un fragment d'une autre statue qui paraît avoir

Fig. 3. — Statue colossale d'Athéna.

été d'aussi grandes dimensions que la première. Malheureusement il n'en reste que le torse à partir des hanches avec un morceau du bras droit. Le personnage portait une tunique serrée à la taille par un large ceinturon et un manteau passant sur l'épaule gauche. C'était peut être un Arès, le dieu étant joint à la déesse de la guerre.

Deux autres morceaux de statues gisaient à l'abandon sur une colline au sud de l'acropole (fig. 4). L'un est un corps sans tête et sans pieds [h. $1^{m},37$: l. $0^{m},42$], qui appartenait à un personnage masculin, représenté debout, entièrement enveloppé dans

Fig. 4. — Restes de deux statues funéraires.

un large manteau qui recouvre les deux bras ; la main droite, qui est appuyée sur la poitrine, sort du vêtement, dont la gauche abaissée retient les plis sous la hanche. Cette œuvre, d'un type banal et d'une exécution conventionnelle, témoigne cependant d'un sens exact des proportions et d'une certaine habileté de facture. La seconde statue était celle d'une femme drapée, mais la partie inférieure en subsiste seule [h. $1^{m},10$; l. $0^{m},62$] : elle était debout sur un socle carré, appuyée sur la jambe droite, la gauche un

peu repliée ; sa tunique talaire était recouverte d'un manteau, dont les plis descendaient jusqu'aux genoux. Nous avons probablement ici les portraits de bourgeois considérables de Zeugma, images qui ornaient leur tombeau monumental.

Car, à côté des sépulcres taillés dans le roc, les citoyens opulents de la cité se faisaient construire aussi des mausolées, qui attirassent davantage les regards. On me montra les ruines d'une édicule funéraire, ce semble, que des fouilles récentes avaient mises au jour à un quart d'heure à l'ouest du village : deux bases de colonnes doriques, un morceau d'entablement, des morceaux de mosaïque attestaient encore sa splendeur disparue.

Des mosaïques, en effet, formaient le pavement non seulement des édifices publics et des demeures privées mais aussi de la « maison éternelle » où reposaient les morts [1]. C'est ainsi qu'elles abondent à Bâlkîs, où on les découvre presque à fleur de sol sur la terrasse doucement inclinée qui s'abaisse vers l'Euphrate, et quelques-unes sont d'une grande beauté. M. Sachau a décrit en 1879 celles qu'avaient exhumées des fouilles entreprises peu auparavant [2] — travaux d'Hercule, Aphrodite (?), le menton appuyée sur la main. — Mais la plus remarquable qui soit connue, est une grande composition dont les morceaux transportés à Alep ont été en partie dispersés dans divers pays d'Europe. Elle représentait le portrait d'un empereur, semble-t-il, entouré de médaillons contenant les bustes des diverses provinces romaines — parmi lesquels se trouve « la première image certaine de la Gaule personnifiée que nous ait légué

[1] Cfr. la mosaïque d'Édesse, portant une inscription syriaque, qui est décrite par Chabot, *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1906, p. 122 s. — Sur les mosaïques mises au jour dans la vallée de l'Euphrate, cf. *Byzant. Zeitschrift*, XIV, 1905, p. 58 s.

[2] Sachau, *Reise*, p. 177 s. Ces fouilles étaient poursuivies simultanément à Djerabîs (Europus) et à Bâlkîs par Henderson, consul d'Angleterre à Alep. Je ne sais si les mosaïques ont passé au British Museum.

l'art gréco-romain » [1]. La bordure était formée d'amours, armés d'un arc ou d'un bâton, qui apparaissaient au milieu d'élégants rinceaux, chassant des animaux qui fuyaient. L'exécution de cette œuvre considérable ne permet guère de lui assigner une date antérieure à l'an 200, mais elle s'inspire certainement de bons modèles hellénistiques [2].

Il est caractéristique que cette réunion de bustes des provinces ait été employée comme décoration à Zeugma, où passaient nécessairement les marchands de toutes les régions de l'empire, désireux d'échanger les produits de l'Occident contre ceux de l'Orient. Des recherches moins superficielles feraient probablement découvrir d'autres

[1] Salomon Reinach, *Revue celtique*, XXVIII, 1907, p. 1, où ce buste est reproduit.

[2] Cf. *Archäologische Zeitung*, XXXIII, 1875, p. 57; XLIII, 1855, p. 158; Furtwängler, *Archäol. Anzeiger*, 1893, p. 101; Treu, *Ibid.*, 1900, p. 109; Michon, *Bull. Soc. Antiquaires de France*, 1906, p. 380 ss. — M. Treu à qui revient le mérite d'avoir le premier rapproché la plupart des fragments cette mosaïque, a cru, d'après une indication fournie au musée de Berlin, qu'elle provenait de Biredjik. En réalité elle a été découverte à Bâlkîs. On me l'avait affirmé à Alep, et j'en ai trouvé la confirmation dans la relation, en général purement technique, de l'ingénieur Czernik (*Petermanns Mittheilungen, Ergänzungsband X*, Heft 45, 1876, p. 26), qui passa à Bâlkîs en 1873 et y signale « sehr schätzenswerthe Darstellungen der verschiedenen Provinzen des römischen Weltreichs, wie Britannia, Helvetia, Macedonia, Retia u. s. w. Auch grössere Landschaften auf Platten von 5 Meter Länge, wurden bei der Untersuchung des Ruinenhügels gefunden, und zwar in einem so wohl erhaltenen Zustande dass selbst die kleinsten Details der Zeichnung zur Geltung kommen können ». Ces mosaïques auraient été découvertes sous un gros *tell* de 25 mètres de haut, en réalité probablement sous la butte de décombres provenant de quelque édifice. — M. Treu connaissait 12 morceaux à Berlin, 2 au musée des Thermes à Rome, 11 à Saint Pétersbourg, 1 à Dresde. M. Michon y a ajouté un fragment au Louvre. Il y en a d'autres encore restés à Alep — au moins jusqu'en 1907 — dans les collections de MM. Poche et Marcopoli, et certains ont été envoyés, à ce que j'ai appris, par un consul de Portugal dans ce pays. Par contre, d'après une communication que veut bien me faire M. Paribeni, le *Museo Nazionale* des Thermes de Dioclétien n'a jamais possédé aucun fragment de cette mosaïque de Zeugma et l'indication de Furtwängler et de Treu doit être erronée.

trésors dans une ville où un grand trafic international avait dû répandre la richesse [1].

Pour compléter ma démonstration, il faudrait montrer qu'en face de ces ruines, au delà de l'Euphrate, on retrouve d'autres ruines, puisque nous savons qu'Apamée s'élevait en Mésopotamie à l'extrémité du pont vis-à-vis de Séleucie, devenue Zeugma. Lors de mon voyage je n'ai pas exploré la rive gauche du fleuve, n'en apercevant pas à ce moment l'intérêt spécial. Mais, en 1879, M. Sachau l'avait visitée et je traduis ici textuellement sa relation [2] : « En face de Bâlkîs sur la rive opposée se trouve un petit village nommé Tell Mousa. Au sud de celui-ci, s'élève une colline qui descend à pic vers l'Euphrate et dont les flancs semblent être en partie des murs antiques. Sur la colline on voit des tas de pierres, semblables aux décombres d'une ancienne ville. Il est remarquable aussi que de chaque côté s'avance dans l'Euphrate une construction de pierre semblable à une jetée, qui a l'apparence du reste d'un vieux pont. Il est donc probable que les deux bords de l'Euphrate près de Bâlkîs et près de Tell Mousa étaient l'emplacement d'une ou de deux villes de l'antiquité ». On voit que l'explorateur allemand, sans avoir connu les textes relatifs au célèbre *zeugma*, est arrivé par l'étude du terrain, précisément à la constatation qu'ils faisaient attendre.

* * *

L'existence de ruines antiques à Bâlkîs n'est pas restée, nous l'avons dit, ignorée jusqu'ici et récemment encore M. Chapot [3] en a signalé l'intérêt. Il a été amené à se demander quelle cité romaine

[1] Cuinet (*Turquie d'Asie*, t. II, p. 179) note que « près du village de Balkiz les habitants ont trouvé assez souvent dans les ruines des monnaies antiques d'or et d'argent ».

[2] Sachau, *op. cit.*, p. 178.

[3] Cf. Chapot, *La frontière de l'Euphrate*, 1907, p. 278 s.

s'élevait à cet endroit. Partant de la présupposition que Zeugma était à Biredjik, il a remarqué qu'un passage de Procope [1] accouplait à cette cité une autre « petite ville » de l'Euphratésie, Néocésarée, et il a supposé, sans trop oser l'affirmer, que ce pourrait être Bâlkîs. Mais un peu plus haut [2] l'historien byzantin avait déjà cité Néocésarée dans l'énumération des forteresses que Justinien fit restaurer « aux extrémités des frontières de l'Euphratésie », et il en ressort qu'il faut la chercher entre Barbalissos et Gaboula, au sud d'Europos, c'est-à-dire fort en aval, dans une tout autre région. D'ailleurs cette place forte n'apparaît dans l'histoire qu'au commencement du IV^e^ siècle [3]. Au temps de la persécution de Licinius, Paul de Néocésarée fut torturé d'une façon barbare et il siégea plus tard comme évêque, en 325, au concile de Nicée [4] et, en 341, au synode d'Antioche. Théodoret, qui rapporte avec complaisance la mutilation qui lui fut infligée, croit devoir noter que Néocésarée est « un château situé sur les bords de l'Euphrate » [5]. Il n'aurait certainement pas parlé ainsi d'une ville depuis longtemps floris-

[1] *De Aedif.*, II, 9, 18 (p. 75, Haury).

[2] *De Aedif.*, II, 9, 10: Καὶ πολίσματα καὶ φρούρια πάντα ἐν ἐσχατιαῖς τῶν Εὐφρατησίας ὁρίων ὄντα τῆς ὁμοίας ἐπιμελείας ἠξίωσε, Βαρβαλισσοῦ τε καὶ Νεοκαισαρείας καὶ τοῦ Γαβούλων καλουμένου καὶ τῆς πρὸς Εὐφράτῃ τῷ ποταμῷ Πεντακωμίας καὶ τοῦ Εὐρωποῦ... τὰ τείχη εὐρὼν κ. τ. λ.

[3] Les textes relatifs à Néocésarée ont été réunis par Lequien, *Oriens christ.*, II, p. 947; Gelzer notes à Georges de Cypre (où la ville est appelée Καισάρεια) p. 151, n° 882; et Chapot, *l. c.*, p. 279, n. 4. Il est remarquable qu'Hiéroclès ne la mentionne pas parmi les villes de l'Euphratésie. Elle est citée pour la dernière fois dans une signature du V^e^ concile, en 553, soit qu'elle ait été détruite par l'invasion arabe, soit plutôt qu'elle ait abandonné son titre impérial pour reprendre son ancien nom sémitique, qui reste à chercher.

[4] *Patrum Nicaen. nomina*, éd. Gelzer et Cuntz, I, 66, cf. p. 243.

[5] *Hist. eccles.*, I, 7, 5 (p. 31, Parmentier): Παῦλος ὁ Νεοκαισαρείας (φρούριον δὲ τοῦτο ταῖς τοῦ Εὐφράτου παρακείμενον ὄχθαις). — Sur les circonstances où cette place reçut son nom, on ne peut hasarder que des conjectures. Peut-être fut-elle fortifiée par Maximien ou Dioclétien, vers 296, au moment où Narsès menaçait la frontière de l'Euphrate (Orose, VII, 25 etc; cf. ce que dit Ammien de Circésium, XXIII, 4, 5).

sante. Or, les monuments trouvés à Bâlkîs prouvent à l'évidence, nous l'avons vu, que celle-ci était une cité importante dès l'époque païenne. En rendant à Zeugma sa vraie place, nous sommes sortis de toutes ces difficultés.

* * *

Pour identifier Biredjik avec Zeugma, Ritter a dû lui dénier le droit de porter le nom qu'on lui attribuait avant lui [1]. On avait très naturellement assimilé cette ville turque, que les historiens arabes et syriaques du moyen âge appellent *Bir* ou *Birah*, à la Birthâ des anciens. L'autorité du géographe allemand n'a pas réussi à faire unanimement admettre sa démonstration, que contredisaient certains textes [2]. Mais il serait oiseux de discuter encore cette question controversée, tranchée définitivement par la découverte, que j'ai faite dans la forteresse de Biredjik, d'une vieille inscription syriaque, datée, ce semble, de l'an 6 de notre ère, épitaphe d'un certain Zarbian, « commandant de Birthâ » (ܚܣܝܪ ܒܝܪܬܐ) et gouverneur du toparque d'Osrhoène, Manou fils de Manou [3]. Birtha dut être annexée à l'empire au III[e] siècle avec le reste du royaume d'Osrhoène. Ce n'était probablement encore qu'une place de médiocre importance, car les auteurs classiques n'en parlent pas. Après la constitution de la province d'Osrhoène, au milieu du IV[e] siècle, elle est citée parmi les villes qui en faisaient partie avec Édesse pour chef lieu [4]. Une aile de cavalerie paraît y avoir tenu garnison [5]. Dans la hiérarchie ecclé-

[1] Ritter, *op. cit.*, p. 965, 976.

[2] Cf. Nöldeke, *l. cit.*, p. 11; Wright, *infra*, p. 184, n. 2.

[3] Publiée par M. A. Kugener, *Rivista degli studi orientali*, t. I, 1908, p. 587.

[4] Hiéroclès, *Synecd.*, 715: Βίρθα; Georgius Cyprius, éd. Gelzer, n° 899 (p. 45).

[5] *Notitia Dignitatum*, XXXV, 28 (p. 76 Seeck). Le ms. donne *contra Bintha*. Wesseling a corrigé *Birtha*.

siastique elle était le siège d'un évêché, suffragant du métropolitain d'Édesse [1]. La chronique syriaque attribuée à Josué le Stylite fournit le renseignement intéressant qu'après la paix de 504 avec les Perses « Serge, évêque de la place forte (κάστρον) de Birthâ qui est située près de nous — c'est à dire près d'Édesse — sur le fleuve Euphrate, commença à construire un mur autour de sa ville. L'empereur lui alloua une somme importante pour ses frais. Le Magister donna aussi des ordres pour qu'un mur fût construit à Europus (Djérabis), qui est situé à l'ouest du fleuve dans la province (ἐπαρχία) de Mabbôg (Hiérapolis) » [2].

Birthâ, à côté de cette désignation indigène, avait-elle, comme d'autres villes de Syrie et de Mésopotamie, reçu un nom hellénique? Sans doute. Les listes grecques et latines des Pères qui assistèrent au concile de Nicée mentionnent un certain Maréas de Macédonopolis, que les listes syriaques appellent Maréas de Birthâ; Maréas est cité parmi les évêques de Mésopotamie, qui comprend en outre ceux d'Édesse, Nisibe et Résaïna. Les éditeurs ont donc identifié ce Birthâ à la ville dont parle la chronique du Pseudo-Josué [3]. Mais la question est plus compliquée qu'il n'y paraît à première vue, car le nom de Birthâ, qui veut dire en araméen « château » « forteresse » a été porté au moins par trois autres places en dehors de celle qui surveillait en Osrhoène la rive de l'Euphrate.

[1] *Notitia episcop.*, I, 899 (dans Parthey *Hierocles*, p. 87): Βίρβων (lire Βίρζων). — Liste latine des évêchés (VI[e] siècle) dans Tobler et Molinier, *Itineraria Terrae Sanctae*, I, 1879, p. 332: *Virthi* (= Virtha); cf. Ammien, *infra*, p. 185.

[2] Wright, *The chronicle of Josua the Stylite*, 1882, p. 71. — Wright annote, à propos de Birthâ « The expression 'situated *beside us* on the river Euphrates', seems to make it almost certain that the Birtâ-kastrâ ist identical with the modern Bîr or Birejik ».

[3] Gelzer, Cuntz, *Patrum Nicaenorum nomina*, p. 242. — De même parmi les signataires des Actes de Chalcédoine, on trouve un évêque de Macédonopolis = Birthâ, cf. *infra*, p. 186.

Georges de Cypre nomme un κάστρον Βίρθας dans la série des vingt-six camps qui gardaient la frontière de la province de Mésopotamie du côté de la Perse [1].

Ptolémée (V, 19, 3) connaît un village de Βίρθα situé dans l'Arabie déserte, sur la rive *droite* de l'Euphrate, au dessous de Thapsaque, et (V, 18, 9) un second sur le Tigre en amont de Séleucie.

De laquelle des quatre Birtha s'agit-il? On ne peut hésiter qu'entre la première, c'est à dire Biredjik, et la seconde, car la troisième était située en dehors des limites de la Mésopotamie et la quatrième en dehors des frontières de l'empire romain.

Ici intervient un passage d'Ammien Marcellin qui doit être examiné de près. L'historien raconte [2] qu'en 360 le roi Sapor envahit la Mésopotamie, s'empara de Singara (Sindjar), puis évitant Nisibis, mit le siège devant Bezabdé ou Phaenicha sur le Tigre supérieur et la prit d'assaut. Puis il ajoute [3]: *Latius se proinde iactans, additaque spe quidquid adgredi posset adipiscendi, interceptis castellis aliis vilioribus Virtam adoriri disposuit munimentum valde vetustum, ut aedificatum a Macedone credatur Alexandro, in extremo quidem Mesopotamiae situm, sed muris velut sinuosis circumdatum et cornutis instructioneque varia inaccessum..... Haec eo anno inter Tigrim gesta sunt et Euphratem* [4].

La région, qui était le théâtre des opérations militaires de Sapor, indique clairement que le *Virta* d'Ammien est le κάστρον Βίρθας

[1] Georgius Cyprius, éd. Gelzer n° 937, cf. p. 164. Probablement identique à Βιρτὸν πολίχνιον, que Procope (*De Aed.*, II, 4, 20, p. 60 Haury) dit avoir été fortifié de nouveau par Justinien *dans le voisinage d'Amida*. Cette localisation très approximative s'explique par le fait qu'Amida était le chef-lieu de la Mésopotamie romaine.

[2] Amm. Marc., XX, 6-7.

[3] Amm. Marc., XX, 7, 17.

[4] Cette phrase suffirait à exclure l'hypothèse qu'il puisse être question dans ce passage de Birtha près de Thapsaque, car ce bourg — s'il existait encore du temps d'Ammien — était situé *au delà* du fleuve en Syrie.

de Georges de Cypre, comme l'admet Gelzer dans ses notes à cet auteur. D'autre part, l'indication d'Ammien que c'était une « très vieille forteresse, qu'on croyait fondée par Alexandre le Macédonien », rend à peu près certain qu'il a en vue la cité qui s'intitulait parfois Macédonopolis.

Mais ici commencent les difficultés. Comment admettre que ce simple château qui avec vingt-cinq autres constituait la ligne de défense de la frontière romaine ait pu envoyer un évêque au concile de Nicée? Il n'est nommé dans aucune des listes ecclésiastiques grecques comme un siège épiscopal [1], et Hiéroclès ne le mentionne pas comme une cité de la province de Mésopotamie. Il est donc tout à fait invraisemblable que Maréas de Macédonopolis ait été député au concile oecuménique par cette bourgade, qui ne tirait d'importance que de la force de ses remparts.

Il y a plus, parmi les signataires du concile de Chalcédoine, en 451, on trouve un Daniel de Macédonopolis, que la liste syriaque conservée par Michel le Syrien appelle Daniel de Birthâ. Or, il est rangé parmi les évêques de la province d'Osrhoène et

[1] On trouve seulement au XI^{e}-XII^{e} siècle un évêché jacobite qui porte dans les listes de consécrations épiscopales transmises par Michel le Syrien (trad. Chabot, t. III, p. 468-481) d'abord le nom de Birtâ (XXX, 14; XXXI, 35; XXXII, 2) puis celui de Birtâ de Gargar (XXXIII, 18; XXXIV, 15; XLI, 4; XLIV, 37) ou simplement de Gargar (XLI, 22; XLIII, 9). M. Chabot dans son index (p. 408) a eu tort de distinguer ces localités l'une de l'autre. Leur identité est prouvée par le fait que les deux noms ne se trouvent jamais dans la même liste, et que le même évêque est nommé, p. 480, Ignatius de Birta et, p. 331, Ignatius de Gargar. — Ce Birtâ ou château de Gargar, la plus puissante suivant Aboulféda des forteresses placées à l'ouest de l'Euphrate, était situé près de Kachta (Kiachta) au sud de Mélitène (Malatia) (Lequien, *Oriens christianus*, II, p. 1492, cf. Michel le Syrien, t. III, pp. 250, 318, 329; Rey, *Les colonies franques de Syrie*, 1883, p. 314). Il ne peut donc être identifié au κάστρον Βιρζας de Mésopotamie. — Un autre village de Birtâ se trouvait encore à l'est du Tigre dans le diocèse de Marga (Hoffmann, *Auszüge aus Syrischen Akten Persischer Märtyrer*, 1880, p. 223, 227).

non parmi ceux de Mésopotamie, où se trouvait le κάστρον assiégé par Sapor [1].

J'incline donc à supposer une erreur d'Ammien. On sait qu'en historien consciencieux, il a consulté les géographes pour mieux comprendre les opérations militaires qu'il décrit, et qu'il nous a transmis beaucoup de données intéressantes sur la topographie et les traditions locales des pays où son récit le conduit. Il aura rapporté au château de Birthâ, assiégé par Sapor, l'indication que ses manuels de géographie lui fournissaient sur la ville de Birthâ d'Osrhoène, beaucoup plus connue. Si notre conjecture est exacte, c'est Biredjik, qu'une légende complaisamment acceptée par ses anciens habitants prétendait avoir été fortifiée par Alexandre et c'est elle qui se paraît en grec du nom de Macédonopolis.

Nous serons sur un terrain moins mouvant, si nous voulons suivre l'histoire de Bîrthâ à l'époque postérieure. Sa position lui assura une importance stratégique et commerciale à travers toutes les vicissitudes politiques de l'Orient.

A l'époque des croisades, Birâh (حبرة) ou Bir était un des fiefs de la principauté latine d'Édesse, et, après la conquête de cette ville par les musulmans, elle fut rendue à l'émir de Mardin en 1145 [2]. Plusieurs fois assiégée et prise dans la suite [3], elle se releva tou-

[1] *Daniel Macedonopolitanus,* Mansi, t. VII, p. 403; Michel le Syrien, trad. Chabot, II, p. 62, n° 113. — Les listes de Nicée ne fournissent aucune indication semblable parce que, conformément à l'ancienne division des provinces, qui dura jusque vers 350, elles entendent par Mésopotamie tout le pays situé au delà de l'Euphrate et y placent, nous l'avons vu (p. 184), Édesse, Résaïna et Nisibe.

[2] Rey, *Les colonies franques de Syrie,* 1883, p. 306; cf. *Recueil des histor. des croisades, Documents arméniens*, p. 93, 109, 116, 342, 548 etc.; Aboul Faradj (Bar Hébraeus), *Histor. Dynast.*, p. 255, Pococke : « Castellum Birae, quod castrum est munitissimum » ; cf. *Chronicon syriacum,* éd. Bruns et Kirsch, trad. p. 335.

[3] Bar Hébraeus, *Hist. Dyn.*, p. 311 (Prise de Bira, par Saladin en 1254); *Chron. syr.*, p. 555 (prise par les Tartares), etc.

jours de ses désastres, et les géographes arabes du XIV^e^ siècle la mentionnent comme une des places principales qui gardaient le passage de l'Euphrate. Aboulféda admire la solidité de son château, haut et puissant, construit sur le roc au bord du fleuve et qu'il proclame inexpugnable [1]. La force de ses défenses ne faisait pas seule son importance. Elle était placée à l'endroit où l'Euphrate était traversée par une des grands routes de caravanes qui d'Alep se dirigeaient vers Bagdad et la Perse, et Tavernier, qui la visita en 1644, en donne une description assez exacte : « Le Bir ou Berygeon (= Biredjik), comme les gens du pays l'appellent, est une assez grande ville pour le Levant, assise sur la pante d'une montagne. Il y a au bas, le long de l'Euphrate un chasteau qui marque fort son antiquité. Il tient en longueur la moitié de la ville, mais il est étroit et sans défense, sinon que d'une tour, qui bat sur la rivière et où il y a huit ou neuf méchantes coulevrines..... La ville est mal bastie comme la pluspart des villes de Turquie, mais il y a abondance de toutes choses nécessaires à la vie, d'excellent pain, de bon vin, de beaux fruits et quantité de poissons des meilleures sortes » [2].

L'aspect de Biredjik telle qu'elle se présente aujourd'hui est remarquablement pittoresque. Elle est construite sur le penchant de trois collines de calcaire blanc, séparées par des ravins profonds, dont les eaux coulent en abondance dans des fontaines et le long des déclivités. La pierre tendre de la montagne a fourni les matériaux des murailles, dont la couleur se confond presque avec celle du rocher. Cette blancheur donne à la ville sous le soleil un aspect riant et même coquet, malgré la malpropreté qui y règne. Les ruelles, dont le milieu est creusé en ruisseau, escaladent les pentes abruptes, et le toit plat du bazar sert de voie d'accès à la rangée supérieure

[1] Le Strange, *Palestine under the Moslems*, 1890, pp. 27, 38, 423.

[2] *Les six voyages de Jean Baptiste Tavernier*, éd. 1679, t. I, p. 181. — La ville, grande étape, a souvent été decrite depuis; en dernier lieu, je pense, par Sachau, *Reise in Syrien und Mesopot.*, 1883, p. 178 ss.

d'habitations. Des hauteurs, la vue du fleuve, large et rapide, où baignent les dernières maisons, est superbe, et la masse énorme du château, qui le masque en partie, apparaît singulièrement imposante. Ses murs épais, coupés de hautes tours, plongent par devant dans le courant et se dressent de chaque côté au bord de torrents profonds, que relie par derrière un large fossé creusé dans le roc. Ses ruines sont abandonnées : au sommet d'une tour un vieux canon de bronze gisait à terre, et dans les salles éventrées des grandes grues noires à bec rouge venaient rapporter le produit de leur pêche. Seul, dans un réduit, le tombeau d'un scheik vénéré est gardé par deux derviches, qui ont suspendu au mur de leur cellule les tambourins dont le battement accompagne leurs danses sacrées. Cette vaste construction date certainement dans son état actuel de l'époque musulmane, et des inscriptions arabes rappellent le nom des princes qui l'ont fait restaurer, mais une étude plus exacte révèlerait sans doute l'existence de fondations antiques, remontant peut être au temps où la forteresse était commandée par Zarbian, fils d'Abgar, gouverneur du toparque Manou.

Franz Cumont.

FRA I COMMENTATORI GRECI DI ARISTOTELE

Nella edizione monumentale dei commenti greci ad Aristotele procurata dalla r. Accademia di Berlino, anche per l'addietro avevo talora osservato alcune che parevano a me deficienze; ma riconoscendomi affatto straniero in una letteratura che maneggiavo solo quanto mi occorreva per descrivere i codici Vaticani, trascurai di porre in iscritto quelle che amavo credere piuttosto prime impressioni, destinate a svanire in un diligente esame. Recentemente però, al ripetersi del caso e all'evidenza onde presentavasi anche agli occhi inesperti, giudicai che valesse la pena di segnalarlo, affinchè se ne occupino quando che sia dotti del mestiere. Perchè se (come vedremo) due codici, descritti dal Brandis e collazionati, l'uno integralmente e l'altro in parte, per il testo aristotelico, e perciò non triviali, porgono da soli non piccola nè lieve materia trascurata, c'è da temere che abbiano avuto simile e peggior trattamento parecchi altri in apparenza di minor conto, con danno forse di più che un volume, se una buona ventura non li ha salvati. E ciò sia detto senza la minima pretesa di mettere in dubbio i meriti insigni e le utilità grandi e varie che hanno riconosciuto alla collezione uomini come l'Usener e il Praechter [1].

[1] *Byzantinische Zeitschrift,* XVIII (1909) 516-538.

I. — Per i commenti di Michele Efesino e di Eustrazio all'Etica Nicomachea.

Il codice Vaticano greco 269, del sec. XIII, non fu ignoto ai vari collaboratori della collezione berlinese: anzi il primo redattore (noi diremmo piuttosto direttore) dell'impresa Adolfo Torstrik, dopo averlo esaminato egli stesso, ne aveva esaltato l'eccellenza [1]. Ma G. Heylbut nell'edizione di Aspasio (1889) cominciò a metterlo da parte, ringiovanendolo d'un secolo e più, e sbagliandosi perfino nella grossolana classificazione, che può farsi da un lungo tratto variamente disordinato nei mss. [2]. Nè lo curò di più nella stampa degli altri commentatori dell'Etica Nicomachea Eustrazio, Michele e l'Anonimo (1892), nella quale giunse ad assegnare il codice all'anno 1493, scambiando stranamente la data di una restituzione colla data della scrittura [3] e non osservando nemmeno che quella data, del resto,

[1] *Commentaria in Aristotelem graeca edita consilio et auctoritate Academiae litterarum regiae Borussicae,* II, pars III (1898), p. VI e IX.

[2] *Comment.* XIX, pars I, p. VI-VII. A p. 180-184 il Vatic. 269 non ha già l'ordine di B (Coislin. 161, Ambros. B 95 sup.) ma di N = l'Oceano, Laurenziano 85, 1. A p. 181, 22 il nostro da solo (?) legge, e mi pare giustamente, così: διδόντες γὰρ χρήματα τὸ ἄρχειν ἐλάμβανον· διὰ τοῦτο καὶ τιμοκρατ (-αται, o -ατικοί? cf. p. 182, 9; 183, 7) ἐλέγοντο, mentre l'ed. ha: τιμοκρατία ἐλέγετο.

[3] *Comment.* XX, p. VIII. La nota non riferita dallo Heylbut sta nel f. 361^{v}, ultimo del ms., e suona così: *Die 23 Julii 1493* | *R*[= *restitutus* o *redditus*] *a d(omi)no Jo. Veneto.* L'identica nota ho veduto negli altri mss. Vaticani greci 672, 680, 948, 1030, e mi pare non significhi altro che la restituzione fatta dal rimosso prefetto della Vaticana, Giovanni Lorenzi, il quale anche dopo la rimozione ebbe in prestito due mss. greci il 24 dicembre 1494, come risulta dal codice Vatic. lat. 3966, f. 45^{r}. Intorno a lui v. P. de Nolhac, *G. Lorenzi, bibliothécaire d'Innocent VIII,* in *Mél.,* VIII (1888), 1-18, il quale a pag. 11, n. 3, erra facendolo possessore del codice Vatic. lat. 3428, perchè la nota va letta così e non altrimenti: *Die XXVIII Septembris 1420* [non *1470*] *emi a Johanne Laur. cartolario* [non *pistolarum*] *pro libris sex* [non *pro centum XX*].

non è scritta in una parte originale del ms. ma in supplemento fatto già nel sec. XIV.

M. Wallis nel commento dello Ps. Alessandro, in realtà di Michele Efesino, agli Elenchi sofistici (1898), fece altrettanto, più inesplicabilmente ancora, perchè, o non conoscendo o non accettando la data dell'Heylbut, ma quella (sec. XIV) al vero più vicina del Brandis e del Torstrik e ricordando il giudizio di costui, che il Vaticano non fosse inferiore di bontà ai migliori codici, se ne sbrigò senza manco esaminarlo, per una pura presunzione, colle parole singolari: « sed duos libros tam similis (?) notae excutere vix operae pretium esse videbatur, praesertim cum alia praeterea subsidia adessent, quae ubi deficiunt nescio an hinc nonnihil lucrari liceat ». E così — per lasciare affatto il testo — non potè accorgersi che nel titolo di prima mano sta il nome dell'autore vero: τοῦ ἐφεσίου Μιχαήλ, mutato poi da altri in Ἀφροδισιέως, e che quello è confermato da uno scoliasta del sec. XIV a f. 48^{v} (ed. p. 98,12): σημ. ὡς ἐξηγήσατο καὶ τὴν Ῥητορικὴν ὁ Ἐφέσιος, καὶ ἴσως τὴν Ἀριστοτέλους (proprio come argui il Praechter [1]), e così affermò che soli i codici della seconda classe presentano il nome dell'Efesino, meno il Parig. 1917 che l'ha aggiunto in inchiostro alquanto diverso, ossia dopo [2].

Finalmente M. Hayduck, il quale nel 1901 supplì il commento di Michele al l. V dell'Etica omesso dall'Heylbut, ha semplicemente ripetuto la sbagliatissima data « A. 1493 » e riprodotto le varianti a tre pagine del principio e all'ultima [3].

Per non andare in lungo, mi restringerò ai commenti di Michele [4] sui libri V, IX e X e di Eustrazio al libro I dell'Etica e

[1] *Göttingische gelehrte Anzeigen,* an. 1906, p. 882.

[2] *Comment.* II, pars III, p. v, not. 4, 5 e p. vi, n. 3.

[3] *Comment.* XXII, pars III, p. vii.

[4] Sull'opera molto considerevole posta da lui intorno ad Aristotele v. Praechter, *Gött. gel. Anz.,* 1906, p. 879 sgg., 896 sgg., *Byz. Zeitschr.,* XVIII, 535.

noterò solo alcune delle cose più grosse che mi sono saltate da sè negli occhi.

1. L'Hayduck nel suo supplemento si è accorto di certe lacune, che non è riuscito a colmare mediante i suoi codici, come pure di certi errori, che ha corretto a congettura. È da pensare che principalmente in questi e in quelle, com'era ovvio [1], egli abbia fatto esaminare i mss. senza vantaggio.

Ora e nell'uno e nell'altro caso il Vat. 269 l'avrebbe, più volte almeno, aiutato a meraviglia.

Pag. 54, 12. Ταῦτα ὡς σημεῖα παρατίθεται τοῦ τοὺς διὰ θυμόν τι πράξαντας μὴ ἐκ προαιρέσεως μηδ' ἐπιβούλως μηδ' ἀπὸ κακίας πεπραχέναι * * ἀλλ' ἀπαρνοῦνται κτλ. « Lacuna ex Anon. explenda ὃ οὐ ποιοῦσιν οἱ ἐξ ἐπιβουλῆς ἀδικοῦντες ». Invece il supplemento, che ci spiega bene la caduta (per omioteleuto) della proposizione, sarebbe questo secondo il Vat. 269, f. 177^{r}: οἱ μὲν γὰρ ἐκ προαιρέσεως καὶ ἀπὸ κακίας τὸ κακὸν πεποιηκότες οὐχ ὁμολογοῦσι πεπραχέναι ἀλλὰ ἀπαρνοῦνται κτλ.

[1] È partito ovvio, ma al quale taluni non hanno pensato, paghi di pochi e piccoli assaggi in luoghi scelti antecedentemente allo studio della tradizione, col rischio di non colpire dove si mostra davvero la qualità di un ms. Ad esempio, e al fine che non accada questo al Wegehaupt nell'edizione che prepara dei Morali di Plutarco, basterà notare che nel codice Vatic. gr. 264, descritto ma non collazionato da lui (*Plutarchstudien in italienischen Bibliotheken*. Cuxhaven, 1906 p. 20 sg.), quella proposizione dell'opuscolo *de liberis educandis* mutila nelle stampe (p. 6 C, ed. Bernardakis, I, 13) πρὸς δὲ τούτοις τί ἂν τοὺς παῖδας vi è dalla seconda mano compiuta benissimo così, crederei da altro ms., non da congettura: πρὸς δὲ τούτοις τί ἂν τοὺς παῖδας χρηστὸν ἕτερον διδάξαιμεν καὶ τίσιν ἀγαθοῖς ἐπιφύεσθαι παραινέσαιμεν; Non basta egli anche un solo caso come questo per renderci attenti alla tradizione che un ms. presenta, vuoi intera nel testo, vuoi saltuariamente nelle correzioni? Che se poi anche un supplemento apparisse affatto dubbio e sospetto, un editore coscienzioso, il quale si ricordi bene di non essere infallibile, non potrebbe tacitamente occultarlo, sottraendo agli altri il vero che può star sotto, e il mezzo di giudicare da sè.

P. 25, 13. Qui l'Hayd. non segnò lacuna, ma lo stesso principio del commento Τὸ δὲ τὶ προσκείμενον poteva metterlo sull'avviso. La proposizione seguente completa benissimo: Ἐπειδὴ τὸ δίκαιον ἴσον ἀπεδείχθη ὄν, ἔσται καὶ τὸ ἐν τοῖς συναλλάγμασι δίκαιον ἰσόν τι. τὸ δὲ τὶ προσκείμενον δηλωτικόν ἐστι τοῦ κτλ. (f. 166^{r}).

P. 31, 27-28. Il Vat. f. 168^{v} ha i due εἰ suppliti a congettura dall'Hayd. e alcune varianti d'ordine e di parole: ἐκεῖνοι γὰρ ὥροντο δίκαιον εἶναι τὸ ἀντιπαθεῖν ἃ ἄν τις πεποίηκεν, οἷον εἰ ἐτύφλωσαν (cosi) τινὰ, ἀντιτυφλωθῆναι, καὶ εἰ ἐρράπισεν, ἀντιρραπισθῆναι [1].

P. 50, 20. « ἀκούσιον scripsi: ἑκούσιον libri ». Il Vat. f. 175^{v} ha proprio ἀκούσιον! E per contrario, a p. 47, 30, non ha quel κινητὸν che l'ed. « delevi ». In fine, a p. 17, 27, dove l'ed. ha scritto supplendo: τὴν <δι'> ἄγνοιαν τοῦ οἰκείου ἀνδρὸς μοιχείαν τῆς μοιχευομένης, il Vat. mette tutto a posto con un semplice ἀγνοίᾳ.

2. Quanto ai libri IX e X l'Heylbut (il quale, senza avvertire la perdita dei due fogli e, con essi, della fine del l. IX e del principio del X, giunge a scrivere placidamente, p. VIII: « sequitur liber decimus, nulla inscriptione adiuncta ») non ha osservato che il commento termina diversamente e presenta prima una chiusa brevissima col nome stesso di Michele — assente nella chiusa volgata e nei mss. letti dall'editore — e poi, di altra mano, che appena appena cancellò la prima chiusa, una seconda, pur diversa da quella edita, con la nota in testa: οὕτω τὸ τέλος ἐν τοῖς β' (mi pare). Le due chiuse sono notevoli, perchè rappresentano due prove diverse, indubbiamente originali, per lo meno quanto la volgata, e dànno piena ragione alle induzioni del Praechter circa la cura che Michele col progredire degli anni pose per migliorare lo stile [2] e gli scritti proprî.

[1] Sul passo v. *Gött. gel. Anz.*, 1906, p. 897.
[2] Ib., 884.

Ecco la prima redazione. ὧδε μὲν οὖν τέλος ἐχέτω καὶ αἱ εἰς τὸ κάππα σχολαὶ καὶ αὐτὸ τὸ κάππα. ταῦτα μὲν ἐμοὶ Μιχαὴλ τῷ Ἐφεσίῳ, καὶ οὕτως. εἰ δέ τις ἄλλος ἔχει κάλλιον λέγειν, οὗτος οὐκ ἐχθρός, ἀλλ' ὁ πανάριστος τῶν ἐμῶν φίλων ἐστίν.

La seconda redazione. ὧδε μὲν οὖν τέλος ἐχέτωσαν καὶ αἱ εἰς τὸ [vuoto di una lettera, cioè $\overline{\text{K}}$] σχολαὶ καὶ αὐτὸ τὸ κάππα, κατὰ δύναμιν ἡμετέραν. εἰ δέ τις ἔχοι εἰπεῖν κρείττω τε καὶ καλλίονα, κατασπάζομαι. καὶ εἴη ἂν ὦ δέσποτα τῆς σοφίας χορηγέ, ὁ σταυρωθεὶς δι' ἄφατον φιλανθρωπίαν ὑπὲρ ἡμῶν. καὶ τὰ μὲν ἐμὰ ἔστωσαν Ἡφαίστῳ τροφή, τὰ δ' ἐκείνου ἐς ἀεὶ ψυχαῖς φιλοκάλοις καὶ θεοειδεστάτοις καὶ λόγον μόνον ζητούσαις [1].

La redazione volgata. Ὧδε μὲν τέλος ἔχουσι καὶ αἱ εἰς τὸ Κάππα σχολαί. ταῦτα κατὰ τὴν ἐμὴν δύναμιν· εἰ δέ τις ἔχει κρείττονα καὶ καλλίονα λέγειν, κατασπάζομαι. καὶ εἴη ἄν, ὦ δέσποτα καὶ δημιουργέ, ὁ σταυρωθεὶς δι' ἄφατον φιλανθρωπίαν ὑπὲρ ἡμῶν καὶ φίλων ὁ πανάριστος καὶ διδασκάλων οὗτος ὁ σεπτότατος ἐμοί· καὶ τὰ μὲν ἐμὰ ἔστωσαν Ἡφαίστῳ τροφή, τὰ δ' ἐκείνου ἐς ἀεὶ ψυχαῖς φιλοκάλοις καὶ θεοειδεστάτοις.

Si direbbe che dalla prima redazione fusa con l'una delle altre due venisse ricavata la dicitura definitiva, sia poi questa la volgata o sia l'altra che nel sec. XIV uno studioso del codice Vaticano ricopiò da altro manoscritto.

Comunque, la redazione prima brevissima col nome di Michele richiama l'attenzione sul testo precedente, attesa la possibilità che differisca pur esso, e non poco, dal volgato, e parimenti la redazione seconda ci mette sulla traccia d'un'altra linea di tradizione che l'editore non ritrovò, o perchè non ne fece caso nè ricerca, o perchè è perita.

[1] Veggo ora che questa precisamente è la chiusa del Vat. greco 1622 [del sec. XVI, non del XV, come lo fa l'Heylbut], della quale l'ed. ha adottato, citando il ms., κατασπάζομαι ma ha lasciato il resto senza dire una parola! E sarà anche nel Laurenz. 85, 1 e cognati. Due soli errori ha il 1622, α′ per K nella prima linea, ed ἐκεῖνα per ἐκείνου nella penultima.

Di fatto, il testo precedente risulta prezioso almeno nel passo lacunoso di p. 605, 19 sgg. (che io, naturalmente, sono corso ad esaminare), perchè non solo colma una lacuna di oltre quindici parole, ma presenta quella pienezza che troveremo anche nel l. V, e sana due luoghi, oltre uno già acconciato a congettura dall'editore. Riproduco quasi tutto dal f. 356 r, spaziando le parole che mancano sia nel testo sia nell'apparato dell'edizione e che veggo trovarsi tutte o quasi in altri due codici Vaticani, pur consultati, almeno qualche volta, e qui punto guardati dall'Heylbut [1].

Εἰ μὲν οὖν ἤρκει, φησίν [2], μόνη ἡ τῶν λόγων ἀκρόασις καὶ ἡ σύνεσις τῶν λεγομένων πρὸς καλοκαγαθίαν καὶ τὸ γενέσθαι τοὺς ἀκροατὰς ἀγαθούς [3], πολλοὺς καὶ μεγάλους, ὥς φησι Θέογνις, ἔφερον καὶ ἐδίδουν τοῖς γράφουσιν ἠθικὰς πραγματείας ἐζωνούμενοι [4] αὐτούς. [5] νῦν δὲ προτρέψαι μέν, ὡς εἴρηται, καὶ ῥοπήν τινα ποιῆσαι πρὸς καλοκαγαθίαν δύνανται, ποιῆσαι δὲ καλοὺς καὶ ἀγαθοὺς δίχα πράξεων ἀσθενεῖς, μᾶλλον δὲ ἀδύνατοί εἰσιν. εἰπὼν δὲ ὅτι προτρέψαι καὶ παρορμῆσαι δύνανται [6] ἐπάγει καὶ τίνας δύνανται κινῆσαι πρὸς τὰς κατ' ἀρετὴν πράξεις, ὅτι μὴ πάντας ἀλλὰ τοὺς ἐλευθερίους τῶν νέων. λέγει δὲ νῦν ἐλευθερίους... τοὺς καλῶς ἀναχθέντας [7] ὑπὸ παιδαγωγῶν ἢ συγγενῶν καὶ διὰ τῆς ἐπιεικοῦς ταύτης ἀγωγῆς καὶ ἀνατρο-

[1] Confesso che colla sfiducia quasi quasi viene l'impazienza, specialmente a vedere nell'ed. i non pochi supplementi, talvolta di più linee, fondati sulla sola a ⟨ldina⟩, dei quali almeno dovevasi nei mss. verificare il tenore. Oramai non dubito, che parecchi altri mss. abbiano ciò che mi si era presentato da sè in questo Vat. 269.

[2] Anche nel Vat. 1622.

[3] Anche nel Vat. gr. 320 e nel 1622, che omette καλοκαγ. καί. — Dopo, aggiungasi coll'ed. da a μισθούς.

[4] Proprio così il nostro. E Heylbut: « ἐξωνούμενοι scripsi ».

[5] Così anche i Vatt. 320 e 1622 (ed. αὐτάς).

[6] « Lacunam signavi » Heylb. Ma tutto ciò sta anche negli altri due Vatt., che scrivono καγαθούς. Il 1622 poi ha καὶ per μᾶλλον δέ.

[7] Così anche il Vat. 320, ed è l'espressione solita: ed. ἀχθέντας.

φῆς[1] εὐπειθεῖς ὄντας καὶ εὐκινήτους ἐπὶ τὰς κατ' ἀρετὴν πράξεις. τοὺς μὲν δὴ τοιούτους τῶν νέων δύνανται προτρέψασθαι καὶ ποιῆσαι τὸ[2] ἦθος αὐτῶν μετὰ τῶν πράξεων εὐγενὲς καὶ ἀληθῶς φιλόκαλον... τὸ δὲ κατακώχιμον σημαίνει καὶ τὸ πλῆρες, οἷον ὁ δεῖνα κατακώχιμος καὶ πλήρης[3] ἐστὶ σοφίας· δηλοῖ[3] καὶ τὸ ἐχόμενον καὶ κεκρατημένον, ὥσπερ ἂν εἴποι τις[4] Ὁ δεῖνα κατακώχιμός ἐστι ταῖς ἀρεταῖς, ἀντὶ τοῦ Ἔχεται καὶ κρατεῖται ὑπὸ τῶν ἀρετῶν· δηλοῖ καὶ κτλ.

Vero è che almeno i ff. ultimi del ms. (356–360) e qualche altro prima (ff. 324, 331, 332), colle parole ἥδεσθαι μεταβάλλει — ἐν ὑπαίθρῳ, λυπηρόν — τέρπει καινὰ ὄντα, λέξεως τὸ ἢ εἶπερ — fine (pp. 542, 22–546, 7; 558, 11–560, 23; 605, 13–620) sono un supplemento del secolo XIV (già prima s'era mutilato il preteso codice dell'an. 1493) ed è possibile che essi derivino da ben altra tradizione che non i fogli delle mani primitive; ma tutto ciò e il rimanente che abbiamo indicato e che i lettori mai e poi mai avrebbero sospettato dalle informazioni dell'editore, era e sarà da studiare prima che uno abbia il diritto di gettarlo in un canto e di passarlo sotto silenzio.

3. Nell'Eustrazio è capitato allo stesso Heylbut un caso non meno grave: egli ha seguito una tradizione che presenta un testo sfrondato, con l'omissione di parole, frasi, talvolta periodi interi, e con sostituzioni alla meglio di espressioni più brevi; ha seguito testimoni talvolta lacunosi, e manco nelle maggiori lacune, pur avendo maneggiato il Vat. 269 e il Vat. 1622, s'è dato il pensiero di guardare se essi o altri mss. fuori dei prescelti lo soccorressero; ciò che

[1] Anche il Vat. 320.

[2] Così i tre Vatt., e sembra necessario. L'ed. om. ποιῆσαι τὸ e non segna lacuna.

[3] Così i tre Vatt.

[4] ὥσπερ- τις, così i tre Vatt.: ed. οἷον.

lo avrebbe probabilmente determinato ad un esame più diligente e dei manoscritti e della tradizione che rappresentano.

P. 38, 19–25. Vat. 269 f. 121[r]. Τρεῖς εἰρηκὼς εἶναι τοὺς μάλιστα τῶν βίων προέχοντας, τὸν ἀπολαυστικόν, τὸν πολιτικόν, τὸν θεωρητικόν, μὴ μέντοιγε μνημονεύσας [1] τοῦ χρηματιστικοῦ, ἐπειδήπερ κατενόει τῶν ἀνθρώπων πολλοὺς τὸν πλοῦτον ἡγουμένους τὴν πρώτην μακαριότητα, οὐ μόνον τοὺς τυχόντας καὶ ἀφανεῖς ἀλλ' ἐνίοτε καὶ τοὺς ὑπερέχοντας καὶ αὐτοὺς βασιλεῖς, οἷος ἦν καὶ Μίδας ὁ Φρυγῶν βασιλεύς, ὃς καὶ χρυσομανὴς ἐπικέκληται [2], καὶ πᾶν ὁτιοῦν ἐπιτηδεύοντας πρὸς κτῆσιν χρημάτων, λέγει τι νῦν [3] καὶ περὶ τούτου ἐπὶ βραχύ, χρηματιστικὸν μὲν ὀνομάζων βίον τὸν περὶ κτῆσιν κτημάτων τὴν σπουδὴν ἔχοντα [4], βίαιον δὲ διότι [5] καὶ βίαν ἐνδείκνυται πρὸς τὸ κτήσασθαι τὸ ζητούμενον, οὐ μόνον ἀπάτας καὶ δόλους ἐπιτηδεύων ἀλλὰ καὶ δυναστευτικὰς χεῖρας κατὰ τῶν ἀσθενούντων [6] ἐπάγων ἵνα τὰ ἐκείνων ἀφέληται, καὶ μυρία ἄττα ἐπινοῶν ἵνα ἑαυτῷ πλούτου περιουσίαν πορίσηται. — Quanto è spazieggiato, si trova anche nel Vat. 1622, f. 27[v]–28, ma non compare menomamente nell'edizione.

P. 33, 13-24. Vat. 269 f. 118[v]. Ὧι δὲ μηδέτερον τούτων ὑπάρχει, φησί, μήτε τὸ ἔχειν ἀρχὰς [7] ἐκ τοῦ ἐπὶ μακρὸν ἐνεθισθῆναι ταῖς ἀγαθαῖς πράξεσιν ἢ καὶ διὰ εὐφυίαν ῥᾴδιον ἑαυτῷ [8] προσοικειουμένην τὰ ἀγαθά, εἴτε [9] πρὸς λῆψιν τῶν ἀρχῶν ἑτοιμότητα [10] διὰ τὸ

[1] μνησθείς Vat. 1622, del quale riferirò solo le varianti di momento, senza accennare a errori probabili di lettura, come χρηματικόν, δυναστικάς.

[2] Φρύξ *** ed.

[3] τοινυν ed. Sotto, legg. χρημάτων (ed. e Vat. 1622) invece di κτ.

[4] τὴν σπ. ἔχ.: σπευδοντα Vat. 1622, σπουδάζοντα ed.

[5] ὅτι ed.

[6] ἀσθενεστέρων Vat. 1622.

[7] Compendio incompleto. ἀρχὰς Vat. 1620 f. 23[v]. L'ed. ha solo: Ὅς, φησι, μήτε ἀρχὰς ἔχει.

[8] Legg. ἑαυτῷ con ed. e Vat. 1622.

[9] L. μήτε con ed. e Vat. 1622.

[10] ἑτοιμότατα ed.

φύσει [1] πρὸς τὸ ἀγαθὸν ὁρμητικὸν καὶ ἐπίρροπον, ἀλλὰ βαρέως ἔχει καὶ δυσκινήτως [2] πρὸς τὴν τῶν κρειττόνων ἕξεων αἵρεσιν ἢ διὰ τὸ ἔλαττον τοῦ χρόνου τῆς ἐν τοῖς ἀγαθοῖς γυμνασίας [3] ἢ διὰ τὸ πρὸς ταῦτα τῆς φύσεως σχολαιότερον [4] ἢ διὰ τὸ περὶ ταῦτα ἄηθες καὶ ἀπείραστον, ἀκουσάτω τῶν Ἡσιόδου ἐπῶν,

ἐν οἷς ἄριστον μὲν λέγει τὸ [sic] ἀφ' ἑαυτοῦ τὰ βέλτιστα εἰδότα καὶ αἱρούμενον (οὗτος δέ ἐστιν ὁ ἔχων ἤδη ἀρχάς), ἀγαθὸν δὲ καὶ οὐ καθ' ὑπεροχὴν ἄριστον καὶ τὸν ἄλλου λέγοντος καλῶς πειθόμενον (οὗτος δέ ἐστιν ὁ μήπω μὲν ἔχων ἀρχάς, ῥᾳδίως δὲ λαβεῖν δυνάμενος διὰ τὸ τοῖς ἐχέφροσι πείθεσθαι), ὃς δὲ μηδέτερον τούτων, ἀχρεῖος οὗτος ἀνήρ, ἤτοι χρείαν... Ed.

ὧν ἐκεῖνος εἴρηκεν ἐν τῇ ποιήσει ἢ ἐπιγέγραπται Ἡσιόδου ἔργα καὶ ἡμέραι, ἄριστον μὲν λέγων τὸν ἀφ' ἑαυτοῦ πάντα τὰ βελτίω νοοῦντά τε καὶ αἱρούμενον (οὗτος δέ ἐστιν ὁ ἔχων ἤδη ἀρχάς [5]), ἐσθλὸν δὲ κἀκεῖνον ἥγουν ἀγαθὸν ὃς ἄλλου λέγοντος καλῶς πείθεται. ἄριστος μὲν γὰρ ὁ καθ' ὑπεροχὴν ἀγαθός· ἀγαθὸς δὲ ἁπλῶς, ὁ δευτέρως ἐκείνου μετέχων τῆς ἀγαθότητος, οὗτος δέ ἐστιν ὁ μήπω μὲν ἔχων ἀρχάς, ῥᾳδίως δὲ λαβεῖν δυνάμενος διὰ τὸ τοῖς ἐχέφροσι πείθεσθαι. ὃς δὲ μήτ' ἀφ' ἑαυτοῦ νοεῖ τὰ δέοντα μήτ' ἄλλου ἀκούων διδάσκοντος ἐν ψυχῇ παραδέχεται, ἀχρεῖος οὗτος ἀνήρ ἐστι, τουτέστι χρείαν κτέ.

Dove non è tanto da osservare che il testo del Vaticano presenta in più l'indicazione esatta dell'opera citata d'Esiodo, quanto che esso ritiene nella spiegazione le frasi stesse del poeta: πάντα νοεῖ, ἐσθλὸς... κἀκεῖνος, ὃς δὲ μήτε... νόῃ μήτ' ἄλλου ἀκούων..., le quali nel testo volgato sono scomparse e sostituite con una pa-

[1] φύσεως ed.
[2] ἀργῶς ed.
[3] το-γυμν.: βραχύτητα χρόνου τοῦ ἐν γυμνασίᾳ ed.
[4] σχολαῖον τῆς φ. ed.
[5] Compendio incompleto. ἀρχὰς Vat. 1622.

rola o due di altro tenore. Si direbbe che l'epitomatore non le avesse riconosciute o curate: ciò che mi sembra un argomento molto forte della originarietà del testo Vaticano, il quale, d'altra parte, è indubbiamente assai più completo e soddisfacente nel resto, sebbene non immune da qualche menda.

P. 116, 4-6. Ἀτεχνῶς γὰρ καθάπερ τὰ παραλελυμένα...

Ed. Δηλοῖ διὰ τούτου ὅτι πολλὴν ὁμοιότητα ἔχουσι (τὸ γὰρ ἀτεχνῶς ἀντὶ τοῦ λίαν) αἱ παρὰ φύσιν παραφοραὶ τῶν μορίων κτλ.

Vat. f. 154^{v}. Τὸ ἀτεχνῶς οὐ κατὰ στέρησιν τέχνης λέγεται, ἣν γὰρ ἂν ἀτέχνως λεγόμενον· τὸ δὲ ἀτεχνῶς ἀντὶ τοῦ λίαν λαμβάνεται. δηλοῖ δὲ διὰ τοῦτο [1] ὅτι πολλὴν ὁμοιότητα ἔχουσιν αἱ παρὰ φύσιν κτλ.

Facile sarebbe proseguire per pagine segnalando piccoli ripieni e mostrando insieme il modo, del resto intelligente, col quale fu sfrondato e abbreviato Eustrazio; ma giova piuttosto riportare, da discoste parti, delle proposizioncelle omesse al principio e alla fine delle chiose, eppure conferenti alla pienezza e rotondità della esposizione e della forma, le quali ce ne fanno attendere altre inedite nell'interno delle chiose medesime.

Avanti p. 23, 16, Vat. f. 115 ha: Τριῶν ὄντων τῶν προοιμίων ἅπερ ἐν τῷ πρώτῳ βιβλίῳ τῶν ἠθικῶν προτέτακται, τοῦτο τὸ τρίτον ἐστὶ προοίμιον [2] ἐν ᾧ κτλ. (cf. p. 17, 29).

Dopo p. 26, 19 ἐμπαθῶς [3] Vat. f. 116 continua: καὶ μηδαμῇ τὴν ὁρμὴν κεκτῆσθαι πάθους ἔξω καὶ ἀλογίας. τὸ δὲ διώκειν ἀντὶ τοῦ ζητεῖν· ὁ γὰρ σφόδρα τινὸς ὀρεγόμενος καὶ τοῦτο ζητῶν λαβεῖν μετ' ἐπειγωλῆς διώκειν τὸ ὀρεκτὸν λέγεται ἀπὸ μεταφορᾶς τῶν διωκόντων φεύγοντά τινα καὶ βουλομένων καταλαβεῖν [4].

[1] Legg. τούτου con Vat. 1622, f. 86^{v} e vulg.
[2] Vat. 1622 om. πρ.
[3] « Ἐμπαθῶς scripsi » Heylb. Ma proprio così leggono i Vatt. 269 e 1622.
[4] κατασχεῖν Vat. 1622.

Dopo p. 53, 34 Vat. f. 127 aggiunge: καὶ οὐ κατὰ τρόπον [1] μᾶλλον ἀλλ' ἢ σύστασιν παρέχον τοῖς εἴδεσιν ἐφ' οἷς ἀσθενῶς τῇ θέσει [2] ἐκείνων μάχεται, βεβαίωσιν αὐτῇ παρεχόμενον. ἱκανὰ ταῦτα καὶ πρὸς τοῦτο ὡς ἐν παρέργῳ.

Il Vat. f. 130, dopo p. 62, 4-6 (che dà pienamente così: τὸ δὲ δοκεῖ ἐνταῦθα οὐχ ὡς ἀμφίβολον εἴρηκεν ἀλλ' ὡς κοινῆς οὔσης δοξης τοῖς ἅπασιν, ὡς δι' αὑτὴν ἀεὶ τὴν εὐδαιμονίαν αἱρούμεθα καὶ οὐδέποτε δι' ἄλλο: Τιμὴν...) comincia: Σαφῆ μὲν ταῦτα καὶ οὐδενὸς ὡς οἶμαι λόγου δεόμενα· ἵνα δὲ μή τις ἴσως [3] ἡμῖν ὀλιγωρίας ἐποίσει ἔγκλημα, παραμυθητέον πως καὶ τὰ σαφῆ. τὸ δι' αὐτὸ κτλ.

Dopo p. 110, 4 il Vat. f. 151^{v} continua: διὰ ταῦτα ἐπεσημήνατο ὁ φιλόσοφος ὡς ἐνταῦθα ὁ λόγος αὐτῷ περὶ ἀνθρωπίνης ἀρετῆς γίνεται καὶ τῆς αὐτῇ προσηκούσης εὐδαιμονίας.

Gli esempi riferiti sembrano bastevoli a persuadere che una tale testimonianza e in questo e negli altri commenti debba essere sentita, salvo poi a discuterne il valore. Se anche il testo volgare contenesse tutta la sostanza della esposizione di Eustrazio e fossero puri complementi di forma le aggiunte del codice Vaticano e dei cognati, una volta che risultino originali e genuine, s'imporranno da sè, ove non si provi insieme che pur la riduzione è opera di Eustrazio, anzi la redazione sua definitiva. Ma questo rimane da vedere [4].

[1] Sic! Legg. col Vat. 1622 οὐκ ἀνατροπήν.

[2] φύσει Vat. 1622.

[3] Vat. 1622 om. ἴσ.

[4] Altre minuzie. Le funebri croci sparirebbero se coi Vatt. 269 e 1622 si leggesse a p. 26, 24: ὥσπερ γαρ ἐν (om. 269) ἐκείνῳ ὁ λόγος φαῦλον εἶδε τὸ τῇ παραλόγῳ ὀρέξει συνυπάγεσθαι, e a pag. 75, 35 παρ' αὐταῖς (invece di παρ' αὐτοῦ). Nel l. V leggasi col Vat. 269 a pag. 289, 35 καὶ ἐν πράγμασιν (esso ha ib. 36 l'ἐστιν supplito dall'ed.); a p. 297, 3-5 κατονομάζεσθαι, εἰ καὶ (non γὰρ) μὴ ecc., levando a lin. 5 il δῆλον inserto dall'ed. a congettura; a p. 304, 1-4 εἰδὼς τὰ πρὸς ὑγίειαν αὐτῷ συμβαλλόμενα ἢ τὰ πρὸς ἰσχὺν σώματος περὶ... ἀλλὰ τὸν πρὸς πάντα τὰ εἰς ὅλον τὸ εὖ ζῆν...; a p. 306, 2 ἐξ ἐνδεχομένων ecc.

II. — Per il commento di Michele Efesino ai libri "de partibus animalium„.

1. L'editore M. Hayduck sopra nove codici fatti esaminare dall'Accademia, concordi « tutti all'infuori di uno », elesse tre, Parigini, del secolo XIV: due del tenore comune, e il terzo, F o Paris. 1859, con una recensione molto diversa dagli altri, « quae verbis valde mutatis alia in angustum coacta, alia additamentis dilatata exhibet »[1]. Questa recensione è riprodotta, parte nel supplemento della prefazione (pp. VII-XII) e parte nel testo stesso ai primi cinque capi del libro II mancanti negli altri codici (pp. 25, 3-36, 11), ma non senza lacune, essendo state ricoperte di carta varie parole non più leggibili, e poi non va oltre il c. 9, venendo meno F a p. 42, 1.

Ora fra i codici menzionati a pp. XIII-XIV ma non usati compare il Vat. gr. 261 come del « sec. XV » e come del testo comune, se le parole al principio della prefazione sono da intendere quali suonano. E poichè il ms. — segnato Y dal Bekker — è fra i migliori per il testo aristotelico e proprio nel l. *de partibus an.* fu messo dal Langkavel [2] a base dell'« editio posterior » nei cc. 11-12 del l. IV, chi può mai supporre sia stato gittato da parte senza un esame conveniente? È possibile che un testo eccellente abbia al margine un commento di tradizione non buona e senza valore, ma il presumerlo senz'altro non sarebbe prudente.

Ebbene Y, che è del principio almeno del sec. XIV, e non del XV, presenta proprio la recensione di F, e molto meno monca, non solo

[1] *Comment.* XXII, pars II (1904), p. v. — Praechter, *Gött. gel. Anzeigen,* 1906, p. 874, lo dice un testo essenzialmente diverso, non solo per le differenze nella espressione del contenuto comune, ma anche per le aggiunte, talune notevoli, come quella che riflette una canzonatoria critica dell'atomismo, forse risalente all'antichità (v. più avanti, p 207, not. 1).

[2] *Aristot. opera* I, nella Biblioteca Teubneriana, pp. 135-149.

perchè esso è leggibile anche dove F non è stato letto, ma perchè continua sino al c. 2 del l. III, p. 53, 3 [1], rendendoci oltre dieci delle fitte pagine berlinesi in 8° gr., ossia un quinto di più che F. Quindi Y non fu esaminato punto, ovvero non si diedero sufficienti istruzioni all'incaricato, per uno strano accidente che giova credere unico [2].

Si dovrebbe pertanto dare in luce la parte inedita della recensione, dal momento che non ne fu creduta indegna la parte conservata in F, e si dovrebbe anche supplire questa dove è manchevole.

Vero è che l' Hayduck affermò tali essere le lacune, « ut coniectura facile expleri possint » (p. v), ma di fatto egli più volte non le colmò accontentandosi, prudentemente, di ripetere il ritornello « XVIII. XIII. XXV. X. ecc. litt. del(etae) », e quando tentò, non sempre colpì giusto; per non aggiungere che le congetture anche ottime di parecchie parole sogliono lasciare qualche incertezza quanto alla forma esatta e all'ordine o giacitura di esse. Diamo qualche esempio.

Lacune non empite:

P. VII: τ.. πρῶτον ὑποθεμένων καὶ τὴν οὐσίαν καὶ τὸ εἶδος λαβόντων ecc. A vedere i puntini, ognuno supplirebbe τ<ῶν>; invece l. ἤτοι. Ib. πᾶσα γένεσις δ... εἰδός ἐστιν]. Legg. διὰ τὸ εἶδος. Y f. 2ᵛ.

P. VIII: « XVIII litt. del. ... XIII litt. del. ». Non manca però nulla del testo di Michele. Le lettere scomparse erano lemmi:

[1] Noto che a p. 47, 15 il cod. Vat. 261 (e così il Vat. 256) ha proprio: ἐν τοῖς πρὸς τοὺς κροτάφους κανθοῖς, come l'Hayduck ha proposto di correggere, mentre i codici prescelti da lui leggono πρὸς τοὺς ἐν τοῖς κροτάφοις κανθούς.

[2] Il caso, purtroppo! non è unico nemmeno per questo commento. Insospettito guardo il Vatic. gr. 1032, del sec. XIII-XIV (e non del XV, come si dice a pag. XIV), e veggo che pur esso ha la recensione F e l'ha isolata, e non nei margini del testo aristotelico, come F e Y, e l'ha meno incompleta che F, cioè fino al termine del libro II. Non volendo scomporre le bozze, s'intenda che il 1032 concorda sempre cogli altri due, dove non annoterò nulla.

οἱ μὲν οὖν ἀρχαῖοι [1] e καὶ ὡς κινοῦσα καὶ ὡς τέλος (Arist. p. 640^{b}, 4; 641^{a}, 27). Y ff. 3^{r}, 4^{r}.

P. x: « c. XXV.. X.. VIII.. VII litt. del. ». ἔστω γάρ, φησί, τόδε τι γένος καὶ διῃρήσθω εἰς δύο φέρε (cf. p. 14, 3-4) λευκὸν καὶ μέλαν.. μία οὖν ἑκάστη μετὰ τοῦ γένους ποιήσει εἶδος.. ὅσαι ἂν εἶεν αἱ διαφοραί, τοσαῦτα ἔσται καὶ τὰ εἴδη.. ἔτι δεῖ, φησί, διαιρεῖσθαι.. [2] Y f. 7.

Supplementi buoni quanto al senso, ma non del tutto corrispondenti alla lezione di Y:

P. xi: « c. XXX litt. del. addendum ὄρνιθας οὐχ οὕτω καὶ τὸ πτηνὸν καὶ ἔνυδρον ». Y f. 8 non ha l'inutile ὄρνιθας. « V-VIII litt. del. add. κοινὰ καὶ »] εἰσὶ καὶ ἐν τούτοις Y [3] con la red. comune (cf. p. 20, 4). « III-VI litt. del., add. ἐπεὶ »] ὅσα μὲν γὰρ Y con la red. comune (p. 20, 8). « <δισ>σοτομεῖν »] διχοτομεῖν Y.

P. 28, 23: ἐπεὶ δὲ καὶ ἡ καρδία τρέφεται ἐξ αἵματος, <εὔλογον ἐξ αἵματος> συνεστάναι] ..ἐξ αἵμ. ἀνάγκη αὐτὰ αἱματηρὰ εἶναι καὶ ἐξ αἵμ. συν. Y f. 13^{r}.

P. 29, 31: καὶ ἐπὶ διαφόρων σω<μάτων τῷ εἴδει>. Forse male letto σω in F. Y f. 14^{r} ha καὶ ἐπὶ διαφόρων τῷ εἴδει ζώων καὶ ἐπὶ διαφόρων τῷ ἀριθμῷ.

P. 32, 22 sg.: τὰ ἐξ ὕδατος συνιστάμενα πήγνυσι τὸ ψυχρὸν ὡς τὸν κρύσταλλον, τὰ δὲ <γῆς ὄντα> πῦρ, ὡς τὸν κέραμον].. τὰ δὲ ἐκ γῆς τὸ πῦρ.. Y f. 15^{v}.

Semplici spostamenti che devono farsi di parole, come a p. VIII, 19: περὶ τῆς ὑλικῆς αἰτίας ποιούμενος, p. 28, 8: μὴ αἴσθησιν ἔχειν [4], non meritano d'essere ricordati: noto piuttosto che alla lacuna di p. 6, 17 non trovo indicata la lezione, ben intelligibile e compiuta, di Y, che credo pur di F: ἀλλὰ βέλτιον ὁ τέκτων τὰς

[1] + καὶ πρῶτοι φι. Vat. 1032, e poi ὡς τὸ τ.

[2] διῃρῆσθαι Vat. 1022. — Ho spaziato le parole che colmano le lacune e che del resto convengono, salvo lievi differenze, col testo più comune.

[3] Nel Vat. 1022 le parole εἰσι-τυχὸν τὸ πτερωτὸν sono cadute per omioteleuto. — Nell'ed. ib. leggasi coi due nostri ἴσως, in vece di ἴσθι, avanti ad ἢ τὸ πτερωτόν.

[4] Anche il Vat. 1022 omette con F μή. — Poco avanti, p. 27, 36 leggasi coi Vatt. αἰσθητηρίων e non αἰσθήσεων, che non si costruisce con ὄντων.

αἰτίας ἐρεῖ, ἃς λίαν σαφῶς ὁ φιλόσοφος καταλέγει: —, e che a p. XII, 13: νῦν δὲ περὶ τὸ λοξὸν [immo λογικον] καὶ τὰ λοιπὰ ἀπορήσειε * *, è da leggersi con Y: νῦν δὲ ποῦ τὸ λογικὸν καὶ τὰ λοιπά; Ἀπορήσειε δ' ἄν τις (lemma).

Finalmente riproduco intere le linee 12-16 di p. XII, affinchè si vegga quanto migliore sia Y di F e si colmi una grave lacuna, che non fu segnalata nell'ed. ma benissimo veduta dal Praechter [1]. καὶ ἁμηγέπη ἁπτόμενοι τῆς τῶν θείων θεωρίας ἥδιον [2] ἔχομεν τοῦ τὰ [3] ἄλλα γνωρίζειν μετ' ἀκριβείας, ὥσπερ ἔχει καὶ ἐπὶ τῶν ἐρωμένων. ὅτι δὲ ἐρῶνται [4] τὰ θεῖα παρ' ἡμῶν, δῆλον ἐκ τοῦ θαυμασμοῦ οὗπερ εἰς ἐκεῖνα ἔχομεν· θαυμαζόμενα γὰρ ποθοῦνται. διὸ καὶ ἡ Ἶρις παρὰ τοῖς ποιηταῖς Θαύμαντος [5] θυγάτηρ λέγεται. τὰ δὲ φυσικὰ διὰ τὸ πλησιαίτερα [6] εἶναι ἡμῶν [7] ἀντικαταλλάττεταί τι πρὸς τὴν περὶ [8] τὰ θεῖα φιλοσοφίαν.

2. Per quali motivi l'Hayduck abbia preferito la redazione più comune, non è detto nella prefazione oltremodo laconica, e nemmeno vi si accenna se qualcuno abbia di proposito discusso l'argomento: forse sarà cosa evidente per uno specialista. Allora però precaria e malsicura affatto deve apparire l'edizione berlinese nella prima parte del libro II, e molto discutibile il ripiego di stampare allo stesso modo, in continuazione della redazione originale, una recensione cotanto diversa per indole e per sviluppo, che forse era meglio lasciare con tutto il resto nel supplemento della prefa-

[1] *Gött. gel. Anzeigen*, 875.

[2] ἴδιον Vat. 1022 sic.

[3] ταῦτα F (?), onde Hayd. aggiunse <ἅ>.

[4] ἐρῶντα F.

[5] Θαυμ$^{\text{τος}}$ Vat. 1022.

[6] πλησιέστερα Vat. 1022. Ma cf. Arist. 645^{a} 2.

[7] παρὰ τοῖς-ἡμῶν caduto in F. Il Praechter ha proposto per il senso: Θαύμαντος ἔκγονος οὐ κακῶς ὑπὸ τῶν παλαιῶν ἐλέγετο.

[8] Suppl. (da Arist.) dell'Hayd., del quale i nostri codd. confermano le correzioni alle linee 17, 19, 21, ma insieme suggeriscono una nuova, θαυμάσι' ἄττα per θαυμασιώτατα a lin. 18.

zione. Ma se anche la stampa di pp. 26-36 contrasta con quella delle altre pagine e fa saltare negli occhi la differenza della distribuzione e delle proporzioni delle chiose!

Se non che la sentenza dell'Hayduck è poi giusta e così sicura? Sollevo il dubbio, perchè vi ha un altro [1], forse non indifferente, elemento di giudizio negli scolii anonimi del codice Vaticano gr. 256, segnato T dal Bekker, non ispregevole per il testo aristotelico [2] e anche per altri scoli, come dimostreremo nel seguito. Il solo inizio Ὥσπερ ἐν τοῖς Νικομαχείοις ἠθικοῖς ἐπιγραφομένοις basta a destare il sospetto che essi, almeno in parte, derivino da Michele, e a suggerire un esame, specialmente per i cc. 1-4 del libro II, nel difetto di tutti i codici della redazione comune.

E di vero nel I libro numerosi sono gli estratti ora brevi, ora lunghetti dell'Efesino, e fra essi ritornano anche lunghi scolii corrispondenti agli scolii singolari di F (Y), però con varianti nella dicitura e con intere proposizioni in più: si direbbero più pieni e meglio ordinati e redatti [3], come appare dalla analisi dei primi

[1] E, presumo, un altro ancora negli scolii anonimi del Vatic. grec. 266, del sec. XIV incip., — il codice V del testo Aristotelico, — ricavati per la massima parte da Michele, ma con aggiunte, taluna propria (?), da studiare, e taluna comune con FY, de' quali pare anco migliore, almeno in quella di p. IX, 5-12, che il Praechter ritenne eco di una beffarda critica antiatomica. Ivi, di fatto, non solo scrive bene a lin. 8-9 ὀξύτατος e περιφερὴς καὶ στρογγύλος (come anche i Vatt. 261 e 1032) e a 5-6 ἀποδιδοὺς γὰρ ὁ Δημόκριτος τὴν αἰτιαν, ma compie le lin. 10-12 così: αἱ μὲν γὰρ κορυφαὶ ὀξεῖαι οὖσαι λεπτύνουσι καὶ διακρίνουσι τὰς ὄψεις καὶ λευκὰ ποιοῦσιν ὁρᾶν· αἱ δ' αὖ βάσεις τῶν τριγώνων ἀναστραφέντων παχύνουσι καὶ συγκρίνουσι καὶ μέλανα ὁρᾶν παρασκευάζουσιν, e seguita: ταῦτ' οὖν λέγων περὶ τοῦ ὁρισμοῦ δῆθεν καὶ τοῦ λόγου ἐσκόπει· οὔπω γὰρ ὑπῆρχον εἰθισμένοι τοὺς ὁρισμοὺς καὶ τὰ εἴδη τῶν προτάσεων ζητεῖν, ἀλλὰ περὶ τὴν ὑλικὴν αἰτιαν στρεφόμενοι τὴν πᾶσαν περὶ αὐτῶν ἐποιοῦντο ζήτησιν (f. 75ᵛ. Cf. Arist. 642ᵃᵇ).

[2] Nei cc. 11-12 del l. IV *de part. an.* ha l'« editio posterior », ma non è stato collazionato.

[3] Invece, nella citazione di Democrito (v. la nota 1), mi pare meno bene riattato, forse per le strettezze del margine, e vi presenta (riferisco le principali varianti) a lin. 6 τοὺς μὲν ὀξεῖς τοὺς πώγωνας ἔχειν, τοὺς δὲ περι-

scolii, che basterà a dare una qualche idea dei contatti fra le tre correnti della tradizione.

Ὥσπερ ἐν τοῖς ἠθικοῖς ἐπιγραφομένοις Νικομαχείοις (corretto da Νικ. ἠθ. ἐπ.), οὕτως κἀνταῦθα — ἀρχὰς ἔχων, estr. da Michele p. 1, l. 8-23.

εἰ γὰρ τοῦτο — ἐπιστήμονος γὰρ τοῦτο, p. 2, 6-8 [1].

εἴτε χωρὶς — κοινῶς, p. 2, 26-27.

β′ θεὶς ὑπόδειγμα — κατηγορεῖται, p. 2, 33-37.

γ′ καὶ πρὸς τούτοις — βραχυβιότης, p. 2, 21-23.

δ′ ἤτοι ἆρα ὥσπερ — ἀνάπαλιν, p. 3, 3-9.

ε′ ὁρίζεται — ἐκείνῃ ποιῇ (da ποιεῖ), p. 3, 11-14.

ς′ πολλαχῶς λέγεται ἡ ἀνάγκη. ἀνάγκη γὰρ καὶ ἡ βία, ὡς ἀνάγκη τὸν λίθον φέρεσθαι ἄνω ὠθούμενον ὑπὸ τῆς χειρός· ἀνάγκη ἡ ὕλη καὶ αὕτη διττή, ἡ μὲν ἁπλῶς, ὡς ἐπὶ τῶν ἀιδίων, ἥτις καὶ ἀντιστρέφει, οἷον εἰ ὁ ἥλιος ἐν κριῷ, καὶ ἔαρος ἀρχή, καὶ τὸ ἀνάπαλιν. αὕτη ἡ ἁπλῶς καὶ ἀπολύτως λεγομένη· ἑτέρα δὲ ἡ ἐξ ὑποθέσεως, ἡ ἐπὶ τῶν ἐν γενέσει καὶ φθορᾷ, ἥτις οὐδὲ ἀντιστρέφει, οἷον εἰ ἄνθρωπός ἐστιν, ὅπερ ἐστὶ τὸ εἶδος, εἰσὶ καὶ σάρξ καὶ αἷμα καὶ φλέβες, ἅπερ εἰσὶν ἡ ὕλη· οὐ μὴν εἰ ταῦτά εἰσιν, ἤδη καὶ ἄνθρωπος, ἔσται γὰρ βοῦς, εἰ τύχῃ. ὡσαύτως καὶ ἐπὶ τῶν τεχναστῶν, εἰ οἰκία ἐστί, καὶ λίθοι· οὐ μὴν εἰ λίθοι, ἤδη καὶ οἰκία. ἔστι καὶ ἑτέρα ἀνάγκη, ἡ τῆς ἀποδείξεως, ἡ ἐπὶ τῶν θεωρητικῶν ἐπιστημῶν, ἥτις ἐναντίως ἔχει ταῖς εἰρημέναις· εἰσὶ γὰρ ἀνάλογον μὲν ὕλη αἱ προτάσεις, εἶδει δὲ τὸ συμπέρασμα· ἀλλὰ τοῦ συμπεράσματος ἤτοι τοῦ εἴδος ὄντος, δηλαδὴ ἀληθεύοντος, οὐκ ἤδη ἐξ ἀνάγκης καὶ αἱ προτάσεις ἀληθεύουσιν, ὅτι καὶ ἐκ ψευδῶν προτάσεων συνάγεται ἀλήθεια· τῶν προτάσεων μέντοι ἀληθευουσῶν ἤτοι τῆς ὕλης οὔσης ἕπεται καὶ τὸ συμπέρασμα εἶναι ἢ ἀληθεύειν. Cfr. F p. VII, 17-21, 24-29, in una redazione molto più imbrogliata e rotta.

φερεῖς, 7-9 ὅτι ἂν μὲν τὰ ὀξέα τῶν τριγώνων τύχωσι κάτω, ὀξεῖς οἱ πώγωνες γίνονται· ἂν δ᾽ αἱ βάσεις, περιφερεῖς (f. 340ᵛ), con tutti quei plurali che disgradano, se non anche impacciano.

[1] Tralascio qualche brevissimo estratto, divenuto quasi una glossa fra le linee. La maggior parte degli scolii più lunghi porta un numero progressivo, che è pur messo nel luogo relativo del testo, mentre altri sono introdotti con un segno arbitrario qualunque, come ⊥, |÷, ecc.

ζ' ὁ τρόπος, φησί, τῆς ἀποδείξεως — τῆς οἰκίας ὁμοίως, p. 3, 20-29.

η' λέγει τὴν αἰτίαν δι' ἣν ἐπὶ τῶν θεωρητικῶν καὶ ἐπὶ τῶν ἀιδίων τῆς ὕλης οὔσης καὶ τὸ εἶδος ἐστίν, ἐπὶ δὲ τῶν (φυσικῶν καὶ + F) τεχναστῶν οὐκέτι· διότι περὶ τὸ κυρίως ὂν καταγίνονται τὰ ἀίδια, καὶ τὰ θεωρητικὰ περὶ τὸ ἀληθές, ὃ καὶ αὐτὸ ἀεὶ ὄν ἐστι, τὰ δὲ τεχνητὰ περὶ τὸ ἐσόμενον ἤτοι τὸ ἐνδεχόμενον. Cf. F p. VII, 22-24, che presenta la ragione a questo modo: ἐκεῖνο γὰρ ἀεὶ ἐστὶ καὶ ὡσαύτως ἔχον, τοῦτο δὲ περὶ τὸ ενδεχόμενον καὶ ἄλλως ἔχειν.

θ' οὐ δυνατὸν — ἔσται ἐν κριῷ, pp. 3, 31-4, 3.

ἐκεῖνοι γὰρ ἔλεγον τὴν τοῦ πράγματος γένεσιν ὅπως γίνεται πρότερον ζητεῖν ἄξιον· ταύτης γὰρ καταληφθείσης ἕπεται καὶ ἡ γνῶσις τῆς τοῦ πράγματος ὑπάρξεως καὶ τῆς οὐσίας αὐτοῦ ἤγουν τοῦ εἴδους. F p. VII, 30-32.

ι' ἤτοι ὅτι πρῶτον ὑποθεμένους καὶ τὴν οὐσίαν καὶ τὸ εἶδος λαβόντας οὕτως περὶ γενέσεως λέγειν· ἡ γὰρ γένεσις, φησίν, ἐστὶ διὰ τὸ εἶδος. ὁ γοῦν τὸ εἶδος θεωρῶν δύναται ζητεῖν καὶ περὶ τῆς οὐσίας. εἶτα πόρισμά τι ἀνακύπτει, ὅτι κακῶς ἔλεγεν ὁ Ἐμπεδοκλῆς ὅτι ἡ ῥάχις μία οὖσα καὶ συνεχὴς ὡς ῥάβδος τις τοῦ ζώου στραφέντος ἢ κύψαντος κατεάγη καὶ τοὺς σπονδύλους ἔσχεν, ὥστε κατὰ τύχην γέγονεν αὐτῇ τὸ ἔχειν σπονδύλους. ἀλλὰ πᾶσα γένεσις διὰ τὸ εἰδός ἐστιν· ὥστε λῆρος οὗτος ὁ λόγος. F p. VII, 32-37, nel quale segue altro scolio più breve, che dice lo stesso e pare un duplicato d'altra provenienza.

ια' οἷον διὰ τὸ πεσόντα τὸν λίθον τοιῶσδε ἐκκρουσθῆναι — ἐπιτήδεια ὁ λίθος (fin qui F p. VIII, 3-7). ὥσπερ γὰρ ἐπὶ τῶν ἀπὸ φύσεως καὶ τέχνης γινομένων προυπάρχει τὸ ποιητικὸν καὶ ὑπ' αὐτοῦ γίνονται τὰ γινόμενα οἷά ἐστιν, οὕτω καὶ ἐπὶ τῶν αὐτομάτως δοκούντων γίνεσθαι ἔνια γίνεται ἐν οἷς ἂν ἐποίησε φύσις ἢ τέχνη.

οἷον ἀπὸ βρωμάτων λιγνυωδῶν ἀτμῶν μὴ κατὰ φύσιν ἀναβαινόντων κεφαλαλγία ἐπισυνέβη· ἀπέκειρέ τις τὴν κόμην τοῦ κεφαλαλγοῦντος ὡς ἐχθροῦ καὶ διαπνοίας γενομένης ἐπιγέγονεν ὑγίεια. F p. VIII, 7-9.

Derivazione? fonte? o solo una corrente parallela di F? il quale, se parve tale anche all'Hayduck (non ostante l'opinione sua

meno favorevole) da doversi per intero adoperare nell'edizione di Michele, lo dovrà pure essere T nelle due ultime ipotesi, salvo che non si dimostri ricavata da un altro commentario la materia propria di F e di T, oppure (ma è meno probabile) un'aggiunta originale dell'espilatore di Michele [1].

Questo per il libro I.

Invece a principio del libro II sottentra una differenza grande fra gli scolii di T e quelli del Vat. 261 e di F; e poichè il 261 e — per quanto ne rimane — F, dal punto ove ripiglia la recensione comune, continuano, come nel l. I, a presentare fra estratti più o meno fedeli degli scolii notevolmente accresciuti e altri interamente nuovi, mentre T ha semplici estratti di Michele, si impone il dubbio, che nella parte perduta della recensione comune siano di gran lunga preferibili a supplemento di essa gli scolii di T; nel quale caso le pp. 26 sgg. dell'edizione riuscirebbero affatto diverse. Oppure s'ha egli da vedere se per avventura gli scolii di T e di FY nella prima parte del l. II rappresentino due tentativi diversi di supplire il commento, trovato mutilo, di Michele? [2]

[1] Per questi benedetti commentari, nati ordinariamente da lezioni di scuola (cf. Praechter *Byz. Zeitschrift*, XVIII, 523 sgg.), le cose sono più del solito complicate. Non solo il commentatore, ritornando più volte sulla materia, era come trascinato a migliorare e a compiere le sue chiose (Michele poi per amore della chiarezza andava sino alla pedanteria; v. *Gött. gel. Anz.* cit. 892), ma poterono anche diversi uditori e in diversi corsi mettere in carta alla meglio le lezioni, con differenze inevitabili non lievi. D'altra parte gli annotatori de' codici aristotelici, pur ricavando di preferenza i loro scolii dal commentario che avevano sotto mano o che stimavano di più (per i libri poi *de part. animalium* non c'era da scegliere) e aggiungendo altri o di suo o da scritti d'altro genere che fornivano qualche tratto utile, ben poterono ridurli — direi piuttosto che dilatarli — e riattarli, sia per il desiderio di condensare le note, sia talvolta per le ristrettezze dei margini. Di costoro non converrebbe molto preoccuparsi se la tradizione diretta fosse ben conosciuta e, in fondo, unanime; come non lo sembra nel caso presente.

[2] Anche il Vat. 266 ha scolii sul libro II, che sono da p. 38 in poi tratti in parte dal volgato Michele, e al principio non so donde, ma brevi

Ecco l'analisi dei primi sei scolii: la concordia, per quanto c'è, viene meno col secondo.

Libro II.

α΄ Ἀπορίαν ἣν ἄν — φθορᾶς εἴρηκεν estr. da p. 25, 15-21, penso dalla redazione volgata.

β΄ ἀκολουθοῦσιν αὗται ταῖς πρώταις, ὅτι ἐκεῖναι μὲν τῶν ἁπλῶν σωμάτων εἰσὶ διαφοραί, αὗται δὲ τῶν συνθέτων. εἰ μὲν γὰρ πλεονάσει ἐν τῷ συνθέτῳ σώματι τὸ πυρῶδες ἢ τὸ ὑγρῶδες, γίνεται τὸ τοιοῦτον σῶμα κοῦφον καὶ μαλακόν· εἰ δὲ πλεονάσει τὸ γεῶδες, γίνεται βαρὺ καὶ πυκνόν. Cf. p. 26, 1-2.

ὕστερα τῇ γενέσει ἐστὶν ὁ εἰδοπεποιημένος ἄνθρωπος, ὅπερ ἐστὶ πρῶτον τῇ φύσει· ἡ γὰρ φύσις πρὸς ἐκεῖνο τείνει τὸ τέλειον. τὸ τῇ γενέσει οὖν τελευταῖον πρῶτον τῇ οὐσίᾳ καὶ φύσει ἐστίν· τὸ γὰρ οὗ ἕνεκα, ἐκεῖνό ἐστιν, ἡ δὲ γένεσις ἕνεκά του. Assai diverso da p. 26, 5-7.

γ΄ ἀρχή ἐστι καὶ ὕλη, ὅτι ἐκ ταύτης ἡ γένεσις· ἀρχὴ καὶ τὸ εἶδος, ὅτι κατὰ τοῦτο καὶ οὗ ἕνεκα. τὴν γοῦν ὑλικὴν αἰτίαν πρώτως κινοῦσαν καὶ ἔχουσαν φύσιν τινά φησι, δηλῶν ἐκ τοῦ 'τινὰ' ὅτι ἀτελής φύσις ἐστίν, ἐκ δὲ τοῦ κινεῖν 'πρώτως' ὅτι καὶ τὸ ποιητικὸν αἴτιον κινεῖ. ἀλλ' ἐκεῖνο χρόνῳ διήρηται καὶ τὸ ποτὲ ἔχει, ἡ δὲ ὕλη ἔμφυτον καὶ πρώτως ἔχει τὴν εἰς τὸ εἶδος κίνησιν, δυνάμει γὰρ τὸ εἶδος· ἐπήνεγκε γὰρ ὡς 'ἄνθρωπος ἄνθρωπον γεννᾷ' ἀλλ' 'ἐκ τῆς ὑποκειμένης ὕλης', καὶ οὐκ αὐτὸ μόνον εἶδος συνιστᾷ. In F e nell'ed. manca ogni commento ad Arist. 646ª, 32.

δ΄ (Ad Arist. 646ᵇ, 2) πιστοῦται διὰ τούτων πῶς προτέρα ἡ οὐσία καὶ τὸ εἶδος τῷ λόγῳ, καὶ λαμβάνει ἐπὶ παραδείγματος τήν τε οἰκοδόμησιν καὶ τὴν οἰκίαν, τὴν μὲν ὡς γένεσιν κατὰ τὴν ὑποκειμένην ὕλην, τὴν δὲ ὡς εἶδος. ἡ γοῦν οἰκοδόμησις ὁριζομένη ἕξει τὸν ἴδιον λόγον ἐκ τῆς οἰκίας, οἰκίας γὰρ κτίσις, ἡ δὲ οἰκία οὐκ ἐκ τῆς οἰκοδομήσεως. εἰ γοῦν ἐκ τῶν προτέρων τῇ φύσει ὁ ὁρισμὸς ἑκάστου, πρότερον ἄρα ἡ οἰκία τῆς οἰκοδομήσεως. διὰ τί δὲ οὐκ ὀρθῶς ὁριζόμεθα καὶ τὴν οἰκίαν λέγοντες τέλος ἢ ἀποτέ-

e tutti d'un tipo, diversi tanto da FY quanto dal Vat. 256, con citazioni segnatamente da Galeno (f. 77ᵛ, 80ᵛ), e varie da Aristotele (ad es., f. 82ᵛ ἐν τῷ περὶ ὕπνου μονοβιβλίῳ), che mi basta di ricordare.

λεσμα τῆς οἰκοδομήσεως, ἢ ὅτι οὐκ οἴδαμεν πολλάκις εἴπερ ᾠκοδομήθη καὶ οὐκ ἐξ αὐτομάτου ἢ ἄλλως πως γέγονεν; Commento affatto diverso a p. 26, 19 sgg.

ε′ ὕστερα τῶν στοιχείων τὰ ὁμοιομερῆ τῇ γενέσει. τὰ γοῦν ὕστερα τῇ γένεσει πρῶτα τῇ φύσει καὶ τὸ οὗ ἕνεκα ἔχει. ἕνεκα γοῦν τῶν ὁμοιομερῶν τὰ στοιχεῖα, ὥσπερ καὶ τῶν ἀνομοιομερῶν τὰ ομοιομερῆ. καὶ ἐπὶ τοῦ τρίτου λαμβάνει τὸ ζῶον τὴν σύστασιν, καθάπερ καὶ ἐν τῷ περὶ οὐρανοῦ ἔλεγεν ὅτι ὁ τρία τέλειος. F è diverso.

ς′ πολυειδῶν οὐσῶν τῶν πράξεων, ἐπεί, ὡς ἐν τῷ πρώτῳ ἔλεγεν, ὡς αἱ πράξεις, οὕτως καὶ ὧν αἱ πράξεις, ἤγουν τὰ μόρια, τὰ σωματικὰ καὶ φυσικὰ πάθη, ἐπὶ μὲν τῶν ὁμοιομερῶν οἷον φέρε σαρκὸς ἢ ὀστοῦ ἰδίας εὑρίσκομεν τὰς δυνάμεις, τῆς μὲν τὸ μαλακόν, τοῦ δὲ τὸ σκληρόν, καὶ δι' ὅλου (δύναται γὰρ καὶ οὕτως ἐκληφθῆναι τὸ 'κατὰ μέρος'), ἐπὶ δὲ τῶν ἀνομοιομερῶν ἄλλως. ἐπεὶ δὲ τὰ ἁπλᾶ τῶν συνθέτων πρότερα, ταῦτα ἐξ ἐκείνων ἐστίν. F è diverso.

In conclusione, per quanto riguarda e le redazioni varie in genere e in particolare la costituzione del testo, sembra che rimanga ancora molto da fare. Se ne valga la pena non so, ma lo presumo, perchè nessun altro commento ai libri *de partibus animalium* si conosce avanti quello di Michele e dopo, solo quello di Giorgio Pachimera [1] e nessun altro fu ricevuto nel corpo di Berlino, e anche perchè ne fu primo editore Pier Vettori, uomo incapace di sprecare il suo ingegno e il suo tempo in cose inutili [2].

[1] Cf. Praechter, p. 862 sg., il quale poi vi mostra lo spirito di osservazione e il senso per le cose naturali di Michele e augura che taluno competente stimi il valore delle cognizioni di lui in proposito.

[2] A proposito, il Vatic. gr. 2163, già Colonnese, del sec. XVI, non ricordato dallo Hayduck, ha nel libro III il titolo preciso di a (= ed. Vettori). Ma forse l'avrà anche qualche altro dei codici menzionati dallo Hayd., benchè non appaia, e perciò non ne concludo nulla.

III. — Appunti varii dal Vat. gr. 256.

1. H. Diels a p. 919, 11-12 del commento Simpliciano sulla fisica d'Aristotele [1], nella proposizione ἀντικεῖσθαι δὲ τῇ παρὰ φύσιν κινήσει οὐ <τὴν παρὰ φύσιν μονὴν> κυρίως, ha ritenuto, correggendolo, un supplemento dell'edizione aldina e congetturato che i supplementi μονῇ τῇ e παρὰ φύσιν di A^2 spettino alla lezione τὴν παρὰ φύσιν κίνησιν μονῇ τῇ παρὰ φύσιν. Credo che la vera restituzione si possa raccogliere dal seguente scolio dello stesso Vat. gr. 256, f. 265^v, che cita nominatamente, sebbene non alla lettera, Simplicio:

Τὸ ἀντικειμένη ὁ Σιμπλίκιος οὐ πρὸς τὰς παρὰ φύσιν κινήσεις ἀπέδωκε, καὶ ἐπήγαγε μὴ κυρίως ἀντιτιθέναι ταῖς παρὰ φύσιν κινήσεσι τὴν παρὰ φύσιν ἠρεμίαν. ἴσως δέ τις εἴπῃ οὐ πρὸς τὰς παρὰ φύσιν κινήσεις λεχθῆναι τὸ ἀντικειμένη, ἀλλὰ πρὸς τὰς κατὰ φύσιν μονάς, τὸ δὲ ταύταις συμβιβάσει τις οὕτως· εἰ καὶ ὅσαι παρὰ φύσιν κινήσεις, ἐπ' ἴσης ταύταις εἰσὶ καὶ ἠρεμίαι ἀντικείμεναι· ὡς μὴ ἐξακούεσθαι τὸ ἀντικειμένη ὡς τὸ πρὸς ταύταις [2] (ὅσαι γὰρ κινήσεις παρὰ φύσιν, τοσαῦται καὶ ἠρεμίαι παρὰ φύσιν· πέρας γὰρ τῆς παρὰ φύσιν κινήσεως ἡ παρὰ φύσιν ἠρεμία), ἀλλ' ὡς πρὸς τὰς κατὰ φύσιν ἠρεμίας.

Simplicio è citato, e fedelmente, pur nello scolio che precede: μέχρι τούτου ἔν τισιν ἀντιγράφοις τὸ πέρας ἐστὶ τοῦ βιβλίου, καθὼς ὁ Σιμπλίκιος λέγει (Diels 918, 11 sg.), e lo suppongo usato anche in altri, per es. in uno di f. 419^r al libro III *de anima*, che corrisponde a p. 304, 11-20 del commento di Simplicio [3]. Perciò il ms. nostro non sarebbe stato così inutile come fu giudicato.

[1] *Comment.* X.
[2] Sic.
[3] *Comment.* XI.

2. Nello stesso ms. mi hanno colpito alcune citazioni di Alessandro Afrodisiense e una di Stefano in margine ai libri *de anima:* come si sa, i loro commenti andarono perduti.

Però trovandosi di Alessandro molte riferenze, specialmente presso Filopono, era ovvio presumere che si trattasse di citazioni indirette e punto nuove. Invece una lezione del testo aristotelico, che si dice nel f. 403^{r} segnalata da Alessandro, ma non compare nè fra le varianti raccolte dal Biehl e dal Förster [1] nè presso i commentatori editi nel corpo di Berlino, fa pensare che qualche citazione di Alessandro sia diretta, oppure venga da qualche altro commento, o almeno da un altro testo di questo o quel commentario conosciuto. Comunque, la citazione è notevole, anche perchè il curatore del ms. o dell'originale prestava cura particolare al tenore del testo, come appare dalle varianti e correzioni (γρ) messe in margine o fra i righi, di cui taluna, per es. μένοντος γρ. μένον (a p. 435^{a}, 1) non compare nell'apparato del Bekker. [2]

Ecco il passo brevissimo, che riguarda Arist. p. 417^{a}, 1-2.

Ὁ Ἀλέξανδρός φησιν ὅ<τι> τινὰ τῶν βιβλίων τῶν παλαιῶν ἔχουσι καὶ τὸ 'καὶ νῦν δὲ διορισθήσεται'.

Filopono cita pur egli qui Alessandro, ma per una lezione ben diversa e senza la menzione esplicita — che non è poi indifferente — de' codici antichi: .. Οὐκ ἀνταπέδωκεν ὅτι ῥηθήσεται δὲ καὶ νῦν. ὁ μέντοιγε Ἀλέξανδρος λέγει φέρεσθαι καὶ τοιαύτην γραφὴν 'λεκτέον δὲ καὶ νῦν' [3]. Anzi, poichè le parole di Filopono ῥηθήσεται δὲ καὶ νῦν meno si discostano dalla variante nuova, pare proprio che egli

[1] *Arist. de anima,* Budapestini, 1912. Il Förster. pag. VI, afferma d'aver constatato che il Vat. 256 nei libri *de anima* è copia del Coislin. 386; ma come mai non conosce egli la variante? È forse perchè manca nel Coislin.? Ma allora almeno i nostri scolii marginali non ne provengono.

[2] Ora l'ha segnata il Förster, e non dal Coislin. 386, ma dal Vat. 1026 e dal Paris. 2034.

[3] *Comment.* XV, 290.

nel suo esemplare di Alessandro non abbia trovato questa coll'altra γραφή.

Di conseguenza si può dubitare che eziandio la citazione nel f. 401^{v}: ἢ ὡς ὁ Ἀλέξανδρος, τῷ λόγῳ ἀντὶ τοῦ τελειότητι· τελειότητα γὰρ τῆς ἐμψύχου δυνάμεως λέγει (ad Arist. 415^{a}, 19-20), tuttochè identica nel primo membro a Filopono p. 264, 16, non derivi da lui, che soggiunge invece τελειότης γὰρ τοῦ δυνάμει ἡ ἐνέργεια [1].

3. Ancora più pregevole è la citazione di Stefano (f. 418^{v}–419^{r}), perchè, riferendosi indubbiamente al l. III del commento Filoponeo, conferma l'iscrizione a questo aggiunta nel codice Parig. gr. 1914 (dal quale non deriva il nostro) e ripetuta nel tardo Estense III F 8 (sec. XV): ..ἀπὸ φωνῆς Στεφάνου; iscrizione che mosse l'Hayduck a pensare sia di Stefano Alessandrino — l'espositore del l. *de interpretatione* — e non di Filopono quel libro III tanto differente per l'indole e per le proporzioni dai libri I e II [2]. Ed è citazione preziosa anche perchè cade in un luogo lacunoso del cod. Parig. 1914 e dell'edizione, e perchè fa vedere il modo tenuto dallo scoliasta nel compendiare e suggerisce le cautele necessarie nell'uso di questo e, verosimilmente, degli altri estratti da Stefano [3], Simplicio, ecc.

Ecco lo scolio che compendia, spesso colle parole medesime, il vulgato Filopono, pp. 580, 1-581, 16:

Οὗτος ὁ συλλογισμὸς τολμητίας λέγεται παρὰ τῷ Στεφάνῳ καὶ παράβολος. συνάγονται γάρ, φησίν, ἐντεῦθεν δύο τινὰ παράβολα· ἓν μὲν ὅτι μόνος ὁ ἄνθρωπος ἔχει χρόνου συναίσθησιν, τοῦτο

[1] Le citazioni di Alessandro ai ff. 419^{v} sg. mi sembrano tolte al vulg. Filopono; v. n. 3.

[2] *Comment.* XV, p. v.

[3] Anche lo scolio ad Arist. 434^{b}, 5 è un simile compendio del vulgato Filopono, pp. 595, 39-596 18, e non sarà il solo.

δὲ φαίνεται τοῖς φανεροῖς μαχόμενον, βλέπομεν γὰρ καὶ γέρανον χειμῶνα φεύγουσαν καὶ μύρμηκα προθησαυρίζοντα διὰ τὸν χειμῶνα τὴν τροφήν. καὶ δεύτερον ἄτοπον ἔχει ὁ συλλογισμός, ὅτι ἐν μόνῳ τῷ ἀνθρώπῳ εἰσὶν ἐναντίαι [1] ὀρέξεις ἢ κινήσεις, ἀλλ' οὐδὲ τοῦτο φαίνεται, βλέπομεν γὰρ λέοντα ὁρμῶντα εἰς ποίμνην καὶ διὰ τὸ πληγῆναί ποτε ἐκεῖ παρὰ ποιμένων [2] ἀπεχόμενον. Ἀλλὰ λύονται ταῦτα. τὸ μὲν πρῶτον, ὅτι καλῶς λέγεται ὅτι μόνος ὁ ἄνθρωπος ἔχει χρόνου συναίσθησιν διὰ τριῶν τινων· ἑνὸς μὲν καὶ πρώτου, ὅτι ὁ χρόνος οὐκ αἰσθητόν, ὅθεν οὐκ αἰσθήσει τοῦτον τὰ ἄλογα οἴδασιν, ὃ [3] δὲ αἰσθήσει οὐκ οἶδε τὰ ἄλογα, οὐδὲ φαντασίᾳ οἶδε· δεύτερον, ὅτι τὰ ἄλογα οὐκ ἀντιλαμβάνονται χρόνου ἀλλὰ τῶν ἐν χρόνῳ, οἷον ψύξεως τυχὸν ἢ ὑγρότητος ἢ θέρμης καὶ τῶν τοιούτων· τρίτον, ὅτι ὁ Ἀριστοτέλης χρόνον καλεῖ τὸν ὡρισμένον, οὐ τὸν ἀόριστον, ὡρισμένος δὲ χρόνος ὁ ὥραις καὶ ἡμέραις μετρούμενος· τὰ ἄλογα γοῦν οὐ χρόνου ὡρισμένου αἴσθησιν ἔχουσιν.

Τὸ δὲ δεύτερον οὕτως ἐπιλύουσιν, ὅτι ὁ λέων οὐκ ἐκ τοῦ παρεληλυθότος τὸ μέλλον συλλογίζεται, τοῦτο γὰρ λόγου ἐστίν, ἀλλὰ κατὰ φαντασίαν κινούμενος κατὰ τὸ νῦν ὡς ἔχων ἔτι λείψανον τῆς πληγῆς ἀναχαιτίζεται τῆς ὁρμῆς τὴν παροῦσαν πληγὴν δεδιώς· ὥστε περὶ τὸ ἐνεστὸς [4] μόνον ἐνεργεῖ.

Πάρεργον.

Per non comporre una meschina nota a sè, aggiungo tre osservazioncelle su certi accessorii dall'Aritmetica di Nicomaco, che lo stesso Vat. gr. 256 m'ha costretto a maneggiare.

[1] Qui s'apre la lacuna nella edizione; vi mancano la proposizione contradittoria e la prova. L'Hayduck propose di supplire: ἀλλὰ μὴν καὶ ἐν τοῖς ἀλόγοις γίνονται ἐναντίαι κινήσεις, ma è troppo poco per l'ampiezza dello sviluppo, che si osserva nel resto.

[2] ποιμαίνων, cod.

[3] Non è del tutto chiaro se sia ὃ o ἃ, ma parmi piuttosto ὅ, come si legge a p. 580, 17.

[4] ἐνεστὼς, cod.

1. Lo scolio che dice patria di Nicomaco Gerasa in Arabia è citato come di Filopono da R. Hoche editore dell'*Arithm. introd.*, p. IV e da C. Janus, *Musici scriptores graeci*, 211, not. 2, ma non bene. Lo scolio manca nei codici del commento Filoponeo creduti puri dallo stesso Hoche e si trova nel Cizense (e affini) che ha scolii assai mutati e corretti [1] e, aggiungo io, accresciuti con iscolii di altra provenienza.

2. Quel codice di S. Comnos, che avrebbe contenuto il commentario di Proclo a Nicomaco (onde Hoche [2] suppose che la recensione ampliata degli scolii Filoponei sia del Proclo Procleio menzionato presso Suida), deve essere un parente del Paris. gr. 2375, il quale pure, secondo l'antico catalogo II, 491 (onde Fabricius = Harless, IX, 426), conterrebbe « Procli Diadochi comment. in Nicomachi Geraseni arithm. institutiones », mentre l'Omont, II, 248 gli assegna solo « Nicomachi Geraseni institutionum arithmeticarum libri I. c. I-XVIII, cum Joannis Philoponi commentario ». Il Parig. ha mai avuto anch'egli nel titolo del l. I quell'ὅπερ ἐξηγεῖται ὁ φιλόσοφος Πρόκλος del codice del Comnos [3] ? perchè altrimenti non si spiega bene l'attribuzione fatta nel vecchio catalogo Parigino. Ora il commento del codice del Comnos cominciava collo scolio, di cui al n. 1, e terminava con αἵ τε ἄλλαι πᾶσ<α>ι θεωροῦνται ἀναλογίαι καὶ πάντες οἱ ἐν τῷ τῆς μουσικῆς ὀργάνῳ τῶν συμφωνιῶν λόγοι ἀνελλιπεῖς, appunto come il ricordato Cizense e l'Ateniese 1115, e come finisce nel Vat. 1411 il commento di Filopono [4]; in altri ter-

[1] Ἰωαννου γραμματικου Ἀλεξανδρεως (του Φιλοπονου) εις το πρωτον της Νικομαχου αριθμητικης εισαγωγης (Lipsiae, 1864), pp. I-II.

[2] Ib., p. II, n. 1; Janus, o. c., 214, n. 4.

[3] *Codices... apud S. Comnum civem Atheniensem asservati,* n. 1, riprodotto nell'*Intelligenz-Blatt zum Serapeum,* 1857, p. 129 seg.

[4] Nell'ed. dell'Hoche Filopono termina: αἵ τε ἄλλαι πᾶσαι καὶ πάντες οἱ ἁρμονικοὶ ἐνθεωροῦνται λόγοι, e così i Vatt. gr. 198 e 2262.

mini, aveva anch'esso gli scolii di Filopono misti con altri e forse ritoccati. Parmi quindi non si possa di quella iscrizione tenere maggior conto che dell'attribuzione fatta dal codice Parig. 2375 o dagli autori del catalogo.

3. Il proemio all'Aritmetica di Nicomaco, che P. Tannery ha pubblicato dal cod. Parig. 2372 [1], si trova anche nel Vat. 256, nel Marciano gr. 316 (v. Morelli, p. 198), nell'Ateniese 1115 (strettissimo parente del Parig. 2372, come appare dal contenuto) [2], e chi sa in quanti altri mss. Il Tannery, p. XIII ne ha detto autore un Bizantino « satis eruditus, Pselloque forsitan aetate suppar », ma senza studiare punto il rapporto che tale proemio può avere o colla serie degli scolii interpolati tra i Filoponei o coll'inedito commentario che corre sotto il nome di Asclepio Tralliano [3], e senza preoccuparsi della citazione esplicita che vi si fa dell'altra Aritmetica, ἣν Μεγάλην ἀριθμητικὴν ἤτοι Θεολογούμενα ἐπιγράφει, ἐν ᾗ μέμνηται τούτου τοῦ βιβλίου· ὅθεν καὶ τὸ γνήσιον τῇ τάξει συναποδέδεικται [4]. Quest'Aritmetica maggiore Fozio l'ebbe ancora

[1] *Diophanti Alex. opera*, II, 73-77. Può darsi che il Tann. ne abbia parlato di nuovo nella versione dell'opusc. περὶ ὀκταέτους di Anatolio edito da J. L. Heiberg, ma io la conosco solo dalla *Byz. Zeitschrift*, XI, 677 sg.

[2] Dai Sakkelion, p. 200, fu data la fine del proemio (= Tann., 76, 28-77, 6), perchè il principio mancava.

[3] Secondo il Morelli, *Biblioth. graeca et lat.*, 215, gli scolii del Marc. 333 sarebbero tratti « ad litteram » da Asclepio e da Filopono, ma siccome egli non dà l'inizio di alcun scolio, non posso riconoscere se il nostro Vat. 256 abbia proprio la stessa miscela.

[4] Già presso Morelli, 198. Quindi parrebbe di origine diversa lo scolio seguente, o primo del l. I (quello colla menzione di Gerasa attribuito a Filopono), che dà un titolo alquanto differente: Εἰσαγωγὴ ἐπιγέγραπται ὡς (εἰσαγωγὴν καλεῖ αὐτὴν ὁ Νικόμαχος, Marc. 316)· πρὸς τὰ γεγραμμένα αὐτῷ Θεολογικὰ ἤτοι Μεγάλα ἀριθμητικά, se la diversità nelle desinenze non nascesse forse da lettura cattiva o malsicura di compendi imbarazzanti o da lieve imprecisione della memoria.

in mano [1]: ma dopo lui quali altri bizantini mai la ebbero? giacchè l'anonimo non sembra dipendere da Fozio. Se pure essa non è identica ai superstiti *Theologumena arithmetica* di Giamblico, i quali per contenere diversi estratti della *Introductio arithm.* di Nicomaco siano stati creduti di questo e dall'anonimo e da Fozio. Insomma la è cosa da studiar meglio.

Mons. Giovanni Mercati.

[1] Janus, 212. Ora non si nega più, come fece Hoche, nell'ed. della *Arith. introd.*, p. IV, n., che l'opera sia esistita; v. Janus, l. c.; Pistelli in *Studi italiani di filol. class.*, V, 425; Kroll in Pauly = Wissowa, IX, 650; W. v. Christ, *Geschichte der griech. Litteratur* [5], II, 725.

LES SCHISMES ROMAINS AU VI^e^ SIÈCLE

Sous le sage et paisible gouvernement de Théodoric, l'Italie, éprouvée par tant de guerres, se reprenait à vivre et même à prospérer. Aux « hôtes » Goths il avait fallu céder le tiers des terres ; mais il y avait tant de terres, et si peu de propriétaires, que l'aménagement n'avait pas été trop difficile. Théodoric vivait en paix avec tous les rois barbares établis dans les diverses provinces de l'Occident ; il avait avec eux des arrangements, des alliances matrimoniales ; tous le respectaient : il semblait les présider. Avec le souverain byzantin ses relations étaient moins cordiales ; on alla quelquefois jusqu'à se brouiller, mais en somme assez légèrement. Les populations latines ne paraissent pas avoir regretté l'empire ; seules quelques familles aristocratiques regardaient du côté de Constantinople, sans en attendre rien de bien précis. A part les splendeurs de la cour impériale, qui, sous le règne d'Anastase, prince peu dépensier, devaient manquer d'éclat, on ne voit pas bien ce que le gouvernement de Théodoric laissait à désirer. Ses lieutenants étaient des Goths ; mais ses conseillers, au nombre desquels brillaient des hommes comme Boèce et Cassiodore, étaient Romains. Le sénat était comblé d'attentions ; il avait à Rome une réelle autorité ; on le consultait dans les grandes affaires, dans le choix des consuls et autres dignitaires de très haut rang. Il légiférait encore dans le domaine des affaires locales et ses édits conservaient l'ancien titre de sénatus-consultes.

L'Eglise n'avait qu'à se louer de l'équité, de la bienveillance même, du souverain barbare. Le schisme d'Acace avait interrompu les relations entre le clergé italien et celui de l'empire. Aucun

évêque, et le pape moins que personne, ne souhaitait échanger sa condition de protégé du roi Théodoric contre celle de sujet d'Anastase.

On vivait donc en paix. Sur les détails des relations ecclésiastiques dans l'Italie péninsulaire, le registre [1] du pape Gélase, partiellement conservé, jette un jour fort curieux. Grâce à ce document, on peut se faire une idée des rapports entre le pape et ses suffragants directs et aussi des incidents qui diversifiaient la vie des églises de province.

La plus grave affaire, dans ce milieu ecclésiastique, c'était le choix du pape. Maintenant que tout le monde à Rome, sauf de très rares exceptions, était devenu chrétien, tout le monde avait intérêt à l'élection pontificale. Le sénat ne pouvait manquer de s'en préoccuper spécialement. Dans les moindres petites villes, quand il y avait lieu d'élire un nouvel évêque, le décret d'élection était toujours rédigé au nom du clergé, de la curie municipale (*ordo*) et du peuple. A Rome, la curie municipale, c'était le sénat (*ordo amplissimus*). Le gouvernement, comme tel, n'intervenait pas, sauf dans les cas graves où il était impossible de s'arranger sans lui.

Croyons que les élections pontificales de ce temps ont toujours abouti au succès du plus digne. A en juger par les documents officiels, ce succès n'allait pas de soi. Des ambitions peu avouables se manifestaient à chaque vacance; les sympathies étaient à l'encan; et, comme parmi les enjeux de la lutte figurait l'administration du temporel de l'Eglise, c'est en définitive à la fortune ecclésiastique qu'il incombait de réaliser les promesses. Il y a, en cette situation, quelque analogie avec la vente plus ou moins avouée des emplois, fléau qui sévissait si gravement dans l'Etat. Comme les gouverneurs

[1] Dès ce temps-là on conservait aux archives de l'Eglise romaine les minutes des lettres expédiées au nom du pape, par ses diverses administrations. Elles étaient classées en des registres que le temps a fait disparaître. De copies partielles, exécutées à diverses époques, il ne subsiste que des fragments; les plus anciens proviennent du registre de Gélase.

de province, après une nomination qui leur avait coûté très cher, se rattrapaient sur les contribuables, ainsi le patrimoine des pauvres servait à payer les compétitions épiscopales. Il était naturel qu'un tel abus fit surgir des protestations.

Le pape Simplicius venait à peine de mourir (10 mars 483), qu'il se tint, dans le mausolée impérial [1] attenant à la basilique de Saint-Pierre, une assemblée de sénateurs et de membres du clergé romain, sous la présidence du patrice Caecina Basilius, préfet du prétoire et représentant du roi Odoacre. Basile prit la parole [2] et commença par rappeler que le défunt pape avait réglé que son successeur ne pourrait être choisi sans son avis à lui, Basile ; et cela à cause des troubles et des dilapidations qui étaient à redouter. Il s'étonnait que, malgré cela, des tentatives d'élection eussent pu se produire. Enfin il proposait une résolution en vertu de laquelle toute aliénation de biens ecclésiastiques, immobiliers ou même mobiliers, sauf quelques exceptions pour ceux-ci, devait être interdite tant au futur pape qu'à ses successeurs. La motion fut adoptée, et l'on élut le diacre Félix, Félix III.

Il ne semble pas qu'aux deux élections suivantes, celles de Gélase (492) et d'Anastase II (496) il se soit produit des scissions graves. Il en fut autrement en 498, à la mort d'Anastase. Ce pape, on l'a vu [3], avait paru montrer quelque disposition à faciliter un arrangement entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine. A la première manifestation de ces sentiments, une opposition décidée se forma contre lui. [4] Sa mort prématurée (19 novembre 498) parut aux exaltés un signe de la colère divine.

[1] Sur le double mausolée de la famille théodosienne, v. mon article *Vaticana* dans les *Mélanges* de l'Ecole de Rome, t. XXII, p. 388 et suiv.

[2] Ce discours est reproduit dans les actes du concile de 502, Thiel, p. 685; Mommsen, dans *M. G. Auct. ant.*, t. XII, p. 445.

[3] *Mélanges,* t. XXXII, p. 315.

[4] A en croire le L. P., très défavorable à Anastase II, un grand nombre de clercs et même de prêtres se seraient retirés de sa communion.

Cette intransigeance n'était pas le fait de tout le clergé romain. Nombre de clercs, avec l'archiprêtre Laurent, voyaient d'un bon œil les tentatives d'accord. Ils avaient suivi avec sympathie la mission politico-religieuse du patrice Festus et des évêques Cresconius et Germanus, envoyés à Constantinople, le premier par le roi Théodoric, les autres par le pape Anastase. A la mort de celui-ci, le conflit éclata entre les deux tendances. [1] Laurent fut acclamé à Sainte-Marie par une partie du clergé et par la majorité du sénat, pendant que les autres élisaient le diacre Symmaque dans la basilique de Latran (22 novembre). Les querelles, les batailles de rue, recommencèrent, comme au temps de Damase et de Boniface. [2] Les choses en vinrent au point que le gouvernement royal se vit obligé d'intervenir. Les deux élus furent mandés à Ravenne; Théodoric enquêta et décida en faveur de Symmaque. Celui-ci, aussitôt rentré à Rome, convoqua un concile de ses suffragants. L'assemblée se tint le 1^er mars 499 et, pour prévenir le retour du schisme dont l'Eglise romaine venait de souffrir, défendit de s'occuper, le pape vivant et en dehors de lui, de l'élection de son successeur et de chercher à former un parti en vue de la succession. Laurent assista à ce con-

[1] Sur cette affaire nous sommes renseignés: 1° par les trois conciles romains de 499, 501, 502. Ils se sont conservés dans un recueil où ils figurent dans l'ordre 499, 502, 501; au premier concile est annexé le *libellus Iohannis diaconi* (ci-dessous, p. 233, n. 4); avant celui de 501 sont disposées cinq pièces de la correspondance entre ce concile et le roi Théodoric. Ce recueil se rencontre dans les collections canoniques dites de Chieti, de Diessen, de Pithou, de Reims. La collection de Pithou le fait suivre de la lettre *Hortatur* (J. 764) adressée en 513 à s. Césaire d'Arles par le pape Symmaque. Comme cette lettre figure déjà dans le même recueil, il y a lieu de croire que cette fois elle représente l'exemplaire venu directement de Rome à Arles, avec les documents conciliaires. Ceux-ci correspondent à certaines demandes que Césaire avait adressées au pape. D'autres mss. canoniques contiennent les trois conciles, sans les pièces annexes; — 2° par les lettres d'Ennodius, et surtout son livre *Pro synodo*; — 3° par les deux vies de Symmaque qui figurent l'une dans le *L. P.* laurentien, l'autre dans le *L. P.* symmachien. V. ci-dessous, p. 234.

[2] *Histoire ancienne de l'Eglise,* t. II, p. 455; t. III, p. 247.

cile et en signa le décret, comme archiprêtre et titulaire de Sainte-Praxède. Peu après il accepta, à contre-cœur sans doute, le siège épiscopal de Nocera en Campanie. Il avait semblé utile de l'éloigner de Rome, où les esprits très agités par les discordes récentes, ne s'apaisaient pas comme il l'aurait fallu.

L'année suivante (500), Théodoric vint à Rome et y séjourna quelques mois. Le pape Symmaque, le clergé, le sénat se portèrent à sa rencontre; Symmaque l'accueillit à Saint-Pierre. Le roi prit gîte au palais des Césars, parut au sénat et, de l'édifice appelé *Ad Palmam*, tout près de la Curia Hostilia (Saint-Hadrien), il harangua le peuple réuni sur l'antique forum. Ce fut un moment de splendeur: la vieille Rome était encore si belle qu'on évoquait malgré soi les jours lointains où elle avait été la capitale du monde (*caput mundi*). Dans la foule qui écoutait le roi et contemplait la splendeur de son cortège, un moine africain [1] ne put se tenir de s'écrier: « O mes frères! combien doit être belle la Jérusalem céleste si, sur la terre, Rome brille d'un tel éclat! »

Eclat factice, hélas, et tout extérieur. Pour qui pénétrait dans son intimité, l'Eglise romaine offrait au regard tout autre chose qu'une vision de paix. Les adversaires du pape ne se résignaient pas. Comme il leur était impossible, après l'arbitrage du roi, de contester la légitimité de Symmaque, ils essayèrent d'établir son indignité. L'histoire de Damase et d'Ursinus recommença. Aux coups de force, à l'émeute, on faisait succéder le procès criminel. Pendant tout l'hiver on colporta des cancans contre la vie privée du pape. Il avait, disait-on, dans son intimité des femmes que l'on connaissait, dont on citait les noms [2]; en dépit de la convention de 483, il avait gaspillé le bien d'église pour payer ses électeurs.

[1] Saint Fulgence, plus tard évêque de Ruspe. Voir sa vie, c. 13 (Migne, *P. L.*, LXV, p. 131).

[2] Une certaine Conditaria est mentionnée dans le *liber pontificalis* laurentien.

Impossible, dans ces conditions, de le maintenir sur le siège apostolique.

On porta plainte à Ravenne. Le roi, très embarrassé, voulut se renseigner et pria le pape de se transporter auprès de lui. Pour le décider à faire le voyage, il s'abstint d'alléguer les griefs des opposants et se rejeta sur la nécessité d'expliquer pourquoi, les autres églises devant, en cette année 501, célébrer la Pâque le 22 avril, Symmaque avait avancé la date et solennisé la fête dès le 25 mars. Arrivé à Rimini, le pape reçut l'ordre de s'y arrêter. Un jour, se promenant sur le bord de la mer, il vit passer, se dirigeant vers Ravenne, les femmes dont avaient parlé ses ennemis. Il comprit alors qu'il s'agissait d'autre chose que de comput pascal et s'enfuit nuitamment. Revenu à Rome, il s'enferma à Saint-Pierre, asile sacré.

Sa fuite précipitée n'avait pas manqué de produire sur l'esprit du roi la plus fâcheuse impression. L'opposition obtint de Théodorie qu'un « visiteur », c'est-à-dire un administrateur intérimaire, fût désigné pour l'église de Rome. Cette mesure se prenait souvent, quand un siège était vacant, soit par la mort de l'évêque, soit par sa destitution régulière. Or Symmaque n'était ni mort ni déposé : on lui faisait donc une grave injure. Le visiteur choisi, Pierre, évêque d'Altinum en Vénétie, aggrava encore la situation en se laissant accaparer par les ennemis de Symmaque et en s'abstenant, à son arrivée à Rome, de tout rapport avec lui. Il célébra à sa place de nouvelles solennités pascales, le 22 avril et les jours précédents ou suivants, puis resta en fonctions comme intérimaire, en dépit de toutes les protestations de Symmaque. Le Latran, les églises de la ville, les biens de l'Eglise, tout fut remis aux mains de l'administrateur. Le pape ne garda que la basilique vaticane.

Cependant le roi, à peu près convaincu de la culpabilité de Symmaque, adressait à son sujet des lettres sévères tant au sénat

qu'au clergé et ordonnait aux évêques d'Italie [1] de s'assembler à Rome pour juger le procès. En passant par Ravenne, les prélats de l'Italie du nord exposèrent à Théodoric le scrupule qu'ils avaient à se réunir en concile sans y être invités par le pape : il n'y avait pas d'exemple que le titulaire du siège de saint Pierre eût été jugé par ses inférieurs. Le roi les rassura en leur montrant des lettres par lesquelles Symmaque donnait son consentement à la réunion.

Arrivés à Rome [2], les prélats commencèrent par tenir une réunion préliminaire dans la basilique de Jules (S. Maria in Trastevere). Ils avaient à leur tête les métropolitains de Milan, d'Aquilée et de Ravenne, Laurent, Marcellien et Pierre. Celui d'Aquilée, tout comme son suffragant d'Altinum, passait pour peu favorable à l'accusé. Le pape se présenta devant l'assemblée et confirma ce que qu'avait dit le roi de son plein consentement. Il déclara que le concile était autorisé à procéder contre lui, s'il était reconnu coupable. Toutefois il demanda qu'avant d'ouvrir les débats on éloignât le visiteur Pierre d'Altinum et qu'on lui remît, à lui, Symmaque, les églises et l'administration du temporel. Les évêques crurent devoir consulter le roi, qui ne donna pas son consentement. Symmaque n'insista pas et promit de comparaître.

Le concile s'assembla dans la basilique de Jérusalem, au palais Sessorien. Le lieu était singulièrement choisi. Pour s'y rendre du Vatican, le pape était obligé de traverser la ville de Rome dans toute sa longueur, ce qui, vu l'état des esprits, l'exposait à de graves dangers. Pendant qu'il se mettait en route, l'assemblée entendait lecture de l'acte d'accusation. Les évêques y relevèrent deux choses critiquables : d'abord on alléguait que les crimes de Symmaque avaient

[1] Ces convocations semblent avoir été personnelles et en nombre déterminé (*Praecept. reg. III,* Mommsen, p. 418, l. 17).

[2] En mai, au plus tôt; *post sanctam festivitatem*, dit le *L. P.* laurentien, entendant par là la Pâque de tout le monde (22 avril) et non celle que l'église romaine avait été seule à célébrer (25 mars).

été établis devant le roi, ce qui était faux ; ensuite on élevait la prétention de faire témoigner contre lui ses propres serviteurs (*mancipia*) et de le contraindre à les laisser déposer : ceci était contraire à la loi civile et aux canons ecclésiastiques.

Cependant le pape ne paraissait pas. On apprit bientôt qu'il avait été arrêté en route par une bagarre effroyable ; que plusieurs personnes de sa suite avaient reçu des blessures graves, que deux de ses prêtres [1] avaient été frappés mortellement, que lui-même il s'était vu dans la nécessité de rentrer à Saint-Pierre. Il fit savoir que désormais il n'en sortirait plus et ne se présenterait pas devant le concile.

Dans ces conditions les évêques commencèrent à désespérer de leur œuvre et à se débander. Mais Théodoric, qui tenait à ce que l'ordre se rétablît à Rome, protesta contre ce découragement, approuva ceux qui étaient restés et prit ses mesures pour que, le 1^er^ septembre, l'assemblée se réunît de nouveau et fût aussi nombreuse qu'au premier jour. De plus il envoya trois de ses officiers, Gudila, Bedeulf et Arigern, pour donner au pape toutes les sûretés possibles et l'amener ainsi à comparaître [2].

Ce second synode étant réuni, Symmaque fut invité par lui à comparaître, comme il l'avait promis. L'invitation lui fut présentée par des évêques et répétée jusqu'à quatre fois. Il demeura inflexible : « J'ai autorisé votre réunion, disait-il ; je venais à votre audience ; moi et mes clercs nous avons été massacrés cruellement. Je ne me soumets plus à votre examen ». On n'en put tirer autre chose. Il est clair que les officiers royaux auraient été en mesure de protéger le pape ; mais celui-ci était désormais buté : « Dieu et le roi, disait-il, feront de moi à leur volonté ». Le roi, on le voit par ses lettres, ne se jugeait pas incapable de résoudre le cas et

[1] Dignissimus, du titre de S. Pierre-ès-liens, et Gordianus, du titre des ss. Jean et Paul.

[2] *Praeceptiones III et IV*, du 1^er^ et du 27 août.

l'on perçoit sans trop de peine que Symmaque n'aurait pas eu à se louer de sa décision ; mais il tenait à ce que cette affaire ecclésiastique fût terminée par les évêques, judiciairement ou non. Le concile, que l'attitude du pape mettait dans l'impossibilité d'aboutir par la voie judiciaire, prodiguait ses exhortations au clergé et au sénat. Mais il s'adressait à des enragés et perdait sa peine.

Encore une fois il voulut remettre l'affaire aux mains du roi. Théodoric insista [1] pour qu'elle fût tranchée par les évêques. Enfin, dans une dernière réunion [2], tenue le 23 octobre 501, l'assemblée rendit un décret, où, après avoir rappelé les diverses phases de la procédure, elle déclarait remettre au tribunal de Dieu le soin de juger si les accusations déposées contre le pape étaient fondées ou non, et engageait le sénat ainsi que le clergé dissident à accepter cette solution. Symmaque n'ayant pu être jugé, ne pouvait être considéré comme coupable ; on devait donc le traiter comme le pasteur légitime et rester ou rentrer dans sa communion. Les églises devaient lui être restituées, les clercs devaient se rallier à lui, sous peine d'être considérés comme schismatiques. De son côté il devait, après satisfaction reçue d'eux, les maintenir dans leurs fonctions.

C'était ce qu'on pourrait appeler une absolution par contumace. Le roi, au fond [3], désirait une condamnation, soit par contumace, soit dans les formes. Mais les évêques, empêchés de suivre les formes, ne voulurent point procéder par contumace contre le successeur de saint Pierre.

[1] *Praeceptio regis*, *Anagnosticum* (Mommsen, p. 424, 425), du 1^er octobre.

[2] Dans le titre cette séance est appelée *Quarta synodus habita Romae Palmaris*. Ce n° suppose que l'assemblée de S. Maria in Trastevere est comptée comme *synodus*. Mais dans le texte même des documents, l'assemblée de septembre se qualifie de *secunda synodus* (Mommsen, p. 422, l. 24) ; le *synodus Palmaris* est donc le troisième. Quant au mot *Palmaris* il signifie peut-être que le concile avait tenu cette séance au lieu appelé *Ad Palmam*, près de la curie.

[3] V. notamment l'*Anagnosticum*, p. 425, l. 20 et suiv.

Bonnes intentions, fâcheux résultats. Le concile se dispersa, sans avoir fléchi les résistances. Pour comble de malheur, Laurent revint à Rome. Aux premiers bruits de cette affaire il avait quitté Nocera et s'était transporté à Ravenne. Les évêques étaient à peine partis que ses partisans, à leur tête les sénateurs Festus et Probinus, réclamèrent sa présence. Toujours mal disposé pour Symmaque, Théodoric céda et Rome se trouva bientôt pourvue d'un antipape. Laurent était reconnu dans les églises de la ville et même de la banlieue, à Saint-Paul notamment, où son portrait fut placé parmi ceux des papes [1]. A Symmaque il ne restait que la basilique de Saint-Pierre. Le populaire, cependant, paraît avoir été plutôt favorable à Symmaque. Les partisans de celui-ci avaient pour chef un sénateur Faustus, assez mal en cour [2]. Au dehors l'opinion était partagée : l'archevêque de Milan, qui avait dirigé le concile, et celui de Ravenne tenaient ferme pour Symmaque ; mais Marcellien d'Aquilée [3] patronnait Laurent. Il n'avait pas signé le décret d'absolution.

Un autre concile, ou une autre session du même concile, se tint le 6 novembre 502 [4], à Saint-Pierre cette fois, et sous la présidence du pape. Comme à la dernière réunion de l'année précédente, les évêques de Vénétie brillèrent par leur absence. Symmaque, contre lequel on avait beaucoup usé du décret de 483 sur les aliénations de biens ecclésiastiques, voulut enlever cet argument à ses adversaires. Il ne prétendit pas s'être conformé à ce décret,

[1] Voir mon éd. du *L. P.*, t. I, p. XXVIII. Il y était encore au XVII^e siècle.

[2] Cassiodore, *Var.*, III, 20.

[3] Il était encore à Rome au mois d'août ; l'adresse de la lettre royale du 1^er août porte son nom avec ceux des deux autres métropolitains.

[4] *Fl. Avieno iun. v. c. cons.* (502). Il serait pourtant bien plus naturel de placer ce concile en 501, car il semble bien faire suite à la réunion du 23 octobre de cette année et les évêques sont à peu près les mêmes. Mais la date consulaire est formelle.

ce qui, semble-t-il, lui eût été difficile [1]; mais il déclara et fit déclarer par le concile que ni le préfet Basile, ni l'assemblée réunie sous sa présidence, n'avaient eu qualité pour légiférer sur la matière et qu'ainsi, la loi n'existant pas, il ne pouvait y avoir contrevenu. Après quoi il reprit ce même décret de Basile, en le rédigeant autrement, et le fit proclamer par le concile.

Cette loi ecclésiastique, homologuée bientôt par l'autorité royale, reçut une grande publicité; elle fait époque dans l'histoire de la législation sur le bien d'Eglise [2].

Si le pape Symmaque attendait de cette démarche un effet salutaire et immédiat, il dut être cruellement déçu. L'apaisement ne se produisit pas. Pendant quatre ans encore on ne cessa de se battre dans les rues de Rome à propos du pape et de l'antipape. Il est question de guerre civile, d'homicides, de clercs massacrés, de religieuses insultées. Festus et Probinus d'un côté, de l'autre Fauste, excitaient leurs partisans. Il y eut aussi des conflits de plume. Les évêques étaient à peine partis qu'il paraissait un pamphlet « Contre le synode et son indécente absolution » [3]. Symmaque fit écrire en sens contraire par Ennodius, un jeune diacre de Milan, qui lui etait fort attaché. Ses clercs se mirent aussi à l'œuvre et jetèrent dans le public tout un groupe de pièces fausses, en patois latin,

[1] Ennodius, ep. III, 10, parle d'une somme prêtée au pape par l'archevêque de Milan et distribuée à des personnages influents de Ravenne. Cf. ep. VI, 16, 33. Le *L. P.* laurentien accuse Symmaque de l'avoir emporté, en 499, par ses largesses: *multis pecuniis obtinet.* Du reste le procédé subtil employé par le concile de 502 pour écarter, puis reprendre le décret de 483, constitue l'aveu le plus évident des torts imputés, sur ce point, au pape Symmaque.

[2] Un recueil d'extraits de ces canons (can. 4, 6, 7, 8) fut mis en circulation par une lettre de Théodoric, adressée au sénat, *Pervenit ad nos* (Mommsen, *M. G. Auct. ant.*, t. XII, p. 392) du 11 mars 507. Il paraît avoir été envoyé de Ravenne à Arles, peut-être au préfet du prétoire. On le trouve dans les deux recueils arlésiens de Cologne et de Lorsch.

[3] *Adversus synodum absolutionis incongruae* (Ennodius, *Pro synodo*, 1).

destinées à montrer que « le premier siège ne peut être jugé par personne » ; que, pour condamner un évêque, il faut un tel nombre de témoins (soixante-douze) qu'en pratique il soit toujours impossible de le réunir ; que la Pâque du 22 avril est une invention hérétique, depuis longtemps condamnée ; que le baptême pascal peut être célébré en dehors du Latran, et ainsi de suite [1].

Ces principes sont inculqués par des récits de conciles et de procès où interviennent les papes Marcellin, Silvestre, Libère, Xyste III, et Polychrone, évêque fictif de Jérusalem. Silvestre est censé légiférer, entre autres choses, sur la date de Pâques et sur la procédure à suivre contre les évêques ; Marcellin, Xyste III, Polychrone, fournissent des exemples de papes ou d'évêques accusés et que leurs inférieurs ne jugent pas ; Libère enfin légitime, en fondant et en utilisant le baptistère de Saint-Pierre, la dérogation que Symmaque a été obligé de faire à l'usage en célébrant au Vatican, et non au Latran, les solennités pascales.

An concile de 502, Symmaque avait pu passer en revue ce que son clergé lui conservait de fidélités. Sur les 74 prêtres qui avaient paru en 499, il n'en restait plus que la moitié ; des sept diacres, deux seulement [2]. Des opposants nous ne connaissons qu'un seul,

[1] C'est ce qu'on appelle les apocryphes symmachiens, *Constitutum Silvestri, Gesta Liberii, Gesta Xysti, Gesta Polychronii, Synodus Sinuessana.* Sur ces apocryphes, v. mon édition du *L. P.*, t. I, p. CXXXIII et suiv. On les trouvera réunis à la suite des *Epp. Rom. Pontif.* de Constant. La première de ces pièces ne tenait aucun compte du concile de Nicée ; l'auteur, s'étant aperçu de l'énormité d'une telle prétérition, s'efforça de la corriger en adjoignant au Constitutum trois petites pièces, *Quoniam omnia, Gaudeo prompta, Gloriosissimus,* qui relient le *Constitutum* au premier concile œcuménique. Plus tard le *Constitutum* fut refait complètement, par un auteur qui avait, sur le comput pascal, les idées de Denys le Petit, contraires à celles du premier faussaire. De ce dernier texte Constant (p. 55) ne donne qu'un fragment ; l'ensemble a été publié par Ch. Poisnel dans les *Mélanges* de l'école de Rome, t. VI (1886), p. 4.

[2] Il faut y joindre les deux diacres Hormisdas et Agapit, récemment nommés par Symmaque. Tous les deux devinrent papes.

le diacre Paschasius, un des plus obstinés partisans de Laurent [1]. C'était un homme instruit; on a de lui un traité sur le Saint-Esprit [2]; ses vertus, sa charité surtout, lui avaient valu une grande popularité [3]. Le nombre, la qualité même, des clercs qui obéissaient à Laurent fortifiaient la situation de l'antipape. Peu à peu cependant l'opposition diminua. Après tout, Laurent, écarté en 499, avait souscrit lui même à l'élection de son compétiteur. Quel que pût être celui-ci, il n'avait plus contre lui aucun titre valable. Si l'on avait écarté Symmaque, il aurait fallu procéder à une nouvelle élection. En 507 un diacre grec, Dioscore, originaire d'Alexandrie mais réfugié à Rome pour cause d'orthodoxie, alla trouver le roi Théodoric, lui présenta les réclamations de Symmaque et les soutint avec tant d'habileté que le roi ordonna au patrice Festus de rendre les églises au pape légitime et de cesser de soutenir le schisme. Festus s'inclina; Laurent se retira sur une des terres du patrice, où sa vie se termina dans les austérités. Symmaque rallia à lui le clergé dissident [4], sauf pourtant quelques exceptions. Le diacre Paschase, qui vivait encore en 511 [5], continua de lui tenir rigueur. Il mourut dans son schisme. Saint Grégoire relève beaucoup ses vertus [6] et raconte même un miracle qui eut lieu à son enterre-

[1] Il dut être promu par lui au diaconat, car il ne figure pas dans la liste des sept diacres de 499.

[2] *P. L.*, t. LXII, p. 9. Voir aussi la correspondance entre Eugyppius et lui, à propos de la vie de saint Séverin, *M. G. Script. Antiq.*, t. I², p. 1-4.

[3] Un diacre romain Jean, écrivit, vers le temps où nous sommes, une série de réponses à des questions que lui avait posées Senarius, un des plus hauts fonctionnaires de Théodoric (*P. L.*, t. LIX, p. 399). On ne sait si cette composition est du temps du schisme ou postérieure. Au temps du schisme il y avait un diacre Jean dans chacun des deux clergés.

[4] Nous avons encore (Thiel, p. 597) un *libellus* au nom du diacre Jean, en date du 18 septembre 506, qui nous conserve la formule de rétractation imposée aux clercs schismatiques. Pierre d'Altinum et Laurent y sont nommément condamnés.

[5] Lettre d'Eugyppius à Paschase; ci-dessus, note 2.

[6] Mirae sanctitatis vir, eleemosynarum maxime operibus vacans, cultor pauperum et contemptor sui (*Dial.* IV, 40).

ment [1]. Symmaque, jusqu'à sa mort, continua d'être glosé d'un côté et défendu de l'autre. C'est seulement à l'avènement comme pape du diacre Hormisdas (514) que les dernières traces du schisme furent effacées [2].

Encore y eut il des échos littéraires. C'est à la querelle de Symmaque et de Laurent que nous devons le *Liber pontificalis*, un recueil de biographies des papes qui eut, au moyen-âge, une publicité considérable et ne laisse pas, même à présent de conserver une grande importance dans la documentation de l'histoire de Rome et de ses pontifes.

Vers la fin du règne de Constantin un compilateur romain avait constitué, pour un certain Valentin, un recueil de documents chronologiques dont un exemplaire, exécuté par le calligraphe Furius Dionysius Philocalus, contemporain des papes Libère et Damase, nous est connu par diverses copies. Au nombre des pièces de son recueil figurait un catalogue des papes avec la durée de leurs épiscopats respectifs et, çà et là, quelques notes historiques. C'est ce que nous appelons le catalogue libérien, parce que dans le livre de Philocalus il est continué jusqu'à Libère. D'autres catalogues, combinaisons de celui-ci et de la chronique de s. Jérôme, étaient en circulation. L'un d'eux sans doute fut repris, peu après l'avènement d'Hormisdas, par un des anciens partisans de Laurent, et prolongé, avec quelques développements narratifs, jusqu'à la mort de Symmaque. De ce livre pontifical laurentien il ne reste plus que la vie de Symmaque avec la fin de celle d'Anastase II [3]. En revanche nous en

[1] Il ajoute toutefois que, parvenu dans l'autre monde, Paschase dut expier son schisme. L'évêque Germain de Capoue le rencontra aux abords de certaines eaux thermales, en un endroit très chaud ; il l'en tira par ses prières (*ibid.*).

[2] Epitaphe d'Hormisdas :

Sanasti patriae laceratum scismate corpus
restituens propriis membra revulsa locis.

[3] J'ai publié ce fragment dans mon édition du *L. P.*, t. I, p. 44 ; cf. Mommsen, p. IX.

avons un autre, qui fut compilé peu après celui-ci, dans un esprit tout opposé, mais malheureusement par une personne peu qualifiée pour faire de l'histoire sérieuse. Jusqu'à la fin du V^e siècle c'est un mélange bizarre de renseignements puisés à bonne source, de légendes et de fantaisies diverses. A partir de la vie de Symmaque le contemporain se révèle par un notable progrès dans l'exactitude ; mais l'auteur est un clerc de condition inférieure : il nous présente les choses comme les pouvait voir un homme du peuple. C'est ce qu'on appelle le *Liber pontificalis* [1].

Hormisdas était décidément un pacificateur. Ce n'est pas seulement au schisme de Rome qu'il lui fut donné de mettre fin. Il eut aussi la satisfaction de réconcilier l'église grecque avec l'église romaine et de terminer la longue querelle où les entreprises du patriarche Acace les avait engagées. Les rapports de Symmaque et de l'empereur Anastase avaient été particulièrement désagréables. Mécontent du pape, l'empereur lui avait écrit une lettre fort aigre, où il allait jusqu'à le traiter de manichéen. Symmaque répondit sur le même ton [2]. Avec Hormisdas, dont l'avènement se place juste au moment où Vitalien, menaçant, exigeait que le souverain de Constantinople reprît ses relations avec le saint-siège, des négociations ne tardèrent pas à s'engager. On a vu [3] comment elles échouèrent. Anastase mort, l'affaire du schisme fut reprise avec Justin et, cette fois, elle aboutit à une réconciliation complète. Toutes ces démarches avaient eu lieu avec l'assentiment du roi Théodoric ; le pape avait pris

[1] Le cadre a été fourni par le catalogue libérien, qui s'y trouve incorporé tout entier, et l'on essaya de le faire passer pour l'œuvre du pape Damase. Nous avons connaissance d'une rédaction arrêtée à l'année 530; mais celle-ci ne semble pas représenter tout-à-fait le texte original, lequel doit remonter au temps d'Hormisdas.

[2] J. 761; Thiel, p. 700.

[3] *Mélanges,* t. XXXII, p. 332 et suiv.

la peine d'aller trouver le souverain goth à sa résidence de Ravenne et de le consulter. Théodoric n'avait guère intérêt à ce rapprochement entre les Romains d'Italie et l'empire grec : cependant il ne chercha pas à l'empêcher.

Depuis le commencement de ce conflit ecclésiastique le sénat de Rome y avait toujours été un peu mêlé. Tout en se maintenant du même côté que son évêque, il se montrait plutôt enclin à la pacification et s'employait volontiers à favoriser les tentatives qui, d'un côté ou de l'autre, se produisaient en ce sens. Dès le temps du pape Félix et du roi Odoacre, le sénateur Andromaque, envoyé en mission à Constantinople, avait été chargé d'exhorter le patriarche Acace à se réconcilier avec l'Eglise romaine. Il y avait perdu son éloquence [1]. En 492 un autre sénateur, Fauste [2], qui séjournait à Constantinople comme représentant de Théodoric, fut entrepris par l'empereur Anastase et par Euphème, successeur d'Acace ; sous cette inspiration, il écrivit au pape. Nous avons la réponse [3] qu'il reçut de Gélase : le sénat Romain, c'est-à-dire Fauste et son collègue Irénée qui l'avait suivi à Constantinople, est exhorté à ne point se compromettre dans une communion qui lui ferait perdre celle du siège apostolique. On a vu plus haut quel rôle joua en ces affaires le sénateur Festus, président de l'illustre assemblée *(caput senati)*. C'était, lui, un partisan résolu des concessions. La mort d'Anastase II ayant trompé les espérances qu'il fondait sur ce pape, il espérait arriver à ses fins par le successeur qu'il s'était efforcé de lui donner, l'archiprêtre Laurent. Cette fois encore il fut déçu. Dans les tentatives peu sincères qu'esquissa plus tard l'empereur Anas-

[1] J. 622; Thiel, p. 346.

[2] On connaît en ce temps là deux personnages importants appelés Fauste; ils furent tous deux consuls, l'un en 483, l'autre en 490. Il n'est pas toujours aisé de les distinguer dans les documents (Mommsen, Cassiodore, p. 492).

[3] J. 622; Thiel, p. 341.

tase, le sénat ne fut pas négligé. L'empereur lui écrivit une lettre de style antique [1], à laquelle il fut répondu [2]. Il n'est pas mentionné dans la correspondance relative aux négociations définitives, sous l'empereur Justin [3], mais nous ne pouvons douter qu'il ne se soit réjoui de leur heureuse issue.

Ces négociations durèrent assez longtemps ; elles donnèrent lieu, entre Rome et Constantinople, à de continuelles allées et venues. Non seulement des clercs de Rome et des évêques italiens, mais nombre de fonctionnaires byzantins passaient à chaque instant d'une capitale à l'autre. Les Romains se familiarisaient avec la cour impériale [4]. A la longue, Théodoric finit par s'en inquiéter. D'autre part, ce n'est pas seulement aux Monophysites que l'empereur Justin faisait sentir l'ardeur de son zèle orthodoxe. Les Ariens aussi étaient persécutés à Constantinople. Il leur enleva leurs églises ; bien des personnes se virent contraintes de changer de religion. Or la religion arienne, c'était la religion des Goths, la religion de Théodoric. Les gens que l'on persécutait à Constantinople appartenaient, en grande partie du moins, à sa nation ou à des nations apparentées.

Il prit cela très mal. Pour comble de malheur, un des fonctionnaires de sa cour, Cyprien, accusa le patrice Albinus, puis l'il-

[1] *Début :* Imp. Caes. Fl. Anastasius, pontifex inclytus, Germanicus inclytus, Alamannicus inclytus, Francicus inclytus, Sarmaticus inclytus, trib. pot. XXV, cos. III, pius, felix, victor, semper augustus, pater patriae, proconsulibus, consulibus, praetoribus, tribunis plebis senatuique suo salutem dicit. Si vos liberique vestri valetis, bene est; ego exercitusque meus valemus. (Thiel, p. 765).

[2] Thiel, Hormisdae epp. 12, 14.

[3] Le silence des documents me paraît avoir ici une certaine signification. Dans ces négociations on n'avait pas négligé Théodoric. Le comte Gratus, qui vint en Italie pour les commencer, alla en conférer avec le roi. (Thiel, Hormisdae ep. 44, p. 834).

[4] La correspondance conservée dans la Collection Avellana comprend nombre de lettres échangées par le pape et les princesses ou grands dignitaires en résidence à CP.

lustre Boèce, de correspondances suspectes avec l'empereur Justin. Boèce était le grand lettré du temps. Ses traductions et commentaires d'Aristote ont exercé une influence profonde sur le développement intellectuel du moyen-âge. C'était aussi une sorte d'Archimède, très versé dans les secrets de la physique, de la géométrie, de l'astronomie. La théologie elle-même l'attira quelque temps; les questions de la Trinité et de l'Incarnation lui fournissaient l'occasion de faire valoir, en un sujet subtil, les ressources de sa philosophie. Issu de la noble famille des Anicii, honoré de la faveur royale, il avait fourni, dans les hautes fonctions, une carrière fort brillante. En 522 ses deux jeunes fils, Symmaque et Boèce, avaient été consuls ensemble, ce qui était pour leur père le témoignage d'un crédit extraordinaire; lui-même il occupait le poste de maître des offices. A l'occasion du consulat de ses fils il prononça au sénat un solennel éloge de Théodoric. On juge de la colère de celui-ci quand, sur des rapports fondés ou non, il en fut venu à se convaincre que Boèce conspirait contre lui. Cependant il ne procéda pas par un coup de force. Le maître des offices fut arrêté et retenu à Calvenzano, aux environs de Milan; son procès s'instruisit devant le sénat. Outre le crime de lèse-majesté, il y avait celui d'astrologie politique. Boèce fut condamné à l'unanimité, triste signe d'avilissement. On ne l'exécuta pas tout de suite: c'est dans les loisirs de sa détention qu'il écrivit son livre de la Consolation de la philosophie.

Théodoric se voyait trahi par ses sujets romains, menacé par leurs patrons de Constantinople. Il finit par perdre patience, et, pour couper court à toutes ces intrigues, il se décida à envoyer un ultimatum à l'empereur et à le faire porter par les chefs mêmes de ce clergé et de cette aristocratie dont les sympathies impérialistes lui étaient si importunes [1].

[1] Sur cette ambassade, v. *Mélanges*, t. XXXII, p. 360.

Le pape Jean, qui, au mois d'août 523, avait succédé à Hormisdas, fut mandé à la cour, avec quatre des principaux sénateurs. On leur adjoignit l'évêque de Ravenne, Ecclesius, et quelques-uns de ses collègues. Cette ambassade fut embarquée avec ordre de réclamer l'annulation des conversions d'ariens et la restitution des églises enlevées à la confession de Rimini. On était au commencement de l'année 526. Boèce avait déjà été exécuté ; le sénateur Symmaque, son beau père, le suivit de près. Théodoric s'imagina qu'il tramait quelque chose pour venger la mort de son gendre : il le fit venir à Ravenne, où, après un jugement sommaire, on lui trancha la tête. Puis l'ambassade revint. Les demandes du roi n'avaient été agréées qu'en partie. Dans sa colère il fit jeter en prison évêques et sénateurs. Le pape Jean y mourut, le 18 mai. Théodoric, lui aussi, passa de vie à trépas, le dimanche 30 août 526. C'était le jour où, en suite d'un édit rendu le mercredi précédent, le clergé arien devait occuper les églises catholiques de Ravenne [1]. Le grand roi finissait mal : une poussée de sauvagerie barbare déshonorait ses derniers jours. Mais il avait deviné juste en pensant que, de l'intimité rétablie entre les Romains d'Italie et les dépositaires orientaux de la tradition impériale il ne pouvait sortir rien de bon pour le système politique auquel il avait si longtemps présidé. Théodoric pressentait Justinien.

A Rome on était très ému de tous ces événements. La vacance du saint-siège avait offert au sénat et au clergé une belle occasion

[1] Anonym. Vales., Mommsen, *Chronica Minora, M. G. Auct. ant.* t. IX, p. 368. Le narrateur fait mourir Théodoric de la mort d'Arius. La célèbre histoire du poisson servi au roi et dont la tête lui parut reproduire les traits de Symmaque nous vient de Procope, *Bell. Goth.*, I, 1. Saint Grégoire (*Dial.* IV, 30) raconte qu'un moine de Lipari vit Théodoric conduit dans le cratère d'un volcan par le pape Jean et le patrice Symmaque. Le tombeau de Théodoric, avec sa coupole monolithe, se voit encore à Ravenne ; mais depuis bien des siècles il ne contient plus le sarcophage royal.

de manifester leurs sentiments. Théodoric, inquiet de ce côté, avait pris les devants et pourvu lui-même au remplacement du pape défunt. Son choix était tombé sur un certain Félix, dont les dispositions lui donnaient sans doute quelques garanties. Félix IV fut installé le 12 juillet [1], six semaines avant la mort du roi. A celui-ci succéda immédiatement son petit fils Athalaric, sous la régence de sa mère Amalasonthe, fille de Théodoric. Cassiodore demeurait le grand conseiller et s'efforçait d'effacer autant que possible les fâcheuses impressions sous lesquelles s'était clos le dernier règne.

En ces temps là vivait à Rome un moine lettré, appelé Denys, originaire de la province gréco-latine de Scythie, comme Léonce, Jean Maxence et autres, dont il a été question plus haut. Il vécut longtemps dans la familiarité de Cassiodore, qui faisait le plus grand cas de sa science et de ses vertus [2]. On le connaissait sous le nom de Denys le Petit (*Exiguus*) qu'il se donne lui-même en tête de ses ouvrages. Il était venu à Rome après la mort de Gélase, très probablement au temps d'Anastase II [3].

Sur les questions théologiques du temps il était orthodoxe, comme ses compatriotes, mais préoccupé de l'abus que les nestoriens faisaient du concile de Chalcédoine et désireux de voir l'Occident tenir plus largement compte de saint Cyrille. A propos d'Acace, ses sentiments paraissent avoir été plutôt d'accord avec l'attitude

[1] *Ex iussu Theodorici regis,* dit tout crûment le *L. P.*, dans sa première rédaction. Ce témoignage est confirmé par la lettre d'Athalaric au sénat relativement au choix de Félix IV (*Var.* VIII, 15).

[2] *De inst. div. litt.*, 23.

[3] Le mémoire présenté aux légats d'Anastase II par les apocrisiaires d'Alexandrie pendant le séjour des légats à Constantinople (497) fut traduit à Rome par Denys. Au bas de la traduction on lit: *Dionysius exiguus Romae de Greco converti.* Cette version a dû être faite aussitôt que possible. D'autre part, dans la préface de sa collection de décrétales, Denys dit qu'il n'avait pas connu Gélase.

du pape Anastase II qu'avec l'intransigeance absolue de Gélase et de Symmaque. Mettant à profit sa connaissance des deux langues, il s'occupa d'abord de traductions et aussi de droit canonique.

L'église d'Orient possédait depuis quelque temps des recueils de droit ecclésiastique où les canons de divers conciles, Ancyre (314), Néocésarée, Gangres, Laodicée, Constantinople (381), figuraient à la suite de ceux de Nicée. L'église africaine avait aussi un recueil où, après les canons de Nicée, venaient ceux de ses propres conciles. A Rome enfin on avait un livre qui s'ouvrait aussi par les canons de Nicée, mais où ils n'étaient suivis que de ceux de Sardique. Denys groupa ces trois recueils en un seul, en y ajoutant les canons disciplinaires de Chalcédoine. En tête de sa collection il plaça cinquante canons dits apostoliques, extraits par quelque syrien tant des Constitutions dites apostoliques que du concile d'Antioche de 341 [1]. Les textes grecs de sa collection avaient été traduits par lui en latin. Il la publia au temps de Symmaque et en fit même deux éditions.

Outre cette législation conciliaire, on possédait à Rome un recueil de décrétales des papes, constitué, à ce qu'il semble, dès le temps d'Innocent [2], et pourvu depuis de plusieurs adjonctions. Denys le reprit et l'augmenta d'un grand nombre de pièces nouvelles. Cette seconde collection, celle des Décrétales, ne contient pas moins de trente-neuf lettres pontificales. Toutes ne sont pas des décrétales proprement dites, c'est-à-dire des règlements disciplinaires. Il y en a beaucoup qui sont relatives aux dogmes, notamment à ceux de la grâce, du péché originel et de l'incarnation. Cependant aucune ne parle du schisme d'Acace, si ce n'est celle d'Anastase II. Entre les papes Léon et Anastase II, le seul qui ait fourni une lettre est Gélase, et sa lettre ne traite que de discipline. Ceci donne lieu de

[1] Sur la vraie date de ce concile, v. *Histoire,* t. II, p. 211, note.
[2] *Histoire,* t. III, p. 30, note.

penser que la rigueur que l'on tenait au patriarche Acace et à sa mémoire n'avait pas la complète approbation du moine Denys. En ce temps là ses livres étaient dédiés à d'autres qu'au pape; la collection des canons porte en tête le nom d'Etienne, évêque de Salone, celle des décrétales celui d'un prêtre Julien. Sous Hormisdas, Denys paraît avoir été mieux en cour. Ce pape accepta la dédicace d'une nouvelle collection, réduite aux seuls canons grecs, mais reproduits dans leur langue originale, avec une version latine en regard, plus littérale que la précédente. Les canons des Apôtres, ceux de Sardique et ceux d'Afrique étaient éliminés [1].

Les recueils canoniques de Denys étaient destinés au plus grand succès. Sans doute ils ne furent jamais promulgués officiellement par l'Eglise romaine. Mais, depuis Jean II (533-535), les papes s'y réfèrent dans leur correspondance [2]. Hadrien en expédia à Charlemagne un exemplaire complété par quelques adjonctions (Hadrienne). Elles entrèrent dans la compilation du code canonique espagnol (Hispana), et de là passèrent dans le fameux recueil pseudo-isidorien.

Denys était un très savant homme. Le comput pascal n'avait pas de secrets pour lui. C'est le moment de dire quelques mots de cette question spéciale.

Le concile de Nicée avait ordonné aux Orientaux d'accepter, pour la détermination de la fête de Pâques, la règle alexandrine,

[1] Nous n'avons plus cette troisième collection de canons. Il n'en reste que la préface (Thiel, p. 986; Maassen, p. 964, l'un et l'autre d'après le ms. XXX (66) du chapitre de Novare). On s'explique l'omission des canons apostoliques, auxquels, comme dit Denys dans la préface de sa seconde édition, *plurimi consensum non praebuere facilem*, et aussi des canons africains, que Denys avait pris dans un recueil terminé en 421 où figuraient des pièces peu faites pour plaire au saint-siège (*Hist.*, t. III, p. 251, 255). Quant aux canons de Sardique, leur omission n'a sans doute pour cause que le parti pris de s'en tenir aux canons grecs et de laisser en dehors ceux qui n'avaient pas besoin de traduction.

[2] « Quos hodie usu celeberrimo ecclesia Romana complectitur » (Cassiodore, *De inst. div. litt.*, 23).

d'après laquelle la pleine lune pascale (14 nisan) était celle qui suivait immédiatement l'équinoxe. Depuis lors, dans tout l'empire d'Orient, il n'y avait plus de difficulté. Les évêques d'Alexandrie calculaient et transmettaient aux autres la date qui résultait de leurs calculs. A Rome on n'avait pas jugé à propos de s'en rapporter aux lumières des alexandrins. On calculait soi-même et d'après des données assez différentes. L'équinoxe, dans le vieux calendrier de Jules César, était fixé au 25 mars, tandis qu'à Alexandrie il tombait le 21, conformément à la réalité astronomique. D'autre part, à Alexandrie, on célébrait la fête le dimanche après le 14 du premier mois lunaire (nisan), même si ce dimanche tombait le 15 ; à Rome on n'admettait pas la Pâque du 15 nisan. Si le 14 tombait un samedi, la fête était renvoyée au dimanche d'après, c'est-à-dire au 22 nisan. Enfin on croyait avoir une tradition d'après laquelle la Pâque ne pouvait être célébrée ni avant le 25 mars ni après le 21 avril. Pour comble de divergence, tandis que les Alexandrins calculaient l'âge de la lune d'après le cycle de Méton ou cycle de dix-neuf ans, approximativement exact et actuellement encore en usage, les Romains s'obstinaient à employer un vieux cycle de 84 ans qui donnait souvent des lunes différentes de celles d'Alexandrie. De ces différences dans les limites de l'échéance pascale et dans la façon de calculer la lune, résultaient fort souvent des dates divergentes. Rome calculait pour tout l'Occident, Alexandrie pour tout l'Orient, mais souvent les Pâques différaient d'un ressort à l'autre, soit d'une semaine, soit d'un mois entier.

Même s'il n'y avait pas eu à tenir compte de l'Orient, les Romains auraient été, à certaines années, dans l'impossibilité de satisfaire à la fois aux exigences de leurs règles traditionnelles et à celles de leurs propres calculs. L'intervalle 25 mars–21 avril était sûrement trop étroit pour contenir toutes les échéances possibles. On céda de bonne heure sur le 25 mars, en sacrifiant l'équi-

noxe julien à l'équinoxe réel. La règle du 21 avril se défendit plus longtemps. On a vu qu'en 501 Symmaque s'était efforcé de la maintenir [1]. Divers essais avaient été faits pour parer aux défectuosités des anciens livres de comput, ceux que l'on appelait quelquefois *Supputatio Romana* [2]. Sous le pape Léon, quelqu'un dont le nom est resté inconnu, mais qui pourrait bien être Prosper, tenta [3], en 447, de corriger la *Supputatio*, mais d'une façon peu satisfaisante. Un autre, Victorius d'Aquitaine [4], présenta à l'archidiacre Hilaire un cycle comprenant 532 ans, à partir de l'an 28, et constitué d'après les calculs alexandrins. Ces deux computistes avaient eu soin d'indiquer, aux années où elles étaient en conflit, les solutions romaines et alexandrines. Ils étaient d'accord aussi pour partir de l'année 28 (*duobus Geminis conss.*) [5], considérée comme celle de la Passion.

Aucun de ces livres n'était officiel, en ce sens que le pape se crût obligé de s'y tenir. Ce n'étaient que des documents d'experts, des informations, dont on tenait compte, sans négliger les autres éléments du problème, la nécessité de s'entendre avec les églises d'Orient et le respect dû aux vieilles traditions.

Vers la fin de l'année 525, les chefs de la chancellerie du pape Jean, le primicier des notaires, Boniface, et le secondicier, Bonus, s'adressèrent à Denys le Petit pour s'éclairer sur cette question.

[1] S. Léon, cependant, avait admis, en 444 une Pâque du 23 avril et en 455 une du 24 avril; mais cela n'alla pas sans difficultés (Chronique de Prosper, à ces deux années; cf. J. 468, 497, 498, 503, 507, 511, 512, 517, lettres de Léon; et Migne, *P. L.*, t. LIV, p. 606, lettre de Paschasinus; p. 1085, lettre de Proterius). Toutes ces lettres figurent à l'appendice du livre de M. Krusch (note suivante).

[2] Voir les textes publiés par Krusch (*Der 84jährige Ostercyclus*, 1880, p. 227 et suiv.).

[3] C'est ce qu'on appelle la table de Zeitz, éditée par Mommsen, dans les mémoires de l'Acad. de Berlin, 1862, p. 539, et dans les *Chronica minora*, t. I (*M. G. Auct. ant.* t. IX, p. 507).

[4] Mommsen, *Chron. min.*, t. I, p. 677.

[5] En réalité ces consuls sont ceux de l'année 29.

Denys n'eut aucune hésitation à leur recommander sans réserve le calcul alexandrin [1]. Il s'était déjà expliqué à ce sujet dans une lettre adressée à un évêque Petronius. Après Théophile d'Alexandrie, son successeur Cyrille avait dressé, d'après la méthode alexandrine, une table temporaire des échéances pascales. Elle devait se terminer avec l'année 247 de Dioclétien, comme on disait en Egypte, 531, comme nous dirions. Denys en dressa une autre, qui allait 95 ans plus loin et comprenait cinq cycles de dix-neuf ans. Toutefois, estimant que le nom de Dioclétien, l'empereur persécuteur, n'était pas à perpétuer [2], il adopta, pour l'année d'après 247 Dioclétien (1285 de Rome), le numéro 532, qui lui sembla correspondre au nombre d'années écoulées, non depuis la Passion, mais depuis l'Incarnation. Sur ce point, il faisait erreur. Il n'avait pas assez remarqué que l'Evangile fait naître Jésus-Christ sous Hérode, c'est-à-dire au plus tard, en l'an 750 de Rome (4 av. J. C.), tandis que son calcul, à lui Denys, abaissait la naissance du Christ jusqu'à l'année 754 (1 après J. C.) [3].

Comme Cyrille avait continué la table de Théophile et Denys celle de Cyrille, ainsi Denys fut plus tard continué par un abbé Félix et celui-ci par Bède. Avec les Anglo-Saxons, formés à l'école de Bède, l'ère de l'Incarnation sortit des livres de comput pascal et prit peu à peu, dans la chronologie officielle et usuelle, la place qu'elle a conservée jusqu'à ce jour. Par ses recueils de droit ecclésiastique, ses traductions, ses travaux de comput et sa chrono-

[1] Suivant lui, les règles alexandrines et le cycle de dix-neuf ans seraient l'œuvre directe du concile de Nicée. C'est inexact. Il y a ici, de la part de Denys, ou une erreur, ou une pieuse fraude.

[2] La même préoccupation se révèle en Egypte, où l'on emploie souvent la désignation *depuis les martyrs* (ἀπὸ μαρτύρων) au lieu de *depuis Dioclétien.*

[3] Les documents de cette affaire sont parmi les œuvres de Denys, *P. L.,* t. LXVII, p. 19 et 483. M. Krusch a retrouvé et publié (*Neues Archiv,* t. IX, p. 109) le début du rapport présenté par le primicier Boniface au pape Jean *in presenti IIII indictione* (ind. IV = 525-526).

logie, Denys prend rang, à côté de son contemporain Boèce, au nombre des éducateurs du moyen-âge.

Après l'année 526 il n'est plus question de Denys; mais, hélas, il est toujours question de l'ambition des clercs romains et de leurs compétitions.

Quatre ans à peine s'étaient écoulés depuis son élévation au pontificat quand le pape Félix IV vit approcher sa dernière heure [1]. Ce n'est pas sans mélancolie qu'il dut songer à sa succession. L'année avait été mauvaise; à grand peine avait-il pu faire face aux nécessités financières les plus urgentes. Il avait lieu de craindre que la caisse de l'Eglise romaine, très appauvrie par les circonstances, n'eût encore à supporter les frais de candidatures rivales. L'idée lui vint d'écarter ce danger en choisissant son successeur. Ce n'était pas l'usage: le concile romain de 465, présidé par le pape Hilaire, avait fait à cet égard des manifestations et déclarations très énergiques [2]. Cependant quelques raisons ou autorités pouvaient être alléguées en faveur de ce procédé [3]. Félix s'assura de l'assentiment de la régente et de son fils, puis convoqua un certain nombre de prêtres, de diacres et de sénateurs, devant lesquels il désigna, pour siéger

[1] Sur cette affaire le *L. P.*, vies de Boniface II et d'Agapit, a été longtemps le seul document. Mais M. Amelli, alors docteur de l'Ambrosienne, maintenant abbé bénédictin, publia, en 1883, d'après le ms. XXX (66) de la bibliothèque capitulaire de Novare, trois documents importants: 1° le *Praeceptum* par lequel Félix IV mourant, notifie le choix qu'il a fait de son successeur Boniface; 2° le sénatus-consulte de l'année 530; 3° l'acte de rétractation des prêtres dioscoriens. Je les ai republiés dans mon article *La succession du pape Félix IV* (*Mélanges*, t. III, p. 239 et suiv.), puis dans le *L. P.*, t. I, p. 282; P. Ewald les a donnés aussi dans le *Neues Archiv*, t. X, p. 412.

[2] Voir le procès-verbal de ce concile, Thiel, p. 162 et suiv; cf. les lettres d'Hilaire, J. 560, 561.

[3] S. Martin, s. Augustin et autres avaient plus ou moins choisi et désigné leurs successeurs. Le concile romain de 499 admet la légitimité de ce procédé: « Si quis... papa incolumi et *eo inconsulto* aut subscriptionem

après lui, son archidiacre Boniface, auquel il remit son pallium, en se réservant la faculté de le lui reprendre s'il revenait à la santé. De cela il fut dressé un acte, que le pape fit afficher dans toutes les églises titulaires; les contrevenants y étaient menacés d'excommunication. Le sénat, de son côté, rendit un décret portant confiscation de la moitié des biens pour quiconque, avant la mort du pape, s'occuperait d'élections; de plus, il menaçait d'exil les candidats qui se mettraient en avant.

Le pape mourut le 22 septembre 530. Il parut aussitôt que sa décision n'avait pas satisfait tout le monde. Deux partis se formèrent. La grande majorité des prêtres, une soixantaine, avec une partie du sénat, se porta à la basilique Constantinienne et acclama le diacre Dioscore; Boniface rallia le reste dans une grande salle du palais de Latran, qu'on appelait la basilique de Jules. Ils furent consacrés tous les deux et le schisme, de nouveau, divisa l'église romaine.

Boniface, fils de Sigisvult, paraît avoir été de race germanique; en tout cas son choix agréait aux souverains goths. C'était un homme riche, bienfaisant, dont toute la carrière s'était écoulée au service de l'Eglise romaine. Dioscore était grec d'origine; mais il avait, lui aussi, des titres à la reconnaissance des Romains. C'est lui qui avait négocié à Ravenne la reconnaissance du pape Symmaque et à Constantinople l'extinction du schisme acacien. Si quelques exemples et quelques opportunités pouvaient être allégués en faveur de son adversaire, il avait pour lui les canons, ces fameux canons grecs que les publications de Denys venaient de mettre à la mode. Le 23^e canon d'Antioche interdit formellement aux évêques

pro Romano pontificatu commodare aut pittacio promittere aut sacramentum praebere temptaverit aut aliquod certe suffragium polliceri, vel de hac causa *privatis* conventiculis factis deliberare atque decernere. ... Si quod absit transitus papae inopinatus evenerit, ut *de sui electione successoris, ut supra placuit, non possit ante decernere...* ».

de se désigner un successeur. Il était soutenu, dans le clergé supérieur, par une majorité énorme. Le sénat était divisé. Si les choses fussent restées en l'état, on ne sait ce qui aurait pu arriver. Mais Dioscore mourut au bout de vingt-huit jours et ses partisans eurent le bon esprit de se rallier à Boniface.

Celui ci usa sans modération d'une victoire inespérée. Il exigea de ses prêtres une rétractation humiliante, dont la formule s'est conservée [1] ; Dioscore y est traité d'intrus et chargé d'anathèmes. Boniface alla plus loin : il prétendit, lui aussi, se choisir un successeur. Encore n'attendit-il point l'avertissement de la maladie : ce n'est pas à son lit de mort, c'est en plein synode, dans la basilique de Saint-Pierre, qu'il fit part à son clergé de cette détermination et lui présenta à signer un acte par lequel on s'engageait à lui donner pour successeur le diacre Vigile. Il fallait même prêter serment devant la confession apostolique. Le clergé, terrifié sans doute par l'attitude du gouvernement ou influencé d'autre manière, céda complètement et en passa par toutes les volontés du pape.

Peu après, cependant, par un revirement dont les causes nous échappent, Boniface II regretta cette étrange démarche. Il réunit une nouvelle assemblée, à laquelle le sénat prit part, et s'accusa d'avoir outrepassé ses droits [2]. On apporta devant la confession de saint Pierre un brasier allumé ; il y jeta le décret en faveur de Vigile. Le décret contre Dioscore devait, lui aussi, être retiré, mais il ne le fut pas du vivant de Boniface, qui mourut le 17 octobre 532, fort regretté des pauvres de Rome [3].

Les discordes recommencèrent. Il se passa plus de deux mois avant que l'on pût donner un successeur au pape défunt. Enfin, un prêtre Jean, surnommé Mercure, du titre de Saint-Clément, fut consacré le 2 janvier 533. Pendant la vacance, les compétitions, les

[1] Datée du 27 décembre 530.

[2] *Reum se confessus est maiestatis,* dit, un peu énergiquement, le *L. P.*

[3] V. son épitaphe, *L. P.*, t. I, p. 283.

libéralités, les promesses simoniaques étaient allées d'un tel train que la caisse de l'Eglise était vide et qu'on avait été obligé de vendre les vases sacrés. Le nouveau pape, aussitôt installé, crut devoir agir auprès du gouvernement pour qu'on prît des mesures contre le retour de pareils excès. Le sénatus-consulte de 530 n'avait pas été obéi. Le roi le confirma par un décret [1], étendant et renforçant les sanctions pénales. Le mal de la simonie s'étendait partout en Italie : l'édit vise non seulement les compétitions et les trafics de suffrages, mais aussi les ordinations obtenues à prix d'argent. Ordre fut donné au préfet de Rome Salventius [2] de faire graver et le décret royal adressé au pape Jean et le sénatus-consulte de 530 sur des tables de marbre et de les afficher dans l'atrium de Saint-Pierre.

Au mois de mai 535 le pape Jean II fut remplacé par son archidiacre Agapit. Celui-ci sortait d'une grande famille romaine, celle qui avait déjà donné à l'Eglise le pape Félix III et qui devait lui donner plus tard saint Grégoire le Grand. Son père, Gordien, prêtre du titre des SS. Jean et Paul, avait été massacré en 501 aux côtés du pape Symmaque. Agapit avait sa demeure paternelle en face de l'église où officiait Gordien. C'est cette maison que plus tard saint Grégoire transforma en monastère. Il y avait réuni une bibliothèque contenant les œuvres des Pères de l'Eglise. De concert avec le puissant ministre Cassiodore [3] il se proposait d'organiser à Rome, probablement en cet endroit, une grande école où, d'après le modèle de l'ancienne école d'Alexandrie et celui de l'école syrienne de Nisibe, des maîtres choisis eussent enseigné les saintes Ecritures et les lettres chrétiennes. La guerre, la terrible guerre gothique, vint déconcerter ces projets. L'Ecole romaine ne

[1] *Var.*, IX, 15.
[2] *Var.*, IX, 16.
[3] Cassiodore, *De inst. div. litt.*, préface. *L. P.*, t. LXX, p. 1105.

fut pas fondée. De la bibliothèque d'Agapit il ne nous reste que l'inscription dédicatoire [1].

Les Goths, comme tous les barbares établis dans l'empire, se civilisaient trop. Au contact de l'oisiveté romaine ils contractaient des vices nouveaux et perdaient leurs qualités natives. Après Théodoric, qui se contenta d'être bienveillant aux Romains sans se romaniser lui-même, les princes de sa famille se laissèrent aller aux séductions, si puissantes en tous les temps, du milieu italien. La régente Amalasonthe faisait donner à son fils l'éducation d'un porphyrogénète, non celle d'un chef de guerriers. Théodat, neveu de Théodoric, s'énervait de son côté, se partageant entre le soin de ses domaines de Toscane, les aventures galantes et l'étude de la philosophie platonicienne. En 534 (2 octobre) le jeune roi vint à mourir. De la race des Amales, le seul représentant disponible c'était lui, Théodat. Il épousa Amalasonthe, mais peu après il la fit emprisonner dans une île du lac Bolsène (30 avril 535).

Cependant l'Afrique redevenait romaine, ou plutôt devenait byzantine. Bélisaire y avait débarqué en 533 ; dans Carthage, tombée en son pouvoir, il avait inauguré la reprise de possession du pays occupé depuis cent ans par les Vandales. L'année suivante on lui, accorda, à Constantinople, les honneurs du triomphe. En 535 il fut consul ordinaire. L'élan était donné. En réclamant Lilybée (Marsala), possession vandale, le gouvernement de Justinien montrait l'intention de prendre pied en Sicile ; déjà il avait en sa possession toutes les îles vandales, les Baléares, la Corse, la Sardaigne. Par l'ouest et par le sud il commençait à encercler l'Italie. Les princes goths s'y résignaient. Dès le temps d'Athalaric, Amalasonthe cherchait à céder la place à Justinien et négociait sous main à cette intention. Théodat, dès avant d'être roi, avait montré les mêmes dispositions.

[1] *L. P.*, t. I, p. 288.

Avec les évêques Hypatius et Demetrius [1], négociateurs ecclésiastiques envoyés au pape Jean II pour des questions de dogme, était venu un ambassadeur laïque, Alexandre, lequel avait traité secrètement de la restitution de l'Italie. Il remporta des promesses formelles d'Amalasonthe et de Théodat. L'année suivante, un autre ambassadeur, Pierre, venu pour conclure définitivement, trouva la situation changée, Amalasonthe morte et Théodat seul roi. Il le menaça d'une guerre immédiate, l'empereur ne pouvant manquer de se croire lésé par l'assassinat d'une reine qu'il avait prise sous sa protection. En effet, Justinien fit envahir aussitôt la Sicile et la Dalmatie. Terrifié, Théodat remit au légat Pierre deux lettres pour Justinien, dans l'une desquelles il acceptait des conditions très dures, tandis que dans l'autre il cédait complètement l'Italie. Celle-ci ne devait être remise qu'au cas où l'empereur ne se contenterait pas de la première. Naturellement Justinien les lut toutes les deux, accepta la seconde et renvoya Pierre pour prendre, de concert avec Bélisaïre, les mesures que comportait le changement de gouvernement. Bélisaire était déjà en Sicile ; le 31 décembre 535 il en achevait la conquête en forçant les remparts de Palerme. Mais l'expédition envoyée en Dalmatie avait essuyé un échec. Sur ces entrefaites, le légat Pierre arrivait à Ravenne. Cette fois, Théodat se montra très fier, et, appuyé par le sentiment national des Goths, se déclara prêt à résister aux armes byzantines.

Mais celles-ci étaient plus redoutables qu'il ne semblait au pauvre roi. L'hiver n'était pas terminé que les Goths avaient dû évacuer la Dalmatie. Peu rassuré, Théodat imagina d'envoyer le pape Agapit à Constantinople, pour tâcher d'arranger les choses et d'obtenir le rappel de Bélisaire et de son armée. On était en plein hiver. Le pape accepta ce pénible voyage, au terme duquel il trouva la ma-

[1] Ci-dessus, t. XXXV, p. 64.

ladie, puis la mort. Justinien, bien entendu, ne céda pas aux prières de Théodat, même transmises par un ambassadeur aussi vénérable. Bélisaire franchit le détroit, et, au commencement de l'été, vint mettre le siège devant Naples.

Théodat se trouvait à Rome au moment où l'on y apprit que le pape était mort. On dit qu'il pesa sur l'élection, et que le sous-diacre Silvère, qui fut choisi, rencontra une opposition presque unanime [1]. Mais ces renseignements nous viennent d'une source suspecte. En tout cas, si Théodat avait cru trouver en Silvère un pape hostile aux Byzantins, l'événement montra qu'il s'était singulièrement trompé. Du reste, les jours de son règne étaient comptés, et aussi ceux de sa vie. Bélisaire avait fini par entrer dans Naples, après un siège assez long, pendant lequel Théodat n'avait rien fait pour gêner ses opérations. Indignés, les Goths se réunirent en assemblée dans la plaine pontine, au pied de la montagne des Volsques, et là ils acclamèrent l'un d'entre eux, Vitigès, pour être leur roi et les conduire à l'ennemi. Le choix n'était pas heureux. Au lieu de marcher tout de suite contre Bélisaire, Vitigès s'en alla à Ravenne se marier avec une sœur d'Athalaric, Matasonte, laissant à Rome une faible garnison. Ceci se passait au mois d'août. Peu après le nouveau pape envoyait au général de Justinien pour le prier de venir prendre possession de Rome. Bélisaire y entra le 10 décembre 536. Vers le même temps, Théodat était massacré aux environs de Ravenne.

L'empire avait reconquis sa vieille métropole, mais il fallait s'attendre à ce qu'elle lui fût disputée. Vitigès vint bientôt assiéger Bélisaire et le siège dura plus d'un an.

[1] Le *L. P.*, dans la première partie de la notice de Silvère, lui est extrêmement hostile. On peut soupçonner le biographe d'avoir écrit sous l'influence de Vigile, lequel avait tout intérêt à noircir son prédécesseur. L'élection d'un sous-diacre était, à Rome, chose insolite. Théodat avait fait procéder à l'ordination avant que l'acte d'élection ne fût signé. On signa après la cérémonie, mais non sans quelque résistance.

Parmi les intrigants que l'on voyait s'agiter à chaque vacance du siège apostolique, le plus notable était ce diacre Vigile dont Boniface II avait voulu faire son successeur. En ce temps là il recherchait le patronage des Goths. Les conquêtes de Bélisaire lui firent comprendre de bonne heure qu'il valait mieux s'orienter vers l'empire. Le pape Agapit l'ayant emmené à Constantinople, il profita de son séjour pour se faire bien voir de l'impératrice Théodora. Cette princesse venait d'échouer dans ses combinaisons pour relever le parti monophysite. Agapit lui avait destitué son patriarche Anthime ; les affaires de Sévère et de Théodose marchaient aussi très mal : les dissidents semblaient au plus bas. Théodora s'entendit avec Vigile, et, en lui promettant son appui pour recueillir la succession d'Agapit, elle en tira des engagements plus ou moins précis en faveur de ses plans à elle.

Vigile partit aussitôt pour Rome, ramenant sans doute avec lui les restes du pape défunt. Mais, quelque diligence qu'il eût pu faire, il arriva trop tard : Silvère était déjà installé. Il fallut attendre. Pendant que Bélisaire mettait Rome en état de défense, Vigile groupait autour de lui les mécontents et travaillait l'opinion. Il avait été recommandé à Bélisaire et surtout à sa femme Antonine, intrigante audacieuse et sans scrupules. Bélisaire aurait bien voulu se tirer honnêtement de cette affaire. Supposant, avec raison, que l'impératrice tenait plutôt à aider les Monophysites qu'à faire les affaires de Vigile, il conseillait à Silvère de concéder lui-même ce que l'on attendait de son concurrent [1]. Silvère s'y refusa. Le siège venait de commencer [2]. On fabriqua une lettre par laquelle le pape

[1] D'après le récit du *L. P.*, vie de Silvère, 2^e partie, Théodora elle-même aurait tenté d'amener Silvère à ses vues. Liberatus (c. 22) raconte les choses comme je le fais ici. Son témoignage me semble concorder mieux avec la suite des rapports entre Vigile et Théodora.

[2] Dans les premiers jours de mars 537 (Hodgkin, *Italy and her invaders*, t. IV, p. 127, note).

était censé promettre au roi des Goths de lui livrer la porte Asinaria, voisine du Latran. Silvère, pour faire tomber les soupçons, se retira à Sainte-Sabine, sur l'Aventin. C'est de là que, mandé par Bélisaire, il se rendit au palais du Pincio, l'ancienne demeure des Anicii Probi, où le patrice avait son quartier-général. Une première fois on le laissa rentrer chez lui. La seconde fois les clercs de sa suite ayant été retenus dans les antichambres, il pénétra, accompagné du seul Vigile, dans une pièce où se tenaient Antonine et Bélisaire. Ils lui reprochèrent sa prétendue trahison. Deux clercs, appelés alors, lui enlevèrent son pallium et le revêtirent d'un habit monacal ; puis ils sortirent et annoncèrent que le pape était devenu moine. On ne le revit plus à Rome. C'est plus tard seulement qu'on apprit qu'il avait été embarqué et conduit en Lycie, où l'évêque de Patare avait été chargé de le garder.

Bélisaire réunit le clergé et fit procéder à l'élection d'un autre pape. Vigile fut acclamé, non sans quelque opposition, et ordonné le 29 mars 537.

Cependant l'évêque de Patare, instruit par Silvère des circonstances de sa déposition, eut le courage de prendre sa défense. Il partit pour Constantinople et le palais fut bientôt rempli de ses protestations « Comment, disait-il, a-t-on pu déposséder ainsi l'évêque » d'un tel siège ? Il y a de par le monde beaucoup de rois, mais » aucun d'eux n'est comme ce pape, à la tête de l'Eglise entière. » Et on l'a chassé de son siège ! » [1].

Justinien lui donna raison. Il prescrivit de ramener Silvère à Rome et d'enquêter sur les lettres d'après lesquelles on l'avait condamné. Si elles étaient authentiques, on le laisserait vivre en évêque [2]

[1] « Multos esse dicens in hoc mundo reges, et non esse unum sicut ille papa est super Ecclesiam mundi totius, a sua sede expulsus » (Liberatus, 22).

[2] « In quacumque civitate episcopus degeret » (Liberatus, *l. c.*). J'entends cela d'un exil, non de la mise en possession d'un autre siège épiscopal. Dans l'espèce, Silvère aurait été coupable de haute trahison et passible d'une peine capitale.

hors de Rome ; si elles étaient fausses, on lui rendrait son église. En vain Théodora voulut-elle empêcher l'exécution de cet ordre ; en vain l'apocrisiaire Pélage s'empressa-t-il de porter aux endroits opportuns les commandements de l'impératrice : Silvère fut ramené en Italie.

Mais Vigile était sur ses gardes. Il parvint sans doute, grâce à la faveur de Bélisaire et aux intrigues d'Antonine, à faire en sorte que l'enquête tournât contre son rival. Puis il se chargea de pourvoir à son internement. Silvère fut envoyé dans l'île de Palmaria, en vue de mont Circé ; il mourut misérablement [1].

Ainsi débarrassé de son prédécesseur et satisfait dans son ambition, Vigile s'appliqua au gouvernement de son église, et, en particulier, à réparer les désastres causés par le long siège que Rome venait de subir. Pendant un an et plus Bélisaire avait réussi à repousser tous les assauts. Mais à quel prix! Tous les abords de Rome étaient dévastés, les aqueducs coupés ; les édifices religieux, basiliques et cimetières « exterminés », comme dit un témoin oculaire. Pendant que la guerre gothique se poursuivait sur d'autres théâtres, Vigile s'employa à la restauration des sanctuaires. Il nous reste encore des inscriptions qui témoignent de son activité en ce genre de choses. Elles sont en vers. Il y avait encore des versificateurs, même dans le clergé. Arator, un haut fonctionnaire de la cour de Ravenne, entré sur le tard dans les ordres, mit en hexamètres les Actes des Apôtres, et ce jeu d'esprit fut l'objet d'une lecture solennelle, en 544, dans la basilique impériale de S. Pierre-ès-liens.

Au fond de son palais de Latran le pape Vigile pouvait jouir de la paix reconquise. Autour de lui Rome, sinon l'Italie, vivait

[1] Un des serviteurs d'Antonine, Eugène, fut mêlé à cette affaire, que Procope, dans son Histoire secrète (c. 1) qualifie de μιασμα (forfait sacrilège) ; il impute à Antonine la mort de Silvère (Σιλβέριον διαχρησαμένη). Suivant Liberatus, Silvère serait mort de faim, *inedia*, sous l'œil de deux clercs de Vigile. Le *L. P.*, moins autorisé, dit que Vigile le fit alimenter *pane tribulationis et aqua angustiae.*

dans un calme qui contrastait heureusement avec l'agitation des années précédentes. Clergé et fidèles, tout le monde, en dépit de ses fâcheux débuts, avait accepté son autorité. Mais il semble que son sommeil devait être troublé et par le souvenir tragique du malheureux Silvère et par des préoccupations au sujet de l'impératrice Théodora, à laquelle il n'avait pas donné les satisfactions qu'elle attendait de lui et qui n'était pas femme à le lui pardonner. Sans défense contre ses remords, il se gardait de son mieux contre la terrible souveraine. Un de ses diacres, Pélage, qui lui était particulièrement dévoué, résidait à Constantinople en qualité d'apocrisiaire et tenait l'œil ouvert sur tout ce qui pouvait se passer au détriment de son maître. Pélage était un homme de tête et d'énergie, très considéré en Italie, très bien vu à la cour. Nous l'avons déjà vu à l'œuvre, tant au service de Vigile lui-même que dans les affaires de l'église d'Alexandrie. Son rôle va se poursuivre longtemps. C'est vraiment, aux temps où nous sommes, le personnage le plus important de l'église romaine.

L. Duchesne.

L'INFLUSSO FRANCESE NELLO STATO SABAUDO

DURANTE LA MINORITÀ DI AMEDEO VIII

NOTE E DOCUMENTI INEDITI

La politica della monarchia francese medievale, costantemente diretta ad eliminare e sostituire la giurisdizione imperiale fra il Rodano e le Alpi, raggiungeva parzialmente lo scopo verso la metà del secolo XIV con l'acquisto del Delfinato: più al nord i dinasti sabaudi riuscivano ancor sempre a sottrarsi alle tendenze espansionistiche del vicino regno, sebbene già sembrassero ad esso avvinti da saldi legami [1].

Approfittando della singolare posizione dello Stato sabaudo scendente dalla giogaia alpina alle due opposte pianure, l'influsso francese non mirava qui solo alla unificazione politica: attraverso alle valli delle Alpi esso doveva inevitabilmente tendere alla pianura padana. Così, allorchè alla fine del secolo XIV le aspirazioni francesi verso l'Italia si affermarono con nuova energia, si doveva naturalmente delineare con la maggiore nettezza l'importanza del dominio dei passi alpini [2].

Coteste aspirazioni francesi verso l'Italia si manifestavano d'altra parte precisamente in un periodo di grave crisi per la dinastia sabauda.

[1] Vedi P. Fournier, *Le royaume d'Arles et de Vienne,* Paris, 1891.

[2] Vedi A. Jarry, *La vie politique de Louis de France, duc d'Orléans,* Paris, 1889, p. 116. Sulle aspirazioni francesi vedi Durrieu, *Le royaume d'Adria,* in *Revue des quest. hist.*, XXVIII, 1880, e sopratutto N. Valois, *La France et le Grand Schisme,* vol. I e II.

Divisasi la famiglia nei due rami, il principesco ed il comitale, quest'ultimo era stato spinto dalla forza delle cose a vivere d'una vita spiccatamente francese: l'attrazione esercitata dai Valois in Savoia era divenuta intensissima ed i successori di Amedeo V, distolto l'occhio da Londra con cui i Savoia avevano nel secolo precedente avuto rapporti strettissimi, miravano ora unicamente a Parigi. Si imparentano con i duchi di Borbone, di Berry, di Borgogna; partecipano alla guerra contro gl'inglesi fra i vassalli e come fedeli del Re [1]. Rapporti pericolosi più che non al primo aspetto apparissero ed ai quali a stento i Conti cercavano di far equilibrio con l'ostentazione dei rapporti di vassallaggio verso l'Impero.

Muore il 1 novembre 1391 improvvisamente il Conte Rosso e la sua morte pone per i principi sabaudi il problema: principi indipendenti o vassalli di Francia?

Già Amedeo VI non poco si era preoccupato dell'integrità e dell'indipendenza della dinastia e dopo avere ristabilito l'unità politica della Casa facendo riconoscere con le armi agli Acaia un assai duro vassallaggio, aveva nel testamento stabilita una rigida norma per la successione: trasmissione del potere nella linea maschile diretta ed, in sua mancanza, nel ramo laterale d'Acaia [2].

Amedeo VII aveva ora nel suo testamento dichiarato esplicitamente di approvare in tutto e per tutto le disposizioni paterne, riconoscendo quindi il principio stabilito dal Conte Verde per regolare la successione [3].

Così all'indomani della tragica morte di Amedeo VII, non poteva esser luogo a dubbi e divergenze circa la questione della suc-

[1] Vedi J. Cordey, *Les Comtes de Savoie et les rois de France pendant la guerre de cent ans* (1329-1391), Paris, H. Champion, 1311.

[2] Vedi il testamento di Amedeo VI in Guichenon, *Hist. généal. de la R. Maison de Savoie. Preuves*, II, p. 219, cfr. Cordey, op. cit., p. 241.

[3] Vedi del testamento di Amedeo VII le tre copie sincrone esistenti negli archivi di Torino (AST), *Testamenti*, III, n. 2; ed. in Guichenon, op. cit., II, p. 232.

cessione: accanto al nuovo conte, Amedeo VIII, stava l'erede presuntivo, Amedeo d'Acaia, cui sarebbe toccato di riunire i due Stati sabaudi qualora il giovane e delicato cugino fosse venuto a morte senza eredi diretti. Se l'annuncio della gravidanza di Bona di Berry tenne incerti gli animi per qualche tempo, la nascita di Giovanna di Savoia doveva riconfermare nel luglio del 1392 le speranze del Principe d'Acaia.

Ma l'unificazione degli Stati sabaudi per opera di un principe oramai italianizzato avrebbe gravemente danneggiato gl'interessi francesi; di qui il rapido intervento dei duchi di Berry e di Borgogna negli affari sabaudi per ovviare al pericolo di una eventuale applicazione delle norme costituzionali d'Amedeo VI.

La questione che richiama la loro attenzione è quella della reggenza: chi avesse avuto le redini del potere durante la minorità del Conte avrebbe potuto in ogni evenienza disporre liberamente dello stato, con una netta superiorità sugli avversari.

Il testamento, approvato, se non firmato, da Amedeo VII già moribondo, affidava, a norma della volontà paterna, tutela e reggenza alla madre sua, assistita dal fido Louis de Cossonay; principessa francese, per il lungo soggiorno in Savoia e la lunga e saggia partecipazione agli affari politici Bona di Borbone era stata e dal consorte e dal figlio giudicata come la più sicura rappresentante della tradizione dinastica.

Amedeo VI aveva ordinato che Bona fosse amministratrice dello Stato per tutta la sua vita, con autorità superiore a quella dello stesso erede, anche quando questo fosse uscito di tutela; analoga decisione si trovava e non poteva non trovarsi ora nel testamento di Amedeo VII: il figlio Amedeo VIII, pur quando fosse arrivato alla maggiorità, avrebbe assunto il governo dello Stato soltanto subordinatamente ai diritti, all'amministrazione e governo della nonna Bona. Ma ora vi era un dubbio: i redattori del testamento di Amedeo VII, cioè con ogni probabilità Odde de Grandson, Louis

de Cossonay ed Aimon d'Aspremont, fidati interpreti delle intenzioni non solo del Conte, ma anche e più di Bona di Borbone, pur riproducendo le linee generali del testamento di Amedeo VI, avevano taciuto completamente ogni accenno alla eventuale successione del ramo degli Acaia [1]. Cosa che non poteva non essere rilevata dal Principe Amedeo e destare la sua diffidenza, mentre sospettosi dell'influsso che avrebbero ora potuto ottenere alla corte sabauda così il principe d'Acaia come il fratello della Gran Contessa, Giovanni di Borbone, dovevano essere i duchi di Berry e di Borgogna, quegli come padre di Bona di Berry, vedova del Conte defunto, questi come futuro suocero del nuovo Conte. Quale sarebbe stato il contegno di Bona di Borbone in caso di una prematura morte del giovane Conte?

Fin dal 1386 il Conte Rosso, trovandosi alla Corte francese all'Écluse, aveva stipulato con il duca di Borgogna il matrimonio del proprio erede con la figlia del duca, Maria di Borgogna, nata pochi mesi prima [2].

Già si disegna in questi anni il risorgere per opera di Filippo l'Ardito di una nuova politica borgognona, rivale della politica monarchica francese e con aspirazioni assai vaste tutt'attorno: l'accordo matrimoniale dell'Écluse può essere al duca mezzo per stabilire saldamente il suo influsso sullo Stato sabaudo. Non sappiamo se a ragione, certo corse insistente la voce che Bona di Borbone fosse avversa al matrimonio borgognone: il duca di Borgogna doveva quindi sorvegliare la politica di Bona e diffidare assai [3].

Alla Corte sabauda vi era un gruppo di cortigiani assai ostili alla Gran Contessa: il timore di essere ora completamente in balia

[1] Sulla parte passiva presa da Amedeo VII alla redazione del testamento vedi le osservazioni di M. Bruchet, *Le Château de Ripaille*, p. 57.

[2] Vedi J. Cordey, op. cit., p. 263.

[3] Vedi G. Carbonelli, *Gli ultimi giorni del Conte Rosso*, p. 100 e segg.

della loro nemica li doveva spingere ad opporle, sebbene nessun diritto alla reggenza potesse essa seriamente affermare, la giovane contessa Bona di Berry, per poter godere in tal modo della protezione del duca di Berry, alle cui pretese di predominio poteva essere tenue appoggio l'accenno che di lui si faceva nel testamento di Amedeo VII, come di quegli che doveva con altri cavalieri sabaudi scegliere in certi casi specificati un reggente e tutore di Amedeo VIII.

Così da tutte le parti la posizione dominante di Bona di Borbone trova avversione e dalle generali inquietudini e cupidigie deriva il processo per il supposto avvelenamento del Conte Rosso. Non mi occupo della controversia medica ora definitivamente composta, bensì dei riflessi politici del processo stesso [1].

Le accuse urlate fra gli spasimi da Amedeo VII nelle ultime ore della sua atroce agonia, contro il medico ed i suoi istigatori, se non erano state accolte dal Consiglio sabaudo, considerandole come provocate dai dolori fisici, avevano naturalmente trovato eco benigna nei cortigiani malcontenti che il governo ritornasse nelle mani di Bona di Borbone e dei suoi consiglieri: dopo il medico le accuse non dovevano tardare a colpire la stessa Contessa che era la sua protettrice [2].

Già il 13 novembre, da Nyon, dove la Corte si è ritirata, abbandonando le tristezze di Ripaille, la Reggente spedisce in Francia il suo scudiere fedele, Pierre Andrevet, incaricato di recarsi presso il Re, i duchi di Berry, Borgogna, Turenne e Borbone ed altri « par plusieurs et grosses chouses et besoignes » riguardanti l'onore della Contessa e del Conte [3].

[1] Sulla questione dell'avvelenamento vedi la lunga trattazione del Carbonelli, op. cit., p. 60 e segg.

[2] Vedi Carbonelli, op. cit., p. 51 e segg.

[3] *Archives Départementales de la Côte d'Or*, Dijon, (Conti della Castellania di Bagé) B. 6813. L'Andrevet doveva trattare col duca di Berry per l'ultimo versamento della dote di Bona di Berry, per cui già aveva

Semplice annunzio d'aver assunto la reggenza o provvedimento contro le accuse dei suoi avversari?

Il giorno prima, 12 novembre, era arrivato a Nyon il Principe d'Acaia [1]. È il vero capo di famiglia: gli accusatori del medico e della Contessa si rivolgono a lui: egli esamina il testamento di Amedeo VII e ne fa fare per sè una copia, v'osserva il silenzio sui suoi diritti, i provvedimenti presi per nominare un reggente al giovane Conte, qualora fosse stato necessario per la mancanza delle due contesse e di Louis de Cossonay, senza ch'egli dovesse essere minimamente interpellato, mentre altra posizione ben più autorevole era riservata al duca di Berry.

Conseguenza: con Umberto d'Arvillars, il Conte di Ginevra ed altri nobili, o già a Nyon od ivi recatisi, come il sire d'Arvillars, di Molettes, di Miolans ed altri, appositamente il 17 novembre, il Principe d'Acaia giura di vendicare la morte di Amedeo VII e punirne i colpevoli. Egli diventa così il capo del partito d'opposizione alla Reggente: il giuramento lo obbliga a seguirne i voleri e le vicende [2].

Pretese egli senz'altro, come vorrebbero le *Croniques de Savoye*, la reggenza dello Stato? [3] Certo è che quando la Corte si trasportò in principio di dicembre a Chambéry, il Principe insieme al Conte di Ginevra la seguì [4]: il suo atteggiamento dovette spa-

trattato nei mesi precedenti; con il Consiglio del Re, per ottenere «la délivrance de la viconté de Maulevrier qui estoit en la main du roy par les costumes de Normandie jusques monseigneur feust en eage de XXV ans et la quelle délivrance il a heu entyèrement». A Parigi l'Andrevet fece compere per il lutto delle due contesse e del conte.

[1] Vedi Carbonelli, op. cit., p. 52.

[2] Che il giuramento sia stato fatto quasi subito dopo la morte del Conte risulta dal documento pubblicato dal Guichenon, op. cit., II, p. 268 e dal Carbonelli, op. cit., p. 310.

[3] Vedi le *Croniques de Savoye,* ed. Bollati, vol. I, p. 203.

[4] Da notare come il Conte di Ginevra venne a Chambéry per occuparsi «in facto et negotiis domini» (AST, *Conti Hôtel Contessa,* 1391).

ventare la Reggente, non perchè essa fosse colpevole della morte del Conte Rosso, ma perchè sentiva che ben si sarebbe trovato dai suoi nemici il modo di comprometterla ad ogni costo.

Così con la speranza di guadagnarsi l'animo del Principe, il 18 dicembre 1391, Bona di Borbone si decise ad un atto non lievemente dannoso a quella unità degli stati sabaudi che era stata attuata precisamente dal suo grande consorte, il Conte Verde.

Accordando nel 1362 l'investitura dei territori piemontesi a Giacomo d'Acaia e confermandola al figlio suo, l'attuale Principe, Amedeo di Savoia, nel 1377, il Conte Verde aveva accortamente stabilito condizioni assai gravi per vincolare indissolubilmente allo Stato sabaudo il Principato d'Acaia [1].

Il Principe aveva dovuto dichiararsi, con giuramento e sotto pena di essere considerato senz'altro come traditore, vero e legale vassallo del Conte cui avrebbe dovuto obbedire quale suo signore in modo da non recargli nè lasciargli recare alcun danno. I suoi vassalli, nell'atto di prestargli omaggio, dovevano dichiarare di riservare i loro obblighi verso il Conte di Savoia per il quale avrebbero dovuto combattere il Principe stesso se questi non avesse mantenuto i suoi obblighi e promesse. Inoltre il Principe avrebbe dovuto stabilire nei suoi Stati in qualità di castellani, vicari e podestà solo individui che fossero sudditi sabaudi graditi ed accettati dal Conte, legati anch'essi dal giuramento di essere per il Conte contro il Principe se questi avesse mancato al giuramento di fedeltà prestato al suo Signore.

Tali obblighi da giurarsi dal Principe ad ogni cambiamento di Conte rendevano gli Acaia non solo vassalli di Savoia, ma facevano loro una posizione di umiliante inferiorità.

[1] Vedi Datta, *Storia dei principi d'Acaia,* vol. II, p. 264. Gli originali sono in AST, *Principi del Sangue,* mazzo VII ed VIII. I docc. sono mal riassunti dal Datta e ricalcando il Datta, dal Gabotto, *L'Età del Conte Verde, ad annum.*

Si comprende come Amedeo d'Acaia che avrebbe dovuto precisamente ora rinnovare l'omaggio ed il giuramento di fedeltà al nuovo Conte, pensasse essere le circostanze favorevoli per rompere dei legami così odiosi ed umilianti, rivendicando la maggiore libertà di azione. L'avere Bona di Borbone acconsentito alle sue richieste ed abbandonato — essa semplice reggente — tali diritti del Conte di Savoia, si può solo spiegare supponendola impaurita di fronte alle minaccie del Principe.

Presenti quindi i suoi consiglieri Ibleto di Challant, Jean de Conflans, Guy Ravais ed il vescovo di Maurienne, la reggente dichiarò ad Amedeo d'Acaia di prosciogliersi da tutti quegli obblighi e legami, promettendo che il Conte avrebbe approvato il suo operato « cum fuerit etate legitima et in tempore pubertatis ». Giudicava infatti non essere nè consono a diritto nè conveniente alla ragione che il principe ed i suoi eredi, appartenenti alla stessa stirpe ed allo stesso blasone del Conte fossero vincolati in tal modo « aliquibus verbis aut ligaminibus inhonestis »; considerava anzi « melius fore et utilius ipsi domino nostro Comiti et suis successoribus dictum dominum principem et suos successores cordiali dilectione tenere quam inhonestis verbis et ligaminibus supra dictis ». Tale decisione veniva presa in riguardo ai servizi resi dal Principe al Conte e che egli avrebbe ancora resi nell'avvenire; ed a richiesta e preghiera del Principe, il Consiglio di Savoia dichiarò di approvarla [1].

L'atto del 18 dicembre 1391 significava l'alleanza fra la Contessa ed il Principe. Questi rinunciava a combattere Bona di Borbone ed a pretendere la reggenza la cui importanza del resto era ora menomata dall'annuncio, non anteriore di molti giorni, della nuova gravidanza della vedova di Amedeo VII: essendo possibile la nascita di un maschio che avrebbe per sempre allontanato il

[1] Il documento inedito si trova in AST, *Obblighi e quittanze*, III, n. 27.

ramo d'Acaia dal regno, era prudente accontentarsi di un vantaggio minore ma immediato e sicuro.

La Reggente si era così assicurato un difensore dei suoi diritti; ma l'atto del 18 dicembre, non rimasto certo sconosciuto, dovette accrescere il malcontento contro di essa che sacrificava per il proprio vantaggio i superiori interessi della dinastia.

A piegare di fronte al Principe d'Acaia, Bona di Borbone era stata costretta da un fatto assai grave, avvenuto a data imprecisata, poco dopo la morte del Conte Rosso.

Jean de Grandville, il medico accusato d'aver avvelenato il Conte, rifugiatosi con l'aiuto di Odde de Grandson, in Borgogna, con l'intenzione di passare in luogo sicuro, presso il duca di Borbone, venne arrestato al suo passaggio per il territorio di Chalon da quel *bailli* per ordine del duca di Borgogna: più tardi veniva poi consegnato alle genti del duca di Berry e rinchiuso in Alvernia, nel castello d'Usson [1].

Attorno al disgraziato medico si dovette discutere assai nei primi mesi del 1392. Il duca di Berry, sperando di poter imporre la sua autorità con il pretesto della figlia, sebbene questa fosse occupata piuttosto dal pensiero della sua nuova dolorosa maternità, approfittò dell'accordo fra l'Acaia e la reggente per farsi egli stesso il capo del partito avverso a Bona di Borbone: sappiamo così che vennero a lui comunicati i giuramenti di vendicare la morte di Amedeo VII [2].

[1] L'arresto del Grandville a Chalon risulta da una scheda della *Collection de Bourgogne* in Bibl. Nation. de Paris, vol. 100, fol. 65^{v}: « 1333: M. Jehan de Grandville, Phisicien de Savoye prisonnier en la maison du Bailli de Chalon par ordre de M. le duc ». Però è da rilevare, senza poterne trarre conseguenze sicure, il dono di una mula fatto dal duca di Borbone al Grandville dopo il 15 marzo 1392 (*Archiv. Départ. de la Loire*, B. 1917 [1392-1394]).

[2] Risulta dalla lettera del duca del 10 agosto 1392; vedi Bruchet, op. cit., p. 403, Carbonelli, op. cit., p. 217.

Il Principe d'Acaia, legato d'una parte alla Contessa, dall'altra parte alla opposizione, fu necessariamente costretto a continuare il doppio giuoco. Imbarazzante si fece la sua posizione quando la nascita di Giovanna di Savoia, avvenuta il 26 luglio 1392, riconfermò i suoi diritti di erede presuntivo [1].

Il duca di Berry seppe del parto della figlia, forse a Lione, mentre da Parigi si recava ad Avignone presso il papa [2]. Allora si decise ad agire risolutamente contro la Reggente, mettendole contro il Principe d'Acaia, salvo poi, abbattuta la potenza di Bona di Borbone, liberarsi a sua volta del Principe stesso. Del contegno del duca di Berry, la Contessa appare nel luglio assai inquieta: quando il duca da Lione anzichè venire a Chambéry per il battesimo della nipotina proseguì per Avignone, la Contessa, che già gli aveva inviato suoi agenti a Lione, fece partire per Avignone Ibleto di Challant (7 agosto). Viaggio inutile, che il 10 agosto da Avignone il duca dirigeva ad Amedeo d'Acaia la nota lettera in cui, ricordandogli il giuramento fatto, lo impegnava pubblicamente ad iniziare il processo contro i colpevoli della morte di Amedeo VII [3].

Costretto dal suo giuramento, il principe d'Acaia (arrivato a Chambéry il 12 agosto) non poteva rifiutarsi di secondare il duca di Berry; ma procedette in modo da non offendere la Reggente. Dando gli ordini per l'inizio del processo, dichiarò di agire anche per incarico della contessa di Savoia, incarico avuto oralmente; nominando i suoi commissari, evitò ogni accenno ad autorità superiore comitale, dicendo di agire solo per ricercare il vero e far giustizia [4]. Ed essendovi state richieste da parte delle Comunità del paese di Vaud di espliciti ordini della Reggente, questi

[1] Vedi Carbonelli, op. cit., p. 56: l'esame dei doc. (*Conti Hôtel Contessa* 1392), mi fa preferire la data 26 luglio.

[2] *Ibidem*, p. 57, dove il Carbonelli accenna ad un viaggio del duca di Berry a Cambéry che non credo sia avvenuto.

[3] Vedi Carbonelli, op. cit., p. 57.

[4] *Ibidem*, p. 61.

vennero poco dopo, il 1° settembre. Al processo presero parte personaggi notoriamente fedeli della Contessa: così, commissario nel Faucigny fu nominato insieme ad Umberto d'Arvillars, Girard de Ternier [1]. Si comprende quindi come il duca di Berry, che voleva con il processo colpire la Reggente, si rifiutasse ostinatamente di consegnare agli ufficiali sabaudi il medico Jean de Grandville; non voleva privarsi della unica arma che avesse a sua disposizione: le richieste che gli venivano di Savoia gli erano sospette come sospetto gli era sempre il Principe d'Acaia [2].

Fu quindi doppio il processo: ad Usson con la tortura si inquisì il medico, cercando di strappargli tutte le più gravi dichiarazioni contro Bona di Borbone ed i suoi partigiani: a Chambéry si facevano delle blande ricerche, con gl'interrogatori dei commissari del Principe d'Acaia, sui capitoli d'accusa inviati forse dal duca di Berry, per costituire una conferma irrefutabile alle confessioni estorte al Grandville ad Usson. Costruzione questa assai debole ed artificiosa cui unica base era l'affermata colpevolezza dello speziale Pierre de Lompnes [3]. Sebbene l'indubbia manchevolezza degli atti del processo fatto a Chambéry non permetta una parola decisa, pare però probabile dall'esame delle testimonianze che ci sono giunte che pur cercando di stabilire le circostanze riguardanti il Grandville, si evitò a Chambéry accuratamente di indagare i suoi rapporti con lo speziale e la Contessa: obbiettivo cui mirava invece unicamente il duca di Berry.

Il principe d'Acaia mirava così, dirigendo il processo, ad accontentare il partito avverso alla Contessa ed a sciogliere la promessa fatta, salvaguardando però completamente la dignità della Reggente. Il conflitto scoppiò quando i risultati del processo di Chambéry vennero comunicati ai duchi di Berry e di Borgogna.

[1] Carbonelli, op. cit., p. 219 e 246.
[2] *Ibidem*, p. 268.
[3] *Ibidem*, p. 88 e segg.

I risultati non erano quali essi si attendevano: allora si ricorse nuovamente alla tortura per ottenere di più e di meglio dalle « volontarie » confessioni di Jean de Grandville. Come dichiarò più tardi il medico stesso, fu torturato a questo scopo il 13 dicembre 1392. Mal sicura però della propria posizione, Bona di Borbone, già prima contro la minaccia di vedersi contestare i suoi diritti alla reggenza, si era adoperata attivamente ad assicurarsi partigiani fedeli ed accordando a numerosi nobili savoiardi la conferma dei loro feudi, nell'autunno del 1392, chiedeva loro di prometter con giuramento, di riconoscere la sua autorità di tutrice e di reggente, secondo la volontà testamentaria di Amedeo VI ed Amedeo VII, e d'impegnarsi a prestarle obbedienza, ad aiutarla ad ogni richiesta [1]. Notevole un sintomo degli odî di corte: il 30 ottobre 1392 Bona di Borbone accorda simile reinvestitura a Jean de la Chambre, Jean de Miolans, Humbert d'Arvillars, Amédée de Molettes, ma non si fa accenno a tale obbligo, chè sono questi gentiluomini appunto i capi della lotta contro la Reggente [2].

Analogamente si adoprava essa a trovare appoggio alla Corte di Francia: le ambascerie si succedono frequenti fra il 1392 ed il 1393.

[1] Vedi numerosi atti in AST. *Protocolli ducali*, reg. LX, fol. 20, 32, 49, 70, 78 e segg.; ecco ad es. la promessa fatta da Guy d'Entremont: et quia felicis recordationis inclitus princeps et dominus dominus Amedeus comes Sabaudie avius paternus dicti domini moderni comitis dictam dominam Bonam comitissam eius consortem administratricem tocius Sabaudie comitatus ad vitam ipsius naturalem ordinavit sicut in novissimo testamento eiusdem domini Comitis confirmato per dominum nostrum comitem ultime functum latius declaratur et quod omnes fideles subditi eidem domine debeant ut sibi ipsi facerent in omnibus obedire, promisit et iuravit dictus Guigo prenominate domine comitisse in manibus mei dicti notarii stipulantis et recipientis ut supra obedire et eidem consilium prebere quocienς fuerit requisitus durante eius administratione predicta iuxta formam testamentorum et disposicionum predictorum dominorum comitorum (*ibid.*. 202).

[2] *Ibidem*, fol. 114 e segg.

Appena ritornato dalla Francia in Savoia, Pierre Andrevet dovette di bel nuovo ripartirne insieme a Guy Ravais, sire di Saint-Maurice: l'ordine della Contessa, del 17 luglio 1392, era « pro certis nostris arduis negociis ». I due ambasciatori dovevano visitare il Re, i duchi di Berry, di Borgogna, di Borbone « pour certaines grosses choses ». Partiti da Chambéry il 6 agosto, ritornarono il 13 settembre dopo essere stati a Parigi, a Dijon, Chartres ed altrove [1]. Diversi viaggi già avevano fatto in Francia precedentemente il vescovo di Maurienne ed il fedele Etienne de la Baume [2]; più tardi « pro ipsa domina et eius negotiis » troviamo « in partibus Francie » Odde de Villars, Jean de Corgeron, Pierre de Murs e Guy de Grolée [3]. Bona di Borbone giudicava dunque necessario ricorrere a Carlo VI contro i suoi avversari.

Il Conte di Savoia era vassallo del Re per il feudo normanno di Maulevrier: supremo giudice poteva quindi essere considerato il re di Francia. Fin dal maggio del 1392 Ibleto di Challant trovandosi a Pavia presso Giangaleazzo Visconti aveva consultato il famoso Baldo da Perugia « pro quodam consilio secreto habendo pro domina » [4].

Portata la questione davanti al giudizio del Consiglio del Re, le due parti si adoprano attivamente per ottenere una decisione favorevole.

Bona di Borbone, assistita dal fratello che la ragguaglia di quanto può apprendere, ha a Parigi per difendere i suoi diritti Étienne de la Baume e Guillaume d'Estavayer, inviato quest'ultimo anche a nome del Principe per chiedere ancora una volta la consegna del medico [5]. Il Principe d'Acaia con tale richiesta mo-

[1] *Archives de la Côte d'or, Dijon,* B. 6875.
[2] Carbonelli, op. cit., p. 93.
[3] *Tesorieri Generali di Savoia,* reg. XLII, f. 94 r°.
[4] *Conti Hôtel Conte di Savoia,* 1392 (viaggi di Ibleto di Challant).
[5] Carbonelli, op. cit., p. 95.

strava di non annettere neppur esso alcuna importanza alle confessioni fatte da Jean de Grandville ad Usson: il suo contegno era quindi sempre favorevole alla Reggente.

A Parigi però, oltre ai duchi di Berry e di Borgogna, gli inviati della Reggente e del Principe debbono combattere un aspro avversario, Jean de la Baume.

Già nel settembre del 1392 Bona di Borbone scrivendo al suo difensore, il Principe d'Acaia, aveva accennato ad « ea que Jehan de la Baume dixerat et fecerat in villa Burgi super et de morte domini nostri quondam »[1].

Al Consiglio regio le accuse di avvelenamento dovettero fare doca impressione: non dovette essere difficile agli inviati della Reggenza mostrare tutta la falsità di quelle accuse ottenute dal medico con la tortura. Si giudicò invece urgente ristabilire l'accordo in Savoia perchè non venisse pregiudizio alcuno ai progetti italiani del duca d'Orléans: la pacificazione fu affidata ad una commissione reale con a capo l'autorevole Enguerrand de Coucy[2]. Adunque i commissari regi non dovevano portare a Chambéry una decisione netta: sarebbe stato il loro un arbitrato fissato sotto l'influsso di circostanze contingenti. Così da ambo le parti si fanno preparativi per premere — moralmente — sugli inviati del Re: il Principe fa venire a Chambéry quattro mila uomini sotto il comando del fratello[3]; Jean de la Baume, che fin dal febbraio accennava a condurre armati in Savoia dal Delfinato[4], si accorda ora a questo scopo con gli amici: non è possibile « estre à la puissance, si nous n'avions bonne part en la force ». E nuovamente si tortura Jean de Grandville perchè ripeta le nuove maggiori ac-

[1] *Archiv. de la Côte d'or, Dijon*, B. 7142.
[2] Jarry, *La vie politique*, etc., p. 115.
[3] Carbonelli, op. cit., p. 97.
[4] *Archiv. de la Côte d'or, Dijon*, B. 7143.

cuse, che gli vengono suggerite, contro la Reggente [1]. A sua volta anche il duca di Borbone raduna genti d'armi e con esse si porta a Chambéry al principio d'aprile [2].

Il Principe d'Acaia si accorge ora che secondando pur blandamente il duca di Berry nell'allestire il processo ha danneggiato come non credeva con la posizione della Reggente anche la propria: anzichè nel proprio interesse egli ha lavorato per i duchi di Berry e di Borgogna. Ed allora per porre riparo solennemente dichiara e si impegna di riconoscere i diritti alla Reggenza che a Bona di Borbone spettano per il testamento così d'Amedeo VI come d'Amedeo VII, promettendo di difenderla contro qualsiasi avversario, nonostante le accuse ad essa fatte [3]. Tale impegno prendono i due fratelli d'Acaia con molti altri signori savoiardi il 27 aprile 1393: e segni non dubbi dell'intesa con Bona di Borbone sono gli atti con cui il 2 aprile la Contessa mette Ludovico d'Acaia in possesso della contea di Villars, statagli infeudata fin dal 28 dicembre 1385 da Amedeo VII ed il 14 aprile investe lo stesso principe, presente il duca di Borbone, dei feudi di Grandson e Belmont, « attentis . . . meritis quibus ipse dominus Ludovicus, sicut dicta domina asserit, plurimum commendatur » [4].

Jean de la Baume, annunciando il 17 marzo ai suoi amici la prossima venuta a Chambéry dei commissari regi, scriveva che oltre al sire di Coucy, rappresentante del Re, vi sarebbero stati il sire di Giac e Ponson de Langeac per il duca di Berry, il vescovo di Chalon ed il sire de la Tremoille per il duca di Borgogna.

[1] Carbonelli, op. cit., p. 282 e 327 e segg.

[2] *Archiv. de la Côte d'or, Dijon,* B. 7143.

[3] Vedi l'orig. in *Archiv. Nation., Titres de la Maison de Bourbon,* P. 1371, côte 1751, da cui ed. Brucliet, op. cit., n. 47, riprodotto da Carbonelli, op. cit., p. 304.

[4] AST, *Protocolli ducali,* reg. LX, f. 181. Cfr. in *Archives de la Côte d'or,* B. 10355 (Virieux).

In realtà a Chambéry, anzichè Ponson de Langeac troviamo il vescovo di Noyon, non lieve vantaggio per Bona di Borbone.

Anche Guy de la Trémoille dovette esercitare qualche azione in favore della Contessa che il 4 maggio gli confermava una pensione di 500 lire ed un dono di 10000 lire fattogli dal defunto Amedeo VII [1].

La decisione della commissione regia non fu definitiva: un semplice *modus vivendi* fra i due partiti per impedire lo scoppio del conflitto ed un rinvio della soluzione. Bona di Borbone ottenne quindi solo una mezza vittoria: provvisoriamente abbia essa la reggenza ma senza poterla personalmente esercitare, dovendo al pari di Bona di Berry allontanarsi da Chambéry dove doveva invece soggiornare il giovane conte sotto la tutela di Odde de Villars ed Aimon d'Aspremont, come era stato fin allora. La decisione finale era riservata al Re e per esso ai quattro duchi del sangue che avrebbero esaminato i titoli presentati dalla Contessa per provare i suoi diritti alla Reggenza entro il settembre [2].

Grave colpo ai testamenti dei due conti di Savoia invocati dai partigiani della Contessa: è un colpo all'indipendenza dello Stato. Ma il principe d'Acaia è soddisfatto: difendendo la Reggente, ha fatto sentire la sua potenza ed ora egli è nel Consiglio dato alla Contessa dai Commissari regi. Praticamente il governo sarà nelle sue mani: attorno a lui vi sono soltanto dei partigiani di Bona di Borbone.

Questa che conserva il titolo di « administratrix et tutrix » si ritira a Thonon con i suoi più fedeli cortigiani: il governo di Chambéry funziona in suo nome e deve chiedere a Thonon, come fanno già il 19 maggio i due Acaia ed Odde de Villars, le pergamene in bianco con il sigillo della Contessa [3].

[1] L. de la Trémoille, *Le livre des comptes de Guy de la Trémoille et de Marie de Sully*, Nantes, 1887, p. 131, n. 26.

[2] *Archiv. Nation., Trésor des chartes*, t. 502, vedi Guichenon, op. cit., *Preuves*, I, 240.

[3] AST, *Protocolli ducali*, reg. LX, fol. 196^{v}.

L'atto arbitrale dell'8 maggio è però provvedimento provvisorio la cui importanza inganna il Principe: i rappresentanti del duca di Borgogna hanno ottenuto di meno e di più, con la clausola che entro il settembre si debba effettuare il matrimonio fra Amedeo VIII e Maria di Borgogna secondo i patti dell'Ecluse. Così il duca di Borgogna, allora lontano, a Saint-Omer ed Hesdin, inviando avanti allo sbaraglio il fratello, faceva abilmente trionfare la sua politica [1].

Allontanate le due contesse, eliminata Bona di Berry solo per poter ugualmente eliminare la più temibile Bona di Borbone, il duca di Borgogna ed il duca di Berry, che non si accorge di es sere rimorchiato dal fratello nel suo interesse, potranno presto ottenere dal Re la facoltà di decidere definitivamente sulla reggenza curando soltanto il proprio utile.

Il contegno energico del duca di Borbone aveva certo influito assai sulla decisione degli ambasciatori regi, ma accettando l'arbitrato non avrebbe più potuto opporsi in alcun modo ai due fratelli di Borgogna e di Berry appoggiantisi precisamente sull'arbitrato.

Il 22 maggio seguente, cinque cavalieri sabaudi partigiani di Bona di Borbone, Amedeo di Challant, Girard de Ternier, Jean de Verney, Anthoine de Chignin, Nycod d'Hauteville, che avevano fedelmente seguito nel suo ritiro la Contessa, indirizzavano da Ginevra la seguente lettera ai due principi d'Acaia ed a Odde de Villars [2]:

Très chiers seigneurs, nous nous recomendons a vous. Ainsi comme vous savez, vous et nous avons fait certaines promissions a monseigneur de Bourbon en la presence des ambaissiours de France, et sur ce avez donné, et nous aussi, lettres patentes, les queles le dit monseigneur de Bourbon importe selées de voz seaulz

[1] Petit, *Itinéraires des ducs de Bourgogne, Philippe le Hardi et Jean sans Peur*, p. 229.

[2] AST, *Protocolli ducali*, reg. LX, fol. 196r.

et de nostres. Pour quoy nous vous prions très acertes et de cuer que vous veuilliez avoir tel avis es choses que vous feroyes par de la, que vous ne nous en France ne autre part ny puissions avoir charge. Le Saint Esperit vous acroisse honnour et bonne vie. Escript à Genève le XXII jour de may.

le sire de Montjouet
Girard de Ternier
le sire d'Aulteville
Jehan de Vernay
Anthoine de Chignyns

Au prince de la Morée
messire Loys de Savoye
et messire Odde de Villars
noz chiers seigneurs.

Quale promessa? Che cosa potevano il principe d'Acaia ed Odde de Villars, i veri capi del governo, promettere al duca di Borbone, alla presenza dei delegati regi, ed insieme con gli stessi fedeli della contessa? Una sola supposizione si può fare: l'impegno di conservare intatti i diritti di Bona di Borbone e di governare a suo nome fino a che il Re ed i principi avessero sentenziato. Ma se tale ammonimento fu fatto al principe d'Acaia e ad Odde de Villars, è da credere che la vecchia contessa nutrisse i suoi dubbi sul contegno che l'Acaia — che sapeva legato da patti ai suoi nemici — avrebbe tenuto a suo riguardo.

Dubbi legittimi: il principe d'Acaia più che ai diritti della Contessa doveva pensare al proprio utile. Dal conflitto attuale egli aveva tratto il maggior vantaggio: aveva difeso e salvato i diritti di Bona di Borbone alla reggenza, riuscendo a far passare in realtà il governo nelle proprie mani.

D'altra parte, continuando nella posizione assunta fin dal novembre del 1391 di difensore della legalità e della giustizia, può

il 9 maggio lasciare che il fratello Ludovico assista alla nuova dichiarazione fatta dagli avversari di Bona di Borbone di voler la punizione dei colpevoli della morte di Amedeo VII nonostante l'arbitrato dai commissari regi sentenziato il giorno prima e da essi firmato [1].

Così, il 19 luglio 1393, il Consiglio del Conte, sebbene formato dai partigiani di Bona di Borbone, approva la sentenza a morte di Pierre de Lompnes, accusato di complicità nell'avvelenamento di Amedeo VII in base alle deposizioni raccolte nell'autunno precedente, alle confessioni di Jean de Grandville [2] ed alle sue stesse confessioni. La responsabilità se colpisce tutto il Consiglio del Conte colpisce però in special modo il Principe d'Acaia. La lettera che a nome del Conte fu dal Consiglio di Savoia inviata al bailli ed alle comunità della Bresse dichiarava che « nostre très chier oncle et feal, le Prince de la Morée especial commissaire en ceste partie a mise tele et si grande deligance en la porsuite et execution de sa commission » che è chiara ora la morte del defunto Conte, « descouverte et trouvée clerement meismement par la voluntaire et spontanée cogneissance et derreniere confession de cellui très faulx et mauvais appothecaire Piere de Lompnes [3] ». In verità le confessioni « spontanee e volontarie » erano state ottenute al solito con la tortura.

Così pure si procedeva alla confisca dei beni di Odde de Grandson, per deliberazione del Consiglio [4]. Il Principe si scioglieva dagli ob-

[1] Guichenon, op. cit., *Preuves*, II, 668, da cui Carbonelli, op. cit., p. 306.

[2] Carbonelli, op. cit., p. 125.

[3] *Arch. de la Côte d'or*, B. 7143, dove vedi pure il pagamento « Johanni Tessonge et Petro le Bergoignon carpentatoribus pro salario et expensis ipsorum trium dierum quibus vacaverunt in faciendo et pesando unam columpnam nemoris in qua capud Petri de Compris appothecarii quondam inculpati de morte amarissima laudabilis memorie ill. et exc. principis domini nostri Amedei quondam ..... ».

[4] Carbonelli, op. cit., p. 122.

blighi impostigli dal giuramento fatto; ma logicamente la condanna di Pierre de Lompnes e di Odde de Grandson non si comprendevano senza ammettere la complicità della Contessa che veniva umiliata e svergognata senza che potesse in alcun modo reagire, non facendosi ad essa alcuna accusa diretta.

La posizione del Principe d'Acaia è ora, pare, sicura: si assenta, ritorna in Piemonte, ma il fratello Ludovico rimane durante l'assenza a rappresentarlo, mentre prende possesso della sua contea di Villars [1].

I buoni rapporti degli Acaia con gli avversari della Reggente perdurano: è dell'11 settembre un compromesso di Umberto d'Arvillard nel Principe per una sua contestazione di beni privati [2].

Un pericolo sorge: non è lontano il tempo in cui Amedeo VIII dovrà recarsi in Borgogna per il suo matrimonio. Filippo l'Ardito, rientrato già nel maggio in Borgogna, si riserva per allora un colpo decisivo.

Il Consiglio di Savoia cerca di premunirsi contro il pericolo borgognone. Il 31 agosto Odde de Villars e Pierre Coulomb si recano a discutere del prossimo viaggio di Amedeo VIII con lo stesso duca a Germoles ritornandone il 17 settembre [3]. Vi è una tendenza assai forte che vorrebbe impedire addirittura il viaggio: Pierre Coulomb è l'uomo fido di Bona di Borbone: è ora il depositario del sigillo di Savoia che gli hanno confidato Edoardo di Savoia arcivescovo di Tarentasia, il principe d'Acaia ed Odde de Villars « quousque provisum fuerit in Sabaudia de cancellario [4].

L'arbitrato dell'8 maggio aveva fissato il matrimonio entro il San Michele, ma l'ottobre arriva e le trattative con il duca di Borgogna trasportatosi a questo scopo nella Bresse a Cuisery [5] non

[1] *Arch. de la Côte d'or*, B. 10355.
[2] AST, *Protocolli ducali*, reg. LXVII, f. 50.
[3] AST, *Conti della Cancelleria*, reg. XXXII, fol. 3.
[4] AST, *Conti della Cancelleria di Savoia*, 1393.
[5] Petit, op. cit., p. 233.

sono ancora finite. Il Principe d'Acaia le dirige: la sua mano deve riconoscersi nell'abile mossa dei borghesi di Chambéry che il 28 settembre fanno giurare a Bona di Berry — che deve accompagnare il figlio in Borgogna — di impegnarsi per l'immediato ritorno di Amedeo VIII in Savoia appena avvenuto il matrimonio, ad impedire ch'esso sia trattenuto dal duca. E presenti all'atto sono appunto Amedeo e Ludovico d'Acaia, Odde de Villars, Pierre Coulomb, Raoul de Gruyère, Antoine de la Tour, Guichard Marchand, tutti, salvo forse il sire de la Tour, fedeli a Bona di Borbone [1].

Ma non basta l'impegno di Bona di Berry: occorre ottenere garanzie dallo stesso duca di Borgogna. Nè basta ch'egli acconsenta a far celebrare il matrimonio in Chalon, vicino al confine di Savoia, anzichè nella lontana Dijon o nel castello di Rouvre; col pretesto della richiesta dei borghesi di Chambéry, gli si chiede un analogo impegno, altrimenti non si lascierà uscire dallo Stato il giovane Conte.

Mentre si discute, Bona di Berry con Amedeo VIII lascia Chambéry il 2 ottobre: il 10 ottobre sono a Bourg, il 14 a Saint Trivier e poi a Poncin. Li accompagnano con molti armati Amedeo d'Acaia e suo fratello Ludovico, Umberto d'Arvillard, bastardo di Savoia, Odde de Villars, Aimon d'Aspremont e molti fedeli dell'una e dell'altra contessa, da Jean de la Baume che compare con 70 cavalli e Jean de la Chambre a Boniface de Challant e Pierre de Murs [2]. Nella Bresse si fece una lunga tappa. Odde de Villars e Pierre Coulomb con diversi gentiluomini raggiungono a Tournus i due duchi che dinanzi alla resistenza del

[1] Mugnier, *Lettres des Visconti de Milan aux Comtes de Savoie*, p. 174, da cui Carbonelli, op. cit., p. 317.

[2] AST, *Conti della Cancelleria di Savoia*, 1393, reg. XXXII, fol. 114 r; cfr. *Tesorieri gen. di Savoia*, reg. XL, e *Archives de la Côte d'or*, Dijon, B. 9187 (Pont-de-Vaux).

Consiglio sabaudo debbono finire per cedere parzialmente ed il 20 ottobre firmano le garanzie richieste [1].

Schema dell'accordo e lettere accompagnatorie del duca di Borgogna furono recate alla Contessa il 23 ottobre fra Saint Trivier e Poncin; a Cuisery il Consiglio esaminò le promesse dei duchi e non le trovò sufficienti: fu deciso di sospendere il viaggio e non attraversare la Saône fino a che non si fosse provvisto. Pierre Coulomb riprese la via di Tournus e si ebbero finalmente tutte le garanzie richieste [2].

I duchi di Berry e di Borgogna non avrebbero ritenuto presso di sè il giovane Conte di Savoia, ma celebrato il matrimonio entro la settimana seguente, l'avrebbero lasciato ritornare a Bourg entro il lasso di un mese. Si riservavano, è vero, di prendere provvedimenti sulla reggenza, secondo, probabilmente, una delegazione loro fatta da Carlo VI, ma promettevano che non l'avrebbero affidata se non a personaggi sudditi di Savoia e scelti d'accordo con Bona di Berry. Unica condizione e grave: il Principe d'Acaia ed il fratello suo Ludovico sarebbero stati esclusi da ogni partecipazione agli affari sabaudi.

[1] AST, *Matrimonii Real Casa*, VIII, n. 2; vedi copia sec. XV in AST, sez. camerale, *Registre des traités des ducs de Savoye*, I, fol. 138 r; vedine un regesto del sec. XV, in Bruchet, op. cit., p. 432.

[2] AST, *Conti della Cancelleria di Savoia*, 1393, reg. 32, fol. 114 r: « Libravit die XXIII mensis octobris Jaqueto famulo d. Oddonis de Vilars misso obviam domino venienti de Poncino apud Sanctum Triverium et missus fuit cum suo messagerio domini Burgundie portante domino nostro comiti et eius consilio litteras domini Burgundie et alias litteras patentes dominorum Biturie et Burgundie super assecuratione regressus domini IIII den. gros. Item die XXIIII dicti mensis fuit apud Cusiriacum cum sex equis et totidem personis ad dominum Burgundie pro reformandis litteris dictorum dominorum ducum factis super securo regressu domini nostri comitis quia alie littere dominis de Consilio domini minus sufficientes videbantur et nolebant dicti domini consiliarii consulere quod dominus duceretur ultra Sagonam et fuerunt dicte littere in bona et secura forma reformate pro quibus libravit clerico qui eas rescripit pro vino quem peciit, dimidium francum auri ».

Così sotto la salvaguardia della convenzione di Tournus Amedeo VIII passò la Saône ed entrò in Borgogna. La convenzione rimasta fin qui inedita ci è giunta in tre originali ancora recanti i sigilli dei due duchi:

Nous Jehan, filz de Roy de France, duc de Berry et d'Auvergne, conte de Poitou et d'Auvergne, et nous Phelippe, duc de Bourgongne, conte de Flandres, d'Artois et de Bourgongne, savoir faisons a tous comme nos bien amez messire Odde de Villars, le sire de la Tour, messire Raoul de Gruyères, messire Jehan de la Balme, messire Pierre de Murs, le sire de Miolans, le prieur de Saint Pierre, messire Jehan de la Chambre, le sire de Varas, messire Jehan de Courgenon et le seigneur de Courgenon nous aient promis par la foy et serement de leurs corps, et sur peine d'estre reputez periures, d'amener dedans samedi prouchain en ceste ville nostre très chier et très amé filz Amé, Conte de Savoie, ou le dit messire Odde, affin que ycellui Conte nous veons, et aussi pour le fait du mariage du dit Conte et de Marie fille de nous duc de Bourgongne. Toutesvoies pour ce que les dessus dis nous ont exposé que ilz ont promis aus habitans du pays de Savoye, de ycellui Conte ramener en son dit paiz, les esponsalices d'entre lui et la fille de nous duc de Bourgongne dessus dit sollemnizées, nous ont supplié affin que ilz puissent faire apparoir de la voulenté de nous ducs dessus dis, et comment nous n'entendons ycellui retenir ou faire retenir en aucune manière, nous avons dit et promis en parole de filz de Roy et par nos seremens que ycellui nous ne retendrons ne ferons retenir, ne aussi ne baillerons ou ordonnerons en sa compaignie aucunes persones pour la garde de son corps ne aussi pour le gouvernement de son paiz autres que des gens de son dit pays, preudommes et loyaulx et qui par l'advis de nous et de nostre fille et niepce, la contesse de Savoye et des saiges et preudommes de son dit paiz seront ordonnez et advisez; par ainsi que le Prince de la Morée, messire Loys de Savoye son frère ne

seront ou demourront, yront ou vendront en aucune manière en la compaignie de nostre dit filz ne du gouvernement de sa personne ne de son paiz ne s'entremettront ou mesleront; et en oultre nous duc de Bourgongne promettons et voulons faire et sollemniser les espousailles de nostre dicte fille avecques le dit Conte dedans XV jours après le dit samedi prouchain venant; en oultre nous dues dessus dis et chascun a par soy promettons que nous remettrons ou ferons remettre a nostre seurté le dit Conte et toute sa compaignie dedans ung mois prouchain a compter des le dit samedi en et dedans sa ville de Bourg en Bresse franchemant et liberalment en manière que ses gens de son pais l'en pourront remener et l'en remenront en sa ville de Chambery senz aucun empeschement. En tesmoin de ce nous avons fait mettre nous seaulx de secret a ces presentes. Donné a Tournus, le XX[e] jour d'octobre, l'an de grace mil trois cens quatre vins et trèze.

Par monseigneur le duc, G. de Dampmart.
Par monseigneur le duc, d'Angeul.

Il principe d'Acaia ed il fratello accettarono la clausola che li allontanava dal governo con la ferma intenzione di non farne nulla; del resto il Principe compare poco dopo presente in Chalon, dal che si può arguire che fosse corso un accordo fra desso ed il duca di Borgogna [1].

Il matrimonio ebbe luogo già il 30 ottobre, l'indomani dell'arrivo di Amedeo VIII a Chalon [2]: erano presenti oltre il duca di Berry, il conte d'Eu, il conte d'Etampes; lo sfarzo fu quale richiedeva la consuetudine della Corte borgognona [3]. Dopo la cerimonia

[1] Vedi il documento del 2 novembre 1393, sotto, a pag. 287.

[2] Pascalein, *Lieu et date du mariage du Comte Amédée VIII de Savoie* in *Revue Savoisienne*, 1894, p. 259 e segg.

[3] Vedi in *Bibliothèque Nationale, Collection de Bourgogne*, volume 53, fol. 142 la spesa di lire 5000 d'oro fatta dal duca per la compera di oggetti preziosi, « c'est à savoir pour un fermail d'or garny d'un gros

matrimoniale, prima che il Conte si licenziasse dalla sua nominale sposina — allora in età di sette anni — i due duchi si accordarono con il Consiglio di Savoia per regolare definitivamente la Reggenza. Occorsero lunghe discussioni, chè i duchi non poterono vincere la grande resistenza alla loro intenzione di violare il testamento di Amedeo VII, affidando ad altra persona che non fosse la Contessa Bona di Borbone la reggenza. D'altra parte era impossibile che essi lasciassero lo Stato in mano del Principe d'Acaia.

Finalmente dopo « plusieurs conseuls, advis et deliberacions » durante le quali fu risolta la questione dei beni di Odde de Grandson,[1] si raggiunse un'intesa per concessioni d'ambo le parti ed il 2 novembre i nobili sabaudi giurarono le « ordinationes facte per duces

balay et de cinq perles, le quel nous avons donné a nostre très cher et très amé fils le Comte de Savoye le jour qu' il épousa nostre très chère et bien amée fille Marie à Chalon, VI frans; item pour un autre fermail d'un saphir en guise d'un cuer, garni de cinq grosses perles que nous avons fait donner à nostre dit fils, le jour des dites noces, par nostre très chère et très amée compagne la duchesse VI^{c} L frans; item pour un autre fermail a une dame blanche garni d'une perle large que nostre dite fille de Savoye donna par nostre ordonnance à nostre dit fils son mary, le Comte de Savoye, le jour des dites noces IIII^{c} frans; item pour un autre fermail à un balay cabouchon garni de VI grosses perles, le quel nous avons fait donner par nostre ditte compagne a beaufrère le duc de Berry, le jour des dites noces, mil frans; item pour un bel annel à un ruby que nous avons donné à nostre niepce la contesse de Savoye, mère du dit Comte, le jour des dites noces VI^{c} frans; item pour un autre annel que nous avons fait donner par nostre dite compagne à la ditte contesse le dit jour IIII^{c} frans; item pour un fermail d'un balay, II saphirs et II perles le quel nous avons fait donner par nostre ditte compagne au Comte d'Eu, connestable de France, le jour des dites noces, IIII^{c} frans; item pour un autre fermail, garni d'un saphir, trois balais et neuf perles que nous avons fait donner par nostre compagne à beau cousin le Comte d'Estampes, le jour des dites noces, III^{c} frans; item pour une autre fermail, le quel nostre très chere et très amée fille de Nevers a donné à nostre très cher et très amé fils le Conte d'Ostrevant son frère le jour des dites noces c l x frans .... Donné a Chalon le premier jour du mois de novembre, l'an mil CCCIIII^{xx} et treize ».

[1] Carbonelli, op. cit., p. 302.

Biturii et Burgundie super regimine persone domini Amedei comitis Sabaudie et eius patrie ». Ecco il testo dell'ordinanza dei due duchi:

Jehan filz de Roy de France, duc de Berry et d'Auvergne, conte de Poytou et d'Auvergne, et Phelippe filz de Roy de France, duc de Bourgoigne, conte de Flandres, d'Artois et de Bourgoigne, a tous ceulx qui ces presentes lettres verront, salut et tesmoignaige de verité. Comme naguères nostre très chière et très amée fille et nyepce la contesse de Savoie et nostre très chier et très amé filz Amé Conte avec plusieurs seigneurs chivaliers et escuiers ses vassaulx et aucuns du Clergié du pais de Savoie, c'est assavoir messire Odde de Villars, messire Humbert de Savoie, messire Amé de Savoie, le sire de la Tour, messire Raoul de Gruyères, messire Jehan de la Baume, le sire de Miolans, messire Philippe de la Baume, messire Boniface de Chalant, messire Pierre de Murs, messire Jehan de Clarmont, messire Jehan de la Chambre, messire Pierre Colon, prieur de Mascon, messire Guigo Besson, Aymé sire d'Aspremont et plusieurs autres se soient nagaires traiz devers nous duc de Bourgoigne en especial pour la sollempnization du mariage pieca traictié du dit Conte et de Marie fille de nous duc de Bourgoigne, la quelle sollempnization a la requeste de nous duc de Berry de noz diz fille et filz les Contesse et Conte et autres dessus nommez a esté faicte et celebrée en ceste ville par le consentement de nous duc de Bourgoigne, la quelle ainsi faite, après plusieurs conseuls, advis et deliberations eus sur le fait du gouvernement de la personne de nostre dit filz et de son dit pais entres nous dues, nos diz fille et niepce et filz et les seigneurs chavaliers et escuirs et aucuns du clergié du dit pais de Savoie dessus nommez, et sceu par eulx et aussi par autres l'estat et gouvernement en quoy le dit pais a esté depuis le trespas de feu nostre très chier et très amé filz et nepveu Amé Conte de Savoie et a fin que dorenavant nostre dit filz Amé le Conte et aussi le dit pais puissent estre en

bonne ordonnance et seurté et gouvernement, a esté advisé par nous, nostre dicte fille et niepce, les dessus diz chevaliers, escuiers et aucuns du clergié du dit pais presens et non contredisans, les choses que cy après s'ensuyvent, es quelles ordonner et a leur ordonnance fère nostre dit filz a esté present:

I. Premierement que en tous faiz et cas generalement et singulierement, toutes lettres et delivrances sans aucune exception se feront au nom de nostre dit filz le Conte de Savoie et soubz ses seaulx ainsi comme s'il estoit de plain aige, et les secretaires qui seignerons les lettres, mettrons les presens consentans a les commander;

II. *Item* que nostre dicte fille et niepce Bonne de Berry contesse de Savoie principalement et en especial et l'arcevesque de Tharentaise, le seigneur de la Chambre, messire Odde de Villars et messire Raoul de Gruyères, le seigneur de la Tour, le seigneur de Corgeron et au cas qu'il n'y pourroit vaquer pour sa flebesse que messire Estienne de la Baume y soit, des chevaliers, messire Pierre de Murs, messire Guichard Marchant, chevaliers, docteurs en loys, messire Pierre Colon prieur de Mascon et messire Guigo Besson licentié en lois, chancellier de nostre dicte fille et niepce, seront au conseil de nostre dit filz le Conte de Savoie et ne pourront les diz conseilliers ordonner des grosses besongnes ne grans faiz de nostre dit filz le Conte ne de son pais sans le consentement de tous ou de la greigneur partie se n'estoit es legières choses acostumées a delivrer et expedier par les singuliers conseilliers les quelles choses les dessus diz pourront delivrer et expedier ainsi qu'il est acostumé;

III. *Item* que a la garde et gouvernement du corps de nostre dit filz le Conte de Savoie sont ordonnez messire Odde de Villars et Aymé d'Aspremont, appellés avec eulx telz serviteurs comme bon leur semblera pour le service de nostre dit filz, les queulx ont juré en la presence de nous ducs de Berry et de Bourgoigne sur sains

evangiles de Dieu le servir et garder bien et loyalment a leur povoir sans ce que peril puisse advenir a sa personne et non mettre ne retenir a nostre dit filz le Conte nombre de serviteurs ne serviteurs fors tant seulement celui ou ceulx qui leur sembleront necessaires et profitables a nostre dit filz le Conte;

IV. *Item* que de present nostre dicte fille et niepce, les dessus diz messire Odde, messire Raoul de Gruyères, le sire de la Tour, messire Pierre de Murs, messire Pierre Colon prieur de Mascon et messire Guigo Besson ont juré en la presence de nous ducs et les absens jureront en la presence de nostre dicte fille et niepce, de nostre dit filz le Conte de Savoie et des autres presens, sur sains evangiles de Dieu, de bien et loyalment conseillier nostre dit filz le Conte de Savoye en tous ses faiz et besongnes et par especial qu'il ne alieneront ne engaigeront aucune chose a lui appertenante quelle que elle soit; et ont promis et juré les diz presens et les absens promettront et jureront par especial en la presence de nos diz fille et niepce et filz le Conte de Savoie et autres presens, que tout ce qu'il trouveront estre alienè des heritaiges et autres choses au dit nostre filz le Conte appertenans ilz reconvreront a leur povoir et retourneront au pronfit et demaine de nostre dit filz le Conte;

V. *Item* qu'il aura ung tresorier général ordonné par nostre dicte fille et niepce, nostre dit filz le Conte de Savoye et les dessus diz, par les mains du quel se gouverneront et destribueront toutes les rentes, révenues et finances de tout le Conté de Savoie et appertenans a nostre dit filz le Conte de Savoie;

VI. *Item* que nulles des dictes finances d'icellui il n'ordonneront ne mettront ailleurs que es choses dessus dites et en tenir son estat de nostre dicte fille et niepce, sa mère et de ses filles et a paier ses debtes et les gaiges des conseilliers et d'autres necessaires au gouvernement de nostre dit filz le Conte et que le demourant des dictes finances sera mis en seur lieu ou le dit nostre

dit filz le Conte le pourra trouver quant il sera en âge pour en faire son plaisir ;

VII. *Item* que le chancellier qui sera ordonné de nostre dict filz le Conte jurera sur sains evangiles de Dieu en la presence de nostre dicte fille et niepce, nostre dit filz le Conte de Savoie et les dessus diz que nulles lettres ordonnées ou commandées par les diz conseilliers faisans mention d'autres alienations des heritaiges ou de finances que es choses dessus dictes il ne seellera ni ne souffrira estre scellées a son povoir :

VIII. *Item* que en tous les grans affaires qui toucheront nostre dit filz le Conte de Savoie et son pais ilz auront recours a nous ducs de Berry et de Bourgogne qui a present sommes et a chascun de nous ou nom de nostre dit filz le Conte de Savoie comme a ses seigneurs et pères ; et pour ce nous ducs dessus ditz voulans et desirans a nostre povoir, comme tenuz sommes, tenans et reputans les choses dessus dictes honnorables et prouffitables a la seureté de la personne de nostre dit filz et du gouvernement de son dit pais, ycelles avons agreables et en icelles voulons et promectons noz fille et niepce et nostre dit filz et les autres du conseil dessus nommez aidier, conseillier et conforter a nostre bon povoir :

En tesmoing de ce nous ducs dessus diz avons fait mettre noz seaulx a ces presentes. Données a Chalon sur la Saone le second jour du mois de novembre l'an de grace mil CCCIIIIXX et trèze. Par monseigneur le duc, messeigneurs le Conte de Nevers, Philippe de Bal, le Conte d'Eu, conestable de France, les Contes d'Estampes et de Sencerre, les arcevesques et evesques de Lion, de Chalon et du Puy chancellier de mon dit seigneur, messieurs P. de Gyac, G. de la Trimoillie, O. de Charzeron, H. de Reillac et autres chevaliers presens. De Ponte. Par monseigneur le duc, messieurs dessus nommez presens, D'Angeul [1].

[1] AST, copia sec. XV, sez. Camer., registro citato, I, fol. 138^{v} ; regesto sec. XV in Bruchet, op. cit., p. 431.

La soluzione era davvero abile. Ufficialmente non vi sarebbe stata nè tutela nè reggenza: Amedeo VIII, pur avendo soltanto dieci anni, avrebbe assunto direttamente il governo e tutte le pretese di Bona di Borbone e degli Acaia venivano per conseguenza eliminate.

In realtà il duca di Borgogna ed in grado minore il duca di Berry, per il giuramento che legava loro i membri del Consiglio di Savoia da essi ora stabilito con persone di loro fiducia e per la riserva di essere supremi giudici negli affari di maggiore importanza, diventavano i protettori del Conte. Posizione questa che nei suoi limiti vaghi ed indefiniti avrebbe dato loro la facoltà di essere tutto: le proteste di voler consigliare, aiutare il Conte di Savoia e curare i suoi interessi potevano solo mascherare la realtà.

Non si parla nell'ordinanza del Principe d'Acaia nè vi è l'esclusione dal Consiglio solennemente dichiarata nell'atto preliminare del 20 ottobre: solo tacitamente esso viene escluso dal Consiglio. Conseguenza naturale del passaggio del governo, ufficialmente, nelle mani di Amedeo VIII. La dignità personale non poteva permettere ad Amedeo di Savoia di essere un semplice consigliere del Conte. Ufficialmente è vero, non era escluso che il Principe d'Acaia potesse aver parte nel governo dello Stato: ma i duchi di Borgogna e di Berry dovettero calcolare che il Principe all'atto pratico avrebbe avuto ripugnanza e ad accettare i loro ordini ed a riconoscere il loro alto protettorato sì che avrebbe finito per cedere loro completamente il campo e ritirarsi [1].

Secondo l'accordo, il duca di Borgogna lasciò partire quasi subito Amedeo VIII con la sua corte: Maria di Borgogna doveva ri-

[1] Senza conoscere l'atto del 2 novembre, il Pascalein, *De la majorité des princes régnants dans la maison de Savoie*, in *Revue Savoisienne*, 1893, p. 334-343, aveva pensato che il matrimonio di Amedeo VIII fosse avvenuto per impedire l'ulteriore continuazione della reggenza di Bona.

manere presso la famiglia per dieci anni ancora, chè non si parlò di inviarla in Savoia secondo il patto matrimoniale del 1386. Così l'11 novembre la Corte sabauda già era a Belley ed il 17 rientrava in Chambéry [1]. Il governo di Bona di Berry prese a funzionare regolarmente: subito dopo il ritorno da Chalon viene indetta la riunione degli Stati per il 20 gennaio 1394; i viaggi del Cancelliere, gli ordini, le ambascerie avvengono « de licentia et voluntate domine et ceterorum dominorum de Consilio [2] ».

Il 2 novembre, prima di abbandonare Chalon, i due duchi protettori di Savoia, sigillavano un altro atto solenne, con cui annunziavano ai sudditi di Amedeo VIII gli accordi presi con Bona di Berry per il governo della Contea ed i criteri cui si erano inspirati nello stabilire presso il giovane Conte un nuovo Consiglio. Nè dimenticarono di avvertire di aver mantenuto fede alla promessa di lasciar ritornare Amedeo VIII nei suoi Stati. Anche questo ragguardevole documento è inedito [3].

Jehan filz de Roy de France, duc de Berry et d'Auvergne, conte de Poitou et d'Auvergne, et Phelippe filz du dit Roy, duc de Bourgoigne, conte de Flandres, d'Artoys et de Bourgoigne, a touz prelaz, barons, vassaulx, chevaliers, nobles seigneurs de terres, de villes, de chasteaulx, de forteresses et d'autres lieux, de seignories et de jurisdicions quelxconques, a touz maires, consulz, sindicz, eschevins, baillifz, cappitaines, prevostz, juges, officiers, bourgoys, commis et autres susgiz quelxconques, tant d'esglise comme lays, de nostre très chier et très amé filz Amé, conte de Savoie, et a tous autres a qui ces presentes lettres serront monstrées ou levées, salut et dilection. Comme pour la solemnizacion du mariage ja pieça promis et accordé par nous duc de Bourgnoigne et par feu nostre très chier et très amé filz et nepveu le conte de Savoye dairenement trespassé dont

[1] AST, *Conti della Cancelleria*, reg. XXXII, fol. 114 e segg.
[2] *Ibid.*, reg. XXXII, fol. 115 e segg.
[3] AST, *Matrimoni Real Casa*, VIII, n. 3, con i sigilli guasti.

Dieux ait l'ame entre nostre très chier et très amé filz Amé, a present conte de Savoye et Marie fille de nous duc de Bourgoigne dessus dit, a la requeste de nous duc de Berry et de nostre très chière et très amée fille Bonne, contesse et mère de nostre dit filz le conte de Savoye et de pluseurs barons et autres seigneurs chevaliers et clers du pays et conseil de nostre dit filz et du consentement de nous duc de Bourgongne, nous aions esté ensemble en la ville de Tourauz a certaine journée naguères passée pour l'apointement de la dicte solemnization et ycelle aions faicte en la ville de Chalon la mercy nostre seigneur en face de sainte eglise ainsi comme il appartient et comme il avoit esté accordé et promis et faicte la dicte solemnization, il an esté consideré et avisé par nous ducs dessus nomez, nostre dicte fille et niepce, par pluseurs de nostre sang et autres de noz conseilz et de nostre dit filz et par autres du dit pays de Savoye que nous avons assemblez en la dicte ville de Chalon pour pourveoir au gouvernement de ses pays, terres et subgez et aussi pour paier et pour l'acquitter de pluseurs debtes qu'il doit adverses personnes auxquelx il est obligiés en pluseurs sommes de deniers et autres choses et pour recouvrer et rachapter aucunes de ses terres, chasteaulx et chastellanies et autres choses a lui appartenantes, les quelx sont engaiges si comme par les rappors de pluseurs saiges et notables personnes dignes de foy du dit pays nous en avons esté acertanés et pour amoderer aussi pluseurs grans fraiz, missions et despens qui se sont faiz et font chascun jour en ses diz pays desordeneement et oultre rayson en grant domaige et preiudice de nostre dit filz, savoir faisons que pour consideracion des choses dessus dictes et pour le bien, seurté, honneur et utilité de nostre dit filz et de touz ses diz pays et subgies, eue sur ce meure et saine deliberacion avecques nostre dicte fille et niepce, avecques pluseurs de nostre sang, chevaliers, escuyers, seigneurs, clers et autres tant de noz conseilz comme de nostre dit filz et de son pays en sa presence pour le bon rapport et tesmoignage qui nous ont esté faiz

des sens, grans preudomies, feaultez, suffisances et bonnes diligences de reverend père en Dieu, noz très chiers et très ames cousins, messire Edduart de Savoie, archevesque de Tharentaise, du seigneur de la Chambre, messire Odde de Villars et de noz chiers et bien amez le sire de la Tour, messire Raoul de Gruières, le sire de Corgeron et ou cas qu'il n'y porroit vacquer, messire Estienne de la Baume, de messire Pierre de Murs chevalier, messire Guichart Marchant docteurs en loys, de messire Pierre Coulon, prieur de Maseon et de messire Guigne Beczon, conseilliers, vassaulx et subgiés de nostre dit filz, attendu et consideré qu'ilz et chascun d'eulx ont grant et bonne renommée de loyaulment et prouffitablement avoir entendu au bien et utilité de nostre dit filz leur seigneur et a touz ses affaires jusques cy et aussi que a moins de fraiz ilz pourront entendre et travailler mieulx que autres au gouvernement de nostre dit filz et a ses besoignes et afferes, les dessus nommés ont esté esleuz, nommez, ordonnez, instituez et establiz avecques nostre dicte fille et niepce au gouvernement et administracion des pays subgez, besoingnes et afferes de nostre dit filz, tant en fait de justice comme de grace et autres choses plus a plain declarées et contenues en noz autres lettres patentes sur ce faictes, scelléez de noz scels secrez et signées des signez manuelz de deux de noz secretaires et les quelx nostre fille et niepce et autres dessus diz et chascun d'eulx ont juré et promis sur les sains evangilles et sur la vraye croix touchans de leurs mains de bien loyaulment et prouffitablement conseillier et gouverner nostre dit filz et de procurer son bien, son honneur et son prouffit et de ses pays, terres, heritages et appartenances quelxconques avecques pluseurs autres seremens en noz dictes aultres lectres contenuz.

Et nous ducs de Berry et de Bourgoingne dessus diz, desirans de grant affection la seurté de nostre dit filz et de toutes ses besoingnes et afferes, si comme tenuz y sommes, vehans les dessus nommez estre bien necessaires et bien seans au conseil et gouver-

nement de nostre dit filz et de ses diz pays et appartenances, avons promis a nostre dicte fille et niepce et a chascun des conseilliers dessus nommés a fin que mieulx et plus seurement ilz entendent aux choses qui sur ce leur ont esté commises et ordonnées a eulx aider, conseillier, supporter et maintenir a nostre povoir en toutes les necessités et afferes de nostre dit filz contre touz ceulx qui vouldroient aler encontre son honneur et vtilité et de ses pays et subgies, ou qui les choses a eulx commisses et enchargiées s'efforceroient ou vouldroient perturber et empescher ou a ycelles contraster en aucune manière. Après les quelles solennization, ordonnances, seremens, promesses et autres choses ainsi faictes nous avons fait retourner nostre dit filz en son pays et en sa terre pour estre norry et gouverné avecques ses subgiés ainsi comme ses predecesseurs l'ont acoustumé de fere. Si vous prions et requerons et a chascun de tous si comme a lui appartiendra sur toute l'amour, feaulté et obeissance que vous avez a nostre dit filz vostre droicturier seigneur sur quant que vous amez le bien, honneur et la seurté de sa personne et de son estat et pays et sur toute l'amour et plaisir que faire nous voulez que ceste presente ordonnance en a forme et maniere que dit est avecques les autres ordonnances faictes pour le prouffit, honneur et seurté de notre dit filz et de son pays et subgez dessus diz des quelles vous pourra apparoir, vous tenez et faites tenir et complir sens venir ne faire en aucune manière au contraire telement que voz bonnes preudomies et obeissances et de chascun de vous vous soient recomandacions envers nous et nostre dit filz et envers touz autres et que quant nostre dit filz sera venus en eage parfait il voux en doye faveur bon gré let puisse cognoistre la feaulté et loyaulté que vous lui aures portées, sachans que se en ce fait ou en autre voulez chose que faire puissons et le nous signifiez feablement, nous le ferons très volontiers.

En tesmoing de ce nous dues de Berry et de Bourgoigne dessus diz avons a ces presentes lettres fait mettre noz seelz. Donné et

fait en la dicte ville de Chalon sur la Saone le IIeme jour de novembre, l'an de grace mil cccm^{xx} et trèze.

Par monseigneur le duc, messeigneurs le conte de Nevers, Philippe de Bar, le conte d'Eu, connestable de France, les contes d'Estampes et de Sancerre, les arcevesques et evesques de Lyon, de Chalon, et de Puy, chancellier de mon dit seigneur, messire Philippe de Gyac, L. de la Trémoillie, O. de Charzeron, H. de Reillac et autres chevaliers presens / Ponte.

Par monseigneur le duc, messeigneurs dessus nommez presens / D'Angeul.

Erano frattanto in corso le trattative per fare sposare Bona di Berry al Conte d'Armagnac: fin dal settembre il duca d'Orleans se n'era occupato col duca di Borgogna, che da questo matrimonio doveva ritrarre grande vantaggio per la diminuzione dell'influsso in Savoia del duca di Berry. Si stipulò il contratto il 26 gennaio 1394 a Melun-sur-Yevre, ma solo l'8 gennaio 1395 il matrimonio fu celebrato per rappresentanza a Chambéry. Bona volle evidentemente attendere che alla sua ultima nata, Giovanna di Savoia, non fossero più indispensabili le sue cure. Nell'ottobre 1395 Jean de Berry, che le aveva dato in dote la contea di Carlat, condusse la figlia al nuovo sposo; l'anno dopo, il 15 ottobre 1396 nasceva a Rodez il primo figlio di Bona e di Bernardo, Giovanni d'Armagnac, ma la nuova famiglia non fece mai dimenticare a Bona di Berry i figli lasciati in Savoia [1].

[1] Bonal, *Comté et Comtes de Rodez*, Rodez, 1885, p. 468; P. Durrieu, *Documents relatifs à la chute de la Maison d'Armagnac-Fezensaguet,* in *Archives histor. de la Gascogne*, 1883, p. 73; Ch. Samaran, *La Maison d'Armagnac au XV siècle,* Paris, 1907, p. 14; Saige et Dienne, *Documents historiques relatifs à la viconté de Carlat*, Monaco, 1900, I, p. 423, etc. Per i rapporti fra gli Armagnac ed i Savoia si trovano in AST, *Tesorieri Generali di Savoia*, reg. XL e segg., numerose notizie di cui do altrove conto.

Nel consiglio sabaudo rimase però contro le intenzioni del duca di Borgogna l'influsso degli Acaia. Ne è prova l'atto con cui Amedeo VIII e la madre conferivano poco dopo, il 23 novembre 1393, a Ludovico d'Acaia il feudo delle terre tolte ad Oddone di Grandson: Chateauneuf, Grandson, Belmont [1]. Il Principe, dopo essersi recato nel Vaud, ritornò in Piemonte, il fratello Ludovico rimase invece a Chambéry fino alla fine dell'aprile del 1394, quando riconduce finalmente le sue genti oltremonti. Più tardi, però, nel luglio, ricompare presso il Conte a Montluel [2].

Dà ordini, dispone ambascerie e pagamenti, o solo o con l'arcivescovo di Tarentasia; si conserva in rapporti col fratello e con Bona di Borbone presso la quale a Mâcon si trova nell'autunno anche la principessa d'Acaia [3].

Quale accoglienza abbia fatto la vecchia contessa alle deliberazioni dei duchi di Borgogna e di Berry non sappiamo precisamente: protestò contro l'inganno fattole? Dipendono dal suo atteggiamento le agitazioni di cui ci rimane traccia qua e là? Già il 12 novembre il Consiglio si occupa delle discordie di Jean Bovard e di Gerbaix; poco dopo occorre adoperarsi « pro sedacione certarum discordiarum et guerrarum »; nell'aprile seguente occorrono nuove decisioni « pro certis arduis et sceleribus negociis » [4]. Intervenne nuovamente il duca di Borbone? Domande cui non si può per ora dare risposta alcuna.

Forse è da collocare in questo momento l'intervento a Chambéry delle comunità del Vaud « pour voir et connaitre l'état de la maison du seigneur Comte et savoir si la dame contesse a été trompée ou non » [5]; forse l'intervento militare del duca di Bor-

[1] *Arch. de la Côte d'or*, B. 7460.

[2] AST, *Tesorieri generali di Savoia*, reg. XL, fol. 106 r; *Protocolli ducali*, reg. LVII, fol. 74.

[3] *Conti della Cancelleria*, reg. XXXII, fol. 188 r.

[4] *Ibidem*, fol. 117 e segg.

[5] Grenus, *Documents relatifs à l'histoire du Pays de Vaud* (1293-1750), Genève, 1817, p. 30.

bone, di cui parla così vagamente la *Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, se non riuscì ad ottenere nulla di sostanziale dal Consiglio di Savoia trinceratosi dietro alla ordinanza di Chalon, provocò un'intesa per il dovario della Contessa cui era stato contestato [1]. Appunto per dare buoni consigli alla sorella, il duca di Borbone nell'ottobre del 1393 le aveva inviato un suo consigliere, Andrea Grangier [2]. Forse conseguenza di queste discussioni fu l'abbandono della Savoia da parte della Contessa, che però anzichè ritornare presso il fratello, si fermò in territorio borgognone a Mâcon, dove forse già era nel febbraio del 1394 [3]. Quale valore si abbia a dare ad un documento edito dal Grenus e molto discusso, secondo il quale Bona di Borbone sarebbe stata arrestata ad Aix dagli Acaia non è possibile per ora dire, mancando del tutto altri accenni a questo episodio [4].

Rapporti con la Francia non mancarono neppure adesso: nel dicembre del 1393 Ludovico d'Acaia ed il Consiglio mandavano Sibuet de Briord in Francia al Re ed ai duchi « pour pluseurs chouses touchans l'estat de monseigneur et de son pais » [5]; nel febbraio seguente a Saint-Trivier ed a Cuisery si trovarono Pierre Coulomb ed il balivo della Bresse a discutere con gli inviati del duca di Borgogna [6]; nel marzo Bona di Berry scrive al padre a

[1] *Chronique du bon duc* etc., ed. Chazaud, p. 258 e segg.; il 26 maggio 1394 i consiglieri del Conte scrivevano da Aix alla Camera dei Conti a Chambery: « pro facto dotalicii domine » (*Conti della Cancelleria*, reg. XXXII, f. 117), ma si tratta forse di Bona di Berry, il cui dovario era stato regolato con atto del 29 aprile 1394 a Chambery, presente pure Ludovico d'Acaia (*Protocolli ducali*, LXVII, fol. 67 ^{r}).

[2] Carbonelli, op. cit., p. 139.

[3] AST, *Tesorieri Generali di Savoia*, reg. XL, f. 104 ^{v}. (25 febbraio 1394, invio del cappellano di Luigi d'Acaia a Mâcon « pour certaynes causes »).

[4] Vedi Carbonelli, op. cit., p. 141.

[5] *Ibidem*, fol. 102 ^{v} (18 dicembre 1393).

[6] *Ibidem*, fol. 104 ^{v} (12 febbraio 1394).

Parigi [1]; nel mese seguente Bonifacio di Challant e François Ruffin vanno in Francia « pro certis domini negotiis » [2]; nel luglio Odde de Villars e Ludovico d'Acaia sono insieme ad Avignone, ad essi si scrive a due riprese da Chatillon en Dombes dove era la Corte « pro quibusdam novis que subvenerant » e nuovamente in principio d'agosto si annunzia a Ludovico d'Acaia a Grolée « quedam nova que post dicti d. Ludovici recessum subvenerant [3] ».

Nel 1394 avvennero però fatti che rimisero sul tappeto tutta la questione del dramma di Ripaille: fra Guglielmo Francezon, confessore del defunto Amedeo VII faceva la note dichiarazioni, a favore di Pierre de Lompnes, contro il principe d'Acaia [4], e già forse ora il medico Jean de Grandville era liberato dal duca di Berry, cui ora era inutile dopo la vittoria sulla Reggente, e rifugiatosi presso il duca di Borbone ritrattava le sue accuse dell'anno prima [5].

Per queste novità, come per il dovario della Contessa, i duchi di Berry e di Borgogna decisero di intervenire nuovamente in Savoia e fissarono un ritrovo a Chambéry il 1° novembre del 1394. Come però scriveva il duca di Berry il 7 novembre alla comunità di Chambéry da Parigi, gli affari più gravi del Regno impedirono ai due duchi di recarsi in Savoia in quell'autunno [6]. Il duca di

[1] *Ibidem*, fol. 105 ^{v} (7 marzo 1394).

[2] *Ibidem*, fol. 115 ^{r} (29 aprile 1394).

[3] *Conti della Cancelleria*, reg. XXXII, fol. 119 ^{r}.

[4] Carbonelli, op. cit., 321.

[5] La ritrattazione fatta dal Grandville a Montbrison il 1395 non deve affatto far credere che solo in quest'anno egli fosse stato liberato; non si capiscono senza la sua liberazione gli avvenimenti fra il 1394 ed il 1395. Vedi del resto *Archives Départem. de la Loire (Saint-Etienne)*, B. 1928 (1394-1397): « A maitre Jean de Grandville physicien pour se vetir, 30 l. t. ». Pagamento senza data, ma fra il 14 maggio 1394 ed il 25 marzo 1395.

[6] Carbonelli, op. cit., p. 140, dove la lettera ha la data 1393, mentre a p. 319 ha la data 1395; ma ambo le datazioni sono insostenibili.

Borgogna si trovava allora in Bretagna per trattare dell'accordo fra il Re e quel duca: fu di ritorno a Parigi solo alla metà del dicembre [1].

L'intervento era inevitabile, perchè come scriveva il duca di Berry, si era diffusa la voce che Bona di Borbone dovesse riprendere il governo dello Stato. Era naturale e logica conseguenza delle dichiarazioni di Guillaume Francezon e delle ritrattazioni del medico; ma i duchi di Berry e di Borbone dovevano fare ogni sforzo per impedire la cosa.

Date le occupazioni dei due duchi, il viaggio e la decisione di tutte le questioni furono rinviati alla primavera del 1395. Intanto la partenza di Bona di Berry lasciava capo del governo sabaudo Odde de Villars che prudentemente conservava rapporti stretti come col duca di Borgogna così col Principe d'Acaia e con Bona di Borbone, presso la quale troviamo nel dicembre del 1394 il fratello suo [2].

Amedeo VIII, dopo essere stato successivamente a Seyssel, a Montluel, a Chatillon en Dombes, a Miribel, si porta nel dicembre 1394 anch'esso a Saint-Trivier: Mâcon non è lontano e le comunicazioni sono frequenti ed affettuose [3].

Nel febbraio del 1395 il duca di Borgogna da Parigi fissò di trovarsi a Bourg-en-Bresse alla metà della quaresima, verso cioè il 15 marzo, « pro reformatione status domini et comitatus »; e non solo avvertì il Conte ed il Consiglio, ma egli stesso diretta-

[1] Petit, op. cit., p. 237 e segg.

[2] Carbonelli, op. cit., p. 148 e 324; il duca ritornò a Mâcon nel marzo del 1395: « a Drogo chevaucheur de monseigneur qui venoit d'Avignon et devoit trover monseigneur au Puy par devers le Roy et il estoit a Mascon par devers Madame de Savoye sa sœur... la veille de Notre Dame de Mars, l'an 1394 (n. s. 1395) » *Archiv. Départ. de la Loire* (*Saint-Etienne*), B. 1928.

[3] AST, *Conti della Cancelleria,* reg. XXXII, f. 119; cfr. Carbonelli, op. cit., p. 325.

mente ne scrisse ai principali personaggi della Corte perchè si trovassero al convegno [1].

Filippo l'Ardito partì però da Parigi solo il 3 marzo: il 18 era a Dijon dove forse lo raggiungeva il sire di Saint-Maurice inviatogli il 14 marzo « pro pluribus negociis domini » ed il 27 seguente giungeva, dopo aver ricevute nuove lettere del Conte, insieme al figlio, il Conte di Nevers, a Bourg [2]. Da Dijon, forse temendo che il convegno di Bourg fallisse, aveva inviato il suo ciambellano Jean de Ville « vers son fils de Savoye pour le prendre et l'emmener devers luy à Bourg-en-Bresse ». Con Odde de Villars, Pierre Coulomb ed i numerosi cavalieri sabaudi convenuti, discusse la questione del processo contro Pierre de Lompnes.

Date le dichiarazioni del confessore di Amedeo VII e le ritrattazioni di Jean de Grandville, era necessario dichiarare il disgraziato speziale del tutto innocente ed il duca di Borgogna vi acconsentì. Così il 31 marzo il Consiglio sabaudo diramava a nome del Conte un ordine a tutti gli ufficiali per intimare che chiunque

[1] AST, *Conti della Cancelleria*, 32, fol. 125ᵛ: « lib. die quarta mensis marcii Andree Martini secretario domini misso de Sancto Triverio de Courtoux Parisius ad dominum Burgondie qui domino scripsit se venturum in Burgo in Breissia in media quadragesima pro reformatione status domini et comitatus, pro qua causa missus fuit ad dictum dominum Burgondie Andreas predictus, X scut. auri; libravit eadem die Guillelmo de Pino misso de Sancto Triverio apud Caronum et Avinionem ad dominum Oddonem de Villars et dominum Sancti Mauricii quibus dictus dominus Burgondie scripsit et dominus noster comes eis mandavit et scripsit ut accelerarent eorum regressum ad eum ex causa predicta, V francos auri.; libravit eadem die Champiaz cubiculario domini misso de dicto loco in Vuando et in Valle Augusta ad portandum litteras dicti domini Burgundie baillivis dictarum marchiarum et capitaneo Pedemontii ac certis banneretis dictarum marchiarum quas eis sub dicta materia scribit et etiam litteras domini qui omnibus predictis sub eadem materia scribit, VI fl. pp. ».

[2] Petit, op. cit., p. 240; cfr. in *Biblioth. Nationale* la *Collection de Bourgogne*, vol. XXVI, fol. 18, vol. LXIV, fol. 62ᵛ, per i viaggi di Jean de Ville sur Arve.

avesse carte ed informazioni relative alla questione le presentasse a Bourg entro il 3 aprile; contemporaneamente si scriveva al Principe d'Acaia, allora a Chambéry, la seguente lettera [1]:

« Amedeus comes Sabaudie illustri domino Amedeo de Sabaudia principi Achaye avunculo et fideli nostro carissimo salutem et dilectionem. Quia non immerito cupientes veraciter informari de natura mortis Pietri de Lompnis, officiariis nostris ad quos pertinet informationes quascumque quas habere potuerint dictum factum tangentes mandaverimus nobis remiti infra diem sabbati proximi, hora vesperorum, apud Burgum in Breissia, ad ordinandum per nos seu consilium nostrum nobiscum residens quod super hoc fuerit ordinandum, ut in litteris nostris super hoc confectis latius continetur, propterea vobis mandamus quatinus dicta die sabbati hora vesperorum apud Burgum predictum coram nobis seu dicto consilio nostro comparere curetis si vestra putaveritis interesse, ordinationem nostram et dicti consilii nostri cum consilio illustris principis domini et patris nostri carissimi domini ducis Burgondie et plurium aliorum baronum nobilium que et subditorum nostrorum hic existentium in numerositate non modica, super hoc audituri. Datum Burgi, die ultima marcii, anno domini millesimo CCC nonagesimo quinto. Per dominum, relatione domini abbatis Trevorchii, de Villariis, Oddonis de Villariis, prioris sancti Petri Matisconensis, Philiberti de Balma, Johannis de Corgerone, Johannis de Craugiaco, Johannis de Verneto, Petri de Muris, Guichardi Marchiandi, Sancti Mauricii, Johannis de Conflens et Petri Godardi. Reddite litteras portatori ».

Non sappiamo come abbia risposto il principe d'Acaia che rimase a Chambéry dove lo troviamo ancora quindici giorni dopo insieme a Jean de la Chambre, al sire di Aix e ad altri; in sua assenza, il 3 aprile seguente, alla presenza di Edouard de Beaujeu,

[1] AST, *Obblighi e quittanze,* III, n. 29.

Humbert de Villars, Odde de Villars, Pierre Coulomb, Girard de Ternier, Philibert de la Baume, Jean de Corgeron, Boniface de Challant, Jean de la Baume, Jean du Verney, Pierre de Murs, Guichard Marchand e Jean de Conflans, in nome del Conte fu proclamato che « annullamus omnino dictos processus et sententiam latam contra dictum Petrum de Lompnis, et ipsos pro nullis haberi volumus abinde et etiam pro nullis reputari et quicquid inde sequntum est, haberi volumus irritum et inane ». Fu ordinato di riconsegnare ai parenti rappresentati da Jean de Lompnes i resti del disgraziato speziale, perchè fossero sepolti in terra consacrata; ma prudentemente si tacque circa le responsabilità dell'avvenuto [1].

Era questa la riabilitazione di Bona di Borbone: il duca di Borgogna ben poteva ora accettarla, essendo ora il suo influsso predominante: il duca di Berry taceva, per l'umiliazione inflittagli dalla ritrattazione di Jean de Grandville; il duca di Borbone doveva essere lieto che la sorella sua fosse riconosciuta innocente.

Bona di Borbone intendeva però sempre farsi riconoscere i suoi diritti alla reggenza, ma era difficile che il duca di Borgogna sacrificasse la propria posizione e distruggesse la sua ordinanza del 2 novembre 1393 per riparare ai danni recati alla vecchia contessa. La decisione circa le richieste della principessa fu rinviata, pare, al convegno prossimo di Lione dove i quattro duchi del sangue si dovevano ritrovare prima di avviarsi ad Avignone « pour mettre en estat l'eglise [2] ».

Il duca di Borgogna ritornato il 5 aprile a Dijon, ne riparti alla fine d'aprile, avviato a Lione, dove poco dopo lo raggiungeva Amedeo VIII con il suo governatore Oddo de Villars e tutto il

[1] Cenno del documento, da un inventario medievale, si ha in Cibrario, *Il Conte Rosso*, p. 102 ed in Carbonelli, op. cit., p. 148.

[2] AST, *Tesorieri Generali di Savoia*, reg. XLII, fol. 91.

Consiglio dopo essere stato dal 25 al 27 aprile a Mâcon presso la nonna (3 maggio) [1]. A sorvegliare sul viaggio del Conte a Lione, il duca aveva delegato il suo ciambellano Jean de Ville, che pochi giorni prima era già ritornato una prima volta a Bagé presso Amedeo VIII ed a Chambéry presso il Principe d'Acaia a recar loro lettere del duca. Del soggiorno del Conte a Lione non sappiamo gran che: il 3 maggio faceva offerte nella cappella della Vergine all'Ile Barbe; poi faceva i soliti regalucci « hostiariis armorum domini Burgundie »; traversava la Saône per andare dal suo Hôtel presso la casa del Tempio « versus Claustrum ecclesie Lugduni in quo domini Gallici et dominus archiepiscopus Lugduni erant logiati »; il 25 maggio venivano a Lione da Montluel alcuni borghesi a prestar cauzione per le spese fatte dal Conte a Lione [2]. Secondo l'accordo, anche Bona di Borbone si trasportò da Mâcon a Lione ed il 15 maggio acconsentiva finalmente a dichiarare di rimettersi per i suoi diritti ed il suo dovario al giudizio del duca di Borgogna, pur protestando ancora che a lei solo spettava la reggenza di Savoia per il testamento del consorte e del figlio [3].

Quali decisioni si prendessero a suo riguardo non conosciamo: pochi giorni dopo già era di ritorno a Mâcon dove Amedeo VIII, ripartito anch'esso da Lione il 19 maggio, si recava nuovamente a visitarla quattro giorni dopo, prima di rientrare a Bourg [4]. Occupato nelle gravi cure dello scisma, Filippo l'Ardito non potè molto occuparsi delle faccende sabaude. Rimase ad Avignone fino al 9 luglio, ed ivi ricevette ancora una visita di Odde de Villars; al ritorno sarebbe passato per Mâcon e Tournus dove contava trovarsi

[1] AST, *Conti della Cancelleria*, 1395, reg. XXXII, fol. : cfr. Caillet, *Les Entrées des princes et princesse de Savoge a Lyon au XIV et XV siècle*, Lyon, 1909, p. 6.

[2] *Conti della Cancelleria*, reg. XXXII, fol. 127v.

[3] Guichenon, op. cit., p. 242, da cui Carbonelli, op. cit., p. 149.

[4] AST, *Conti della Cancelleria*, 1395.

con Odde de Villars ed Amedeo VIII, « pour soy aidier à mectre bonne conclusion en nostre fet », come scriveva il Conte di Savoia alla comunità di Chambéry, avvisandola di voler a Tournus raggiungere il duca suo protettore [1].

Il duca di Borgogna fu a Tournus il 19 luglio: se sia avvenuto il ritrovo col Conte e che si sia deciso, non sappiamo. A Lione o forse a Tournus fu finalmente deciso quale dovesse essere il dovario di Bona di Borbone cui furono assegnate diverse castellanie al di qua ed al di là dei monti [2].

Nonostante la sentenza del 3 aprile, i rapporti del Conte con gli Acaia rimasero ufficialmente buoni: ne è prova l'invito fatto il 18 aprile a Ludovico d'Acaia allora a Chambéry di accompagnare Amedeo VIII nel prossimo viaggio di Lione [3]. Il processo di Bernard de la Roche ricondusse però uno stato di disagio fra le due famiglie sabaude [4]. Quanto di vero vi fosse nelle accuse fatte da quell'avventuriero al Principe, non sappiamo: è da notare come curiosità che già l'anno precedente il marchese di Monferrato aveva lanciato contro il Principe analoghe accuse [5]. Il duca di Borgogna che per mettere le cose in chiaro aveva fatto condurre il bizzarro prigioniero a Dijon ed ivi esaminare dai suoi giudici, fece risolvere la questione coll'inviare a morte il de la Roche; le accuse contro il Principe furono dichiarate calunnie, ma si trasse di qui argomento per cercare di tenere lontano il Principe dal go-

[1] Mugnier, op. cit., p. 175 (lettera data a Bagé, il 13 luglio).

[2] *Archives de la Côte d'or*, B. 9303; cfr. Carbonelli, op. cit., p. 150.

[3] AST, *Conti della Cancelleria*, reg. XXXII, fol. 127^{v}; gli inventari editi degli *Arch. de la Côte d'or*, segnalano al 1395-96 un atto di Amedeo VIII che ordina con il consenso del duca di Borgogna e di Jean de Nevers, la riunione al dominio delle terre infeudate a Ludovico d'Acaia. (B. 7461). Notizia poco chiara.

[4] Carbonelli, op. cit., p. 166 e segg.

[5] Datta, op. cit., II, p. 275.

verno sabaudo [1]. Tuttavia così nel 1396 come negli anni seguenti non mancano traccie di relazioni fra il Conte ed il Principe [2].

Con il consenso del duca di Borgogna, il vero capo del governo sabaudo era ora Odde de Villars. Agitazioni di vassalli riottosi che rifiutavano di riconoscere l'autorità del governatore del Conte non dovettero mancare neppure ora: li eccitava il Principe d'Acaia? Contro di essi Odde de Villars doveva assicurarsi in ogni modo: così per togliere agli avversari un appoggio di grande rilievo, il 23 settembre 1396 ottenne che Bona di Borbone « par plusours bonnes, iustes et raysonables consideracions et par especial par le bien et honnour de nous et de nostre très chier et très amé fil le Conte de Savoye et de son pais » promettesse e giurasse « de mantenir sotenir et avancier le bien et honnour de nostre très chier et très amé nepveu messire Odde de Villars en la puissance et gouvernement de la Conté de Savoye de toute nostre puissance et aussy le sotenir a nostre povoir envers tous nous seigneurs, parens et amis et de non fere acort nigon aveyque les enemis de nous et de nostre dit nepveu sains la volupté et consentiment de nostre dit nepveu » [3]. E per mostrare la sua buona volontà, Bona conferiva ad Odde de Villars una pensione di 500 lire da aversi sulle rendite della viscontea di Maulevrier (24 settembre 1396) [4]. Le relazioni fra Mâcon e Bourg appaiono sempre cordialissime ed a più riprese i conti registrano doni della vecchia contessa ad Amedeo ed alle nipotine [5].

[1] *Ibidem*, p. 279; cfr. in *Archiv. Départ. de la Côte d'or, Dijon*, B. 7146, le spese fatte nel castello di Bourg « deis la venue et prise de Bernard de la Rocha et de Guillayne Beineyt de la Coste Saint André, car ou dit chastel non ha lieu convenable où plusieurs prisonniers se puissent tenir, qu'ilz ne parlassent l'un à l'autre ».

[2] Vedi le numerose notizie date dai *Tesorieri Generali di Savoia*, reg. XLIII e XLIV.

[3] AST, *Bresse*, III, n. 5.

[4] *Ibidem*, n. 6.

[5] Noto che la Contessa alla Pasqua del 1398 si trovava a Lione dove le scriveva il nipote (*Conti del Cancelliere di Savoia*, reg. XXXIII, fol. 189 r°).

Nella primavera del 1396, Amedeo VIII era stato condotto a visitare la sposa a Dijon, nell'occasione della partenza del conte di Nevers per l'Oriente [1]. Accompagnavano il futuro Giovanni senza paura numerosi cavalieri sabaudi con a capo lo stesso fratello del Conte, Umberto il bastardo di Savoia. Amedeo VIII si fermò allora a Dijon dal 24 aprile al 1° maggio.

Il Consiglio sabaudo approfittò del viaggio per ottenere dal duca di Borgogna un suo nuovo intervento in Lombardia come già aveva fatto nel 1394 per difendere il Conte suo protetto contro il Monferrato e Milano [2]. E difatti un'ambasceria borgognona formata da Jean Blondel e Robert d'Angueil si recò a visitare il Paleologo, il Visconti ed il Principe d'Acaia « pour mettre payne de ceder et appaiser plusieurs debas et questions estans entre les ditz duc de Millan, le Conte de Savoie et aussi yceulx marquis et prince » [3].

Di fronte ai replicati attacchi del Paleologo al territorio sabaudo, il duca di Borgogna così gli scriveva da Calais il 3 novembre dello stesso anno 1396:

[1] Delaville Le Roulx, *La France en Orient*, I, 211 e cfr. i miei *Quattro documenti sulla politica estera di Amedeo VIII* in *Boll. Stor. Bibl. Subalp.*, XVII, 114.

[2] L'intervento borgognone nel 1394 era avvenuto per mezzo di Philippe de Mouxy, incaricato di « aler en Lombardie devers le Conte de Vertus et le Marquis de Montferrat pour parler à eulx d'aucuns dommaiges et entreprises que leurs gens faisoient sur le terrain, monseigneur le Conte de Savoye et ala devers Madame de Savoye (Bona di Berry) et son conseil pour avoir aucunes instructions de la matiere » 10 maggio 1394. (Dijon, *Archives de la Côte d'Or, Tresor. des Génér. ducs de Bourgogne*, B. 1499, fol. 46 r°).

[3] *Coll. de Bourgogne*, XXIII, f. 20 r°; cfr. pure i Conti del Cancelliere, 1396: « Libravit dicta die (17 settembre) pro uno corjon siriceo rubeo et pro uno quarterono cere albe pro faciendo quoddam magnum sigillum apponendo in littera treugarum factarum per ambassiatores d. ducis Burgundie ex parte d. cum d. duce Mediolani pro facto Girardi de Toutan ».

A nostre très chier et amé nepvueu le marquis
de Montferrat.

Très chier et amé nepvueu. Vous savez la singulière affection que nous avons a nostre très chier et très amé filz le Conte de Savoie et a ses faiz et besoingnes que nous reputons comme nostres, et aussi est il, ses terres et besoingnes en nostre gouvernement; et pour ce vous prions tant attentes comme plus pouons que ses fais et besoignes veuillez pour l'amour de nous avoir pour singulièrement et especialement recommandez et li donner ayde, conseil et confort et a ses gens comme faire vouldrez a nous mesmes sens li faire souffrir faire a ses pays et subgez aucune offense, domage ou empeschiement ne offendre la terre et subgiez de Quier dont la moitié appartient a nostre dit filz ensemble la souveraineté; et si autres choses aviez enpris de faire, vous en veuillez cesser, en nous rescripvant ce dont vous vous complaigniez si cause avez et nous vous y pourverions si bien qu'il appartiendra et certainement en ce faisant vous nous ferez singulier plaisir et si aucune chose voulez par deça, escripvez le nous feablement, car nous le ferons volentiers et de bon cuer. Très chier et amé nepvueu li Sans Esperit vous ait en sa garde. Escript a Calais le III jour de novembre.

Le duc de Bourgogne, Conte de Flandre,
d'Artois et de Bourgoigne [1].

E non bastando tale ammonizione, poichè altre lagnanze faceva il Consiglio di Savoia, nuovamente Filippo di Borgogna scriveva al Marchese poco appresso, il 17 novembre da Arras, insistendo perchè rispettasse i dominii sabaudi [2].

[1] La lettera si trova in AST, *Ducato di Monferrato*, mazzi da ordinare, I.

[2] *Ibidem;* l'attribuzione di questa e della lettera precedente è fatta in base agli *Itineraires des ducs* etc. del Petit ed a Gabotto, *Gli ultimi principi d'Acaia*, p. 288 e 292.

Protezione adunque, per impedire che allo Stato sabaudo venissero danni che ne diminuissero la potenza, ma d'altra parte anche la maggiore sorveglianza per affermare i suoi diritti di protettore. Così le varie agitazioni di vassalli irrequieti, i sospetti contro il principe d'Acaia spinsero il duca di Borgogna ed il duca di Berry a rinnovare l'ordine ad Odde de Villars di non lasciare passare il giovane Conte fuori della Bresse, e fissare il suo soggiorno fino a nuove disposizioni fra la Saône e l'Ain, ordine già dato non sappiamo se nel 1393 o piuttosto nel 1395 [1].

Jehan duc de Berry et d'Auvergne, conte de Poitou, de Bouloigne et d'Auvergne, et nous Phelippe duc de Bourgoigne, conte de Flandres, d'Artois et de Bourgoigne, palatin sire de Salins, conte de Rethel et seigneur de Malines.

A nostre amé cousin, messire Odde de Villars, conseillier de nostre très chier filz le Conte de Savoye, salut et dilection.

Comme pour le bien et seureté de la personne de nostre dit filz et pour obvier a plusieurs maulz et inconveniens qui autrement s'en peussent estre ensuys et pourroient faire, nous par grant et meure deliberation vous ayons autreffoiz chargé de la garde de nostre dit filz et de non souffrir consideré son jeune aage qu'il passast en son pays plus avant que jusques a la riviere d'Ains sens la presence de nous ou de l'un de nous, nous afin que en aucune manière ne enfreignez ne ne souffrez enfraindre nostre dicte ordenance et que vous ne aucun autre ne puisse ou doys de ce pretendre ignorance, actendues les divisions et debas qui encores sont grans ou pays de nostre dit filz et autres plusieurs causes qui a ce nous meuvent, vous mandons de rechief et expressement defendons en tant que nous doubtez courroucier que nostre dit filz vous ne souffrez contre la teneur de nostre dicte ordenance passer

[1] AST, *Traités anciens*, VII, n. 3.

ne aler oultre le dicte riviere ne les mectes dentre les rivieres de Ains et Sone pour quelque cause ou occasion que ce soit, sachans que se faisiez ou souffrez faire le contraire, que ja n'aviegne, vous encourriez nostre indignation a tousiours: si gardez sur la dicte peine qu'il n'y ait defaut. Mandons aussi par ces mesmes presentes a tous les feaulx et subgez de nostre dit filz que a garder nostre dicte ordenance vous donnent ayde, conseil et confort de tout leur pouoir sens contredit ou difficulté se mestier en avez et requis en sont.

Donné a Paris, le XXIX jour de septembre l'an de grace mil ccc quatre vins et sèze.

E pochi giorni dopo, il 16 novembre, il duca di Borgogna scriveva ad Odde de Villars ed agli altri consiglieri di Savoia che avuto riguardo alle grosse assegnazioni di denaro da Amedeo VII e poi da Bona di Berry accordate sulle rendite di città e castellanie a molti personaggi, se ne sospendesse il pagamento fino a che il Conte non fosse giunto all'età maggiore [1]. Ma probabilmente questa disposizione venne provocata dallo stesso Odde de Villars per cercare di ovviare agli imbarazzi finanziari della Contea.

Già poco prima per sorvegliare le finanze sabaude, il duca di Borgogna aveva approfittato del soggiorno del Conte a Dijon per fare nominare tesoriere generale di Savoia una persona di fiducia, Pierre Andrevet, la cui nomina è appunto datata da Dijon, il 28 aprile 1396 [2]. Ed i rapporti fra Bourg e Dijon continuano frequentissimi con frequenti scambi di ambasciatori e di lettere: le controversie e le lotte fra i nobili savoiardi erano per il duca di Borgogna motivo per continui interventi; così il duello di Odde de Grandson con Gerard d'Estavayer avvenne solo dopo l'approvazione di Filippo l'Ardito [3].

[1] AST, *Obblighi e quittanze*, III, n. 30. L'ordine è dato dal Castello di Gosmay.

[2] AST, *Tesorieri Generali di Savoia*, reg. XLII, fol. 1.

[3] Carbonelli, op. cit., pag. 174 e segg.

Nello stesso anno 1397, si offrì al duca di Borgogna l'occasione di avvantaggiarsi della posizione speciale che esso aveva nello Stato sabaudo. La spedizione di Jean de Nevers terminò, come è noto, con la sconfitta di Nicopoli: il principe borgognone cadde prigioniero di Baiazet che non tardò ad acconsentire a liberare il prigioniero a peso d'oro. Per radunare i 200000 fiorini necessari, il duca di Borgogna si rivolse oltre che ai sudditi, anche al governo sabaudo.

Di trattare con il Consiglio di Savoia per tale bisogna fu dato incarico a Jocerand Frepier, ricevitore generale del ducato di Borgogna, con Guillaume de Vienne e Jean de Saulx [1]. Trattative lunghe e difficili: Jocerand Frepier dopo essere stato a Bourg nel maggio 1397, si recò a riferire al duca allora a Parigi la risposta ottenuta, ritornando con lettere del duca a Bourg nuovamente il 27 giugno. Il Consiglio allora cedette ed acconsentì all'idea di levare negli Stati un *aide:* il Frepier rimase fino all'8 luglio a Bourg per sollecitare la rapida spedizione delle lettere ed istruzioni che il Conte doveva inviare ai suoi ufficiali per raccogliere l'*aide.*

Ma poichè non parve che la rapidità del Consiglio fosse sufficiente, Guillaume de Vienne e Jocerand Frepier ritornarono a Bourg per chiedere che il Cancelliere di Savoia visitasse per sollecitare la raccolta del denaro gli Stati. Nè la cosa finì: nuovo convegno a Bourg col Consiglio il 4 settembre, relazione del viaggio del Cancelliere e nuove proposte da parte sabauda per avere l'*aide:* pare che molto abilmente il Consiglio volesse unire questo sussidio da chiedersi ai sudditi con l'altro sussidio necessario per il pagamento del dovario della madre del Conte, Bona di Berry. Erano sorte a questo proposito per il riscatto del Faucigny, delle contestazioni con Bernardo d'Armagnac ed il Consiglio di Savoia ne

[1] *Bibl. Nationale, Collection de Bourgogne*, vol. XXVI, foll. 134, 151, 275; *Archives de la Côte d'or,* B. 1513.

approfittò per chiedere l'intervento dei due duchi protettori, Borgogna e Berry.

Jocerand Frepier nuovamente si recò a questo scopo a Bourg il 24 ottobre: i due duchi desideravano che il Conte inviasse a Parigi suoi ambasciatori per risolvere la questione. Vi si recarono infatti immediatamente il Cancelliere di Savoia, Jean de Conflans, il tesoriere generale Pierre Andrevet, il consigliere Girard de Thury ed il segretario Pierre Pugin con vari scudieri, fra cui Pierre Chastal, Amé Macet e Bertrand Melin. Partiti da Bourg il 26 ottobre, arrivarono a Parigi il 5 novembre, prendendo dimora nel palazzo che il Conte aveva a Parigi [1].

Rimasero a Parigi fino alla fine del dicembre: poichè il duca di Borgogna si trovava ora alla conclusione dell'accordo con l'Armagnac ad Arras, fu inviato un segretario appositamente a presentargli il trattato perchè vi mettesse il suo sigillo.

Bertrand Melin ed i segretari del Conte ebbero non poco lavoro da sbrigare per tutti gli acquisti loro ordinati per Amedeo VIII e le sue sorelle: due cappelli di velluto rosso, speroni d'oro, una sella dorata, bottoni d'argento e d'oro per il giovane Conte ed inoltre « matines illumines d'or fin a ystoires d'ymages [2] ». Si spesero per tutte queste provviste cento scudi che furono provvisti dal fiorentino Bonaccorso Pitti.

Ma fatto l'accordo per il Faucigny risorse la questione dell'*aide* e per ottenerlo si decise di convocare gli Stati per il 23 febbraio 1398 [3].

Jocerand Frepier che veniva forse in questi mesi creato dal Conte suo governatore della Contea di Maulevrier [4] si trovò presente in quella circostanza a Bourg, ripartendone però poco lieto

[1] AST, *Tesorieri Generali di Savoia*, reg. XLII, fol. 186b.
[2] *Ibidem*, fol. 188 e segg.
[3] *Arch. Départ. de la Côte d'or*, B. 1515, fol. 49v.
[4] *Arch. Départ. de l'Isère*, B. 3888.

per Dijon per riferire al duca il rifiuto opposto dagli Stati: essi non avrebbero dato alcun sussidio fino a che il Conte non avesse visitato i suoi domini. Secca lezione al duca che aveva vietato ogni viaggio del Conte per il suo Stato oltre l'Ain. Non siamo informati come le trattative continuarono: però il duca di Borgogna non rinunciò all'aiuto finanziario sabaudo, e nel 1399 di bel nuovo Jocerand Frepier doveva poi occuparsi della faccenda [1].

Jocerand Frepier ritornò ancora una volta da Dijon a Bourg, ma per un'altra faccenda: il viaggio di Amedeo VIII a Dijon. Il 4 settembre del 1397 egli aveva compiuto i quattordici anni, approssimandosi alla pubertà; doveva quindi pensare alla consumazione del matrimonio con Maria di Borgogna celebrato nominalmente quattro anni prima. Era una precauzione del duca: il Conte sarebbe uscito, secondo l'uso sabaudo, di minorità, ed occorreva ovviare al pericolo che egli protestasse contro il matrimonio imposto e non consumato.

Già nell'autunno del 1397 si era parlato di questo punto: Amedeo VIII aveva scritto il 24 novembre alla sposa che aveva ora del resto solo poco più di undici anni [2]; Jocerand Frepier nel dicembre venendo a Bourg si era occupato della cosa con Odde de Villars, fissando il viaggio alla primavera del 1398. Le compere fatte a Parigi dagli ambasciatori di Amedeo VIII erano già in previsione di questo solenne viaggio.

Il 19 maggio Jocerand Frepier ritornò a Bourg per sapere la data precisa della partenza del Conte per Dijon: fu fissato il 26 marzo seguente [3]. I preparativi da lungo tempo duravano: nel febbraio si erano cercati a Friburgo e nel Vaud dei muli per il viaggio; il 20 febbraio si faceva acquisto per il Conte di una daga

[1] *Ibidem*, B. 1518, fol. 49v.
[2] *Ibidem*.
[3] *Bibl. Nation., Coll. de Bourg.*, XXVI.

con la guaina ornata di ornamenti d'oro e d'argento; si comperano stoffe e pelliccie a Chambéry ed a Lione [1].

Misura più importante era la nomina di Jean de la Baume a luogotenente del Conte « quamdiu ipsum a comitatu Sabaudie seu dominum Oddonem de Villario abesse contigerit » [2].

Ma inutilmente si attese Amedeo VIII a Dijon per Pasqua. Non si potè dare assetto a tutte le cose come era necessario prima che il Conte potesse lasciare lo Stato per un periodo anche lungo ed inoltre verso la fine del marzo arrivarono a Bourg degli ambasciatori del Re dei Romani, Venceslao, Jean von Gudensberg, vescovo di Schleswig, ed il conte Diether von Katzenellenbogen che recavano ad Amedeo VIII un diploma del Re dei Romani datato da Yvoir, il 17 marzo. Venceslao aderendo alle richieste fattegli l'anno precedente da ambasciatori sabaudi, confermava al Conte di Savoia il vicariato imperiale sulle diocesi di Sion, Lausanne, Genève, Maurienne, Tarentasia, Belley, Lione, Macon, Grenoble, Aosta, Ivrea, Torino, vicariato che Carlo IV aveva concesso ad Amedeo VI il 12 maggio del 1365: inoltre venivano confermati tutti i privilegi che allo stesso Conte aveva Carlo IV concesso il 4 maggio 1365 [3].

I due legati imperiali presentarono però al Conte altri due documenti imperiali di grave importanza. Nel primo si conteneva l'ordine di impedire che alcuno potesse offendere i territori del duca di Milano attraverso ai territori sabaudi [4]; il secondo riguardava la reggenza dello Stato sabaudo [5].

Venceslao, dopo aver premesso del suo diritto di sorvegliare il governo dei suoi vassalli, specialmente durante la loro minorità, diceva ad Amedeo VIII che « sentientes itaque te, patriam et comitatum

[1] AST, *Tesorieri Generali di Savoia*, reg. XLII.
[2] AST, *Conti della Cancelleria*, reg. XXXII.
[3] L'atto inedito è in AST, *Diplomi imperiali*, mazzo VII, n. 19.
[4] *Ibidem*, n. 18.
[5] *Ibidem*, n. 17: un accenno assai vago del documento si trova in Cibrario, *Il Conte Rosso*, p. 104, n. 2, dallo Zibaldone Pingoniano.

tuum regi et gubernari aliter et per alios quam deberet, ex quorum gubernatorum defectu et culpa, quemadmodum per gentes nostras sumus plenius informati, comitatus et patria tua sensit et sentit enormia dampna et non modica detrimenta, quod tibi, patrie et comitatui tuis, ut habuimus, non potuisset occurrere si gubernatores ipsi per prelatos, barones, nobiles et comunitates tue ditioni suppositos et supposita vel maiorem partem ipsorum, quemadmodum solitum est, servari tibi dati et electi fuissent, cupientesque tibi superinde salutari remedio providere, tenore presencium tibi precipimus et mandamus, inhibemusque quatenus de cetero aliquibus rectoribus, administratoribus, curatoribus, consiliariis sive gubernatoribus tuis aliqualiter non obedias nec intendas nec eis aliquam potestatem, audientiam, exercicium vel regimen comitatus patrie et subditorum tuorum ullomodo permittas nisi rectores, consiliarii vel gubernatores ipsi tibi comitatus et patrie tue dati et electi fuerint per prelatos, barones, nobiles et comunitates predictas..... ». Tutti gli atti dei non legittimi governatori erano dichiarati nulli; il Conte riceveva l'ordine di prestare obbedienza alla presente decisione sotto pena di essere privato di tutti i feudi imperiali ed uguale ordine era dato a tutti i vassalli del Conte.

Quale fosse l'origine dell'inaspettato intervento imperiale negli affari di Savoia non è difficile scoprire: era l'ultimo tentativo del principe d'Acaia per mezzo di Gian Galeazzo Visconti di combattere l'influsso borgognone alla Corte sabauda, prima che con la consumazione del matrimonio di Amedeo VIII, la sua causa non fosse irreparabilmente compromessa [1].

Come abbia risposto il Consiglio sabaudo alla intimazione imperiale non sappiamo, certo si ebbe un momento di indecisione come attesta il rinvio del viaggio a Dijon. Si dovette discutere non

[1] A richiedere la conferma dell'investitura, nel 1397, era stata inviata a Venceslao una ambasceria come risulta dal seguente pagamento: « L. die XXIIII martii Petro Dorerii fozzerio domini misso de Mellionaz

poco e gli inviati imperiali ricevettero certo belle parole e promesse: l'8 aprile acconsentirono a ricevere l'omaggio del Conte a Venceslao, e ripartirono il 16 aprile, diretti a Pavia presso il Visconti [1].

Odde de Villars non poteva certo rompere i rapporti con il duca di Borgogna per accontentare il Principe d'Acaia ed il duca di Milano; però la conferma del vicariato e dei privilegi rinnovava i vincoli che i Conti di Savoia avevano sempre curato di conservare con l'Impero per sottrarsi alle correnti accentratrici di Parigi; opportuno quindi e significativo era l'intervento imperiale alla vigilia della partenza del conte di Savoia per Dijon e Parigi.

L'8 aprile Jocerand Frepier ripiombò a Bourg per sapere il motivo del mancato viaggio del Conte a Dijon e fu invitato a ritornare la settimana seguente quando sarebbe venuto a Bourg il principe d'Acaia: subito dopo la sua partenza si sarebbe fissato il giorno definitivo del viaggio di Amedeo VIII. Puntualmente si trovò a Bourg il 15 aprile il Ricevitore generale di Borgogna senza poter concludere nulla essendo caduti ammalati ad un tempo ed il Conte ed Odde di Villars. Finalmente si dovette venire ad un accordo con il Principe d'Acaia e solo allora si mise in viaggio Amedeo VIII il 30 aprile. Lo accompagnavano Odde de Villars, il cancelliere Jean de Conflens, il tesoriere Pierre Andrevet, il Ricevitore di Borgogna Jocerand Frepier, Aimon d'Aspremont, Boniface de Challant e numerosi altri cavalieri sabaudi [3].

Lugdunum ad ambaxiatores domini nostri prope euntes ad Regem Romanorum pro ipsis adducendis de Lugduno Mellionacum, II fl. pp.» (*Conti della Cancelleria*, 1397). « Item die XXIX (settembre) eiusdem mensis Arnaldo Halte theotonico repportanti litteras domino episcopo Slesincensi Cancellario imperatoris ex parte cuius episcopi apportaverat litteras domino L scuta auri » (ibid., fol. 1857).

[1] Vedi l'omaggio di Amedeo VIII in AST, *Protocolli ducali*, reg. LVII, fol. 114.

[3] AST, *Tesor. Gen. di Savoia*, reg. XLII: *Conti della Cancelleria; Arch. de la Côte d'or*, B. 8567, e B. 1515, fol. 65 r.

L'8 maggio già era a Dijon; presso la sposa si fermò fino al 23 maggio seguente ed a Dijon veniva in quei giorni da Mâcon un inviato della nonna, Bona di Borbone; quindi dopo avere fatto i doni di circostanza alla dama d'Orges « maîtresse » della Contessa, ed a tutti gli ufficiali e servi che circondavano Maria di Borgogna, Amedeo VIII riparti per Parigi dove i duchi di Berry e di Borgogna l'attendevano per presentare il nuovo Conte di Savoia al Re ed alla corte di Francia [1].

Ad intendersi con il duca per il viaggio a Parigi, già da Beaune erano andati a Parigi due scudieri del Conte, Andrée de Grolée e Guillelmet de Challes. Il Consiglio di Savoia intendeva approfittare di quel viaggio per risolvere col consiglio del Re più di una questione: così ad esempio, davanti al Parlamento di Parigi v'era da qualche tempo una questione con il Capitolo di Lione per causa dell'acquisto fatto dall'abbate dell'Ile Barbe presso Lione del feudo di La Rochetailliée; già nei mesi precedenti Bertrand Melin era venuto per quella questione a Parigi, occupandosene con alcuni avvocati parigini [2].

Accompagnato dalla sua Corte, da Jean de Vergey ciambellano di Borgogna inviatogli incontro dal duca Filippo e da Jocerand Frepier, giunse Amedeo VIII il 25 maggio a Bar-sur-Seine, dove essendo la festa di Pentecoste si fermò tutto il giorno [3]. Più

[1] AST. Sez. Cam. *Pezze giustificative:* pagamento a Symon le Germener albergatore di Dijon, presso di cui dimorarono persone del seguito del Conte.

[2] AST, *Tesor. Gen. di Savoia,* reg. XLII, fol. 186 v: Libravit ad expensas Bertrandi Mellini missi de mandato domini et d. Oddonis de Villariis gubernatoris a Burgo in Breissia Parisius... pro prosecutione cause appellationis facte per abbatem et conventum Insule Barbare coram dominis parlamenti regii pro facto feudi castri Ruppiscise per dominum a predictis abbate et conventu noviter acquisiti, quam causam appellationis dicti abbas et conventus prosecuerunt in dicto parlamento, quorum expensas dominus ut dicitur pro dicta prosequtione convenit supportare... (9 febbraio-12 marzo 1398) etc.

[3] AST, *Conti della Cancelleria,* reg. XXXIII, fol. 54 r.

che i falconi inviatigli in dono a Dijon dal duca di Berry, o la visita fatta ai frati Cordiglieri di Dijon, lo divertiva il gioco in cui consumò quel giorno otto scudi. Era il gioco l'unica passione viva che i documenti ci permettono di scorgere nell'animo del giovane Conte: continui, quasi giornalieri erano i versamenti fattigli dal tesoriere per giocare e già anni prima il tesoriere registrava che dopo avere giocato al mattino, nuovamente « post prandium voluit ludere et iterum petiit pecunias cui tradidi quattuor grossos, set noluit recipere eo quod non erant tot quot volebat et ceteri pueri cum eo existentes receperunt dictos IIII denarios grossos »[1]; così altra volta registrava « libravi eidem pro ludendo die XIII mensis [septembris] quos cepit in bursa XVIII denarios grossos »[2].

Arrivò Amedeo VIII il 2 giugno a Conflans presso Parigi dove abitava il duca di Borgogna: a pranzo sedette il Conte con i duchi di Borgogna, Berry, Borbone, il conte di Nevers, il conte di Saint-Paul ed altri illustri signori di Francia[3]. Entrato poi nella capitale, prese dimora nell'Hôtel de Savoie presso Rue du Temple[4], donato ad Amedeo VII da Carlo VI nel 1383. Il 4 giugno poi assistette ad una seduta della III Congregazione del clero francese, in cui si discuteva circa il modo di porre fine allo Scisma d'occidente[5].

La vita vivace della grande città dovette non poco impressionare il giovane principe abituato alla vita tranquilla dei castelli della sua verde Savoia. Ogni giorno fu una sensazione nuova: vi-

[1] *Arch. de la Côte d'or,* B. 1514, fol. 83 r.

[2] AST, *Conti della Cancelleria,* reg. XXXII, fol.

[3] Petit, op. cit., p. 275-276.

[4] Sull'abitazione dei Conti di Savoia a Parigi vedi Cordey, op. cit., p. 353: un atto del 13 luglio 1398 è redatto « in hospicio prelibati domini Comitis Sabaudie sito in vico Johannis Olearii in parrochia sancti Nicholay de Campis » (AST, *Obblighi e quittanze*, III, n. 32).

[5] Vedi A. Segre, *I conti di Savoia e lo Scisma d'occidente,* in *Atti R. Acc. Scienze,* Torino, XLII, p. 57, ed Ehrle, *Neue Materialen zur Geschichte Peters v. Luna* in *Archiv. f. Litt. u. Kirchengeschichte,* VI, p. 281.

sita negozi e fa compere di stoffe color rosso, bianco e nero, di cose preziose, di armi per sè, per Odde de Villars ed i servi nei negozi del Grand-Pont o della Grande-Rue-Saint-Denis, come nel negozio all'insegna « des deux roses » ; riceve doni di cani e di cavalli dai duchi di Berry, Borgogna e Borbone ; si recano a fargli omaggio menestrelli ed araldi di tutti i principi della Corte. E fra i suoi spassi pensa ai libri : manda a chiedere alla vedova di Enguerrand de Coucy « ung roman que monseigneur avoit presté au seigneur de Coussi pour le temps qu'il vivoit » e spende tre scudi dati ad Huguet l'escrivain, « pour avoir fait es matines de monseigneur certaynes ystoyres d'or fin et d'asur ». Nè dimentica la giovine sposa cui scrive ad Arras, e manda a visitarla a suo nome il maggiordomo François de Menthon. Anch'egli risponde con doni ai doni che riceve : a Parigi si incontra con un lontano zio Teodoro Paleologo Cantacuzeno, ambasciatore di Manuele II Paleologo, e per mezzo suo invia al basileus bizantino un cavallo baio in dono [1].

Mentre egli si svaga, Odde de Villars ed il duca di Borgogna si occupano di questioni politiche : curano la questione del feudo di La Rochetailliée ; corrispondono col luogotenente del Conte che da Bourg scrive su quanto avviene ; Sibuet de Briord viene appunto a Parigi « pro certis arduis eiusdem domini secretis negociis » [2] e vi è inoltre la questione finanziaria, chè il denaro radunato nella primavera non è sufficiente ed occorre nell'urgenza ricorrere alle buone grazie di Jocerand Frepier che venne fatto a vita custode dell'Hôtel del Conte [3].

Ma al duca di Borgogna non era sufficiente l'avere stretto alla propria famiglia il giovane Conte di Savoia per mezzo del matri-

[1] AST, *Tesorieri Generali di Savoia*, reg. XLIV, fol. 233 e segg.

[2] *Ibidem*.

[3] *Archives Dép. de l'Isère*, B. 3887 : Jocerand Frepier è creditore del Conte per 908 franchi d'oro, per mutuo e per compere fatte a nome del Conte. Vedi pure nello stesso Archivio, B. 3888, molte carte relative agli obblighi finanziari del Conte a Parigi.

monio con la figlia. L'ordinanza del 2 novembre 1393 aveva dato al duca di Borgogna un vero protettorato sullo stato sabaudo: diritti gravissimi che sarebbero stati annullati ora che il Conte stava per uscire di minorità. Il duca Filippo abilmente pensò di assicurarsi definitivamente tale posizione di superiorità non ben delineata, e colse l'occasione del soggiorno di Amedeo VIII a Parigi per imporre al Consiglio sabaudo la sua volontà e vincolare lo Stato sabaudo verso la Borgogna in modo più sicuro e più duraturo.

D'accordo con il duca di Berry impose quindi al Conte di Savoia un nuovo ordinamento del governo, dove sotto specie di voler dare assetto definitivo alla amministrazione si assicurava definitivamente il controllo di tutto quanto si sarebbe fatto in Savoia. La fedeltà dei consiglieri del Conte fu assicurata facendo loro assegnare dal giovane Conte delle pensioni annue.

Le nuove « Ordinationes facte per dominos duces Biturii et Burgundie ac comitem Sabaudie super regimine persone et patrie ipsius comitis » furono firmate l'8 giugno: certo i due duchi al corrente dei bisogni dello Stato sabaudo le avevano già discusse e preparate prima ancora che Amedeo VIII arrivasse a Parigi. Non ci è giunto l'originale ma soltanto una copia autentica [1].

Nous Jehan, filz de Roy de France, duc de Berry et d'Auvergne, Conte de Poitou, de Bouloigne et d'Auvergne, Philippe filz de Roy de France, duc de Bourgoingne, conte de Flandres, d'Artois et de Bourgoingne, palatin, sire de Salins, conte de Rethel et seigneur de Malines, frères, et Amé, conte de Savoie, faisons savoir a tous, que comme nous, les diz Jehan et Philippe, pour la grant et perfaicte amour que nous avons et sommes tenuz avoir au dit Amé qui est né et procréé du corps de la fille de nous Jehan, contesse de Savoie et d'Armignac, et qui à a femme et espouse par

[1] AST, Sez. Camer., Registro citato, fol. 142[r].

leal mariage la fille de nous Philippe, tant pour cause de la proximité du sang et linaige en quoy nous nous attenons ensemble, comme pour cause de la dicte affinité de mariage et autrement, ayans ja pieça consideration a ce que le dit Amé après le trespassement de feu le Comte de Savoie, son père, dont Dieu ait l'ame, jadiz filz de nous le dit Jehan et nepveu de nous le dit Philippe, demoura moindre d'aage et en gouvernement d'autruy et aussi ses terres et possessions, ayons plusieurs foiz envoyé de noz gens notables par devers le dit Amé a present Conte, nostre très chier et très amé filz, principamment pour savoir l'estat de sa personne et aussi de ses pais, faiz et besoignes, et mesmement nous Philippe y aions esté en nostre personne a fin de donner a nostre dit filz tout le conseil, confort et aide que nous pourrions, et de present nous le dit Amé, Conte de Savoie, qui par la grace de Dieu sommes venuz en aaige de quinze ans ou environ, nous soions trait en France par devers monseigneur le Roy et noz diz très chiers seigneurs et pères, les ducs de Berry et de Bourgoigne, pour les veoir et visiter et leur faire honneur et reverence comme il appartient, nous touz trois ensemble, ducs de Berry et de Bourgongne et Conte de Savoye, dessus nommez, pour le bien, seurté et bon gouvernement de la personne de noz le dit Conte et aussi de noz diz pais, terres, possessions et subgez, avons par grant et meure deliberacion des geus de noz grans et privez consaulz estrois avec nous avisié certains poins, ordonnances et articles, fait yceulx mettre en escript lire et examiner en noz presences et les ont iurez es mains de nous le dit Conte, presens nous Jehan et Philippe, tenir, garder et observer, senz venir ou souffrir venir a l'encontre, messire Odde de Villars, le sire de Montjovet, messire Girard de Thury, messire Jehan de Conflanz chancellier, messire Jehan seigneur de Coingeron, messire Boniface de Chalan chevaliers et Amé d'Aspremont escuier, touz conseilliers de nous le dit Conte, des quelx poins et articles corrigiez et mis en forme la teneur s'en suit de mot a mot.

Ce sont les ordonnances avisées par noz seigneurs ducs de Berry et de Bourgoingne pour le gouvernement de monseigneur le Conte de Savoye leur filz, tant de sa personne comme de son hostel, de son pais et de ses besoignes :

I. Premierement que pour la garde et gouvernement de la personne de mon dit seigneur de Savoye et de son pais, soit et demeure continuelment avecques lui messire Ode de Villars, comme principal compaignon de mon dit seigneur de Savoie, le sire de Montjovet, messire Girart de Thury, chevaliers et Amé d'Aspremont escuyer soient et demourent continuelment ou le plus souvent que faire se pourra avecques mon dit seigneur de Savoie pour luy conseillier avec le dit messire Ode ; et se touz les quatre dessus nommez ne povoient faire residence continuelment avecques mon dit seigneur de Savoie pour autres occupations ou empeschemenz que pourroient survenir, que, s'il puet estre, qu'ilz y soient les trois ou a tout le moins, les deux, et que pour especial le dit Amé ne s'en parte point, mais demoura ainsi comme il a acoustumé avecques le dit monseigneur de Savoye ;

II. *Item* qu'aucune alienation, obligation ou charge du demaine de Savoye ne soit faicte pour quelconque cause que ce soit, sanz le faire savoir premierement a noz diz seigneurs avecques les causes qui a ce pourroient mouvoir et que s'il leur sembloit expedient, ce feust fait par leur consentement et licence ;

III. *Item* que le dit monseigneur de Savoye en toutes ses besoignes use principamment du conseil des quatre dessus nommez et aussi de son chancellier qui doit estre le chief du conseil ;

IV. *Item* que tous les faiz du seigneur touchans finances, soit de l'ordinaire ou de l'extraordinaire soient passez par le chancellier et les IIII dessus nommez ou au moins les deux d'iceulx et par lectres qui seront scellées par le chancellier es signacions des quelles seront nommez par le secretaire ceulx du conseil qui auront esté presens a les passer ;

V. *Item* que toutes les finances du seigneur se passent par les mains du tresorier, le quel ne pourra riens despendre se n'est par lectres du seigneur, telles comme dit est, en prenant quictance de ceulx a qui les deniers seront bailliez et sera tenu de rapporter les lectres et quictances en la chambre des comptes, autrement les deniers ne luy seront pas allouez;

VI. *Item* est advisé que au conseil du dit monseigneur de Savoye, avec le chancellier et les IIII dessus nommez, seront les seigneurs de la Chambre, messire Raoul de Gruyères, le seigneur de Valuphin, le seigneur de Corgenon, le seigneur de Miolans, messire Boniface de Chalant et messire Jehan de Vernay et messire Girart de Tarnier, les quelz venront devers mon dit seigneur de Savoye et en sa court quant ilz seront mandez ou quant il sera besoing et seront deffraiez comme il est acoustumé;

VII. *Item* que aussi ou fait de la justice demourront du conseil qui y sont ordonnez à Chambéry;

VIII. *Item* n'est pas l'entencion de noz dis seigneurs qu'autres soient retenuz du conseil du dit monseigneur de Savoye, senz leur faire assavoir et que ce soit par leur ordonnance;

IX. *Item* est l'entencion de noz diz seigneurs d'envoier de leurs gens chevaliers et clercs ou pais de Savoie pour estre avec le conseil du seigneur, savoir l'estat et gouvernement du pais tant du demaine comme de la justice et des officiers et de veoir en la chambre des comptes l'estat des finances et les charges qui sont sur le demaine, les debtes du seigneur et tout rappourter a noz dis seigneurs pour y avisier ou prouffit de monseigneur leur filz et du pais, et, s'il est expedient, mon dit seigneur de Savoye par l'aviz de son conseil et des gens de nos seigneurs pourront pourveoir là ou il appartendra;

X. *Item* attendu le jeune aage du dit monseigneur de Savoye et que son demaine est forment chargié et qu'il est obligié a pluseurs personnes, est expedient de deschargier la despense de son

hostel le plus que l'en pourra de genz qui n'y son necessaires et en tous les offices de l'ostel soient mis genz d'honneur saiges et prudeshomnes aagiez souffisamment qui soient de bonnes meurs et de bon gouvernement;

XI. *Item* que les officiers et serviteurs de l'ostel y soient mis ou retenuz par l'aviz du Chancellier et des IIII nommez ou premier article de ceste instruction ou au moins des trois ou des deux d'iceulx en l'absence des autres;

XII. *Item* que par l'aviz du Chancellier et des IIII dessus diz soit avisié combaen le dit monseigneur de Savoye devra despendre ordinairement par mois et soit enioint aux officiers qu'ilz ne passent point l'ordonnance et soit la despense tellement rieuglée et moderée qu'elle soit paire tant pour l'honneur du seigneur et descharge de sa conscience comme aussi pour l'honneur de ceulx de son conseil mesmement de ceulx qui sont prouchains de lui;

XIII. *Item* que pareillement la despense extraordinaire comme de robes, de linges, de vaysselles, de chevaulx, de messaigeires, soit ordonnée par l'aviz du chancellier et des quatre dessus diz ou la plus grant partie d'iceulx et soit restrainte le plus que l'en pourra, mesmement jusques a tant que le dit monseigneur de Savoye se soit aucunement acquictié et deschargié de ses debtes;

XIV. *Item* qu'aucuns dons ne soient faiz par le seigneur montans a plus de vingtz frans pour une foiz, se n'est par l'aviz du Chancellier et des quatre dessus diz, ou des deux d'iceulx en l'absence des autres;

XV. *Item* pour ce qu'il pourroit avenir qu'aucun pourchasseroit commissions ou voyages a grans fraiz qui ne seroient pas necessaires, est avisié qu'aucunes commissions ou voiages ne soient faiz se n'est par l'ordonnance du Chancellier et des quatre dessus diz ou la plus grant partie d'iceulx, les quelz aussi leur taxeront leur gaiges raisonnables;

XVI. *Item* que les officiers qui y sont necessaires pour l'exercice de la justice, la garde des chasteaux, les receptes et gouvernement du demaine et autres necessaires seront estabiiz par le seigneur, par l'aviz du Chancellier et des IIII dessus diz ou la plus grant partie d'iceulx, aux gaiges anciens et acoustumez senz creüe, mais bien pourront estre diminuez s'il semble estre expedient;

XVII. *Item* est moult necessaire que es offices du seigneur tant au conseil de Chambéry et en la chambre des comptes, s'il y en failloit mettre aucun, comme es autre offices dessus diz, soient mises bonnes personnes et souffisans senz faveur ou reprouche et qui ne soient pas convoiteux ne partieulx et eyment le seigneur et son prouffit et qu'ilz soient ses subgez senz moien, se faire se puet bonnement, et ne soient de retenue ne de pension d'autre seigneur quelconque, et s'il y en y avoit aucuns de present, ilz renonceront a tous autres seigneurs ou il seront deschargiez des offices de monseigneur de Savoye;

XVIII. *Item* soit enchargié et commandé notablement aux officiers de la justice par leur serement, qu'ilz facent droit et raison a chascun senz faveur et senz convoytise et s'il avenoit qu'aucun fit le contraire, qu'il soit destitué de l'office, puniz selon ce qu'il appartendra et y soit pourvue d'autre;

XIX. *Item* que des condempnations, amendes, composicions, forfaitures, ventes, biens vaccans et eschoutes de bastars ne soient faictes aucunes graces se n'est par le seigneur par le conseil du chancellier et des IIII dessus nommez ou la plus grant partie d'iceulx;

XX. *Item* que pour quelconques traictiéz, accors, composicions, remissions ou autres graces, ceulx du conseil, les officiers ou aucuns d'eulx ne prengnent drohez ne autre prouffit quelconque;

XXI. *Item*, attendu l'estat et les charges du dit monseigneur de Savoie, et qu'il est necessité qu'il vive honorablement et sousticngne son estat et paie la despense de son hostel rienglée comme dit est et aussi paie les gaiges ordinaires de ses conseilliers et offi-

ciers et face pluseurs autres fraiz extraordinaires et soustiengne l'estat de mes damoiselles ses sœurs et paie ses debtes,

Est ordonné par nos diz seigneurs que toutes les assignations faictes sur les receptes et finances du dit seigneur tant sur son demaine comme autrement parez, filz et aumosnes, les gaiges ordinaires et les ediffices sostenuz soient differées ou delayées jusques a deux ans, ou autre temps qu'il sera avisié en tout ou en la plus grant partie, et mon dit seigneur face prendre et lever de ses revenues ce qui sera necessité pour son estat soustenir et aussi de mes damoiselles ses sœurs, sauf que s'il y avoit aucunes assignations necessaires ou privilegiés telement qu'il les convenist paier pour piiz eschever il en soit fait selon l'aviz du Chancellier et des quatre dessus nommez ou premier article de ceste memoire ou des troiz d'iceulx, appellez a ce les gens de noz dis seigneurs se ilz sont au pais;

XXII. *Item* que pour aucunement deschargier le dit monseigneur de Savoye, ordonnent noz diz seigneurs que toutes lieutenances, pensions et gaiges ordonnez depuis le trespas de monseigneur de Savoie dernierement trespassé et non acoustumez d'ancienneté cessent du tout pour quelconque cause qu'ilz aient esté mis sus, non obstant quelconques lectres sur ce ordonnées. Et sera ordonné de nouvel quelz pensions et gaiges auront les conseilliers et officiers qui sont ou seront retenuz par l'aviz du Chancellier des quatre dessus nommez au commencement de ceste mémoire et des genz de nos dis seigneurs tant qu'il seront au pais;

XXIII. *Item* soit avisié par le conseil du dit monseigneur de Savoye et les genz de ses contes et de noz dis seigneurs de recouvrer et remettre en sa main les chasteaux, villes et terres de son demaine qui son engaigées en son très grant preiudice et dommaige, car par ce les ediffices vont en ruyne, les droiz du seigneur perissent, les subgiez des terres sont aucune foiz durement traictiez, ceulx qui tiennent les engaigences en lieuvent de grans prouffiz et s'en ensuyvent autres inconveniens;

XXIV. *Item* ordonnent nos diz seigneurs et deffendent que doresnavant aucunes des terres du demaine de mon dit seigneur leur filz ne soit engagée ne mise hors de sa main pour quelconque cause que ce soit, se n'est par le consentement et licence de noz diz seigneurs et que les causes leur soient declairées;

XXV. *Item*, pour acquictier mon dit seigneur de Savoie devers madame sa mere d'une grant somme de deniers en la quelle il est tenuz par le traictié fait avec elle pour cause de son dot et de son douaire et aussi pour aidier au dit monseigneur de Savoie et soustenir son estat et de soy acquictier autre part et necessité, qu'il demande et face demander aidez a tous ses pais et de telz sommes de deniers qu'il est ou sera avisié;

XXVI. *Item*, quant aucunes besoignes notables ou de grant pois surviendront, ceulx du conseil qui sont nommez cy dessus, oultre les quatre principaulx nommez au commencement de ceste mémoire, seront mandez venir a la court pour avoir leurs deliberations sur les grosses besoignes du seigneur qui seront a expedier;

XXVII. *Item*, attendu que le dit monseigneur de Savoie est presentement aagiez et que les bonnes genz de son pais ont grant desir de le veoir comme deuz est, et que ceulx de son conseil dient que s'il va visiter son pais toutes ses besoignes en vaulront myeulx, par especial le fait de sa justice, noz diz seigneurs en sont assez d'accord, pourvueu que mon dit seigneur leur filz soit bien acompaigné et qu'il ne soit point mené en aucun lieu qui ne soit bien asseur de sa personne sanz aucun peril ou doubte;

XXVIII. *Item* est avisié que pour les causes dessus dictes mesmement pour le fait de la justice et retourner le pais de Vaulx et corrigier plusieurs d'icellui pais qui ont fait des grans rebellions et excez, il se traye premierement en celle marche, en certains lieux seurs marchissans a la Conté de Bourgoingne et que l'en

mande ceulx des quelx il sera conseillé et par bon et meur conseil procede a ce qui sera a faire;

XXIX. *Item*, quant a la correction de ceulx qui auront excedé soit bien avisié qu'elle soit atrempée et non pas trop rigoreuse et que les innocens ne soient puniz pour les delinquens; et soit consideré que le dit monseigneur de Savoie a besoing d'avoir aide de son pais et qu'il est jeune, si faulra aucunement supporter ceulx qui ne seront pas grandement coulpables et qui pourront avancier le fait du seigneur et ceste fourme et seurté doit estre gardée en touz les lieux es quelx le dit monseigneur de Savoie se transportera;

XXX. *Item* que en faisant la reformation du pais et pour ycelle acomplir faulra bien ordonner en especial aucunes personnes saiges et preudeshommes qui en soient chargiez qui facent les informations secretes preparatoires et par especial enquierent du gouvernement des officiers, des corruptions et faveurs s'aucunes en y a des oppressions faictes au peuple per personnes puissans de maulvais contraulx usuraires ou deceptifz et par especial des monopoles ou rebellions commises contre le seigneur;

XXXI. *Item* pour ce que au temps passé pluseurs ont fait doubte des personnes du prince et de messire Loys de Savoie son frère, est advisié par noz diz seigneurs qu'ilz ne viengnent point devers mon dit seigneur de Savoie s'ilz ne sont mandez et s'il avenoit que par aviz de conseil pour aucunes grans besoignes ilz feussent mandez avec les autres grans seigneurs du pais a venir devers le dit monseigneur de Savoie, y soit belement pourveu qu'ilz y demeurent le moins que faire se pourra et ne leur soit point souffert de parler a part a mon dit seigneur de Savoie, mais ilz pourront parler s'il veulent en plaine audience devant chascun ou au moins en la presence du Chancellier et des quatre dessus nommez principaulx conseilliers du seigneur ou les trois d'iceulx en briefves parolles et non autrement;

XXXII. *Item* qu'aucunes grans emprises de grans fraiz, comme de guerres, de paix, d'acors avec grans seigneurs touchans le pais de Savoie ou mariages ou besoignes semblables ne soient faictes senz assembler tout le conseil dessus nommé et que ce soit par l'aviz de la plus grant et la plus saine partie d'iceulx; et en oultre avant qu'il soit conclud, qu'il soit fait assavoir plainement a noz diz seigneurs pour avoir sur ce leur ordonnance et commandement;

XXXIII. *Item* est l'entention de noz diz seigneurs que après ce que le dit monseigneur de Savoie aura visité son pais es marches esquelles il lui sera conseillé de soy transporter, qu'il retourne par devers le Roy et noz diz seigneurs ses pères pour veoir et congnoistre les seigneurs, aprendre honneur, maintient et gouvernement de son éstat dont il vaulra myeulx toute sa vie et en sera plus prisié et doubté;

XXXIV. *Item* pour ce que noz diz seigneurs ou autres ne pourroient avisier les besoignes et affaires qui surviendront et desquelles faulra avoir conseil, ilz veulent que monseigneur leur filz et ceulx qui seront avec lui leur escripvent souvent de l'estat de sa personne et de son pais;

Les quelles ordonnances, poins et artieles, nous dues et conte dessus nommez et chaseun de nous en tant comme en luy est et sera par la deliberation que dessus, voulons, commandons et ordonnons estre tenuz gardez et observez entierement, senz enfraindre, faire ou venir aucunement au contraire, donnans en mandement par la teneur de ces presentes a touz noz hommes et vassaulx, conseilliers, justiciers, officiers et subgez, sur qualeonque ilz doubtent encourre noz indignations, que yeelles gardent et observent de point en point, chaseun endroit soy, si que ilz n'en doient estre reprins, saichans que s'ilz font le contraire, y nous en desplayra et les en ferons tellement punir que ce sera exemple a touz autres.

En tesmoing des quelles choses nous avons fait mettre noz seaulx a ces presentes.

Donné a Paris le VIII jour de juilliet, l'an de grace mil trois cens IIII xx et dix huit.

Par messeigneurs les dues et Conte. Hué [1].

Deliberazioni davvero saggie e senza dubbio utili e necessarie per restaurare lo Stato sabaudo nelle finanze e nella giustizia. Ma i consigli della più rigida economia mal compensavano il legame che avrebbe stretto la Savoia alla Borgogna grazie all'obbligo di sottoporre le più gravi questioni al duca di Borgogna oltre che a quello di Berry ed al diritto che i due duchi si riservavano di inviare loro rappresentanti a partecipare nel Consiglio del Conte al governo dello Stato. Entro quali limiti ? quando sarebbe cessato per il Conte l'obbligo di seguire tali volontà dei suoi due protettori ? Non era detto ed in tal modo il vincolo per la Savoia poteva diventare perpetuo.

Amedeo VIII rimase a Parigi fino al 25 luglio circa, occupato nelle compere e nelle visite a Corte: il 27 luglio accompagnato nuovamente da Jean de Vergey, a nome di Filippo l'Ardito, arrivò al castello di Rouvre presso Dijon dove si fermò presso la moglie tre giorni, rientrando poi nel suo Stato [2] : il 5 agosto era nuovamente a Bourg [3]. Il duca di Borgogna si affrettò a godere dei diritti riservatisi con l'Ordinanza dell'8 luglio e tosto inviò in Savoia un suo consigliere Jean de Saulx perchè partecipasse al governo sabaudo nel Consiglio del Conte [4]. Dal 1° settembre 1398,

[1] « Livré le dit jour (22 luglio) a Guillaume clerc de maistre Jehan Hué secretayre du Roy de France et de monseigneur de Bourgoigne pour sa poyne d'avoir escript les instructions et ordonnances faites par messeigneurs de Berry et de Bourgoigne, touchant le fait de monseigneur et de son pais, delivrés a lui du comandement que dessus, VIII escus » (*Tesorieri Generali di Savoia*, XLII, fol. 227 v).

[2] *Arch. de la Côte d'or,* B. 1518, fol. 66 v.

[3] *Conti della Cancelleria*, reg. XXXIII; Petit, op. cit., p. 277.

[4] *Archives Départ. de l'Isère*, *Grenoble,* B. 3886, fol. 61r.

in cui giunse a Bourg, noi troviamo fin oltre il 1400 il commissario borgognone nel Consiglio sabaudo, seguendo il Conte nelle sue continue peregrinazioni e sopratutto nel viaggio che Amedeo VIII poco dopo intraprese per visitare il paese di Vaud. Il Conte lo incarica di preferenza di commissioni per Maria di Borgogna rimasta, per motivi che ci sfuggono, ancora in famiglia: e Jean de Saulx va in Borgogna a recare ogni anno i doni del Conte alla Contessa per capodanno e ne ritorna con le lettere della sposa. Nè solo, poichè secondo l'ordinanza di Parigi, i due duchi continuano ad influire vivamente sulla politica sabauda, il consigliere borgognone partecipò come a trattative col duca d'Angiò così ad altre importanti con il Marchese di Monferrato ed il Principe di Acaia. Questi per parte sua, nonostante le decisioni dei duchi, continua ad apparire nei migliori rapporti con il cugino di Savoia.

Così la crisi avvenuta in Savoia alla morte del Conte Rosso era finita con il trionfo completo dell'influsso franco-borgognone. I legami di parentela hanno condotto ai legami politici.

Quali sarebbero state le conseguenze di questi avvenimenti non è difficile supporre se pochi anni dopo lo scoppio delle lotte interne francesi non avesse distrutto tutti i legami che i Valois avevano saputo nel secolo XIV stabilire con gli stati della penisola italica. Genova ritorna libera, Asti si assoggetta di nuovo ai Visconti, Napoli vede l'influsso aragonese prevalere. Così anche il Conte di Savoia approfitta degli avvenimenti di Francia per svolgere una politica indipendente e saviamente egoista, trattando da pari a pari con tutti i principi d'Italia e di Francia. Ma della politica di Amedeo VIII nel conflitto franco-borgognone converrà parlare con maggiore ampiezza altravolta, tenendo presente quanto ora esponemmo.

Francesco Cognasso.

INSCRIPTIONS DE GIGTHIS

(TUNISIE)

(Suite)

Nous avions entrepris, au cours d'une première mission à Gigthis, de revoir toutes les inscriptions de l'antique cité africaine. Un second voyage d'étude, accompli au mois d'avril 1915, nous a permis d'achever cette révision. Le présent article est donc le complément de celui que nous avons publié l'année dernière ici-même [1]. On y trouvera, à côté de 6 inscriptions ou fragments d'inscriptions inédits, 11 textes épigraphiques déjà connus, dont nous apportons une nouvelle lecture.

Forum.

20. — Cf. *C. I. L.*, VIII, 11019; Gauckler, *Nouvelles Archives des Missions*, XV, p. 295, n° 12. Au fond du sanctuaire qui s'ouvre à l'extrémité du portique sud, à gauche du Capitole. Base en calcaire rouge: deux fragments se raccordant; celui d'en haut est brisé de partout, le fragment inférieur est complet à gauche et en bas, où il présente un socle mouluré (doucine renversée). Largeur de la base: 0,62 (0,80 y compris la moulure). Lettres de 0,085, très bien gravées.

[1] *Mélanges*, 1914, p. 267-286. Nous numérotons les inscriptions du second article à la suite de celles du premier, pour faciliter les références.

g e N I *o*
A V G V *s t i*

Ligne 1. Il ne reste de I qu'une amorce à la partie supérieure.

Ligne 2. A et le deuxième V sont incomplets.

Nous restituons : [*Ge*]*ni*[*o*] *Augu*[*sti*]. La distribution des lettres nous y invite. En effet, le premier jambage de N est dans l'axe du deuxième V de la ligne suivante, et le milieu de la pierre coïncide avec le haut de la branche gauche de l'V.

D'un autre côté, il convient de rappeler qu'on a trouvé à côté de cette base une tête d'Auguste en marbre [1]. L'empereur est représenté en costume de sacrificateur, la tête voilée de la toge. On sait que c'est toujours de cette façon qu'était figuré le Génie d'Auguste.

21. — Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 312, n° 39. Sous le portique nord, contre le mur de l'édifice appelé Trésor. Cippe de calcaire rougeâtre, haut de 1[m] 05, large de 0,55. L'inscription est encadrée d'un filet. Hauteur des lettres : 0,05.

Q · SATRIO · C · F · LVPER
CO · OB MVLTA · IN
REMP · MERITA · ET
INSIGNEM II VI
RATVS · ADMINIS
TRATIONEM · OR
DO · POPVLVSQVE
GIGTHENSIS · DE
SVO · POSVIT

Q(uinto) Satrio, G(aii) f(ilio), Luperco, ob multa in remp(ublicam) merita et insignem duumuiratus administrationem ordo populusque Gigthensis de suo posuit.

[1] Reinach et Babelon, *Bull. arch. du Com.* p. 43, et pl. VI ; cf. *ibid.*, p. 49, inscript. n° 7 : « près du temple, au Sud-Est du Forum » [*lisez* : Sud-Ouest].

La forme des lettres, et le fait que la tribu n'est pas mentionnée, datent l'inscription du III^e^ siècle de notre ère. Une autre inscription de Gigthis (portique sud du temple dit de la Curie) paraît mentionner un *Satrius* [1]. Un fragment d'inscription bilingue trouvé cette année-ci dans un puits à 2 kilom. de Gigthis porte : LVPERCVS [2].

Q. Satrius Lupercus est, avec *M. Servilius Draco Albucianus* [3], le seul *duumvir* de Gigthis dont le nom nous soit parvenu.

22. — *Inédite.* A l'extrémité est du portique nord, contre le mur du péribole. Cippe en calcaire rose, brisé en deux morceaux se raccordant, haut de 1^m^ 25, large de 0,42. L'inscription est encadrée d'un double filet. Elle comporte 10 lignes. La surface de la pierre est très abîmée.

Les lettres N, MO, EG ont 0,05. Les autres 0,025.

1 //////////////////////////////////// N /////
2 //////////////////////////////////// MO
3 //
4 *l*EGAV*g* *s*IGN*if*ER C*o*RNI
5 *cul* ARIVS ▸ MRE BIVS TVS
6 C *ulanus* M*ile* S DO*nis milita*
7 *ribu*S DONATVS ////////////
8 ///// X/// I ////////////////////////////////
9 //
10 //

. . . . *n* . . . . . *mo* . . . . . [*l*]*eg(ionis)* [*iii*] *Au*[*g*](*ustae*) [*s*]*i*-*gn*[*if*]*er c*[*o*]*rni*[*cul*]*arius. M(arcus) Trebius Tusc*[*ulanus*] *m*[*ile*]*s do*[*nis militaribu*]*s donatus* . . . . . *x* . *i* . . . .

[1] *C. I. L.*, VIII, 11038; Gauckler, *l. c.*, p. 313, n° 40.

[2] Cf. A. Merlin et L. A. Constans, *Bull. arch. du Com.*, extraits des procès-verbaux, mai 1915, p. XII-XIV; R. Dussaud, *ibid.*, juin 1915, p. XV.

[3] Gauckler, *l. c.*, p. 318, n° 47; Cagnat, *C. R. de l'Ac. des Inscript.*, 1902, p. 37 s.

Ligne 4. Nous supposons que le graveur avait indiqué III au-dessus de AVG. L'état de la pierre ne permet plus de s'en rendre compte.

Cette inscription nous montre un sous officier et un soldat de la légion III Auguste dédiant une base honorifique à un personnage dont le nom reste inconnu, mais qui était très probablement un officier supérieur de la légion, originaire de Gigthis. Il y avait au moins un troisième dédicant.

23. — Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 309, n° 34. Sous le portique est, contre le mur du péribole, entre la porte et l'escalier qui conduit à la tribune. Cippe en calcaire rougeâtre, haut de 1^{m} 10, large de 0,45, brisé à gauche en haut et à droite en bas.

	Hauteur des lettres.
Q I V L I O M *f.*	0,08
Q V I R S E *ue*	0,08
R O M*ando f. p.*	0,08
S A C E R P R O *u*	0,08
O R D O P O P V L V *s*	0,07
Q V E G I G T H E N *sis*	0,065
S P *p*	0,06

Les lettres, gravées au trait sur une pierre tendre, sont très effacées.

Ligne 1. La pierre est brisée à gauche, ne laissant de Q que la moitié droite. Le premier I dépasse la ligne. On ne lit de M que le premier jambage oblique.

Ligne 4. Les deux lettres RO ont 0,04 de hauteur.

Ligne 5. La pierre est brisée à droite, suivant le deuxième jambage de l'V.

Ligne 6. Il ne reste que la partie supérieure des lettres EN.

Q(uinto) Iulio M(arci) [f](ilio) Quir(ina tribu) Se[ue]ro M[ando f(lamini) p(erpetuo)] sacer(dotali) pro[u](inciae) ordo populu[s]que Gigthen[sis] s(ua) p(ecunia) [p](osuerunt).

Cette inscription nous montre un citoyen de Gigthis honoré des fonctions de *sacerdos provinciae*. Il appartenait à une famille qui nous est connue par d'autres inscriptions. Nous possédons une dédicace, malheureusement incomplète, faite en l'honneur de *Liber Pater* par *M. Julius Mandus*, flamine perpétuel. C'est d'après le nom de ce personnage que nous restituons, à la ligne 3, *Mando*. Un certain *M. Julius Puteolanus* alla deux fois à ses frais en ambassade à Rome. Enfin une inscription nous fait connaître un personnage d'ordre sénatorial qui se nommait *Q. Julius Severus Proculianus* [1]. Les *Julii* étaient donc riches et considérés, et il n'est point étonnant qu'un d'entre eux ait été désigné comme prêtre de la province d'Afrique. Néanmoins, les citoyens du petit municipe de Gigthis, distant de Carthage de plus de 500 kilom., devaient être fiers que l'assemblée provinciale eût une fois choisi l'un d'entre eux pour présider au culte de l'Empereur [2]. Celà justifie amplement l'érection d'une base honorifique.

M. Julius Mandus paraît bien être le père de *Q. Julius M. f. Severus Mandus :* le père avait été flamine perpétuel, le fils monta d'un degré dans la hiérarchie des sacerdoces, et devint prêtre de la province. A ne considérer que la gravure, on serait tenté de dater du III^e^ siècle l'inscription relative à ce dernier; mais, comme la tribu y est encore mentionnée, il faut remonter jusqu'aux dernières années du II^e^ siècle. *M. Julius Mandus*, père de *Quintus*, aurait donc vécu sous Marc-Aurèle : le temple de *Liber Pater* aurait été bâti sous le règne de ce prince.

24. — *C. I. L.*, VIII, 11033 ; Gauckler, *l. c.*, p. 307, n° 30. Sous le portique sud, contre le mur du péribole. Base en calcaire

[1] *Inscriptions de Gigthis*, nos 1, 2, 3.

[2] Nous connaissons par *C. I. L.*, VIII, 11025 un autre *Gigthensis*, nommé *Quintus*, qui fut *sacerdotalis provinciae*. Mais l'inscription date de 383-8 après J. C., et il s'agit, par conséquent, de la province de Tripolitaine.

rougeâtre, haute de 1[m], large de 0,45, moulurée en haut, incomplète en bas. Lettres de 0,04, gravées au trait, mais avec soin.

P CVRIO P F QVIR
SERVILIO DRA
CONI SCRIB Q
trium de CVR *M*
NER *f*VNC EQV*o*
pub TVRM *iiii*
*seru*ILIVS PR*imus*
*p*ATRONO

Ligne 2. Il n'y a rien sur la pierre après DRA.

Ligne 3. Les 4 premières lettres sont très effacées, les autres se lisent nettement.

Lignes 5, 6, 7, 8. La pierre est aujourd'hui très usée et mutilée dans la partie inférieure. Nous restituons les lettres manquantes d'après le *Corpus* (lecture de MM. Reinach et Babelon en 1884).

P(ublio) Curio, P(ublii) f(ilio), Quir(ina tribu), Seruilio Draconi, scrib(ae) q(uaestorio) [trium de]cur(iarum), muner(e) [f]unc(to), equ[o] [pub](lico) turm(ae) [quartae], [Seru]ilius Pr[imus] [p]atrono.

Notre lecture vient confirmer la conjecture de Mommsen au *Corpus*. Notre personnage fut donc *scriba quaestorius*, soit à Rome, dans l'administration de l'*aerarium*, soit hors de Rome, auprès du questeur d'une province. Les scribes des questeurs, répartis en trois décuries, étaient les employés les plus considérés de l'administration romaine. Ils prétendaient au rang équestre, ce qui leur attirait parfois les railleries des vrais chevaliers [1]. Aussi comprend-on que Servilius Primus, soucieux d'honorer son ancien maître, ait indiqué avec des précisions insolites [2] ses titres de chevalerie : *equo publico turma quarta :* c'était un chevalier authentique.

[1] Cf. Mommsen, *Droit public romain*, I, p. 404 et note 3.

[2] Sur la mention exceptionnelle de la *turma*, cf. Mommsen, *o. c.*, VI[2], p. 126 et note 1.

P. Curius Servilius avait appartenu à la famille des *Servilii*, et avait été adopté par un *Curius*. Nous allons retrouver la *gens Servilia* à propos des inscriptions du temple de Mercure : elle était devenue au début du III[e] siècle une des plus importantes de Gigthis. *M. Servilius Draco Albucianus*, duumvir et flamine perpétuel, qui alla deux fois à ses frais à Rome afin d'obtenir le *Latium Majus* pour le municipe, est certainement un parent de notre personnage [1].

Temple de Mercure.

25. — Grande plaque de marbre, trouvée brisée en très nombreux fragments devant la façade de la *cella* : ces fragments, réunis d'abord par Gauckler [2], ont été à nouveau étudiés par M. Alfred Merlin [3], qui a obtenu la lecture suivante :

M *e r* C V R I *o* A V G *s* A C R *u* M
C·SERV*ili*VS ›PLA*utus qui*R·MAVRI*nus pro fl*AM*o*NIO
P·SVO ET VALE*riae* PAVLINAE V*xoris loc. dat. p*VBL

M[er]curi[o] Aug(usto) [s]acr[u]m. G(aius) Seru[ili]us Pla[utus, Qui]r(ina tribu), Mauri[nus, pro fl]am[o]nio p(erpetuo) suo et Vale[riae] Paulinae u[xoris loc(us) dat(us) p]ubl(ice).

La plupart des lettres sont incomplètes. Elles ont 0,12 à la première ligne, 0,11 à la deuxième, 0,085 à la troisième. Elles présentent des pleins et des déliés; les A ont la première haste droite, et la barre transversale placée haut. Ces indices d'une gra-

[1] Gauckler, *l. c.*, p. 318, n° 47 et Cagnat, *C. R. de l'Ac. des Inscr.*, 1902, p. 38. Un... *Draco* avait entrepris la construction de la Curie de Gigthis (Merlin, *Revue Tunisienne*, 1913, p. 25 s.). Peut-être le surnom *Draco* se retrouve-t-il encore chez un *M. Servilius Plautus* que M. Merlin a fait connaître dans le *Bull. arch. du Com.* 1906, p. CCLXII.

[2] Gauckler, *l. c.*, p. 292, n° 5.

[3] Cf. A. Merlin, *Catalogue du Musée Alaoui, Suppl.*, p. 100, n° 1054.

vure relativement récente se retrouvent dans une autre inscription du temple de Mercure, très semblable à celle ci, qui mentionne le don d'un candélabre d'argent et d'une statue d'or [1]. Cependant, l'indication de la tribu, très rare après le règne de Caracalla, ne nous permet guère de descendre en-deçà de ce règne. D'un autre côté, on trouvera plus loin, sous les numéros 27–30, des inscriptions où le nom du même personnage n'est plus accompagné de la mention de la tribu. Ce flottement est l'indice que *C. Servilius Plautus Maurinus* vivait précisément à l'époque où l'usage de cette mention disparaissait. Nous ne nous tromperons donc pas en affirmant qu'il vivait dans les premières années du III[e] siècle. Le temple de Mercure, dédié par lui, date de cette époque.

26. — Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 320, n° 50. Sur l'esplanade, entre l'autel et les marches de la *cella*. Base en calcaire jaune, large de 0,46,. moulurée en haut, brisée à droite et en bas. L'inscription est encadrée de rais de cœur. Hauteur des lettres: 0,035.

1 C · SERVILIO · QVIR · MAVR*i*
2 NO · FLAMINI · PERPETVO
3 M · SERVILI · PLAVTI · FLAM · PER
4 PETVI · F · SENATVS · POPVLV*sq.*
5 GIGTHENSIVM · OB · MER*ita et*
6 MVNIFICENTIAM · STA*tuas*
7 IPSI ET PAVLINAE · VXO*ri*
8 VIRITIM · AERE · CON*lato po*
9 NENDAS · CENSVER*unt* //////
10 TANI ET IOCO ////////////////////
11 PROBA*ntes* ////////////////////////////
12 CON*tulerunt* ////////////////////////////

Ligne 5. L'R de *merita* est incomplet.

[1] Gauckler, *l. c.*, p. 293, n° 6, et A. Merlin, *Cat. du M. Alaoui, Suppl.*, p. 100, n° 1055.

Ligne 9. R, à la fin de la ligne, est incomplet.

Ligne 10. Après ET, une haste droite. La brisure de la pierre entame O et la partie inférieure de C.

Ligne 11. La brisure suit la première haste de A.

Ligne 12. Il ne reste que la partie supérieure des trois lettres.

G(aio) Seruilio, Quir(ina tribu), Maur[i]no, flamini perpetuo, M(arci) Seruili Plauti, flam(inis) perpetui, f(ilio). senatus populu[sq](ue) Gigthensium ob mer[ita et] munificentiam sta[tuas] ipsi et Paulinae uxo[ri] uiritim aere con[lato po]nendas censuer[unt]....
tani et .oco.... proba[ntes].... con[tulerunt]....

Cette inscription nous fournit sur la date où vécut *C. Servilius* des indications qui confirment celles de la précédente. D'une part, en effet, elle mentionne la tribu ; d'autre part la forme des lettres (en particulier A, N, G) dénote une recherche des lignes courbes qui n'est pas de la bonne époque.

L'inscription précédente, rédigée avec solennité, nous a fait connaître le nom complet de ce personnage, comme aussi celui de sa femme. Dans l'usage courant, il s'appelait *C. Servilius Maurinus,* comme en témoignent cette inscription et les quatre suivantes: le second surnom, probablement celui de sa mère, avait évincé le *cognomen* paternel.

Nous connaissons déjà la « munificence » pour laquelle le sénat et le peuple de Gigthis votèrent des statues à *C. Servilius* et à sa femme. Nommé *flamen perpetuus* en même temps que sa femme était nommée *flaminica perpetua*, *C. Servilius* bâtit à ses frais un temple à Mercure : tout, même les chapelles, comme on le verra par les inscriptions 28–30, y était dû à sa générosité. Ses concitoyens l'en remercièrent en décrétant qu'il serait élevé aux deux flamines, dans le temple même, une statue ; les frais seraient couverts par une souscription publique. Mais deux groupes de souscripteurs s'associèrent aux *Gigthenses: ...tani et .oco....*, probablement des citoyens de villes voisines, *probantes.... contulerunt.*

27. — Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 321, n° 51. Sous le portique ouest, à droite de la porte du vestibule d'entrée. Fragment d'une base brisée de partout sauf en bas; pierre, encadrement et gravure semblables à ceux de l'inscription précédente. Hauteur des lettres: 0,045.

*op*TIMI MVNIFI*centia*
*m*ARITI C ▸ SERVILI M*au*
*ri*NI ▸ FLAM ▸ PERP ▸ P ▸ P *p.*

Ligne 1. Il ne reste que l'extrémité inférieure des lettres.

Ligne 2. A et M sont incomplets.

. . . . .[*op*]*timi munifi*[*centia*] [*m*]*ariti G(aii) Seruili M*[*auri*]*ni, flam(inis) perp(etui), p(ropria) p(ecunia)* [*p*]*osuit).*

Nous sommes en présence de la base qui portait la statue de *Valeria Paulina*, comme la précédente portait celle de son mari. Les deux statues se faisaient pendant, sous le portique ouest du temple, de chaque côté de l'entrée du vestibule. On voit encore, symétriquement à la place qu'occupe le fragment de base n° 27, une dalle de calcaire jaune, haute de 0,13, large de 0,50, profonde de 0,60, qui, sans aucun doute, supportait la base n° 26 et la statue correspondante. La souscription des *Gigthenses*, augmentée des deux souscriptions accessoires que révèle l'inscription n° 26, ne suffit pas à couvrir les frais des deux statues. *Valeria Paulina* paya la sienne, grâce à la générosité de son mari. Le rapprochement de *optimi munificentia mariti* avec *propria pecunia posuit* serait piquant, si les trois lettres qui terminent l'inscription n'étaient une formule banale, en étroit rapport avec le « *honore contenta* » qui précédait certainement, dans notre inscription, les lignes conservées [1].

28. — Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 295, n° 10. Chapelle qui s'ouvre au fond du portique nord. Deux fragments, ne se raccordant pas,

[1] La 3e ligne avant-dernière se restitue très probablement:
QVAM HONORE CONTENTA.

d'un linteau de porte en calcaire jaune. Inscription de deux lignes, complète à droite, en haut et en bas. Hauteur des lettres : 0,05 à la 1ère ligne, 0,045 à la 2e.

deae MINERVA*e c.* SERVILIVS
*ma*VRINVS ▸ FLA*Men* PERP ▸ V ▸ S ▸

Ligne 1. Il manque, dans la partie droite du premier fragment, la deuxième haste de V et la partie supérieure de A.

Ligne 2. Il manque la première haste de V dans la partie gauche du premier fragment ; dans la partie droite, M est incomplet.

[*Deae*] *Minerua*[*e. G(aius)*] *Seruilius* [*Ma*]*urinus, flam*[*en*] *perp(etuus), u(otum) s(oluit).*

Nous proposons, pour le début de la ligne 1, la restitution *Deae.* La disposition des lettres indique en effet que la première ligne ne commençait pas à *Minervae.* Cette ligne déborde à droite de deux lettres sur la seconde. Etant donné le caractère monumental de l'inscription, il est inadmissible que, dans la partie gauche, ce soit la ligne inférieure qui déborde.

29. — Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 294, n° 8. Chapelle qui s'ouvre au fond du portique sud. Fragment d'un linteau de porte en calcaire jaune, très rongé, portant la partie droite d'une inscription dédicatoire de deux lignes, très semblable à la précédente. Hauteur des lettres : 0,045.

*deae fortun*A*e c.* SERVILIVS
maurinus FLAMEN PERP ▸ V ▸ S

Ligne 1. Il manque la partie supérieure de A, au dessus de la barre transversale. Les lettres SER et VS sont à peine lisibles.

Ligne 2. La pierre est brisée à gauche suivant la haste de F ; à droite, il manque une partie de S.

[*Deae Fortun*]*a*[*e. G(aius)*] *Seruilius* [*Maurinus*], *flamen perp(etuus), u(otum) s(oluit).*

Nous restituons [*Deae Fortun*]*a*[*e*] d'après les exigences du nombre de lettres. Les affinités qui existent entre le culte de Mercure et celui de la Fortune [1] apportent à cette restitution un supplément de vraisemblance.

30. — Cf. Gauckler, *l. c.*, p. 294, n° 7. Edicule appuyé au mur nord (côté externe) de la chapelle qui s'ouvre au fond du portique sud. Fronton monolithe en calcaire jaune, orné au centre d'une rosace. Sur la frise, inscription de deux lignes en lettres de 0,04 pour la première, 0,045 pour la seconde.

MERCVRIO *s.*
C · SERVILIVS · MAVR*inus fl. p. p.*

Mercurio [*s*](*acrum*). *G*(*aius*) *Seruilius Maur*[*inus fl*(*amen*) *p*(*er*)*p*(*etuus*)].

La pierre est brisée à droite, laissant voir la partie gauche de O, et suivant la haste de R.

Le milieu du fronton coïncide avec le milieu de V à la ligne 1 et le deuxième jambage de M à la ligne 2. Il y avait nécessairement, pour chaque ligne, à droite et à gauche de ce point, un nombre égal de lettres, soit 4 à la première ligne, 11 à la seconde. C'est le principe qui nous a guidé pour la restitution.

Citadelle byzantine.

31. — *Inédite.* Fragment de calcaire gris, ayant servi de pierre de taille pour la construction du mur nord. Trouvé en octobre 1913 par M. le lieutenant-colonel Donau, il a été transporté par nos soins en avril 1914 au Musée du Bardo. Sur une face lé-

[1] Cf. Hild dans *Dict. des Antiq.* de Saglio et Pottier, art. FORTVNA p. 1272[2] et 1273[1].

gèrement arrondie, on lit, en lettres de 0,025, paraissant d'assez bonne époque :

EVPFOEAE · D D

Ce qui doit se lire, à notre sens, de la façon suivante :

. . . *e(gregio) u(iro), p(rae)f(ecto) Oeae, d(ecreto) d(ecurionum).*

Nous sommes donc en présence de la dernière ligne d'une dédicace faite en l'honneur d'un personnage qui était chevalier romain et *praefectus Oeae*. A quoi correspond ce dernier titre ? On pense tout d'abord à ces *praefecti* qui, dans les municipes et les colonies (*Oea* était une colonie [1]), remplaçaient les duumvirs quand ils étaient absents [2]. La chose ne ferait pas difficulté si l'inscription provenait d'Oea : ces magistrats extraordinaires étaient choisis parmi les décurions âgés d'au moins 35 ans : il serait tout naturel que le *praefectus* fût honoré par ses collègues du sénat. Mais les décurions qui ont voté la dédicace sont ceux de Gigthis ; le personnage était donc vraisemblablement un *Gigthensis*, et, dans ces conditions, il ne pouvait être décurion d'Oea. Du reste, ces fonctions municipales provisoires seraient bien modestes pour un chevalier romain. Au contraire, la qualité de chevalier se rencontre régulièrement chez des *praefecti* d'une autre espèce, fonctionnaires romains chargés de l'administration et du maintien de l'ordre dans certaines régions insuffisamment pacifiées [3]. Tacite nous raconte [4] que la ville d'Oea, en querelle avec Leptis Magna, appela à son secours les Garamantes : ceux-ci assiégèrent Leptis et pillèrent tout alentour ; il ne fallut rien moins que l'intervention du légat *Valerius Festus*, avec des cohortes et de la cavalerie, pour ramener la

[1] C'est ce que nous apprennent la table de Peutinger et l'Itinéraire d'Antonin.

[2] Cf. Ch. Lécrivain dans *Dict. des Antiq.* de Saglio et Pottier, art. MAGISTRATUS MUNICIPALIS, p. 1542[2].

[3] Cf. R. Cagnat, *ibid.*, art. PRAEFECTURA, PRAEFECTUS, p. 613[1].

[4] Tacite, *Hist.*, IV, 50.

paix (70 ap. J. C.). Il est possible qu'on ait créé à ce moment-là un *praefectus Oeae* pour tenir en respect la turbulente tribu des Garamantes. Quelle qu'ait été, du reste, l'occasion qui fit naître cette préfecture, la vraie cause de sa création fut la nécessité où se trouvaient les Romains de placer un représentant direct du pouvoir central dans une région de la Proconsulaire trop éloignée de Carthage. A la fin du III[e] siècle, la Tripolitaine devint une province gouvernée par un *praeses*. L'existence sous le Haut-Empire d'un *praefectus Oeae* montre que l'on s'achemina par étapes vers ce morcellement de la province d'Afrique.

32. — *Inédite.* Fragment de calcaire gris, retaillé et employé comme pierre de taille dans la construction du mur nord (coin ouest). En place. La pierre se présente sous la forme d'une dalle longue de 0,82, large de 0,45, haute de 0,27. La tranche, sur un des côtés longs, est légèrement arrondie et porte, dans la partie droite, en lettres de 0,035, gravées sans soin :

FORTVNAT
VS

Fortunatus.

Le T est au bord de la dalle. Il n'y a rien sur la partie gauche de la pierre.

Il semble qu'on soit en présence d'une inscription funéraire.

Bornes milliaires.

33. — *Inédite.* A 1200 m. à l'Ouest du *bordj*, et à 300 m. au Nord des ruines dites *Rass-el-Bacha* (tête du pacha). L'existence et l'importance de cette borne nous ont été signalées par M. le lieutenant-colonel Donau. La colonne était couchée sur le sol : la

partie gauche de l'inscription, qui se trouvait exposée à l'air, est rongée.

		Hauteur des lettres.
	1 *imp. caes.* DIVI SEPTIMI	0,04
	2 *s e u e* R I P I I A R A B I C I	»
	3 *a d i a b* E N I C I P A R T H I C I	0,03
	4 *m a x i m* I *b* R I T T A N I C I	»
	5 *m a x i m i* F I L I O · D I V I	»
	6 *a n t o n i n i* P I I · G E R M A N I	»
	7 *c i s a r m a t* I C I N E P O T I D I V I	»
	8 *a n t o n i n i p* I I P R O N E P O T *i*	»
	9 *d i u i h a d r i a n i* A B N *e p o t i*	»
	10 *d i u i t r a i a n i* P A R T *h i c i*	0,025
	11 *e t d i u i n e r u a e* A D N E P O T I	»
	12 *m. a u* R E L I O A N T O N I N O	»
	13 *p i o f e l.* A V G P A R T H I *c o*	»
	14 *m a x i m o* B R I T T A N I C O M A X I M O	»
	15 *g e r m a n i* C O M A X I M O T R I B V N I	»
216 ap. J. C.	16 C I A E *p o* T E S T *a* T I S X *u* I I I I I M P I I I	»
	17 C O S I I I I P P P R O C O S	0,03
	18 $\overline{\text{I}}$	
	19 *a f i n i b u* S T A C A P I T A N O R V M	0,02
	20 $\overline{\text{X X I}}$	0,04

On attendrait, entre [*Germani*]*co maximo* et *tribuniciae* [*po*]*test*[*a*]*tis x*[*u*]*iiii*, le titre de *pontifice maximo*. Il ne peut s'agir que d'un oubli du graveur.

L'indication [*a finibu*]*s Tacapitanorum* est intéressante. Si l'on compte XXI milles à partir de cette borne vers le Nord-Ouest, en suivant la route jalonnée par les milliaires qu'a retrouvés M. le lieutenant Schmitt [1], on atteint, comme limite du territoire de

[1] Cf. R. Cagnat, *Bull. arch. du Com.*, 1908, p. CCXII; carte de la Tunisie au $^1/_{100000}$, feuille XCII (Médenine), LXXXIV (Adjim), et LXXXIII (Mareth).

Tacape (Gabès), l'*Oued Zeuss*, qui se jette dans la *Lebkra oum Mezessar*.

Le chiffre I indique la distance à partir de Gigthis.

34. — Cf. *C. I. L.*, VIII, 11022; Gauckler, *l. c.*, p. 305, n° 28. Derrière le temple de Mercure, à quelques mètres du coin nord-est. Hauteur moyenne des lettres: 0,03.

1 IMP CAES DIVI *l. sep*TIMI · SE
2 *ueri pii arabici adiab* ENCI
3 *parthici maximi* BRITTANI
4 *ci maximi filio* DIVI · ANTO
5 *nini pii germa*NCI SARMA
6 *tici nepoti* DIVI ANTONI
7 *ni pii pr*ONEPOTI DIVI HADRI
8 *ani abnepoti diui* TRAIANI
9 *parthi*CI ET DIVI NERVAE
10 *adne*POTI M *aurelio an*TO
11 *nino pio* FEL *aug. arabico*
12 *adiab*E*nico par*THICO MAX*i*
13 *mo brittani*CO MAX*imo*
14 *g*ERMANICO MAXI*mo*
15 *pont*IFICE MAXIMO
216 ap. J.-C. 16 TR · *p*OTEST XIX *im*PIII
17 *cosiiii* P P PRoCoS
18 *a finibus tacapita*NORV*m* XXII

Ligne 17. Les deux O sont plus petits que les autres lettres.
Ligne 18. O et V sont très effacés.

C'est de cette colonne que se comptaient les milles à partir de Gigthis, comme on le voit par l'indication du milliaire précédent. L'un et l'autre se rattachent à la série découverte per M. le

lieutenant Schmitt [1]. On a là le témoignage d'une réfection de la route Tacape–Zitha (tronçon de la grande voie de Carthage à Leptis Magna), sous le règne de l'empereur Caracalla, et plus précisément en l'année 216 de notre ère.

35. — *Inédite.* Au même endroit que le n° 33. Deux fragments de borne milliaire se raccordant. Hauteur des lettres: 0,07.

impp. DD NN
*c. u*ALERIO
*d i o c l*ETIA
no et M AVRE
*lio u a*LERIO
m a x i m i a n o

Ligne 3. Le raccord des deux pierres coupe les lettres ($^2/_3$ en haut, $^1/_3$ en bas).

Ligne 4. L et E sont incomplets.

[*Imp(eratoribus) duobus*], *d(ominis) n(ostris) duobus*, [*G(aio) V*]*alerio* [*Diocl*]*etia*[*no, et*] *M(arco) Aure*[*lio Va*]*lerio* [*Maximiano*] . . . . .

36. — *Inédite.* Au même endroit. Deux fragments d'une borne milliaire se raccordant. Hauteur des lettres: 0,025.

d O *m i n* O N *o* S *t r o*
IMP CE*s a* RI FL CONS
TANTINO MAXIMO
P*i o f*ELICI VICTORI AC
TRIVM*p h*ATORI SEM
per A*u*G *bon*O REIPVB
n a TO *p o n t i* F MA*x*

Ligne 2. R est incomplet.

Ligne 3. N et O sont incomplets.

Ligne 4. C est incomplet.

[1] Cf. R. Cagnat, *l. c.*

[D]o[min]o n[o]s[tro] imp(eratori) Ce[sa]ri Fl(avio) Constantino Maximo, p[io f]elici, victori ac trium[ph]atori sem[per] A[u]g(usto), [bon]o rei pub(licae) [na]to, [ponti]f(ici) ma[x](imo)...

Le datif (*Cesari, victori, triumphatori*) indique que c'est la ville de Gigthis qui a effectué à ses frais la réfection de la route et qui a élevé le milliaire [1]. Pour la graphie *Cesari*, on en trouve un autre exemple en Afrique, et précisément sur une borne milliaire de Constantin [2].

Les inscriptions 35 et 36 nous sont un témoignage de l'activité économique de Gigthis à la fin du III^e^ siècle et au commencement du IV^e^ (Dioclétien et Maximien, 286-305 ; Constantin, 306-337). Au cours d'une période de 50 ans au plus, la grande voie de communication qui unissait Gigthis à Carthage fut deux fois remise en état.

L. A. Constans.

[1] Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 4^e^ éd., p. 273.
[2] *C. I. L.*, VIII, 10084.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

Notes sur la topographie de Rome au moyen-âge — XII. Vaticana (*suite*), par L. Duchesne 3

La Basilica di S. Maria Maggiore di Roma prima delle innovazioni del secolo XVI, par G. Biasiotti (pl. I-III) 15

Quatre documents relatifs à Guillaume d'Estouteville, cardinal du titre de Saint-Martin, archevêque de Rouen et archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure, par J. Marx 41

Les protégés de Théodora, par L. Duchesne 57

Il tetto della Basilica Vaticana rifatto per opera di Benedetto XII, par M. Cerrati 81

Le *Bourgeois Gentilhomme* et le *Festin de Trimalchion*, par L. A. Constans 119

Dagli Epistolografi del Cod. Vat. Gr. 306, par G. Mercati . . . 125

Sur une rubrique du Missel romain: *In Sabbato sancto Paschae*, par L. Canet 141

Villes de l'Euphrate — Zeugma, Néocésarée, Birtha, par F. Cumont . 161

Fra i commentatori greci di Aristotele, par G. Mercati 191

Les schismes romains au VI^e^ siècle, par L. Duchesne 221

L'influsso francese nello Stato sabaudo durante la minorità di Amedeo VIII — Note e documenti inediti, par F. Cognasso . . 257

Inscriptions de Gigthis (Tunisie) (*suite*), par L. A. Constans . . 327

Planches hors texte: I. Abside de Sainte-Marie-Majeure et Palais Pontifical. — II. Façade de Sainte-Marie-Majeure. — III. Documents iconographiques relatifs au cardinal d'Estouteville.

D
111
E4
t.35

École française de Rome
Mélanges d'archéologie
et d'histoire

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY